

*« C'est ainsi que mes parents firent de moi le fils "parallèle",
celui qu'on, ne rencontrait jamais, à l'image des droites du même nom. »*

CHAPITRE 1

ENTRÉE EN SCÈNE

« À cette époque, une grossesse n'était que rarement une bonne nouvelle. Au moment des privations et des incertitudes pour l'avenir, en pleine occupation allemande, j'imagine que ma mère ne s'était pas franchement réjouie de sa nouvelle maternité...

Je l'imagine d'autant mieux, qu'elle me le fit sentir jusqu'à la fin de sa vie : j'étais celui qui s'était invité sans permission, l'importun, le voleur de vie, le squatteur de ventre !

Pour mon père non plus, je n'étais pas le bienvenu : son indifférence absolue durant mon enfance et ma jeunesse, en témoignent suffisamment.

Toutefois, il fallut bien se résigner et attendre patiemment que la nature eut fait son office. Donc ma mère n'ayant, à l'évidence, trouvé personne à qui déléguer cette tâche ingrate que sont « les couches », dut, parvenue au terme de cette grossesse incongrue, me mettre au monde elle-même. À corps et cœur défendant probablement...

C'est ainsi que je vis le jour, envers et contre tous et tout, le 9 septembre 1943 en Normandie, dans un milieu hostile, le château familial.

Je ne dispose d'aucune précision : ma naissance fut-elle facile, rapide ou douloureuse, avec ou sans complications ? Elle ne m'en a jamais parlé. Comme elle ne m'a pas parlé de la suite d'ailleurs. Pour entendre ses confessions, la première condition aurait dû être ma présence auprès d'elle, dans notre immense propriété familiale, près d'Étretat.

Mais cette condition n'a pas été remplie. J'ai bien grandi en Normandie, comme le reste de ma fratrie, mais pas au domaine avec ma famille. Ma mère avait assuré un périmètre de sécurité, d'une bonne dizaine de kilomètres, entre moi et eux.

C'est ainsi que mes parents firent de moi le fils « parallèle », celui qu'on ne rencontrait jamais, à l'image des droites du même nom.

Dès ma naissance, c'est-à-dire quelques bouffées d'air après ma venue au monde inopinée, selon la version officielle, ma mère coupa son lait avec de savantes potions aussi imbuables qu'indigestes et je fus aussitôt confié à une nourrice. Je devrais dire : « l'on m'emmena chez une nourrice, comme on laisse un paquet à la consigne, mieux, tel un vêtement que l'on remet à un teinturier et que l'on reprend, une fois fait le travail pénible et salissant. À la différence que moi, personne ne m'a repris, une fois élevé, ni jamais réclamé. En fait, l'exemple de la consigne s'avère plus adapté à ma situation familiale.

Je n'ai pas été perdu ou oublié, j'ai été banni dès ma naissance. Mais mes parents ne m'ont pas abandonné comme tout le monde, ce qui m'aurait donné une petite chance d'être un peu heureux. Non. Car ils n'étaient pas tout le monde, en particulier ma mère qui ne voulait pas exposer sa réputation de grande dame charitable, bonne épouse et bonne mère. Elle préféra se débarrasser de moi autrement, m'imposant sans remord aucun, une sorte d'avortement post-natal », en réalité.

C'est difficile de parler. Mais Paul s'y oblige, dans son propre intérêt. Et puis, autant commencer par le début. Après tout, il est toubib, il fera le tri, se dit Paul pour se rassurer.

Il jette un œil à son interlocuteur, de l'autre côté de son bureau.

C'est la première fois qu'il le voit : il a pris rendez-vous sur les recommandations d'un ami fiable, pertinent. Cet ami lui a affirmé que sa propre épouse, victime d'une dépression chronique, s'était sentie mieux grâce à ce spécialiste et à sa thérapie très novatrice, au bout de trois séances seulement.

C'est un comportementaliste. D'entrée, le psychiatre l'a prévenu : « Je suis un peu directif, mais vous verrez, cela donne de bons résultats. »

C'est la première fois que Paul consulte en psychiatrie ou même psychologie.

Il a bien un peu hésité au début, puis s'est ravisé. Finalement, pourquoi ne pas essayer, s'était-il dit.

Pourtant, à présent, il lui semble difficile d'envisager que le salut puisse venir de cet homme de petite taille, gras, mal fagoté dans son costume trois pièces fripé, au col de chemise largement ouvert sur un tee-shirt incertain, à la cravate de travers, à l'hygiène douteuse et à l'humour particulier, voire glauque.

Le psychiatre remonte d'un geste machinal ses lunettes dernier cri, aux montures vives et déplacées, mais flambant neuves, sur son énorme nez bourbon : « Bien. L'image est forte : donc, selon votre qualification personnelle, vous êtes – le fils parallèle –. Un vrai titre de roman, dites-moi... L'association de ces deux mots est très... Comment dire ? »

Il glisse sa petite main grasse et velue, aux ongles longs et sales dans son épaisse chevelure grisonnante, puis se fige en silence, dans l'exacte position du « Penseur » de Rodin...

Une petite horloge baroque du XVII^{ème} égraine le temps sur le bureau. Bizarrement, elle est tournée vers le fauteuil visiteur ?

Cet homme est parfaitement grotesque dans son scénario de surdoué déjanté : l'image de ce personnage clownesque venait brusquement de saisir Paul...

C'est fini. Il décroche. Il ne l'entend plus. Machinalement, Paul parcourt du regard, la pièce avec attention pour ne pas totalement perdre son temps. Il est vrai que le décor d'un logement, d'une maison et même, comme c'est le cas ici, d'un bureau est révélateur du caractère de l'occupant.

Là, tout y est. Tout a été calculé presque pédagogiquement. Une vraie « mise en scène », se dit Paul qui ne parvient pas à retenir un léger sourire quelque peu sardonique.

Art moderne, bouliers, tentures aux couleurs de cendre, fauteuil de carton pilé, ample bureau d'acajou, tout encombré de dossiers, canapé Louis XVI au bois doré, tendu de velours turquoise. Sans oublier le traditionnel et incontournable meuble laqué chinois, pour faire intello-exotique parce que le laqué japonais est hors de prix et beaucoup plus rare !

Un immense œil noir, inquiétant émerge d'un grand tapis en peau de chèvre, et, le must : un début de faux escalier contre le mur, tout près de la porte par où l'on entre et l'on sort...

La hauteur de plafond est impressionnante (sûrement plus de six mètres, jauge Paul, connaisseur !). Derrière le bureau du grand maître du Comportementalisme, des fenêtres immenses en hauteur comme en largeur, ornées de vitraux modernes. Le reste du mobilier manque de légèreté, comme son propriétaire. Au mur, les diplômes encadrés, à l'américaine,

en provenance de plusieurs universités, de pays différents.

La séance est terminée : 20 mn chrono ! Comment fait-il se demande Paul ?

Il n'a pas regardé sa montre une seule fois. Encore un coup de prestidigitacion sans doute.

Rendez-vous est pris pour la quinzaine suivante. Le psychiatre explique avec assurance à son tout nouveau client (enfin, pardon, il vaudrait mieux dire : patient), que leur échange doit disposer d'un peu de temps pour mûrir, pour porter ses fruits.

Paul tend sans hésitation, cinq billets de 100 francs, en échange d'une feuille de maladie et d'une ordonnance déjà prête, où seuls son nom et la date ont été rajoutés à la main par le médecin. Paul ouvre de grands yeux étonnés : se pourrait-il qu'il prescrive les mêmes drogues à tout le monde ?

Cette constatation était inquiétante. Se pourrait-il que tous les patients de ce spécialiste si « spécial » vivent le même drame ???

Il s'engage pourtant à revenir. Cet homme l'intrigue...

Il reviendra pour en avoir le cœur net. Toutefois, il faut bien admettre que, du haut de ses treize ou quatorze années d'études, ce spécialiste des troubles affectifs ne l'a pas convaincu.

« Encore un faux-sens » se dit Paul « Je n'ai pas de troubles affectifs, mais de grandes plaies à l'âme ». De plus, il savait bien que le mal était incurable. Il en souffrirait toujours, c'était certain. Cependant, il se promet de tenir ses engagements et d'honorer le prochain rendez-vous, car il voulait ne rien négliger et aller au bout de cette expérience, en tirer tout ce qu'il pourrait.

Parler de sa naissance, de sa mère l'avait ébranlé. Tant de souvenirs l'assaillent, en particulier, une des rares visites que sa mère lui avait rendue chez sa première nourrice. Lui ne se souvient de rien. Naturellement, il était bien trop jeune. Mais, des années plus tard, alors qu'il passait la voir, Madame Magloire lui avait tout raconté :

« Ta maman est arrivée d'un coup, sans prévenir du tout. Mon homme, Albert, était dans la campagne. J'étais seule avec mon petit et toi. Tu avais quatorze mois.

Heureusement, le chien était dehors, parce qu'elle aurait trouvé à redire. Elle trouvait que c'était sale de le laisser se réchauffer dans la maison, pauvre bête !

Quand elle a passé la porte, je venais de te prendre sur mes genoux pour te donner le sein. Je crois que c'est ça qu'elle voulait voir : si je te nourrissais toujours. Si j'avais encore assez de lait pour deux ; Mais, tu sais, moi, j'aurais pu en nourrir cinq !

Elle était venue une seule fois pour tes trois mois.

Remarque, je n'avais pas à me plaindre. Comme elle était contente de ce qu'elle voyait, elle me mettait un gros billet dans la main...

Ensuite, elle est venue une dernière fois, parce que je l'avais faite demander.

C'était pour tes trois ans... ». Paul avait demandé : « Est-ce que ma mère m'a pris sur ses genoux, m'a embrassé ? » – « Oh non, tu sais, Madame, elle n'était pas comme ça !

Elle ne se laissait pas aller devant le monde. Quand tu as eu fini de téter, je voulais te mettre dans ses bras, mais elle m'a dit que tu n'avais pas fait ton rôle et que tu allais salir sa robe. Alors, tu comprends, j'ai pas osé insister ».

Silence embarrassé, presque douloureux.

« Mais pour tes trois ans », poursuivit Madame Magloire, le regard baissé », elle t'a pris la main, t'a bien regardé, de la tête aux pieds, puis elle t'a caressé les cheveux ! ».

Ma pauvre nourrice se rendait compte, pensait Paul. Elle voulait me cacher le désamour de ma mère qui devait la scandaliser. Je suis sûr qu'elle a inventé la caresse dans mes cheveux pour me rendre la réalité moins cruelle, plus douce, car je ne me souviens pas que ma mère ait eu une seule fois, un geste de tendresse quelconque envers moi.

Paul s'était toujours souvenu de cela : sa mère était passée une fois par an pour lui rendre visite, alors qu'ils n'étaient séparés que de quatorze kilomètres !

Il se demandait encore pourquoi elle était allée le voir, même si rarement. En face de lui, elle affichait toujours une superbe indifférence. Le pire schéma pour un fils. Apparemment, elle ne l'aimait pas. Avait-elle cédé à la curiosité, voulait-elle voir à quoi ressemblait ce qui lui était sorti des entrailles ? Ou encore participait-elle à la bonne réputation qu'elle entendait se forger ? À moins que ses motifs soient encore plus obscurs et impies...

Paul, éternellement optimiste, avait pendant longtemps, préféré s'arrêter à la version courte, la version positive : s'il ne comptait pas pour sa mère pendant son enfance, pour le moins, elle ne l'avait pas détesté. C'était la rançon naturelle pour avoir été proprement ignoré !

Mais ce piètre colmatage de sa plaie béante ne leurrait personne, même pas lui...

Sa mère demeurerait une énigme douloureuse. Elle qui l'avait inscrit dès son premier souffle dans le cercle excentré familial. Cette femme, son comportement, ses agissements dépassaient l'entendement raisonnable d'une personne normale et équilibrée.

Quant à son père, il se posait moins de questions. Pourtant, il aurait l'occasion d'apporter de vraies réponses à son trouble relatif à ses parents, bien plus tard, à l'âge mûr !

Presque quarante ans plus tôt, Nancy Duquesne, épouse du riche propriétaire terrien Charles Duquesne, peinait à se ménager une matinée libre dans son emploi du temps très serré. En effet, elle avait un projet : rendre une visite impromptue à la nourrice de son dernier enfant, Paul. Il avait maintenant quatorze mois.

Il était temps d'aller le voir. Elle désirait vérifier, par elle-même, un certain nombre de choses. Elle avait une position à tenir. Que dirait-on d'elle si ce fils-là était malade, mal entretenu, sale. Elle payait bien la nourrice et entendait obtenir une prestation correspondant à son investissement.

Dès la fin du couvre-feu, très tôt ce matin-là de décembre 1944, la grosse berline noire démarrait, Nancy à l'arrière, engoncée dans son épais manteau de laine bleu de France, un plaid sur les genoux. Dans ses mains, une aumônière contenant ses papiers et de l'argent. Rien pour l'enfant. Aucun présent, pas de linge. Aucun jouet, aucune nourriture non plus. Rien.

Simplement l'aumônière. La nourrice devait se charger d'acheter le linge et les vêtements dont l'enfant avait besoin au fur et à mesure de sa croissance. Elle était payée pour cela.

Le temps était froid et humide. Une épaisse brume hivernale recouvrait champs et pâturages gorgés d'eau, donnant au bocage normand une allure surréaliste inquiétante.

Le lait maternel échappant encore aux restrictions drastiques imposées aux Normands et à la France en général par le III^e Reich, Madame Duquesne avait exigé de la paysanne qui gardait son fils depuis sa naissance, de le nourrir jusqu'à nouvel ordre, mais au moins jusqu'à trois ans. Celle-ci avait accepté du bout des lèvres, sans oser résister à l'autorité naturelle de Madame Duquesne.

Quand la petite longère normande fut en vue, le chauffeur arrêta la voiture, laissant Nancy traverser la cour de la petite ferme. Des bottes aux pieds, elle se fraya un chemin dans la boue épaisse et gluante qui tapissait le sol, évitant les immondices laissées par les vaches, les animaux de basse-cour, le purin etc.

Une fois à la porte, elle fit silence et écouta attentivement les bruits en provenance de la maison basse. Une légère voix de femme traversait le bois de l'huis ancien. Mais pas de pleurs d'enfant. Pas de voix d'homme non plus.

C'était le moment d'entrer. Le matin, elle pourrait mieux juger de la propreté de la maison, de celle de Madame Magloire et des deux bébés.

Elle poussa la porte sans frapper, doucement, sans geste brusque.

La maîtresse de maison était assise sur une chaise très basse près du vieil âtre où un bon feu de bois sec crépitait discrètement, jambes écartées sous sa grande jupe beige froncée à la taille, giron ouvert, un enfant blond dans les bras, en pleine tétée. Devant elle, à moins de deux mètres de la chaleur bienfaisante du foyer, deux berceaux différents, dont l'un était occupé par un beau petit garçon qui dormait à poings fermés, la bouche en cœur, un joli petit bonnet de coton blanc sur la tête.

La maison était un peu en désordre, mais propre. Une chaleur douce enveloppa la visiteuse qui referma la porte derrière elle, tournant le dos aux frimas de l'hiver.

À l'intérieur, la maison sentait l'encaustique, le bois brûlé, et la soupe aux choux. Tout paraissait calme, serein, intemporel.

« Madame Duquesne ? » s'écria la pauvre femme « Si j'avais su que vous veniez... »

« Justement, je ne voulais pas vous faire prévenir pour ne pas vous déranger » susurra d'une façon sibylline Nancy. » Continuez donc. Faites comme si je n'étais pas là. »

« Mais asseyez-vous donc Madame Duquesne. Prenez le fauteuil de mon mari, là près du feu ! »

Nancy se débarrasse de son manteau, de son châle et de ses gants, puis vient rejoindre la nourrice, en plein exercice de ses fonctions. Au passage, elle comprend que c'est Paul qui est dans les bras de sa nourrice car, si elle ne connaît pas son visage (elle ne l'a vu que quelques minutes à sa naissance, puis encore une vingtaine de minutes pour ses trois mois), elle reconnaît le berceau qu'elle a donné pour lui. Or, celui-ci est vide.

Nancy ne voit que le haut de la tête de l'enfant : il est tout blond. Atavisme ? Se demande-t-elle (elle est blonde)...

N'importe quelle mère est sensible, bouleversée, de retrouver un peu d'elle-même dans ce petit être, fruit de ses entrailles, de son sang. Nancy, elle, n'est pas de cette race de femme, de reproductrice ordinaire. Elle en est très éloignée. Pas d'émotion, aucun trouble particulier, juste du bon sens. Pour elle, il s'agit d'une simple constatation.

D'ailleurs, elle a déjà oublié cet « autocommentaire » au profit de sa dernière idée sur le sujet : elle se dit en effet qu'il doit s'agir de la blondeur éphémère du premier âge.

L'enfant tète bien régulièrement : Nancy écoute les bruits de succion bien rythmés qui traduisent ce qu'elle voulait savoir : il est vigoureux et le lait de la nourrice est toujours abondant. Madame Magloire n'est pas à l'aise avec Nancy derrière son dos. D'un geste habile et rapide, elle se retourne vers la mère scrutatrice, sans déranger le petit ange.

À cet instant, Nancy, face à face avec la bonne nourrice, peut jouir du spectacle de l'allaitement.

Loin d'être attendrie, elle peut enfin satisfaire sa curiosité par un examen minutieux de la scène.

Pendant ce temps, le tout petit, inconscient de cette présence étrangère quelque peu hostile, s'était coupé du monde...

Tout à son extase, le fluide nourricier à 37 degrés, coulait dans sa bouche. Son corps était totalement détendu, abandonné. Il sentait, sans comprendre, le flux de son sang joyeux irriguer jusqu'aux plus petites veinules de ses plus petits doigts de pieds.

Son bonheur était indicible, primal, absolu.

Une simple aspiration de ses petites joues délicates, suffisait à réaliser le miracle : une giclée chaude arrosait sa langue gourmande.

On ne sait pourquoi, à l'âge adulte, il oublierait totalement la saveur de ce délice naturel, alors que l'odeur de ce petit théâtre, si intime, lui resterait avec précision : une senteur **douceâtre**, suavement âcre, une odeur humaine, mêlées de légères exhalaisons de transpiration, de savon à la lavande et de lait de femme, délicatement suret.

Sa joue reposait peau à peau sur le sein chaud, moelleux, le sein généreux et abondant, celui qui nourrissait, récompensait, consolait de tout.

La peau, douce, vivante, semblait lui appartenir totalement, comme une autre peau, qu'il aurait mise de côté pour les moments difficiles.

L'enfant se sentait instinctivement le souverain de ce royaume maternel, prolongement direct et naturel de l'ancre utérin passé, où rien ne pouvait l'atteindre...

Sa petite main vigoureuse, posée à plat près du mamelon, pressait convulsivement la gorge offerte, d'une blancheur lactée, discrètement veinée de bleu. Cette alcôve divine, si familière, dont il croyait être le seul maître, dispensait sans limite le sérum clair et léger qui affluait au fond de sa gorge à volonté, tour à tour pour le nourrir ou le désaltérer.

Il serrait à peine ses délicates petites lèvres mouillées autour de ce mystérieux bouton rose, d'où transpirait aussitôt la sève blanche et crémeuse qu'il aimait tant !

Plus rien n'existait que le berceau de ces deux bras solides et accueillants, le ronronnement régulier et rassurant de ce cœur robuste, loyal, mais pourtant étranger, qui palpitait, à cet instant précis, juste pour sa vie, juste pour sa béatitude, pour lui tout seul...

Dans cette félicité de tout petit garçon, dont il ne sortirait que profondément endormi, s'il avait pu parler à la silhouette de cette inconnue, assise en face de lui, il aurait expliqué que, de toute sa petite âme, il voulait oublier la dure réalité : cette femme, qui lui offrait généreusement son lait, n'était pas sa génitrice, sa mère de chair et de sang.

Cela, il le savait dans tout son corps, avec certitude.

Ce n'était pas ce ventre qui avait présidé à sa création, ce n'était pas le son de ce cœur-là qu'il entendait dans ce ventre...

Bien longtemps après avoir atteint l'âge adulte, suprême hommage à sa solide nourrice campagnarde, enfoui pour toujours dans son cerveau limbique, il conserverait le souvenir précis, autant que précieux, de cette merveilleuse et opulente poitrine.

CHAPITRE 2

L'IMPOSTURE

Quinze jours après, à l'heure dite, Paul pénètre dans la salle d'attente du Docteur Tarage.

Surprise !

Deux autres patients attendent aussi.

Pourtant, le psychiatre avait spontanément précisé à Paul, en sa qualité d'« apprenti-patient », qu'en aucun cas ses patients ne devaient se croiser, qu'en aucun cas ses patients ne patientaient avant leur rendez-vous pour éviter les effets « claustrophobiques » ou de stress, avant la séance de conversation dirigée...

Pour appuyer son discours et le conclure, il avait cru bon d'ajouter, avec un air à la fois entendu et suffisant : « Ici, vous êtes chez un psy, un thérapeute, pas chez un généraliste de quartier... »

Paul amusé, avait compris son message : le Docteur Tarage n'était en aucun cas un « ouvrier », un « exécutant » de la médecine ! Le Docteur Tarage, c'était la classe au-dessus, il jouait dans la cour des grands !

Une manière également d'initier au monde particulier « psy-patient » et à ses usages. Du moins, c'est ainsi que ce dernier l'avait compris. C'était aussi un moyen sûr d'affirmer sa supériorité et son autorité sur un patient novice, vierge de tout travail psycho-thérapeutique préalable. Un moyen d'impressionner Paul...

Une espèce de clef infaillible de fidélisation de ses clients-patients.

Une musique zen, à l'évidence, destinée à détendre les nerfs, inonde, en boucle, la salle d'attente sombre et feutrée. Quelques magazines très orientés ont été abandonnés çà et là. Ils sont tous neufs et de très belle facture (rien à voir avec les paris match vieux de vingt ans et écornés que l'on croise chez son médecin généraliste).

Paul en saisit un, au hasard : photos magnifiques de bleus lagons, de plantes luxuriantes, de cascades rafraîchissantes...

Aucun texte ou presque ! Quel ennui !

En face de lui, encadré discrètement par de riches tentures bordeaux de style médiéval, un grand écran de téléviseur diffusant en boucle l'image de fraîches cascades bleu marine et blanches clapotant faiblement sur un lit de rochers gris clair, impeccables, luisant de tous leurs feux.

Tout de même, Paul n'en revient pas !

La manipulation mentale dès la salle d'attente ! Surtout au premier degré, comme c'était le cas ici, il fallait oser...

Paul préfère occuper ce temps d'attente par une activité plus adaptée, plus utile : interviewer discrètement les deux autres patients, l'air de rien ! « Pardonnez-moi, à quelle heure aviez-vous rendez-vous ? »

La grosse femme au sac à provision sort de sa léthargie avec mollesse : « Je devrais avoir fini. J'avais rendez-vous il y a une demi-heure et le Monsieur, il y a une heure, à 9 heures ».

Encouragé, Paul poursuit : « Connaissez-vous les causes de ce retard ? »

L'homme au regard vide s'anime un peu : « Parait qu'il a eu une urgence ! En tout cas, il n'est pas à l'hosto parce qu'en arrivant, j'ai vu son auto garée sur son parking ! »

À ce moment-là, la porte de la salle d'attente s'ouvre brutalement. Le psychiatre **apparaît** dans l'entrebâillement. Il porte le même costume, la même cravate, se tient très droit, comme s'il essayait de se grandir.

Une seule chose a changé : aujourd'hui, en plus, il a les cheveux gras...

Il ne voit, ne salue personne dans la salle d'attente, ne donne pas le bonjour.

Claquant nerveusement des doigts en direction de l'homme déjà au garde-à-vous, debout devant son siège, il fait de la main, un signe circulaire, l'invitant à le suivre.

Les deux hommes n'ont pas échangé un mot. Ils sortent ensemble : le patient, tel le mouton égaré que le berger vient de récupérer, marche devant, la tête basse, nerveux. Le psychiatre ferme la porte derrière lui à grand fracas. À travers la porte, on peut l'entendre siffloter avec désinvolture dans le couloir qui mène à son cabinet.

C'en est trop pour Paul ! Il ne veut plus perdre une minute de son temps.

Pourtant il reste assis dans cette salle d'attente inutile. Ce n'est pas seulement sa grande courtoisie qui le retient là.

Il s'adresse à la femme : « Il est toujours comme ça ? »

« Oh oui, il est cool ! » **répondit-elle**, un vaste sourire de satisfaction éclairant son large visage inexpressif et bouffi.

« Il vous soigne depuis longtemps ? » s'enquiert Paul.

« Oui, ça fait plus de sept ans ; depuis qu'il est installé en ville et je vous assure que maintenant ça va bien mieux. Avant, j'allais à l'hôpital régional, ça allait pas, mais pas du tout.

Mon frère, ne supportait pas de me voir comme ça. Il me disait tout le temps : « arrête les psychiatres, arrête, ils te rendent encore plus malade, c'est sûr ! »

Là-bas, il y avait trois psychiatres, un psychologue et trois internes. On n'avait jamais le même... ».

La malheureuse s'agitait anormalement. En proie à des tics nerveux, elle semblait réciter une leçon bien apprise.

Vingt minutes après, le Docteur Tarage fait à nouveau irruption dans la salle d'attente, un papier à la main. Il se dirige vers la grosse femme à grands pas décidés.

Il passe devant Paul sans le voir, sans s'excuser, Paul qui remarque ses chaussures anglaises (celles qui valent très cher, mais qui vont avec tout et durent toute la vie !) pleines de poussière et de boue. Décidément cet homme ne respecte rien, même pas lui-même...

Lui tendant le papier : « Je t'ai dit et redit que notre rendez-vous était déplacé à la semaine prochaine. Ne m'oblige pas à te redire pourquoi. Cela vient de toi, pas de moi, on se souvient oui ou non ? »

« Mais Docteur... » bredouille la pauvre femme pour sa défense.

Étrange, pense Paul, je croyais que les psys devaient garder une grande distance avec leur

patient et celui-là tutoie cette femme ?

« Il n'y a pas de mais. Il claque sa langue dans sa bouche, sèchement, l'air insatisfait : « Reviens dans une semaine à la même heure, le même jour. Maintenant, au revoir Béatrice. L'incident est clos. Contente-toi de prendre le nouveau traitement qui figure sur l'ordonnance que je viens de te donner ! Tu ne crois tout même pas que la terre va s'arrêter dès que tu pètes de travers ! »

Le ton était ironique, les mots blessants, l'attitude insultante. Il martyrise cette pauvre femme en ma présence, se disait Paul bien écœuré.

Cette fois, il n'avait plus du tout envie de sourire. Il réfrénait une envie convulsive de réduire la grosse tête pensante, au sens propre comme au sens figuré, en bouillie sanguinolente, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de forme !

On observera au passage qu'il avait laissé cette malheureuse patienter vingt minutes de plus qu'elle ne l'aurait dû. Il aurait pu la prévenir qu'elle n'aurait pas droit à sa séance aujourd'hui, lorsqu'il était venu prendre en charge le premier patient.

À moins, qu'à ce moment-là, il ne l'ait pas su lui-même !

Cela sentait la décision de dernière minute...

Il s'était ravisé ! Peut-être n'avait-il plus envie...

Il a un mépris profond pour ses malades, pensa Paul avec dégoût.

Sans attendre le départ de sa patiente, totalement déstabilisée, mais apparemment résignée, le « gourou-psy » fait volte-face et s'avance vers Paul, jovial, la main tendue.

Son discours a changé, le ton est affable, courtois, respectueux : « Bonjour Monsieur Duquesne. Comment vous-sentez-vous ce matin ? Le traitement que je vous ai prescrit doit commencer à donner effet, mais vous savez, il faut au moins trois semaines pour se rendre vraiment compte de l'efficacité du « médoc » ! Celui que je vous ai prescrit ne vous ralentit pas, ne vous endort pas. Au contraire, il vous donnera la pêche, tout en apaisant vos nuits. Je vous en prie, après vous ! ».

Ce jour-là, le médecin prend la parole. Il n'invite pas à raconter ce qui fait mal. Il dirige l'entretien, pose des questions. Très vite, il demande à comprendre les relations entre Paul et son épouse, Sarah.

Paul ne refuse pas. Selon son habitude, très pondéré, rationnel, il explique tout de même qu'il aurait bien aimé aborder des sujets plus pénibles, des sujets qui l'encombrent. En bref, les causes de son mal-être existentiel. Ce précisément pourquoi il était venu le consulter, enfin lui ou un autre d'ailleurs. Ce pourquoi il avait besoin d'aide, en réalité.

Le psy, quelque peu dubitatif, regarde le dos de sa main gauche qu'il a dépliée devant lui, à la manière des femmes satisfaites d'une manucure ou de la nouvelle bague qu'elles portent au doigt : « Je comprends » dit-il « Je VOUS comprends ! » – « Je comprends tout à fait ».

Puis, reposant sa main à plat sur le sous-main de vélin fauve de son bureau, il ôte ses lunettes, fixe étrangement Paul et lui affirme de cœur à cœur : « Je sais ce qu'il faut pour vous : reposez-vous sur moi !

N'oubliez pas : la responsabilité médicale, c'est moi qui la porte. Alors, racontez-moi : je vous écoute ».

Paul n'a jamais été obtus. Dans toute situation, il cherche à trouver le meilleur.

Alors, dans le fond, pourquoi pas ?

C'est moins douloureux que l'enfance et puis, comme cela, une fois fait, on n'en parlera plus, se dit Paul.

Alors, il raconte sa première rencontre avec cette belle jeune fille blonde, si timide, aux yeux si clairs.

« Pour ma mère, je demeurai, comme nous tous d'ailleurs, un pion sur son échiquier.

Pour consolider les affaires Duquesne, ma mère s'était rapprochée de Monsieur et Madame Brunshwig.

Ils avaient une fille à marier. Moi je n'avais pas voulu endosser la robe de bure, je rentrais de l'armée, nos âges correspondaient...

Il n'en fallut pas plus pour que les deux familles s'entendent sur un projet commun...

C'est-à-dire Sarah et moi !

C'est donc nos parents qui nous ont présentés ! »

« Est-ce que cela correspond à ce que vous vouliez entendre ? » Paul s'adresse au psychiatre qui semble absorbé par son récit, le menton posé dans sa main gauche en corolle.

« Continuez » dit l'homme de l'art, visiblement piqué par l'insolence de Paul !

« Je me souviens très bien...

La première fois que j'ai vu Sarah, sa taille fine était soulignée par une large ceinture du même imprimé que sa robe en vichy turquoise et blanc.

Elle était grande, élancée, bien proportionnée.

Son visage, à l'ovale parfait et aux traits fins et harmonieux, était encadré par une belle chevelure blonde.

Sa jolie bouche aux contours réguliers, légèrement soulignée d'un trait discret de rouge à lèvres, mettait en valeur ses grands yeux bleus. Elle était si délicieusement féminine !

J'ai été immédiatement saisi par sa grande beauté. »

Le psychiatre l'interrompt, les yeux mi-clos, tel un gros chat à l'affût :

« Est-ce que vous l'avez désirée très fort à cet instant ? »

« Oui, c'est tout à fait ça ? »

« Est-ce que vous avez aussitôt pensé à la séduire ? »

« Oui encore. Vous avez raison. En fait, j'ai eu envie de la conquérir, plus que la séduire !

Mais pas seulement. J'avais surtout envie de l'approcher, de lui parler, de la connaître... »

« Est-ce que vous pensiez que quelque chose ou quelqu'un pouvait vous interdire de séduire cette jeune fille. En gros est-ce que vous ressentiez un frein moral ou tout autre type de frein d'ailleurs ? »

« Non, aucun frein. J'avais 21 ans à l'époque. J'étais célibataire. Parfaitement libre. Elle, avait 19 ans. C'était parfait. Il ne me restait plus qu'à m'assurer qu'elle n'avait personne dans sa vie, car cela, oui, cela m'aurait arrêté ! »

« Poursuivez » susurra le gros chat, un peu déçu...

« Eh bien, nous avons parlé, sympathisé, à l'écart de nos parents bien sûr.
Elle était très gentille, savait écouter.
Avant son départ, je lui ai dit que je serai heureux de la revoir, seule cette fois !
Elle accepta sans minauder.
Elle était pourtant très réservée...

Puis nous nous sommes revus plusieurs fois. Nous étions bien ensemble.
Sa confiance, sa candeur, sa beauté, me faisaient oublier que c'était ma mère qui l'avait choisie, pas moi.
J'étais heureux qu'elle soit entrée dans ma vie.
Toutefois, je la trouvais timide... »

Le gourou ouvre des yeux ronds à présent : « Distante ? »

Paul comprend en une fraction de seconde.
« Si vous voulez que je vous dise que je cherchais ma mère en choisissant Sarah, vous avez raison, mais, pas pour l'essentiel, je vous assure.
Oui, elle était blonde, mince, grande, les yeux clairs, comme ma mère, en effet. Elle était aussi très coquette comme ma mère.
Néanmoins leur ressemblance s'arrêtait là.
Car, à l'inverse de ma mère, Sarah était gentille, sincère, sans arrière-pensées. J'aimais discuter librement avec elle. Nous nous faisons confiance.
Et surtout, elle ne pensait pas qu'à elle, comme ma mère !

« Poursuivez »

« Nous nous sommes vite rendus compte que nous aimions passer du temps ensemble, alors, nous nous sommes vus de plus en plus et surtout, elle m'a présenté ses amies et amis, ses relations.
Elle m'avait invité, m'avait introduit dans son univers !
J'en étais touché, car de mon côté, je n'avais personne à lui présenter...

Ses parents me considérèrent tout de suite comme son fiancé. Mes parents faisaient de même avec Sarah.
Nous savions parfaitement ce que nos parents respectifs attendaient de nous.
Mais nous avons respecté leur choix, il faut le dire, sans effort.

Ils nous ont mariés en quelques mois.
Ma mère ne s'est jamais préoccupée de savoir si j'étais heureux de ce mariage. Elle ne m'a jamais demandé mon avis.
Elle ne m'a pas laissé le plaisir de consentir de ma propre initiative. Alors, je me suis contenté de ne pas dire non.
J'espère que Sarah, elle, avait été consultée par ses parents.
Sarah a été, est, mon premier amour. »

Paul se rendait compte brutalement que ses paroles étaient plus rapides que sa pensée.
En fait, il s'apercevait seulement aujourd'hui, vingt ans et deux enfants plus tard, qu'il n'avait jamais pris conscience d'un fait majeur.

Durant toutes ces années, il n'était jamais parvenu à être proche de Sarah.
Elle ne se livrait pas. Elle était froide, distante.
Il croyait beaucoup à leur mariage, au point de fonder une famille avec elle, d'avoir des enfants avec elle...
Ils s'entendaient bien, ne se disputaient pas, mais PAUL, avec le recul, s'apercevait qu'il n'avait jamais été intime avec elle, au plus près de ses pensées, de ses rêves, de ses peurs.
En fait, il se sentait rejeté, ce qui contribuait à ne pas le rendre heureux...

Ainsi, Paul venait-il de réaliser qu'il n'avait pas compris, en l'épousant, que la belle Sarah n'était pas son âme sœur.
En la quittant, quelques années plus tard, parce qu'il ne trouvait pas le bonheur avec elle, avait-il conscience qu'elle n'était pas « faite pour lui » ?
Rien n'était moins sûr...

Encore une fois, il ne pouvait que constater que ses parents avaient semé le chagrin et la désolation sur sa route...

PAUL sort un mouchoir de sa poche : il s'essuie le front, la bouche...
Son ancienne douleur qu'il croyait apaisée, le submerge.

Le Docteur Tarage avait fait fort.
Il était parti sur une mauvaise piste.
Cette fois, c'était décidé, il ne reviendrait pas.
Il s'en expliqua au psychiatre sans lui donner de motif précis, indiquant simplement que ces séances ne correspondaient pas à son attente.

Ils se serrèrent la main.

Deux minutes après, Paul avalait coup sur coup trois Cognac, dans le café devant lequel il avait garé sa voiture. Il ressentait une sensation vertigineuse qui n'avait rien à voir avec son état éthylique.

Mais Paul, s'il le payait, était conscient d'avoir franchi un pas de plus sur le chemin de la vérité.

CHAPITRE 3

PREMIER ACTE

Le 3 septembre 1939, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne et à Hitler qui avait envahi la Pologne.

Après l'inoubliable épisode de la « drôle de guerre », en Mai et juin 1940, des millions de civils, fuyant l'envahisseur allemand, se lancent sur les routes par familles entières : c'est l'exode. En quelques semaines, le Nord et l'Est de la France se déversent vers le Sud en longs rubans mécaniques et humains. L'armée en retraite, reculant sans but précis, grossit les rangs des fuyards.

La France, totalement désorganisée, traverse une période étrange, quasi psychédélique, tandis que le chaos règne partout où passent les troupes et les chars ennemis !

Dans cette incroyable tourmente, Nancy Louvain quitte Dunkerque encore fumante, le 6 juin 1940 (le lendemain de la capitulation de la ville et de son port).

Toute la journée du 5 juin, Dunkerque a été pilonnée, détruisant la ville et tuant ses habitants par quartiers entiers.

Le lendemain, au lever du jour, Nancy ferme sa boutique, verrouille la porte de son appartement. Pendant la nuit, elle a rapidement réuni le strict nécessaire dans un sac à dos : ses papiers, son argent, ses rares bijoux, quelques vêtements de rechange, quelques vivres, une bouteille d'eau, une couverture pour Anne-Sophie, sa fille de trois ans.

L'immeuble dans lequel elle vit depuis sept ans, dans lequel elle travaille, là où vivent ses meilleurs amis, est encore intact. Mais pour combien de temps...

Son mari est dans la marine : il est parti faire la guerre. Elle n'a aucune idée de son sort. » Peut-être est-il mort ? » Songe-t-elle...

En attendant, Nancy n'a pas besoin de lui. Ni de personne d'ailleurs.

Elle laisse tout derrière elle, mais la jeune femme n'est pas sentimentale.

Peu lui importe que tout brûle, qu'elle ne retrouve plus rien à son retour, pas même ses amis. Elle en aura d'autres et recommencera ailleurs. Cela ne fait aucun doute. Nancy ne se pose jamais de questions.

C'est précisément cette étrange singularité, alliée à une farouche détermination, qui fait d'elle une personne moralement indestructible, à l'abri de toute « plaie à l'âme »...

Avec un **sang-froid** extraordinaire, elle fuit le danger, comme un animal, sans se retourner, trainant sa petite fille par la main, pour trouver refuge chez ses parents, en Haute-Normandie.

Eux ont décidé de rester sur place. D'ailleurs, où pourraient-ils aller ?

Les Kuipers sont Belges. Du moins, Dirck, le père. La mère, quant à elle, a de lointaines racines normandes, ce qui explique leur installation en pays de Calvados, au milieu des années 1920.

Après l'attaque des ports français de la Côte d'Opale, le sabordage de la marine française continua pour les bâtiments qui n'avaient pu s'enfuir vers l'Angleterre ou l'Afrique du Nord.

L'infanterie allemande investit les côtes normandes puis bretonnes.

Le 11 mai, le Feld Marechal Erwin Rommel pénètre, à la tête de la 5e division de Panzers, dans le bourg de Saint-Valéry-en-Caux, à moins de vingt kilomètres de la petite propriété des KUIPEERS...

Nancy est une jolie femme de vingt-cinq ans.

Mariée depuis sept ans au Premier Maître Joseph Louvain, elle est mère d'une petite fille en bas âge.

Au cours des quatre premières années de son mariage, au grand dam de son mari, elle n'a pas eu d'enfant. Elle n'en veut pas : elle ne trouve que des inconvénients à la maternité, sans parler de la douleur de l'enfantement et du manque de sommeil. Trop peu pour elle !

Ainsi s'était-elle juré de retarder l'échéance au maximum.

En revanche, il n'était pas question pour la jeune Madame Louvain de mener la vie sage et discrète d'une épouse au foyer : le spectacle affligeant de sa propre mère lui **avait suffi** !

À Dunkerque, dans une rue très passante, elle ouvre une modeste boutique de modiste, dont elle n'investit pas les revenus dans le ménage. Son mari, officier de marine militaire, pourvoit seul à l'entretien du couple, puis de la petite famille.

Nancy aime sa vie à Dunkerque. En pleine ville, elle peut avoir une vie sociale agréable et développer son petit commerce. Son mari, en mission trois mois sur quatre, est un homme au physique agréable, à l'esprit ouvert. Au surplus, discret, courtois et amoureux de sa jeune femme, Joseph est un compagnon agréable, très « présentable » et surtout, infiniment facile à vivre.

Bien plus tard, elle résumera le caractère de cet homme en un bref éloge, à l'usage de sa fille, devenue adulte : « Ton père était un homme du monde ! Contrairement à tous les hommes, il avait le talent de l'absence. Il n'a jamais été importun. Il ne m'a jamais obligée à le supporter ! »

Exactement ce qu'il fallait à Nancy, à son indépendance farouche et à son caractère très particulier.

Pourtant, elle l'a épousé sans amour, s'imposant une espèce de « mariage de raison » à elle-même. Elle n'avait pas encore dix-neuf, quand elle accepta de s'unir à cet inconnu, rencontré seulement quelques semaines auparavant. Leurs fiançailles furent de courte durée.

Mais, alors que rien ne l'y obligeait, pourquoi Nancy s'était-elle précipitée dans une telle union ?

Par simple opportunisme !

En effet, avant de convaincre habilement Joseph de l'opportunité de leur mariage express, elle s'était renseignée par le menu, à la manière d'un futur « co-contractant », menant une véritable enquête patrimoniale !

Alors qu'elle-même ne possédait rien, même pas un emploi, ou le simple espoir d'en avoir un un jour, elle avait bien noté le montant exact de la solde du prétendant. À l'époque, encore inexpérimentée, elle l'avait jugée confortable.

En outre, il possédait en propre, une ferme en Basse Normandie, dont il percevait loyers et fermages.

L'ensemble de ces revenus ajoutés, lui apparurent comme une rente, passant du simple qualificatif de « confortable » à « très confortable ».

L'aisance matérielle de Joseph Louvain avait certes plaidé en sa faveur. Mais Nancy lui avait trouvé une autre qualité rare et particulièrement intéressante : Joseph était marin !

À ce titre, il était en mer les trois quarts de l'année...

Cela signifiait pour elle une vie de liberté : la perspective d'être femme de marin avait enchanté Nancy !

Elle n'eut pas de mal à s'imaginer ce mari absent, une union en pointillés, en quelque sorte, lui laissant tout loisir d'organiser sa vie et de dépenser sa solde à sa convenance...

C'était une bonne aubaine que la jeune fille n'aurait, pour rien au monde, laissé filer !

Très manipulatrice, malgré ses dix-huit ans, elle avait adroitement entravé le gentil Premier Maître dans les fers du mariage, non sans l'avoir convaincu au préalable, de ne pas lui imposer un contrat de séparation de biens.

Nancy se sentait pleinement satisfaite : l'objectif qu'elle s'était fixé pour échapper à la misère était rempli à cent pour cent.

Cela se passait en 1933.

Sept ans plus tard, Nancy, lors de la déclaration de guerre et de la mobilisation générale qui s'en suivit, vit partir son militaire de mari sans mélancolie.

Elle ne songea même pas à cacher son indifférence au malheureux qui la quittait une dernière fois, pour ne plus revenir.

En réalité, peu importait à Nancy ce qui pourrait lui arriver, à condition de toucher une pension de veuve convenable !

Or, elle se sentait parfaitement sereine à ce point de vue. Pragmatique, comme toujours, elle s'était informée et connaissait au centime près le montant de son revenu mensuel, si Joseph venait fortuitement à disparaître.

En juin 1940, Joseph Louvain, embarqué à bord du « Granville », fait partie des combattants français engagés en première ligne contre les panzers allemands. Bien qu'il soit toujours dans les eaux de la Manche, Nancy ne l'a pas revu depuis plusieurs mois. Elle ignore d'ailleurs l'endroit où il se trouve, depuis la date de sa mobilisation.

À l'aube du 13 juin 1940, à six heures du matin, alors que les Allemands occupaient le haut des falaises blanches de la Haute Normandie, leurs canons dirigés vers la mer, le « Granville » se présente en face du port de Saint-Valéry-en-Caux, non loin d'Étretat et à moins de vingt kilomètres à vol d'oiseau de la demeure des Kuipers.

Sa mission était de libérer la ville. L'artillerie lourde ennemie pilonne aussitôt le navire. En quelques secondes, l'arrière du bateau est arraché, entraînant simultanément, le bâtiment à la dérive.

Il coulera moins de quinze minutes après l'impact.

Le commandant et cinq de ses officiers, dont le Premier Maître Joseph Louvain, ont été vus sur la passerelle, hurlant les consignes d'évacuation à tous les hommes du bord. Quelques

secondes après, les six hommes furent déchiquetés ensemble par une volée d'obus...

Il fut impossible de retrouver leurs corps.

Trois semaines plus tard, Nancy apprit son veuvage par une simple lettre de l'état-major. Par une sinistre ironie du sort, son époux avait péri seulement à quelques kilomètres d'elle et de sa fille...

Entre-temps, le Général Pétain avait demandé, pour la France, l'armistice à Hitler.

Nancy, sans état d'âme, ne porta pas le deuil et se mit immédiatement en quête d'un nouveau destin.

C'est ainsi qu'elle rencontra Charles Duquesne. Seulement deux mois après son veuvage...

Cette rencontre n'était pas le fruit du hasard. La jeune femme l'avait soigneusement organisée.

Elle avait choisi Charles parce qu'il était riche. Les gens du pays le savaient. Et puis, les signes extérieurs de richesse ne manquaient pas, même par temps de guerre.

Propriétaire et dirigeant d'un florissant commerce de meubles, à Bonneville, à cinq kilomètres de chez ses parents, il possédait un château, ainsi qu'un grand domaine très prospère.

Seule ombre au tableau, malgré son jeune âge, Charles avait été marié et était père de trois petits garçons. C'est d'ailleurs pour cette raison, parce qu'il avait une charge familiale trop importante, qu'il avait échappé à la mobilisation générale.

Ce détail contraria quelque peu Nancy. Puis elle se consola, imaginant avec bon sens, qu'il accepterait d'autant mieux sa fille, la petite Anne-Sophie.

Charles Duquesne était très différent de Joseph Louvain. Il était même son antinomie.

Tandis que le premier s'épanouissait dans le commerce et la production, s'avérant un entrepreneur de génie, le second n'avait jamais pu se passer des cadres rigides et de la discipline de fer de l'armée.

Charles, le riche châtelain de Beaurepaire, n'était ni instruit, ni éduqué, contrairement à Joseph, véritable « gentleman ».

En revanche, il jouissait d'une réelle intelligence des affaires. En outre, sa forte personnalité contribuait à lui donner l'aplomb nécessaire pour mener à bien ses projets et développer avec succès toutes ses entreprises.

« Il est plus beau, plus jeune et bien plus riche que mon premier mari » se dit Nancy lorsqu'elle dansa avec Charles pour la première fois, un après-midi de 1940 chez le Maire de Bonneville.

Ce qu'elle ne savait pas encore et qu'elle ne découvrirait qu'après son mariage avec lui, c'était que Charles aimait beaucoup les femmes. Tellement qu'il s'était forgé très involontairement, une solide réputation d'infatigable coureur de jupons.

Au château de Beaurepaire, aucune jolie fille du personnel ou parmi ses relations d'affaires

n'avait échappé à sa séduction naturelle.

Néanmoins, cela ne s'**avéra** pas un obstacle à leur union : ils vécurent ensemble jusqu'à leur dernier souffle, précisément grâce au manque total de ciment amoureux.

Nancy n'aima pas plus Charles qu'elle avait aimé Joseph. À la différence que, si elle avait de l'estime pour Joseph, Charles ne lui inspirait qu'une espèce de mépris léger, teinté de la satisfaction enthousiaste de la mante religieuse qui s'apprête à se régaler du mâle reproducteur venant de la féconder.

Elle le dominait totalement sans concession.

Les incartades de son second mari ne lui causèrent ni peine, ni jalousie.

D'autant plus que la nouvelle Madame Duquesne, toujours ivre de liberté, eut, de son côté, des aventures peut-être plus nombreuses que celles de son époux volage !

Charles et Nancy se marièrent discrètement au château de Beaurepaire, en pleine guerre, au début de l'année 1942. Une quinzaine de personnes, quelques gâteaux secs et un verre de vin blanc tinrent lieu de réception, de petits fours et de champagne.

Malgré la sobriété imposée de l'événement, Nancy, en son for intérieur, se réjouissait de son nouveau statut de femme du monde. Elle devenait enfin quelqu'un ! Ce mariage lui assurait non seulement une vraie garantie financière, mais lui servait sur un plateau doré, la perspective de devenir enfin influente et qui sait, de prendre le pouvoir !

Un vrai rêve pour elle qui devenait réalité.

Car si les femmes rêvent d'amour, d'enfants, d'unité familiale, Nancy rêvait de liberté, de statut social et surtout de pouvoir.

Au lendemain du mariage, Nancy de bon matin, s'habille et entreprend de découvrir son nouvel environnement. Elle parcourt son royaume d'un pied léger et alerte, ouvrant de grands yeux !

Elle va de surprise en surprise : sa nouvelle « maison » est immense, un nombre de pièces incroyable, toutes très vastes, bien meublées. Les plafonds à caissons à la française sont d'une hauteur impressionnante.

Au rez-de-chaussée, les salles de réception se présentent toutes en enfilade, distribuées de chaque côté de l'entrée principale donnant sur un large hall d'accueil plus grand que toute la maison des Kuipeers.

Les sols sont couverts de marbres français, de parquets marquetés, d'épais tapis de laine et de soie.

Aux murs, des marqueteries fines et variés, des tapisseries immenses et anciennes. Dans les pièces plus intimes, celles-ci cèdent la place à des papiers peints ou à de la toile légère avec tentures assorties.

À l'arrière de la vieille et rutilante demeure, la nouvelle maîtresse de maison découvre avec bonheur, une immense cuisine parfaitement équipée pour apaiser la faim de centaines de

convives en une seule réception !

La nouvelle châtelaine comprend alors qu'elle saura tirer le meilleur profit de sa nouvelle résidence.

Nancy, tout à son bonheur tout neuf, n'a pas pris le temps d'avaler un **petit-déjeuner** ou même une tasse de café. Elle a laissé Anne-Sophie aux soins de la bonne d'enfant qui lui a été allouée.

Puis, dans la fougue de la longue visite qu'elle a entreprise, elle ne s'est pas rendue compte du temps qui passait. La cloche du déjeuner retentit énergiquement, rappelant à l'ordre **Maîtres** et valets.

Il est midi. La visite du château est loin d'être terminée : elle doit encore découvrir le troisième étage, ainsi que le tout dernier étage situé sous les toits, juste sous les greniers, où se trouvent les chambres du personnel et leurs commodités. Elle doit aussi visiter les deux grandes maisons situées sur le domaine à une centaine de mètres du château, ainsi que la maison des gardiens se trouvant derrière la grille d'entrée du domaine, à plus de deux kilomètres du château.

Elle n'a pas vu non plus les communs, au bout de la grande allée bordée d'arbres centenaires...

À regret, elle se dirige vers la salle-à-manger privée.

Son nouveau mari est déjà là, fin prêt, bien rasé, vêtu avec une élégante recherche. Mais il n'est pas seul.

En rang, une bonne trentaine de personnes, toutes vêtues de noir et blanc, attendent Nancy en ligne.

Il s'agit de tout le personnel du château à qui Charles veut officiellement présenter son épouse, la nouvelle maîtresse de maison.

Ils sont presque tous là, en tout cas, tous ceux qui sont attachés au service de la maison et du parc.

Il manque les garde-chasses, les piqueurs et sonneurs, les maîtres-chiens, les laboureurs, les semeurs, les cueilleurs, les fermiers, le garde forestier, les bucherons, le comptable, les employés de Bonneville...

Bref, Nancy découvrira en moins d'une semaine et avec ravissement que Charles Duquesne est le maître, le patron incontesté, de plus d'une soixantaine de personnes.

Une nouvelle vie commence pour Nancy : elle se promet, quoi qu'il puisse arriver, de ne pas lâcher prise, car elle a pour elle-même de grands projets !

Elle entame ainsi, une partie de son existence dont elle conservera pour toujours le souvenir émerveillé et radieux.

En pleine guerre, dans un climat insoutenable et délétère... elle ne s'est jamais sentie aussi heureuse, émerveillée par toute sa chance.

C'est dire à quel point Nancy, incapable de compassion pour ses compatriotes, incapable de s'élever à une hauteur d'âme suffisante pour soutenir l'effort de libération de son pays injustement et cruellement opprimé, vivait dans une bulle étanche qui l'éloignait de tous, y compris de ses enfants.

CHAPITRE 4

LA RUPTURE

An de Grâce 1956

Paul arpente les allées du grand parc du Petit Séminaire.

C'est l'heure de la promenade quotidienne. Il faut marcher lentement, en silence, le Bréviaire ouvert à la page que l'Abbé de Morcerf a indiquée.

Tous les élèves font la même lecture : comme chaque jour, un psaume qui conduira la journée, un sujet de méditation, une lecture des Saintes Écritures, c'est-à-dire les quatre Évangiles reconnus par l'Église Romaine.

Aujourd'hui, le sujet de méditation est un texte de Saint Augustin d'Hippone : « Il est à la fois le chemin, la main et la fin » en est le titre. Il parle de Dieu, bien évidemment.

Paul aime bien Saint Augustin.

Il le trouve encourageant, voire consolateur.

« Ce n'est pas si étonnant » pensait l'adolescent », n'était-il pas le « Père de la Grâce », cette grâce de Dieu qu'il donne aux hommes, à tous les hommes, gratuitement et sans condition ! »

Paul se réjouissait tant, alors que ses parents n'avaient rien voulu lui donner, que du chagrin et beaucoup de mépris, que, lui aussi ait droit à la reconnaissance divine, ait une place quelque part, dans les plus hautes sphères, alors qu'ici-bas, il n'était rien, ni pour sa famille, ni pour le Séminaire !

La lecture sera moins pénible ! pense-t-il, content !

En revanche, l'Évangile de Jésus Christ selon Saint Jean, titre 14, chapitre 1, verset 12...

Paul lit en diagonale...

Jésus qui remonte au ciel près de Dieu son père. Cet Évangile l'a toujours ennuyé souverainement.

Dieu seul sait pourquoi !

Paul avait trouvé l'explication, avec humour, comme toujours.

« Décidément, je n'aime pas les départs, y compris celui de Jésus, quittant ses apôtres pour retourner au ciel ! » disait Paul, en riant, à ses camarades d'infortune.

En principe, il faut le lire plusieurs fois, mais Paul fera juste semblant.

Quant au psaume !

Tout le monde lit... et marche !

Histoire sans parole !

C'est l'automne en Normandie, un bel automne, tout doré de soleil et de fruits sucrés.

C'est le milieu de l'après-midi.

Tout est calme.

Seul le bruit de pas des séminaristes sur le gravier des allées et quelques chants d'oiseaux, qui n'ont pas compris que l'été était fini, viennent troubler le silence environnant.

Les quatre cents élèves du Petit Séminaire, grands et petits, une cape de feutre noir sur les épaules, béret obligatoire sur chaque tête, déambulent, en file indienne, dans les allées de l'immense parc de plusieurs hectares, aux chênes centenaires.

« Cela représente tout de même huit cents godillots ! » se disait toujours Paul, avant chaque sortie, pour mettre un peu d'humour dans sa vie maussade...

En réalité, il détestait les godillots.

Ils lui faisaient horreur !

Il avait besoin de tourner en dérision ces affreuses chaussures montantes qui lui rappelaient tellement des chaussures orthopédiques.

Il lui arrivait souvent de se dire, en son for intérieur, que ces affligeants brodequins étaient exactement à l'image du Petit Séminaire : pesants, rigides, austères, très affligeants en fait !

Encore aujourd'hui, s'il se les remémore, engloutissant ses pauvres pieds d'enfant, il sent la « moutarde lui monter au nez » !

Une légère brise vient agacer les cheveux de Paul.

Il a maintenant treize ans...

Il a beaucoup grandi. Il était fluet jusqu'à l'année dernière », un peu trop fin, un peu trop pâle pour un garçon ! », comme lui avait cruellement affirmé Madame sa mère, au cours de sa seconde visite, pour ses onze ans...

Elle avait préféré blesser son fils, qu'elle ne connaissait pas, ne voyait jamais, sur des critères purement physiques qui ne relevaient pas de la volonté de Paul.

Au lieu de relever ses excellents résultats scolaires, de l'encourager quelque peu, à défaut de le féliciter, de peur qu'il ne devienne orgueilleux, elle avait choisi d'humilier son fils, sur des critères parfaitement injustes, insinuant, dans son propos insultant, une certaine part de féminité chez Paul !

À présent, à treize ans, il est maigre.

D'une maigreur triste d'adolescent sans amour et sans appétit, qui a grandi trop vite, sans joie, sans bonheur, sans exaltation d'aucune sorte.

Pourtant, aujourd'hui est un jour très particulier.

Paul ne le sait pas.

Mais à quelques centaines de kilomètres de lui, une naissance vient d'avoir lieu.

Un cadeau que Dieu ou la providence vient de lui adresser...

Une petite fille toute brune, avec beaucoup de petits cheveux courts sur sa petite tête bien ronde, aux grands yeux chocolat, à la petite bouche en cœur, vient de prendre son premier souffle de vie. Elle n'est pas grande, est potelée à cœur et à le plus joli teint de toute la

maternité !

Premier enfant de ses parents, elle fait leur bonheur !
Ils se confondent en admiration et en félicitations réciproques.
Ils la prénomment Barbara.

Barbara, née pour Paul, en ce jour d'automne ensoleillé de l'année 1956.
Barbara, le grand amour de Paul, l'amour de sa vie », ma Barbara », comme il l'appellera affectueusement plus tard.

Celle qui comptera, qui vieillira avec lui, qui le fera rire, sans jamais le blesser...
Celle qui le soutiendra coûte que coûte, sans jamais lui mentir, sans jamais le trahir !

Malheureusement, Paul ne sait pas qu'elle est là désormais, pour lui...
Il ne sait pas qu'un jour, dans les grands yeux veloutés de Barbara, il va enfin, pour la première fois de sa vie, exister...

Il lui faudra attendre trente ans, avant d'apercevoir son âme sœur pour la première fois !
Ce jour majeur dans son existence, qui consacre la fin de sa solitude, ce jour donc, si crucial, qu'il est en train de vivre, il ne s'en rappellera pas.
Pourtant le scénario de sa vie est déjà scellé...

Comme tous les condamnés à perpétuité, il ne se souvient plus, exactement, depuis quand, sa mère s'est débarrassée de lui, ici, au Petit Séminaire.
Il ne sait plus situer dans le temps, le jour de son arrivée...

Pourtant des images de ce moment fort, lui reviennent souvent, y compris la nuit, dans des cauchemars toujours identiques.
Il se revoit avec Lucie, sa nourrice, mais en réalité « sa mère à lui », ainsi qu'il la nomme.
Celle qui a bien voulu l'aimer, le chérir, même.

Paul se souvient...
Tous les deux, seuls, sur le banc de la famille Duquesne, assistant, comme chaque Dimanche matin, à la célébration dominicale.
Puis, Monsieur le Curé, s'avançant vers eux à grands pas décidés, à la fin de la messe :
« Lucie » avait-il claironné », je vais me changer à la sacristie. Faites-moi l'amabilité de m'attendre avec cet enfant, dehors, sur le parvis de l'église. Je vous y rejoins dans quelques minutes ».

Et Lucie de poursuivre : « Bien, Monsieur le Curé. Mais... c'est pourquoi exactement ? Vous n'allez pas l'emmenner ? »

Monsieur le Curé fronce les sourcils : « Attendez-moi » répète-t-il sévère.
Ensuite, il tourne les talons et repart, à pas pressés, en direction de la sacristie.

« Quand Monsieur le Curé sortit de l'Église, Lucie essuyait ses larmes. Elle m'avait serré dans ses bras, très fort, me disant qu'elle m'aimerait toujours, qu'elle penserait à moi tout le temps, quoiqu'il arrive ! » raconte Paul à son ami, François Vogel.

« Je ne comprenais pas, me laissais faire avec bonheur. Lucie était si gentille, si tendre avec moi, toujours ! »

« Je pensais seulement aux petites madeleines, que nous avions sorties du four, ensemble, avant de partir à l'Église. Elles étaient trop chaudes pour les manger tout de suite m'avait dit ma Lucie », tu les mangeras pour ton dessert et pour ton goûter. Elles sont toutes pour toi ! »

Paul continue son histoire, les yeux humides...

« Nous vivions tous les deux. Elle s'occupait de moi, me préparait mes repas, mettait de jolis draps brodés dans mon lit, m'emmenait à l'école du village. Elle me tricotait de jolis pulls, de beaux gilets, des cache-nez colorés gaiement, pendant que je jouais tranquillement à ses pieds, sur un tapis de laine noir et rose thé qu'elle avait récupéré au château.

Notre logement, rien que pour nous, se trouvait dans une des maisons que mes parents avaient fait construire pour leur personnel, à deux pas du château.

Nous avons une grande cuisine, avec une grosse cuisinière en fonte noire. J'entends encore Lucie, gratter les braises avec un tisonnier, à cinq heures du matin, remettre du bois, le claquement de la petite porte où elle récupérait les cendres de la nuit...

Elle se levait aussi tôt pour que je n'aie pas froid à mon réveil, deux heures plus tard !

Moi, pendant ce temps, j'étais dans mon petit lit, dans mes jolis draps, bien au chaud, entre sommeil et veille...

On n'avait jamais froid.

J'ai conservé ce souvenir : avec ma Lucie, je n'avais ni faim, ni froid, ni besoin de quoi que ce soit !

J'étais toujours bien.

J'attendais chaque lendemain avec plaisir. Je me sentais aimé, en sécurité.

Il y avait aussi une grande chambre, avec un grand lit pour elle et un plus petit pour moi. Quand j'avais peur, la nuit, elle me prenait. J'avais le droit de dormir avec elle, bien au chaud. Elle sentait bon, cela ressemblait un peu au chèvrefeuille. J'adorais !

Je me souviens très bien...

Je n'ai pas oublié son odeur, si juvénile, si fraîche...

Dans mon cœur, elle est associée à l'amour maternel, à la tendresse.

Tout était bien propre, très clair.

J'étais si heureux ! »

Au moment où Monsieur le Curé, dans sa noire soutane, m'a pris la main sans explication, Lucie sanglotait.

Des sanglots longs, profonds, insupportables, tant ils étaient déchirants.

Elle demanda : « Attendez, je dois préparer sa valise. Et puis, permettez-moi de l'embrasser une dernière fois, pour lui dire au revoir ! »

La soutane se retourna alors, très contrariée, m'entraînant si violemment dans sa volte-face, que je faillis perdre l'équilibre :

« Écoutez, arrêtez vos simagrées. Il a l'âge d'entrer au Petit Séminaire. Le temps des nounours est passé depuis longtemps.

Pour ce qui est du reste, vous avez des ordres.

Préparez ses affaires pour demain après-midi, comme on vous l'a dit. Qu'elles soient toutes propres et repassées.

Maurice, vous savez, le chauffeur de Madame ou le garde-chasse de Monsieur, l'un des deux passera les prendre. Ne vous occupez pas du reste. Il ne vous concerne pas, dois-je vous le rappeler. »

Une grosse larme roule maintenant sur la joue de Paul :

« La dernière phrase que j'ai entendue de la voix de ma Lucie a été :

« Mais, Monsieur le Curé, Madame m'avait faite prévenir par Maurice qu'on me prendrait mon petit, seulement dans trois semaines... trois semaines !!!

Pas maintenant ! Pas avec vous ! C'est Maurice qui devait le conduire, pas vous !

Pas maintenant, non, je vous en supplie...

Monsieur le Curé, je vous en prie !

Par la grâce de Dieu, laissez le moi encore, juste une petite semaine... »

« À ce moment, je compris que je quittais ma Lucie.

Que je partais sans retour. J'ai eu envie de m'enfuir dans les bois tout seul, de mordre cette main ferme qui me serrait trop fort le poignet. Mais la main était trop grande, la soutane aussi. J'ai eu peur...

J'ai manqué de courage. Je n'ai même pas pu pleurer, crier, dire adieu à ma Lucie désespérée. »

François : « Enfin, remets-toi, tu n'avais que sept ans, je te le rappelle ! Moi j'en aurais fait tout autant ».

Paul essuie sa joue et raconte encore :

« Le Curé m'a fourré dans la voiture du presbytère. Elle était très ancienne, noire avec de grandes portières et un coffre bombé. Elle sentait le vieux cuir et craquait très fort à chaque changement de vitesse.

Les suspensions grinçaient aussi. Rien à voir avec la limousine de ma mère, ultra silencieuse pour l'époque ! »

François pose sa main, la paume, à plat, sur l'épaule de son ami.

Par ce geste tactile, il souhaite lui affirmer son soutien. Ce récit est douloureux, malgré les dizaines d'années qui se sont écoulées depuis septembre 1950, date de ces événements.

« Le Curé s'est mis au volant.

Avant de fermer la portière, il a rentré sa soutane, en la remontant sur ses genoux, exactement à la manière dont ma mère le faisait avec ses jupes !

J'étais certes subjugué par ce geste, mais aussi en découvrant que, sous sa robe noire, il portait des pantalons gris, exactement comme ceux de mon père, alors que ma mère, elle, avait des bas ou les jambes nues !

Dans ma tête de linotte, j'imaginai que les curés n'avaient pas de jambes ou quelque chose dans ce genre (peut-être avais-je imaginé qu'ils avançaient, comme les aéroglisseurs, sur coussins d'air !!).

En tout cas, je n'avais pas supposé un seul instant, qu'ils puissent être habillés normalement, comme des hommes, quoi, sous leur aube ou leur soutane !

Je venais de comprendre (ce fut pour moi une grande révélation !), pourquoi la porte de la sacristie, souvent bourrée d'enfants de cœur en même temps que l'officiant, demeurait toujours ouverte, quand, après l'office, Monsieur le Curé allait changer de vêtements.

J'étais tellement choqué à l'idée qu'un homme de son âge et de sa qualité puisse se promener dénudé, devant ses enfants de cœur, ses paroissiens et paroissiennes !

À l'arrière de la vieille voiture, je ne bronchais pas, assis sagement, les mains sur les genoux.

Cependant, tout à coup, après ce que je venais de voir, je trouvais le Curé, qui m'impressionnait tant d'ordinaire, nettement plus proche, plus humain.

Malgré cela, je n'ai pas osé grimper sur la banquette de la voiture, pour faire un dernier signe à ma Lucie, à laquelle on venait de m'arracher, comme si j'étais, une simple valise, un vulgaire paquet. Alors que pour elle j'étais le fils qu'elle croyait avoir eu toute seule !

Quelques minutes après, je me suis mis à pleurer, tout seul, silencieusement, en pensant aux bonnes madeleines que je ne pourrais pas savourer. C'était ma manière à moi de faire le deuil de mon bonheur, sans l'avoir toutefois, vraiment analysé.

La route m'a paru longue. Je n'arrêtais pas de bailler.

Je me souviens que j'avais faim.

J'avais oublié mon chagrin : l'enfance ne s'accommode pas bien de la tristesse et la mémoire est courte à cet âge-là !

Puis, parvenu au bout d'un grand chemin goudronné, le Curé a ralenti.

La voiture grinça mélancoliquement.

Il a klaxonné deux fois, très brièvement (pouët, pouët, tu vois), comme si c'était un code d'entrée.

Alors, une immense grille noire s'est ouverte, comme par magie.

Puis j'ai vu à chaque battant, ce que j'ai pris pour deux autres curés.

Forcément, ils portaient, eux aussi, une soutane ou quelque chose dans le même genre, noir avec, sur leur col, un clergyman blanc immaculé.

Je me souviens aussi de leur air grave : ils ne souriaient pas.

En passant la grille, à l'intérieur de la vieille berline, j'ai senti une gigantesque main glacée se plaquer contre mon pauvre dos de sept ans.

Nous nous sommes garés dans une immense cour, devant une grande porte d'entrée ancienne, toute sculptée. En haut des cinq marches du perron, nous attendaient trois religieux, dont un qui parlait fort (c'était le Directeur, Monsieur l'Abbé de Morcerf).

Je me souviens avoir été si terrorisé que je tremblais de tous mes membres.

Je crois même que mes dents claquaient.

Puis un jeune homme roux s'est approché de moi, avec un grand sourire découvrant de magnifiques dents blanches et régulières.

Il portait la soutane, lui aussi.

Il était petit par rapport aux autres, très mince, très pâle, des taches de rousseur partout, sur le visage, les mains. J'ai remarqué qu'il était plus jeune que les autres et pourtant, il était déjà chauve sur le dessus du crâne.

Un petit rond rose se dessinait, au milieu de la chevelure d'un blond vénitien.

C'était l'Abbé Pierre-Marie Favière.

Il s'est présenté, m'a demandé d'aller avec lui et a pris ma main avec douceur, gentiment, comme s'il me demandait la permission.

J'ai eu l'impression de voir dans ce beau visage, le doux regard du Christ, celui d'un sauveur !

Il avait des taches de rousseur, comme ma Lucie, sauf que les siennes étaient beaucoup plus nombreuses !

Cela m'a rassuré immédiatement.

Je l'ai suivi au réfectoire.

Il m'a servi une bonne assiette chaude pour apaiser ma faim, pourtant je n'aurais rien osé lui demander.

Il avait compris tout seul !

Je me rappelle m'être dit que ce prêtre était très fort : comme ma Lucie, il savait m'entendre sans que j'aie besoin de parler...

J'apprendrai plus tard que cela n'est pas d'essence télépathique : cela s'appelle avoir du cœur !

En fait, je venais de rencontrer le seul être humain, dont je recherchais la compagnie, pendant mes dix années de Petit Séminaire : mon tuteur spirituel !

Chaque élève avait en effet un tuteur désigné, dès son entrée dans l'établissement.

J'ai eu la grande chance de tomber sur lui.

Il a vraiment été gentil pour moi et m'a toujours donné de bons conseils.

J'étais obligé d'aller le voir chaque fin de semaine pour faire avec son aide, le point de mon cheminement spirituel.

Mais, sincèrement, j'aurais été heureux d'aller le voir chaque jour !

Je pouvais lui parler, lui dévoiler mes doutes. Il ne jugeait jamais, ne condamnait pas, tentant d'apaiser ma mélancolie et mes errances par des paroles de consolation.

Il gardait ses distances, comme sa charge le lui imposait, en revanche, il savait montrer qu'il était toujours présent pour moi, qu'il ne désarmait pas !

C'est lui qui m'a fait découvrir Saint Augustin d'Hippone.

Je me souviens encore de son joli petit accent plein de soleil. Il ne parlait pas comme nous. Sa parole chantait. Il devait venir du Sud de la France...

C'est aussi grâce à lui que je suis devenu Petit Chanteur à la Croix de Bois. »

François s'étonne : « Ah bon ? Petit Chanteur à la Croix de Bois ? Tu ne me l'avais jamais dit ! »

« Oui, au séminaire, on apprenait la musique, le solfège. Beaucoup le solfège.
Mais j'ai aussi appris le piano ainsi que le chant.

J'aimais beaucoup chanter. »

Je chantais à toute occasion, pendant les offices, les psaumes et prières chantées, en jouant du piano.

Mon tuteur avait remarqué ma voix.

Il en parla à Monsieur l'Abbé de Morcef, qui, sur le champ, ne manqua pas de passer un coup de fil à Madame Duquesne.

Il voulait recueillir la bienveillance de la bienfaitrice du Petit Séminaire.

Celle-ci montra un enthousiasme modéré à la connaissance du talent particulier de son fils.

Il lui était parfaitement égal qu'il fasse partie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois.

Monsieur l'Abbé en fut à la fois déçu et désappointé.

Le pauvre n'avait pas su l'émouvoir : il croyait bien pourtant qu'elle serait heureuse et fière d'apprendre ce talent exceptionnel que possédait son fils !

Il avait escompté sur sa reconnaissance pour ce si beau tremplin que lui fournissait Monsieur l'Abbé intuitu personae.

Or, rien de tout cela.

Madame Duquesne, au contraire, semblait pressée de raccrocher !

Mon tuteur, l'Abbé Pierre-Marie, se saisit alors du téléphone, encore entre les mains de Monsieur l'Abbé, parfaitement décontenancé, ne sachant plus quoi dire.

Lui, en revanche, avait parfaitement compris la situation et donna d'autres types d'informations à sa correspondante.

Des informations plus susceptibles de l'intéresser.

Ainsi, commença-t-il par informer Madame Duquesne que cette formation était à la fois unique et très célèbre, en France, comme dans le monde entier.

Puis il prononça le mot magique : télévision !

Car, régulièrement les Petits Chanteurs à la Croix de Bois étaient filmés et faisaient l'objet de diffusions sur les chaînes nationales.

L'Abbé Pierre-Marie, précisa en outre, que ces enfants enregistraient même des 45 tours, comme de véritables stars !

Dès que Madame Mère l'eut entendu, elle fit preuve tout à coup, d'un intérêt plus que marqué pour son fils, soudainement devenu prodige... ou plutôt pour la célébrité qu'il allait lui rapporter à ses œuvres de bienfaisance et « overseas » comme disent les anglo-saxons...

C'est donc avec grande joie, qu'elle donna son plein accord, pour que Paul accompagne la formation, aux quatre coins de la France, plusieurs fois par an.

À l'occasion de ces déplacements, les enfants étaient logés chez l'habitant ou ailleurs, mais tous les accueillait comme des petites vedettes, soignant leurs couches et leurs assiettes. Ils recevaient des cadeaux, de l'argent.

C'était le paradis pour Paul, ce qui lui permettait de supporter un peu mieux l'ambiance et la vie au Petit Séminaire.

Sa mère ne lui avait rien expliqué, elle ne lui avait jamais dit pourquoi.

Lui, il n'avait rien demandé.

La question qu'il se posait, dans les jours qui suivirent son arrivée dans cette espèce de « maison de correction » pour enfants sages, n'était pas tant, pourquoi il se retrouvait là, les objectifs des adultes étaient trop complexes pour un enfant de sept ans, mais surtout pourquoi lui ?

C'était tellement injuste par rapport à ses frères et sœurs, que Paul préférait finalement ne pas savoir.

Elle ne l'aimait pas. Ce devait être la raison principale de son expiation dans cet endroit lugubre.

D'ailleurs, cela n'avait plus grande importance.

Paul ne s'est jamais senti aussi seul : son adolescence commence et il a déjà perdu tout espoir que la vie vienne le surprendre un jour !

Selon sa propre expression : « J'étais complètement seul et isolé. Il n'y avait que moi qui pouvait m'aimer et que je pouvais aimer... »

La monotonie des journées, leur rituel inflexible, les fait toutes se ressembler.

C'est la seule chose dont Paul se souviendra précisément à sa sortie du Petit Séminaire : la lumière crue des lustres du pensionnat, tous éclairés en une seule fois, braqués au-dessus des petits lits, déchirant brutalement la nuit silencieuse, les levers, toujours avant le lever du soleil, vers cinq heures du matin, les toilettes à l'eau glacée avec son broc et sa bassine personnels, les sous-vêtements de couleur marron qui piquaient la peau, surtout aux endroits sensibles...

Puis retour au dortoir, en pyjama, claquant des dents l'hiver, pour revêtir l'éternel uniforme : un short long gris foncé, une chemise gris clair, un pull gris foncé avec manches l'hiver, sans manches quand le temps devenait plus chaud, une ceinture de cuir noire, une cravate noire, des chaussettes épaisses gris foncé, dont les élastiques ne tenaient pas, aux pieds, de gros godillots noirs, un béret noir et bien entendu, l'incontournable blouse grise, très longue.

Pour sortir, la grande cape noire avec les gants et le cache-nez de laine grise qui grattait le cou, ou un long ciré noir ou gris par temps de pluie.

La couleur du Petit Séminaire était le gris...

Les murs, les plafonds, les bâtiments, les employés, les élèves étaient tout gris.

Les enseignants, le Directeur, les surveillants, les directeurs de conscience, n'étaient pas gris. Ils étaient noirs.

On pouvait ainsi les reconnaître, parmi la grisaille, à leur soutane longue jusqu'à leurs chaussures de cuir noir.

Cette soutane était si longue, qu'elle cachait le pantalon noir qu'ils portaient en-dessous.

Elle était évasée et froncée dans le dos, ce qui donnait aux religieux les plus maigres ou les plus grands, des allures de corbeaux inquiétants, suivant de près chacun des enfants qui

oubliait de grandir, des enfants qui oubliaient jusqu'à leur état d'enfant, au Petit Séminaire...

« L'hiver, tout le monde remontait du rez-de-chaussée en claquant des dents. » Au moins, cela vous réveille », disait le Père Supérieur, en charge de nos études.

En effet, quand on ne le vit pas, on peut admettre que ce soit une façon de penser positive ! »

« Au réfectoire, nous avions tous des assiettes pleines, du pain à volonté, du lait, des œufs » poursuit Paul « seulement la nourriture était insipide et peu variée. Nous n'avions jamais de dessert, que des fruits. Très peu de viande, un peu de jambon blanc. Jamais de viande rouge ou presque.

L'Abbé chargé de nous surveiller était âgé et très voûté.

Il émanait de lui une forte odeur âcre, comparable à du suint. Il est probable qu'il ne pouvait se laver suffisamment compte tenu de ses rhumatismes et de l'eau glacée de la toilette.

Le Petit Séminaire ne respectait pas les vieillards non plus.

Il tremblait beaucoup, radotait un peu.

Inlassablement, à chaque repas, il nous répétait : « Vous avez de la chance d'être ici ! Pensez à tous ceux de votre âge qui commettent le péché de gourmandise à tout va. Cela leur sera compté par le Très Haut ! L'ascèse, croyez-moi, s'accommode mal de la profusion de chère riche et sucrée ! »

En résumé, il nous fallait subir des privations ici, sur cette terre que nous connaissions, pour pouvoir accéder un jour aux meilleures places dans un autre monde, totalement inconnu, peut-être illusoire, mais dont, en tout cas, il était permis aux enfants que nous étions, de mettre en doute jusqu'à l'existence...

Intéressante perspective pour nous tous !

Nous ne comprenions rien en réalité : nous venions de naître et l'on nous parlait de la vie après trépas...

Car, seule une foi d'adulte, doué de raison et d'expérience peut admettre ce genre de sacrifice, certainement pas une foi d'enfant.

Et le temps s'effiloçait ainsi, les souffrances ridiculisées, les attentes insatisfaites, les jeux interdits, les colères brimées, les peurs ignorées, la gourmandise honnie, l'amour inconnu, le corps meurtri, le cœur frustré, mais l'esprit cultivé... »

Une petite lueur ranime les yeux de Paul : « Nous sommes en 1961 ! Enfin ! J'ai dix-sept ans et je ne le sais pas encore mais je vais sortir brutalement du Petit Séminaire une année avant la date prévue !

À dix-sept ans, j'ai eu le droit d'abandonner short long et godillots au profit d'un pantalon de flanelle grise et d'une paire de chaussures à l'anglaise, fermées par un lacet devant. La cape de chauve-souris a été remplacée par un manteau noir à chevrons.

Ce ne sont que des petits détails, mais, personnellement, je les ai beaucoup appréciés.

Nous, les grands élèves avons enfin l'impression d'être un tout petit peu respectés !

Ma mère n'était pas venue me rendre visite depuis deux ans et je ne m'en plaignais pas. Elle ne me manquait nullement.

Mon père, lui, en dix ans, n'était jamais venu. Pas une fois.

Je demeurais si longtemps sans le voir, qu'un jour à Beaurepaire, il me salua étrangement : « Bonjour Monsieur » me dit-il, avec référence, malgré mon jeune âge ?

Ma mère en profita immédiatement pour l'humilier, devant toutes les personnes présentes et le personnel.

Il se retira dans son bureau.

Un peu plus tard, ses yeux rouges m'indiquèrent qu'il avait pleuré.

Étrangement, je ressentis pour lui une grande sollicitude.

Il me fit vraiment de la peine !

Mon seul visiteur était mon frère aîné, Vincent Duquesne.

Il était le plus jeune des trois fils que mon père avait eu d'un premier lit.

Il avait cinq ans de plus que moi et était le seul de toute la famille à m'avoir jamais témoigné un peu d'affection.

Il venait me voir une fois par mois, à jour fixe. Quand il ne pouvait pas me rendre visite, il s'arrangeait pour me le faire savoir à l'avance.

De plus, il m'écrivait de temps en temps.

Quand il venait me rejoindre au Petit Séminaire, il m'apportait toujours quelque chose qu'il savait me faire plaisir, en particulier des madeleines.

Malgré ces gentilles attentions et sa bonne volonté, aucune n'était aussi savoureuse que celles de ma chère Lucie !

Nous nous promenions dans le parc. Il m'offrait des ballons et des balles, tous confisqués par le Père Supérieur : celui-ci devait trouver cela trop ludique et, par essence, trop dangereux pour nos jeunes esprits fragiles.

Jouer à la balle apparaissait subversif aux soutanes !

Ô tempora, Ô mores : aujourd'hui, les prêtres font du vélo, jouent au football et au rugby ! »

Paul sourit, ajoutant, à l'intention de François, qui boit ses paroles, à propos d'un passé qu'il découvre, après plus de vingt années d'amitié !

« Donc, un jour, tout est comme d'habitude au Petit Séminaire.

J'ai eu dix-sept ans **quelques temps** avant. Nous sommes en 1960.

J'ai suivi l'office du matin à six heures trente, puis tous mes cours de la matinée ; tout à fait normalement.

Ensuite, petite promenade et réfectoire.

Je prends mon repas avec mes camarades, encore une fois tout **paraît** normal.

Au moment de quitter la table, notre repas fini, je me lève de ma chaise, fais quelques pas et... m'écroule, inconscient. Comme cela, de but en blanc.

Je me suis réveillé, hébété, à l'hôpital de Rouen plusieurs jours après.

En réalité, j'étais dans le coma à la suite d'une méningite qui avait fait monter la température de mon sang à des niveaux incroyables, au-delà de 41°.

L'Abbé de Morcerf a appelé les secours tout de suite.

Puis de l'hôpital communal, j'ai été redirigé en ambulance vers Rouen.

Tous les médecins m'avaient condamné.

Mon frère Vincent était à mon chevet.

Mon père venait deux fois par jour, ainsi que ses deux fils aînés, Jean-Pascal et Henri-Charles, également très inquiets pour ma survie.

Personne ne m'a signalé de visite de ma mère à l'hôpital...

Après un séjour interminable à l'hôpital, je fus conduit chez mon père, dans sa vieille et grande maison au cœur de Rouen.

Je n'étais jamais allé dans cette demeure, ne l'avais jamais vue.

En arrivant, j'ai été charmé par l'ancienneté et surtout la délicatesse de son architecture.

Bâtie dans le plus pur style normand, de toute évidence, si elle avait plusieurs siècles, elle avait, toutefois, magnifiquement vieilli.

Ce n'était pas simplement une vaste maison : elle était un vrai témoin de l'histoire dont on retrouvait les traces de la cave au grenier.

Elle avait manifestement abrité d'autres familles, plusieurs générations bien avant nous. On retrouvait leurs éléments de vie plus ou moins discrète, un peu partout à l'intérieur.

Elle comprenait un rez-de-chaussée et deux étages, chacun d'une grande superficie au sol, que nous occupions, plus un étage de chambres pour les domestiques, ainsi qu'un vrai quatrième étage qui servait de grenier.

Au rez-de-chaussée, la porte d'entrée donnait directement sur une belle place, pavée à l'ancienne et entourée de magnifiques maisons normandes de la même époque que la nôtre.

Derrière la maison, pourtant située au centre de la ville, un immense jardin dont une partie était constitué en promenade à l'anglaise et l'autre en verger.

Au sous-sol, accessible par un grand escalier de pierre de taille, d'immenses caves voûtées sur deux niveaux.

Bien sûr, c'était nettement plus petit qu'à Beurepaire, mais pour une maison dite « de ville », c'était proprement immense !

D'ailleurs, nous étions très loin d'occuper toutes les chambres, ni même toutes les pièces.

Pourtant, ma mère, ma demi-sœur utérine, Anne-Sophie Louvain, s'étaient réservé les deux plus belles chambres, qu'elles avaient meublées à leur goût.

Cependant, durant mon année de convalescence, ma mère n'a séjourné qu'une nuit à Rouen.

Quant à ma sœur, elle n'est pas venue une seule fois.

Mon petit frère Antoine et ma petite sœur Éliane, avaient également leur chambre chez

mon père. Antoine (il a deux ans de moins que moi et nous avons avec ma petite sœur le même père et la même mère) revenait de sa pension, une ou deux fois par mois. Il passait la fin de semaine avec nous, à Rouen.

Ma petite sœur Éliane, quant à elle, vivait en permanence chez nos grands-parents, les parents de mon père qui l'ont élevée.

Ils nous la déposaient pour les vacances de Noël, de Pâques et au mois d'Août.

Mon père avait organisé ma convalescence en logeant une de ses nièces, c'est-à-dire, ma cousine, Marie-Renée Duquesne, institutrice à Rouen, célibataire, la trentaine. En échange du gîte et du couvert, elle devait se charger de moi en dehors de ses heures de cours.

Cette jeune femme, que je ne connaissais pas du tout, s'occupait de moi avec beaucoup de sérieux et de gentillesse. Elle dormait dans la chambre contiguë à la mienne et n'hésitait pas à se lever pour venir me porter secours ou simplement vérifier si tout allait bien.

Elle me préparait des repas adaptés à mon état, convoquait le médecin, veillait à mes traitements, me lisait le journal et me soignait avec une infinie douceur.

Elle n'était pas très grande, ni très jolie, ni très élégante.

Elle semblait assez timide et réservée. Mais elle avait quelque chose de particulier que j'adorais. Quand elle souriait, son visage se transformait totalement au point de ressembler à celui d'une petite fille et ses yeux devenaient tout à coup très malicieux.

C'est affreux, à présent je me souviens à peine de ses traits...

Elle me soigna avec gentillesse, douceur et un grand dévouement, pendant presque un an, car après la méningite qui m'avait beaucoup touché et affaibli, il y eut des complications sérieuses. Notamment la typhoïde qui me renvoya à l'hôpital...

Après, cet épisode, ma cousine Marie-Renée disparut définitivement pour se marier avec un instituteur lorrain. Je ne devais, hélas, plus jamais la revoir.

La veille de son départ, elle était passée me voir, dans ma chambre. J'allais beaucoup mieux et avais retrouvé une activité normale.

Elle m'expliqua qu'elle partait pour quelques vacances, rejoindre l'homme de sa vie qu'elle avait enfin trouvé.

Elle me pria, avec beaucoup de sincérité, de prendre soin de moi. Me prenant par le cou, elle m'embrassa sur la joue, de bon cœur, puis caressa mes cheveux, mélancolique, un sourire doux sur les lèvres.

Le matin, sa chambre était vide, désertée : elle avait emporté toutes ses affaires.

Je compris que c'était définitif et que la veille, elle m'avait dit au revoir. Ce que je ne savais pas, c'est qu'elle m'avait dit adieu !

Mon père à qui je demandai de ses nouvelles se borna à me signaler sa mauvaise humeur, d'un simple geste autoritaire de sa main droite : il m'intima l'ordre muet de quitter sur le champ, la pièce où il se trouvait, pour avoir eu l'impudence d'évoquer cette personne à qui je devais personnellement beaucoup ! »

« Je vais te surprendre, François, en te disant que j'ai vécu cette période avec bonheur. J'avais l'impression d'être au paradis, loin du Petit Séminaire, loin de ma mère, loin de Beaufort.

En gros, loin de tout ce qui m'avait fait souffrir.

J'étais si insouciant, si heureux en somme, que mes différentes rechutes, cette convalescence si longue, ne me firent jamais douter. À aucun moment, je ne me suis senti découragé, angoissé pour ma vie ou mon avenir.

J'avais l'impression que le pire était derrière moi et j'avais raison : c'était vrai !

Mon père m'avait fait préparer une belle chambre, claire, spacieuse, aérée.

Le mobilier était ancien et de bon goût.

Je n'aurais jamais imaginé, quand j'étais au Petit Séminaire, même dans mes rêves les plus insensés, qu'il puisse s'inquiéter pour ma vie...

Charles Duquesne était un bel homme très grand (1m85), brun, de ces bruns au teint clair.

Il était très mince, presque sec, ce qui le faisait paraître encore plus grand.

Je me souviens qu'avec mes yeux d'enfant, je le voyais comme un véritable géant !

Il m'impressionnait beaucoup.

Heureusement, durant toute mon enfance et jusqu'à ce que je me retrouve chez lui, à Rouen, la plupart du temps, il m'ignorait totalement...

Son visage était taillé à la serpe : nez droit, menton carré, orbites creuses, les yeux bleu azur, grand front large.

Cependant, ses traits, si virils, étaient réguliers.

Depuis ma plus tendre enfance, ce qui, chez mon père me causait la plus grande peur était ses mains : larges, longues, puissantes, naturellement directives.

Elles le résumaient si bien.

Il savait si bien s'en servir dans sa gestuelle !

Pour moi, elles constituaient une véritable menace permanente, mais je dois reconnaître qu'il ne m'a jamais touché !

Ce qui m'impressionnait le plus était sa voix : une voix grave, puissante qui en imposait à tous !

Cet homme, à la fois si dur et si indéfinissable pour moi, commençait à prendre quelques contours.

Il était très souvent à l'extérieur, occupé à ses affaires.

Quand il était à la maison, il n'y venait jamais seul, entraînant avec lui, pour des repas soignés, tour à tour, le Maire de la ville, son notaire, un de ses directeurs, un gros client ou un partenaire potentiel avec qui il essayait de tisser les bases d'un accord de principe.

Mais, jour après jour, je le découvrais.

Il était extrêmement dur, buté, autoritaire, mais n'avait pas la froideur de ma mère !

La maison de Rouen bourdonnait de vie.

Mes trois frères consanguins, les Duquesne, y habitaient depuis que ma mère les avait chassés de Beaufort.

Je m'entendais très bien avec Jean-Pascal et Henri-Charles, les deux aînés. Ils

ressemblaient énormément à mon père, au plan physique du moins.

Tous deux étaient conciliants, généreux, faciles, joyeux et surtout pas compliqués !

Ils vivaient dans une complète inactivité, aux crochets de mon père, qui, les ayant embauchés à ne rien faire dans l'une de ses sociétés, s'attachait à donner à chacun d'eux, des titres ronflants : directeur du développement, directeur de la prospective...

En réalité, ni l'un, ni l'autre ne travaillaient, mais ils recevaient de bons salaires, qu'ils consacraient aux voitures de sport notamment...

Leur cadet, Vincent, celui qui ne me laissait pas tomber au séminaire, était devenu un véritable ami pour moi.

Très ludique, son inconstance apparente cachait un grand cœur, un réel souci du bonheur des autres.

Il était également très dévoué, toujours prêt à aider, à rendre service.

Je l'aimais beaucoup.

Étrangement, c'était lui que ma mère détestait le plus...

Mon père me faisait passer des messages explicites. Je n'étais pas le fils préféré.

Il faisait une grande différence entre moi et ses trois premiers fils.

Il vouait une véritable passion à son second fils, Henri-Charles, le couvrant de cadeaux, lui donnant raison en permanence.

Mais il faut avouer que ce dernier n'en tirait pas profit, au contraire. Il rappelait toujours mon père à l'ordre pour qu'il nous gâte aussi Jean-Pascal, Vincent et moi.

Mes frères avaient le cœur de ne pas faire de différence entre eux et moi.

Pourtant, j'avais remarqué qu'ils n'agissaient pas ainsi avec mon petit frère, Antoine.

Ils le traitaient comme un étranger, pire, comme un ennemi.

J'eus tôt fait de saisir d'où venait ce malaise. À leurs yeux, il était le fils de ma mère.

Pourtant, Antoine ne méritait pas cela. Cela contribuait à le mettre encore plus mal à l'aise.

Il était doux, effacé, toujours triste.

J'essayais de faire au mieux, de remplir mon rôle de grand-frère, de le protéger.

Le vendredi soir, quand il revenait de sa pension huppée en Ile de France, j'étais le premier qu'il venait saluer.

Dans cette maison, personne n'attendait jamais personne !

Je le trouvais fragile, malheureusement, sans consistance.

Apparemment, il était traumatisé par le pensionnat et détruit par ma mère qui, à l'inverse de moi, s'était occupé de lui dès sa naissance. Du moins l'avait-elle fait nourrir par une nourrice au château. Par la suite, elle ne l'avait éloigné qu'après l'école primaire.

Il semblait ne pas être capable de s'en remettre.

Nous n'avons jamais pu tisser des liens.

Séparés dès notre plus jeune âge, nous n'avons pas réussi à nous aimer comme des frères.

À peine comme des amis...

Ma mère nous avait séparés.

Inconsciemment ou sciemment, elle avait fait de son mieux pour que nous ne nous connaissions pas, que nous ne soyons jamais complices contre elle.

Elle avait pleinement réussi : nous n'avons été que des étrangers qui portons le même nom ! »

Paul était pâle, exsangue.

Tous ces souvenirs, livrés en une seule fois à François, son ami, si proche...

Il fallait pourtant qu'il le fasse un jour ou l'autre, pour ne pas demeurer, en partie, un étranger pour lui !

François demeure interdit : il sent la souffrance de Paul.

Une dernière question le taraude : « Paul, dis-moi, es-tu retourné au Petit Séminaire après ta convalescence ? »

« Non. Tu penses bien, j'avais réussi une évasion inespérée, que je n'avais pas contrôlée. C'était une chance folle !

Pour rien au monde, je n'y serais retourné...

Ma mère est arrivée à Rouen, la seule fois où elle est venue d'ailleurs, je devrais plutôt dire, ma mère a fait irruption à Rouen. Elle n'avait prévenu personne, comme d'habitude...

En la voyant monter l'escalier, j'ai compris qu'elle venait pour moi.

Sans prendre le temps de me dire bonjour, elle me dit, à brûle-pourpoint :

« Tu vas mieux, le séminaire t'attend ».

À l'évidence, elle n'était venue que pour me rapatrier au Séminaire !

Étrangement, mon père est intervenu.

Il a osé lui tenir tête, contrarier ses projets.

À ma grande surprise, d'une voix très assurée, la regardant bien droit dans les yeux, chose qu'il n'osait pas faire de coutume, il a rétorqué d'un ton expéditif :

« Tu sembles ne pas réaliser à quel point il a été malade...

Apparemment, tu ne te rends pas compte, Nancy !

Il a frôlé la mort. Il est encore faible. On verra cela plus tard ! »

Cette brutale attaque, totalement inattendue, du scorpion contre la veuve noire, m'avait subjugué : j'étais bouche bée !

Ma mère, décontenancée par l'opposition aussi affirmée, qu'inopinée de mon père, sembla un instant déstabilisée.

Il ne l'avait pas habituée à ce genre de réaction. Jamais il ne se mettait au travers de sa route, jamais il ne contrariait ses projets.

C'était comme un accord implicite entre eux.

Il était riche, pas elle. Il l'aimait, pas elle.

En conséquence, il devait en passer par sa volonté : c'était le prix qu'il devait payer, pour être libre, pour disposer d'une partie de ses revenus librement sans lui rendre compte. C'était aussi le prix du véritable trésor qu'elle lui procurait : l'accession sociale et l'honorabilité.

Une rougeur enflammait les pommettes de Nancy, d'ordinaire diaphanes :

« Tu dois terminer tes études...

Monsieur l'Abbé aimerait être fixé. Il t'attend.

Si tu reprends maintenant, tu seras au Grand Séminaire l'année prochaine ! »
poursuivit-elle, la voix éteinte, dans un souffle.

Cela faisait dix mois que j'étais à Rouen, libre.

J'avais toute la force nécessaire pour faire opposition...

Même à ma Gorgone de mère : « Je ne veux pas retourner au Petit Séminaire » lui ai-je dit avec force et détermination !

C'en était trop pour la Reine Nancy !

Mon père d'abord, moi ensuite : le front de la révolte était constitué !

Elle ne le supporta pas.

Elle devint rouge carmin de la bouche jusqu'au front, ses yeux lançaient des éclairs dans notre direction, elle tapait du pied pour exorciser sa colère.

Ce jour-là, je pus lire dans son regard une espèce de folie meurtrière : visiblement, elle ne désirait rien d'autre que me tuer de ses propres mains. Elle aurait voulu m'effacer de la surface de la terre de façon à ce que je n'aie jamais existé...

Son habituel regard glacial était devenu incandescent et criminel.

Même si je dois vivre plus de cent ans, je t'assure, je ne pourrai jamais oublier ce regard, qu'aucun autre être humain, y compris mes pires ennemis, ne m'a jamais lancé.

Avoue que découvrir sa propre mort dans les yeux de sa propre mère a de quoi rendre fou.

Je ne suis pas devenu fou.

Elle m'avait seulement glacé le sang. Je venais de découvrir son deuxième visage. Au fond de cette femme si froide, si calculatrice, demeurait tapie, secrètement, une bête sauvage, cruelle et amère.

Il m'apparut alors qu'elle était extrêmement dangereuse pour mon équilibre psychologique.

Depuis lors, je me suis fabriqué une véritable carapace contre elle.

Du moins, j'ai essayé, cherchant par tous les moyens, depuis cet instant, à me persuader que je ne l'aimais plus...

Je croyais très fort y être parvenu... jusqu'à aujourd'hui, à cet instant même où je te raconte tout cela plus de vingt ans après...

Ne pas aimer sa mère !

Facile à dire !

Quelle femme, quel homme sur terre peut-il prétendre avoir la force d'y parvenir ?

Cette fois, Paul est en larmes.

François en est très ému.

Il ne sanglote pas, respire régulièrement. L'eau de ses yeux dégouline lentement sur son visage, en flots abondants, mouillant son pull-over, son col de chemise.

C'est de la vraie grande tristesse d'adulte résigné à subir un mal dont personne ne peut le guérir, le soulager.

Le petit garçon triste du Petit Séminaire s'était évanoui pour toujours.

François est en pleine confusion.

Il se sent dépassé, impuissant : cette détresse est trop intime et trop grande à la fois pour qu'il puisse s'y glisser, lui et son affection pour Paul.

Il sait que, ce jour-là, c'est la peine qui remporte la victoire, pas l'amitié.

Le pauvre François se sent gauche. Il ne sait quoi faire pour consoler son ami et, maladroitement, se borne à lui tendre son mouchoir et à lui servir un grand verre d'eau fraîche.

Paul, le regard fixe, n'y prend pas garde...

Alors François essuie lui-même les larmes de son ami.

À présent, Paul se parle à lui-même. François ne le comprend pas et prend son monologue pour lui.

« Ma mère me fit un vrai scandale ! »

« Tu ne peux pas imaginer... »

ajoute Paul, une main sur sa bouche, comme pour contenir son profond émoi, pour canaliser toute cette souffrance qu'il avait gardée en lui, si longtemps, sans l'admettre.

Cet immense chagrin dirimant, qui, semblait-il, allait pulvériser son cœur, en jaillissant d'un coup, trop vite, trop fort, s'il n'y prenait pas garde.

« Non, tu ne peux pas imaginer la puissance dévastatrice, la violence inouïe de sa colère, quand elle était hors d'elle. Il émanait d'elle une force sourde, empreinte d'une sauvagerie sans pitié.

J'aurais dû comprendre, plutôt, accepter, qu'elle était un monstre ! »

Paul poursuit, comme un automate :

« C'est ce genre de crise qui terrorisait tout le domaine de Beaurepaire et les dizaines de familles, les centaines de personnes qui y vivaient...

Elle fit deux pas vers moi, menaçante, rouge, les yeux exorbités, les veines de son cou gonflées jusqu'à la rupture :

« Alors, c'est non pour le Séminaire.

Dont acte.

J'en prends note, puisque... Monsieur Paul Duquesne en a décidé ainsi. Je n'ai pas voix au chapitre apparemment.

Je vais prévenir l'Abbé de Morcerf.

Tu es un fou. Je t'avais donné un destin, une raison d'exister.

Tu es complètement stupide.

Tu le regretteras avant qu'il ne soit longtemps...

Puisque c'est ainsi, tu vas filer à l'armée. Tu vas faire l'école des Cadets.

Cela t'apprendras, te remettras les idées en place.

Tu vas voir, le Petit Séminaire et ses douceurs, tu vas vite les regretter ! »

Paul est très pâle à présent. Les mots sortent de sa bouche avec facilité.
Elle hurlait en me disant cela.

Nous étions au premier étage, dans le bureau de mon père.

Elle a fait une telle crise, que mes deux frères aînés, alertés par ses cris stridents depuis le rez-de-chaussée où ils se trouvaient, vinrent prestement nous rejoindre.

Jean-Pascal me confia ensuite, qu'avec Henri-Charles, ils avaient gravi les escaliers quatre à quatre, tant ils craignaient de trouver leur père trucidé par ma mère.

À cette occasion, il m'affirma qu'il avait toujours cru ma mère capable de tout, mais surtout du pire !

Il avait une sérieuse avance sur moi : visiblement, il connaissait depuis un certain temps, le monstre qui était en elle.

Je me souviens n'avoir fait aucun commentaire, ne pas m'être opposé à cette affirmation grave.

Je n'ai pas eu un seul mot pour défendre la réputation de ma mère.

Pire, j'ai même pensé qu'il avait raison ! »

Paul reprend son souffle...

« Le premier assaut contre ma mère m'avait épuisé. Je n'en revenais toujours pas d'en avoir eu la force.

Je ne m'attendais pas à devoir en mener un second !

Heureusement, contre toute attente, mon père, pour la seconde fois, s'interposa.

« Nancy, ma chérie, je t'ai laissé faire, quand tu as voulu envoyer Paul au Petit Séminaire. J'estimais qu'étant sa mère, tu étais la personne au monde la plus apte à trouver les meilleures solutions pour notre fils.

Aujourd'hui, mon affaire, ici, a pris beaucoup d'ampleur.

À moyen terme, je vais avoir besoin d'une personne qualifiée pour m'assister. Plus exactement, d'un ingénieur.

Donc, il va faire une école d'ingénieur, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

S'il fait l'École Militaire, il ne me sera d'aucun secours. »

Ma mère ne répondit rien.

Elle se contenta de tourner les talons et de quitter Rouen sur le champ, pour rentrer au domaine.

Elle avait compris qu'elle avait perdu la bataille.

En femme intelligente, elle savait que rien n'y ferait, qu'il était inutile d'insister.

Comme elle l'avait fait toute sa vie, elle partait, sans se retourner, pour passer à autre chose.

Cette scène violente entre mes parents fut la seule et unique occasion où j'ai pu les voir en opposition formelle. Habituellement, ils formaient un bloc soudé et solidaire...

Un tandem indestructible, uni contre tous et contre tout.

La première scène à laquelle j'ai assisté fut d'un autre genre.

Je n'ai aucun souvenir du contexte.

Je devais avoir une quinzaine d'années. Exceptionnellement, j'étais sorti du Petit Séminaire un Dimanche.

Je me souviens, il faisait très beau et il commençait à faire chaud.

Nous avions fait une partie de tennis dehors avec mon frère Antoine.

Autour de la table familiale, pour ce déjeuner dominical, nous étions six : mes parents, ma **demi-sœur** Anne-Sophie Louvain, ma sœur Éliane, mon frère Antoine et moi.

Mes trois demi-frères Duquesne, Jean-Pascal, Henri-Charles et Vincent, étant personae non gratae au domaine, étaient restés à Rouen.

Le Curé Ducharlat, exceptionnellement était ailleurs.

Au cours du déjeuner, donc, strictement familial, qui nous réunissait, ma mère a déclaré à mon père :

« Allons, Charles, tu le sais, je te l'ai déjà dit.

Combien de fois devrais-je te le répéter ? Je ne t'ai-me pas. Je ne t'ai jamais aimé et ne t'ai-me-rai ja-mais !

Est-ce que tu peux t'enfoncer cela dans la tête une bonne fois pour toutes !

Que je n'ai pas à te le redire encore.

Cette fois, les enfants sont témoins !!! »

Clémentine et sa fille Christine nous servaient à ce moment-là. La pauvre vieille Clémentine, décomposée, s'enfuit dans sa cuisine.

Christine, quitta notre service quinze jours plus tard.

Mon père triturait nerveusement sa serviette de table en coton damassé, mais il soutint l'offensive dignement.

Il répondit simplement : « Soit »

Mais deux heures après, je le trouvais dans son bureau.

Il sanglotait tout seul, en cachette, dans l'indifférence générale...

J'ai eu une folle envie de le prendre dans mes bras, de le consoler, de lui dire que moi, je l'aimais.

Mais il avait construit entre nous un tel mur, si épais, si haut, que je passais mon chemin sans intervenir...

Je me suis toujours demandé pourquoi il tenait ses distances plus avec moi qu'avec Antoine ou ma sœur par exemple.

Il faut croire qu'il voyait en moi une « réalisation », une « possession personnelle » de sa diablesse d'épouse...

Je n'en saurais jamais rien, en réalité. Je dois donc me contenter d'hypothèses... »

CHAPITRE 5

VADE RETRO SATANA !

À Beaufort, les parents de Paul avaient mûri. L'expérience les avaient rendus redoutables.

À l'audace sans limite de leurs vingt ans, à l'opiniâtreté et l'arrogance de leur trente ans, s'ajoutait désormais une espèce de paranoïa du pouvoir et de la réussite, presque une mégalomanie chez Nancy, qui les consumait tout entiers.

Dès la fin de la guerre, Charles avait su tirer le meilleur parti des fameuses « trente glorieuses » et de la France en reconstruction.

Son affaire de vente de meubles à Bonneville prit une ampleur inespérée. Les revenus du couple s'arrondirent incroyablement, ce qui leur permit, dès la fin des années 40, de mener grand train.

Charles s'était en effet concentré sur le commerce de Bonneville par défaut. Il avait dû concéder à son épouse, non seulement l'administration du château, mais aussi celle de tout le domaine.

Nancy n'était pas femme à broder au coin de l'âtre, à paisiblement élever ses enfants.

Elle n'avait pas, comme toutes les autres épouses « de bonne famille » de Normandie, pour seule ambition, la préparation du bœuf carotte du jeudi soir ou celle du thé-Calvados (en Normandie, les hommes ne boivent que rarement du thé !), des dimanche après-midi avec la « jet set » locale, Monsieur le Maire, Monsieur le Curé, le pharmacien, le médecin de famille, accessoirement l'instituteur (parce qu'il était pauvre et défendait en principe le prolétariat), sans oublier l'incontournable Notaire.

Quelques amis en vue – espèce d'aristocratie rurale du bon sens – réunis autour d'un jeu de cartes et avec qui on faisait circuler les nouvelles du pays, rien que du pays, dans un rayon maximum de trente kilomètres à la ronde.

Son horizon ne se limitait pas à la toilette qu'elle porterait le Dimanche à l'office sur les bancs réservés (juste devant l'hôtel) aux Duquesne à l'Église du village ou dans la grande chapelle du château, ou encore, en journée, à la réception de quelques dames patronnesses qu'elle devrait convaincre de participer à des œuvres de charité limitées à des goûters pour enfants nécessiteux dans les patronages des alentours.

Nancy était une femme de pouvoir. Très manipulatrice, elle excellait en politique locale tout autant qu'en « mondanités du terroir ». Elle apprenait vite, se formant « sur le tas » pour atteindre mieux, beaucoup mieux.

Intelligente, très déterminée, elle faisait feu de tout bois, ne se montrant jamais très regardante quant aux moyens utilisés pour atteindre son but.

Son schéma directeur n'était pas la morale ou la foi, mais sa propre image et ses intérêts individuels.

Elle s'associait volontiers, mais ne partageait pas.

Elle était bonne actrice, mais n'aimait personne, à l'exception peut-être de son premier enfant, Anne-Sophie, qu'elle avait eu de son premier mari Joseph, le marin disparu, dont la

photographie en grande tenue de cérémonie, trônait, soigneusement encadrée, dans la chambre du couple !

Sans doute, encore une provocation cruelle à l'encontre de Charles comme Nancy les aimait tant !

Elle visait sa réputation encore plus que sa fortune, bien qu'elle fut très intéressée et matérialiste.

Son souci primordial, sa quête permanente, était celle de son image, à laquelle elle travaillait sans relâche : elle voulait être à la fois une femme du monde accomplie (vieux rêve d'enfance du temps de la misère chez ses parents Kuipeers), mais aussi une mère idéale, une épouse respectable, au-dessus de tout soupçon, enfin, une femme de cœur, une espèce de sainte, dont la générosité faisait l'admiration de tous.

En résumé, un subtil compromis entre Mère Thérèse et la Princesse Diana, profil rehaussé d'un soupçon d'Elisabeth II d'Angleterre pour sa froideur, sa dignité, sa retenue...

En fait, tout ce qu'elle n'était pas ! Elle ne forçait pas le trait de certaines de ses qualités pour se mettre en valeur. Non. Il s'agissait d'un montage complet de A à Z. Elle fabriquait de toutes pièces un personnage qui habitait son enveloppe charnelle : un vrai mensonge sur toute la ligne !

Paul aurait pu en témoigner : elle avait toujours agi ainsi jusqu'à sa mort, dans la supercherie et le mensonge.

Nancy n'avait pas attendu pour imposer ses conditions à son nouveau mari. Dès 1942, elle s'était emparée de l'administration du château, mais aussi de la direction du domaine agricole.

Elle menait ses affaires de main de maître : en dix ans, elle avait réussi à diversifier l'exploitation de manière très significative. Les terres agricoles d'une superficie totale de 180 hectares en 1940, étaient passées à 420 hectares en 1965.

Le personnel avait plus que triplé.

Pour atteindre ses objectifs, la maîtresse femme dirigeait ses troupes avec une extrême rigueur – à la limite de l'obsession – et l'autoritarisme d'un président de république bananière.

Dans les chaumières, les anciens la racontent encore, frappant ses employés, toujours à main nue et au visage. On raconte dans le pays, comment, avec un calme olympien, elle se dégageait soigneusement devant sa prochaine victime, avant de lui administrer des gifles d'une puissance telle, que tout le monde était surpris qu'une femme puisse avoir autant de force et de vitalité.

Il est vrai qu'elle est encore célèbre bien après sa mort, mais ce qu'elle a laissé derrière elle, c'est le souvenir des fêtes somptueuses qu'elle organisait et des coups qu'elle donnait à son personnel.

Sombre gloire !

C'est ainsi qu'elle s'était taillée une solide réputation, mais pas exactement comme elle le souhaitait.

Si, dans le pays, elle exerçait une véritable fascination sur certains, beaucoup d'autres la jalouaient, tout le monde, en revanche, unanimement, la craignait. Mais, contrairement à ce

qu'elle pensait en son for intérieur, elle n'était pas admirée, encore moins aimée ou estimée...

À l'approche de la cinquantaine, les époux Duquesne étaient parvenus à l'apogée de leur réussite.

Leur « partenariat conjugal » parfaitement rôdé, ils étaient devenus, ensemble, influents et semblaient invulnérables. Du moins, c'est ce dont ils étaient convaincus tous les deux, avec cette impression vertigineuse que le monde était à leurs pieds, que rien, ni personne, ne pouvait leur résister.

Ce tandem sauvage, sans foi, ni loi, était particulièrement innovant pour l'époque. Intelligemment et indéfectiblement soudés dans la poursuite invétérée de leurs intérêts communs, unis contre l'adversité, y compris familiale, ils menaient leur vie séparément, vivant à distance l'un de l'autre, le plus clair de leur temps.

Cette symbiose étrange, parfaitement immorale et contre-nature, les conduisait à des stratégies originales et audacieuses.

Ainsi, lorsque Charles se trouva débordé par l'une de ses maîtresses, plus exactement, une concubine, il n'hésita pas à appeler son épouse à la rescousse.

La pauvre Juliette partageait la vie de Charles avec plus ou moins de bonheur, depuis de nombreuses années, mais elle était très amoureuse, très attachée à lui. Ils vivaient ensemble au château, sous le toit conjugal, avec la bénédiction de Nancy, de la première femme en quelque sorte, mais aussi à Rouen où la douce jeune femme avait confectionné pour son amant, un nid douillet.

Juliette agissait comme une épouse en titre, prenant soin des enfants de Charles (ses trois premiers fils, puis Paul ensuite) et veillant même à instaurer autour d'eux, une harmonie familiale.

À tel point que leurs voisins, les commerçants, Monsieur le Curé, ignorant la situation réelle de ce couple adultère, l'appelaient, sans arrière pensées : « Madame Duquesne ».

Cela comblait la jeune femme, lui permettant, l'espace d'un instant, de poursuivre dans le monde réel, ses chimères amoureuses.

Juliette ne se contentait pas d'être très jolie et gracieuse.

Elle avait aussi un grand cœur et tentait d'apporter le bonheur à ceux qu'elle aimait, avec une bonne dose d'abnégation. Sacrifice nécessaire à l'amour, au vrai.

Elle était prévenante, affectueuse, tendre.

Les enfants de Charles s'étaient vraiment, sincèrement, attachés à elle et l'aimaient plus que leur mère.

De son côté, elle les chérissait, précisément parce qu'ils étaient les enfants de Charles, son prolongement naturel, en quelque sorte.

Bien entendu, Charles la trompait sans cesse, la faisant énormément souffrir...

Habitué à Nancy et à sa parfaite indifférence, il ne cachait pas son infortune à la pauvre fille.

Quand elle tentait de lui faire une scène pour lui montrer son chagrin, il n'omettait jamais de la renvoyer à sa triste condition de « vieille maîtresse » sans droit.

Juliette avait été enceinte à deux reprises : elle portait avec joie et même fierté les enfants de son bien aimé Charles. La future mère imaginait sans peine que ces futurs bébés auraient pu être en effet, le trait d'union éternel et indéfectible entre Charles et elle.

En revanche, l'heureux futur père n'y voyait pas les mêmes auspices. Avoir des enfants avec elle était pour lui un non-sens !

Juliette déchanta vite...

Alors, Charles, dépassé par la situation, fit appel à Nancy, lui expliquant le piège dans lequel il était tombé qui, au surplus, pouvait mettre à mal, non seulement leur couple, mais aussi leur réputation de bonne moralité...

Aussitôt, Nancy, n'ayant pas trouvé de solution plus radicale et plus sûre, organisa au plus vite, l'avortement qui s'imposait.

Une fois fait, la pauvre Juliette était tombée malade, malade de chagrin. Pendant un certain temps, elle ne quittait plus sa chambre, son lit. Le médecin désarmé, la bourrait de fortifiants...

Elle ne pleurait pas, mais demeurait des heures durant, dans la pénombre, à la fenêtre de sa chambre, les yeux fixés sur un paysage imaginaire !

Sans doute celui de ses illusions perdues...

Par la suite, elle apprit par un médecin spécialiste qu'elle était définitivement stérile. Elle avait trente-cinq ans.

Juliette découvrit alors l'impensable !

Lors de son second avortement, pratiqué non plus au Havre, mais dans une clinique huppée parisienne, Nancy avait offert une très grosse somme d'argent au gynécologue. Le prix exact d'une belle voiture de sport rouge, fabriquée en série limitée.

Ce dernier avait empoché l'enveloppe de billets sans remords et avait pratiqué, après l'avortement... une hystérectomie !!!

Sans utérus, l'affaire était définitivement classée. Nancy ne serait plus dérangée pour ce genre de problèmes aussi délicats que coûteux et désagréables à régler...

Quelques mois après cette épouvantable découverte qui laissa d'importantes séquelles psychologiques à la malheureuse Juliette, Charles lui signifia qu'il ne voulait plus d'elle et qu'elle devait retourner là où il l'avait trouvée dix ans plus tôt.

C'était un samedi matin de Décembre, dix jours avant Noël. Juliette avait déjà tout prévu, la dinde, la montre en or pour Charles, achetée avec ses petites économies personnelles, les cadeaux pour tout le monde, les jouets pour Paul et ses frères et sœurs.

La pauvre femme était si aimante, qu'elle était incapable d'une quelconque rancœur...

Effondrée, elle demanda pourquoi.

« Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? » questionna-t-elle, les larmes aux yeux, des sanglots dans la voix.

Il lui répondit, usant d'un ton sec, lapidaire : « Je suis très amoureux d'une autre femme, plus jeune que toi. Plus jolie aussi. Elle a beaucoup de classe... »

Nous deux, tu as bien dû te rendre compte que ce n'était plus ça ! Il est inutile de continuer, je ne t'aime plus depuis des mois. Il vaut mieux en finir au plus tôt.

Tu peux garder les bijoux que je t'ai offerts. Ils te rappelleront le souvenir de mon amour passé. Aujourd'hui je sais que j'ai fait une erreur : tu n'es pas du tout la femme qu'il me faut. Alors, ne fais pas d'histoires...

J'aimerais que tu partes vite, car celle que j'aime va arriver dès ce soir pour s'installer à la maison... »

Scène, pleurs, crise de nerfs, début de scandale.

Juliette casse un verre de cristal de Sèvres et menace de se tailler les veines devant Charles, excédé.

Paul est là.

Effrayé de voir Juliette dans un tel état de désespoir, il appelle en urgence un médecin qui injecte un puissant sédatif à la désespérée, au bord du suicide.

Le praticien se retire avec Charles, lui pose des questions.

Ce dernier donne des réponses vagues.

Finalement le médecin lui demande de faire hospitaliser Juliette au plus tôt dans une unité psychiatrique, car, très choquée, elle est en danger grave. Il précise clairement son diagnostic : « Monsieur, votre femme est suicidaire. Sans barbiturique, elle peut attenter à ses jours. Vous ne semblez pas prendre la situation au sérieux ! »

Il ordonne fermement à la famille réunie (Charles et deux de ses fils) de la ménager à tout prix.

« C'est une question de vie ou de mort » avait affirmé le médecin, l'air sévère, à Charles qu'il prenait pour le mari de la malade.

Au lieu de cela, pendant que Juliette dort de longues heures, dans la chambre du couple, sous l'effet des calmants, Charles téléphone à Nancy, son refuge, son ultime solution...

Nancy se présente au domicile rouennais, dès le lendemain, en milieu de matinée.

Juliette est toujours alitée depuis la veille, complètement groggy.

Nancy, en furie, pénètre dans la chambre obscure, ouvre rageusement les fenêtres, les volets, puis tire la jeune femme par les pieds.

Tel un pantin désarticulé, celle-ci choit douloureusement sur le sol.

Charles la redresse, la met sur ses pieds. Elle vacille...

Il la maintient toujours sous les aisselles, quand Nancy se précipite brusquement sur elle et la frappe sauvagement au visage. Elle ferme les yeux, s'évanouit dans les bras de son amant, lui-même étourdi par tant de hargne. Il se rend compte que Juliette ne méritait pas un tel châtiment et est profondément ému.

Il n'ose toutefois rien dire pour la défendre...

Paul n'a rien perdu de la scène : il est devant la porte de la chambre, hagard. Mais personne ne l'a remarqué. Il voudrait intervenir, mais aucun son ne sort de sa gorge tant elle est nouée...

Il pense faire un épouvantable cauchemar : il va se réveiller, retrouver une réalité plus

normale... moins surréaliste, moins atroce !

Pendant que son mari endigue tant bien que mal une vague de remords bien tardifs, la furie jette pêle-mêle les affaires de sa concurrente dans un sac de voyage trop petit, traîne la malheureuse, sans pitié dans l'escalier, puis la fourre dans sa voiture et ordonne à son chauffeur de prendre la direction d'un petit village au sud de Rouen.

En réalité, elle fait arrêter la voiture devant une minuscule gare, en pleine campagne, sans âme qui vive. La nuit tombe, l'air est glacial.

Dans l'escalier, Juliette a perdu une chaussure, ses bas sont filés. Elle grelotte. Sa bouche est en sang. Elle présente de larges hématomes sur le visage et les bras.

Inerte, recroquevillée, elle a le regard hagard de ces patients, drogués à outrance, avant un électrochoc cérébral.

Le chauffeur la jette, sans ménagement, hors de la voiture.

Juliette est à terre, les cuisses découvertes, sa pauvre intimité dévoilée par la violence de sa chute qui a remonté sa robe.

Madame ne descend même pas. De sa main droite, finement gantée de peau d'agneau grenat, elle fait signe au chauffeur de faire demi-tour pour retourner à Beurepaire.

Nancy part, comme à son habitude, sans se retourner. Elle est satisfaite : cette affaire est réglée. La diabolique épouse peut passer à autre chose.

Plus personne n'entendit parler de Juliette, dont le sort est demeuré inconnu.

Qu'était-elle devenue après le départ de la voiture de Madame Mère, en pleine nuit, en plein froid, dans cette gare déserte, au milieu de nulle part ?

Paul, craignant que le pire lui soit arrivé, avait tenté de prendre contact avec ses vieux parents. Mais, dans sa famille, personne ne l'avait revue...

C'est vraiment à partir de cet événement que le jeune Paul, alors âgé de 17 ans, avait été saisi d'effroi.

Hanté par les images insupportables que ses parents avaient infligées à sa vue, il venait de réaliser à quel point les gênes dont il était, hélas, porteur, étaient effroyables. Il n'y a pas de mots pour exprimer ce qu'il ressentait. Aujourd'hui, il aurait tendance à dire qu'il avait le cœur brisé.

Son légendaire optimisme avait brutalement été foudroyé...

Ses parents étaient cruels, sans aucune moralité, sadiques même...

Au-delà de la honte qu'il ressentait pour la turpitude de son père et de sa mère, leur hypocrisie, leur comportement criminel, pour l'influence insane qu'ils exerçaient sur leur descendance et l'exemple scélérat qu'ils lui donnaient, Paul s'était fait une promesse qu'il tiendrait tout au long de son existence : jamais, même s'il devait en mourir, il n'aurait la faiblesse de se laisser gagner par un atavisme aussi monstrueux.

Lui, il serait tout autre. À leur complet opposé.

Il tiendrait ses promesses, serait loyal, s'attacherait à ne faire de mal à personne et surtout,

il respecterait son prochain, tout en se respectant lui-même, ce que ses parents ne savaient pas faire.

Jamais, jamais, il ne trahirait. C'était l'enseignement majeur qu'il tirait de l'exemple de ses parents fourbes, car, la trahison représentait, pour le trahi, une chute vertigineuse et brutale vers les abysses de l'enfer.

Paul, à dix-sept ans, venait de perdre le peu de candeur, les dernières traces d'enfance qu'il avait pu épargner au cours de ces dix ans de petit séminaire...

Tels deux associés, les époux diaboliques menaient leurs affaires séparément.

Charles, à Rouen depuis une quinzaine d'années, Nancy à Beaufort, mais toujours sous la même bannière, celle des époux Duquesne, de leur respectabilité et de leur fortune.

En effet, à un moment de leur histoire, vers la fin des années 40, le mari et la femme s'insupportaient mutuellement. Charles décidait d'émigrer « ailleurs », mettant une distance respectable entre lui et sa sulfureuse épouse.

Toutefois, il ne voulait pas partir trop loin, pour pouvoir rallier régulièrement sa propriété où vivait la glaciale Nancy. Il ne voulait pas choquer les gens du pays qui auraient pu prendre ce « déménagement » pour une désertion inavouée du foyer conjugal.

Donc, une fois à Rouen, Charles fit l'acquisition d'une immense et très jolie maison ancienne en plein centre-ville. Elle était si ancienne et précieuse, qu'elle était classée monument historique. Le nouveau propriétaire du lieu trouvait bien cela contraignant, mais Nancy avait estimé, que, pour entretenir leur standing, c'était parfait.

Charles se rendit à son jugement qu'il savait sûr.

Dès qu'il fut installé, Nancy somma son mari de la débarrasser de son encombrante descendance, en l'occurrence, ses trois fils d'un premier mariage, qu'elle détestait ouvertement.

La mégère, même si elle ne s'en était jamais occupée, s'agaçait de leur simple présence sous le même toit qu'elle. Ils vivaient pourtant, avec leur gouvernante, dans une aile très éloignée de ses appartements.

Comme l'approbation de son mari tardait à venir, la maîtresse de maison accéléra la procédure de transfert.

Un matin, sans crier gare, le chauffeur se présentait chez Charles avec enfants, gouvernante, bagages et animaux de compagnie.

Libre à lui de s'organiser devant le fait accompli.

Sans le vouloir, Nancy, toujours à la poursuite de ses mauvais instincts et de ses intérêts personnels, venait de faire la première bonne action de toute sa vie.

Sans doute la seule d'ailleurs.

En effet, les trois garçons étaient tellement heureux de rejoindre leur père et surtout... d'échapper à leur farouche marâtre !

Paul, pendant ce temps, dépérissait désespérément, derrière les hauts murs gris du petit séminaire. Nancy n'avait pas eu le cœur de lui donner la même chance, le même bonheur !

Il vivait là-bas depuis un an et devrait attendre encore neuf longues années pour être enfin libéré de sa prison cléricale, avant de rejoindre Rouen et son père.

Cela se passait en 1951.

Chaque fin de semaine, Charles revenait au château où sa femme organisait, toutes sortes de fêtes, chasses, réceptions.

Ainsi veillaient-ils à la fois à la prospérité de leurs affaires et entretenaient-ils le rayonnement, maintenant national, de leur notoriété.

Car le nom des Duquesne avait désormais franchi les frontières de la Normandie.

Charles et Nancy Duquesne, les généreux châtelains de Beurepaire mettaient en œuvre une ou deux fois par an, une grande réception au château.

Madame Duquesne étant Présidente d'œuvres sociales pour la France, se devait de faire progresser la prise en charge des œuvres caritatives.

Lors de ces « grandes messes de charité », des gens venaient de la France entière, mais aussi de l'étranger pour faire des dons importants et se faire voir.

Il y avait des hommes politiques de premier et second plan, des militaires très hauts gradés, des gens d'Église, des artistes, des acteurs de théâtre et de cinéma, tout le Gotha.

Ces jours-là, Nancy faisait convoquer la presse et répondait aimablement, à toutes les demandes d'interview. Dans ces moments-là, elle se croyait obligée d'afficher un sourire forcé que personne ne connaissait à Beurepaire

Madame ne souriait pas, si ce n'est pour se moquer...

Malgré son sourire, son regard glacial, la raideur extrême de son comportement et de ses idées, laissaient transparaître sa véritable personnalité.

Ensuite, en famille avec son mari et les enfants, entourés de leurs plus proches serviteurs, ils regardaient Nancy jouer son rôle à la télévision. Elle se trouvait toujours parfaite et n'aurait supporté aucune critique de qui que ce soit. À aucun moment, elle ne se posait de questions, ne se remettait en cause.

Le personnel, servile, applaudissait à ses prouesses et à ses mensonges.

Elle était même invitée (rarement il est vrai) à la télévision française, sur la plus importante chaîne nationale, en cette même qualité de Présidente d'œuvres caritatives.

C'est alors que Nancy pensa qu'elle devait mettre les bouchées doubles pour rehausser encore sa bonne image.

Elle entreprit donc de restaurer une des deux maisons qui se trouvaient dans le parc, près du château.

Elle avait effectivement une idée en tête qui servirait énormément sa notoriété.

Nancy fit casser des murs, des cloisons, installer des douches, des toilettes collectives, aménager deux vastes pièces en dortoir. Puis, elle fit peindre, équiper et meubler l'ensemble.

Une vingtaine de places étaient prévues.

C'était un peu spartiate, mais propre, fonctionnel et le cadre était magnifique.

À quelle destination ?

Nancy, elle, savait.

Elle se mit à recueillir de grandes fraternités (entre quatre et sept enfants) particulièrement

déshéritées : parents alcooliques, malades ou en prison. Pas de famille. Quelques fois même, un petit début de casier judiciaire pour les aînés.

Elle recueillit aussi quatre enfants d'un neveu de Charles revenu fou d'Indochine.

Elle embaucha du personnel qualifié pour s'occuper d'eux. Deux éducateurs spécialisés, une cuisinière, une infirmière, une lavandière, une bonne.

Très encadrés par des adultes efficaces, ils progressaient rapidement dans tous les domaines. Nancy leur fit faire à tous des études, leur donnant à tous un métier pour acquérir leur indépendance une fois adulte.

Pour sa part, la châtelaine ne les voyait que dans les grandes occasions et, notamment, lorsque la télévision faisait un reportage élogieux sur la « mère de substitution » qu'elle voulait incarner.

Ces enfants n'étaient pas adoptés, car ils n'étaient pas adoptables. Personne ne voulait d'eux en réalité. Toute leur existence, leur enfance, leur adolescence était réduite à des noms et des croix dans les dossiers de la DASS. Ils grandissaient par ci par là dans des foyers d'accueil ou des centres d'éducation surveillés. Ils étaient en permanence séparés.

À Beaurepaire, ils grandissaient ensemble...

À ce propos, Paul ne s'était jamais expliqué pourquoi lui, le fils de sang, avait passé toute son enfance et son adolescence hors du château, séparé de ses frères et sœurs, alors que de purs étrangers avaient grandi dans la propriété avec leur fratrie...

Paul s'était beaucoup torturé avec cela, mais il avait tort.

Ses parents n'avaient pas voulu lui faire de mal en particulier. Ils n'auraient pas été capables de lui accorder autant d'attention.

Plus prosaïquement, au moment de sa naissance, il gênait sa mère dans ses plans.

Donc, ils l'avaient éliminé du décor.

Ils n'aimaient pas plus Paul que ces enfants : tout était question de pragmatisme et d'opportunité...

En réalité, c'était très simple.

La seule chose à savoir et à retenir, pour comprendre est que Madame Mère, à l'exception d'Anne-Sophie qu'elle protégeait avec soin, n'avait cure de ses enfants, comme de ceux des autres.

La vérité est qu'elle n'avait jamais aimé personne, pas même ses parents.

En gros, selon l'expression consacrée par les anglo-saxons », cela n'avait rien de personnel ».

En dehors des grandes messes des œuvres caritatives, Nancy organisait des réceptions pratiquement chaque fin de semaine à Beaurepaire.

Charles indéfectible, faisait le déplacement depuis Rouen chaque vendredi soir, pour être présent, à ses côtés, accueillir leurs convives et les rallier à la cause Duquesne.

En réalité, au château, hormis les grands shows caritatifs, il y avait deux types de réceptions.

D'abord les grandes réunions à thèmes pour servir affaires et notoriété.

Par exemple, les époux Duquesne invitaient ensemble tous leurs partenaires commerciaux. À une autre occasion, ils inviteraient tous leurs fournisseurs. Enfin, tous leurs gros clients, ainsi que leurs clients potentiels.

Nancy, très fine, composait l'assistance de ses soirées, comme l'on construit un puzzle. Elle lançait les invitations dans un ordre précis, respectant à la fois le rang et la susceptibilité de la personne invitée, ou au contraire, provoquait la division, la jalousie, la frustration, selon le résultat qu'elle voulait obtenir, en bafouant toute règle de préséance, le tout avec une rigueur toute chirurgicale.

Peu avant de prendre congé, quand l'assistance, ivre de champagne, rassasiée de caviar, d'huîtres et de foie gras, baissait sa garde, elle entraînait discrètement certaines personnes-clef, dans l'intimité feutrée de la bibliothèque ou du bureau. Là, elle se livrait à une véritable distribution d'enveloppes gonflées de grosses coupures.

Elle achetait tout le monde : du client ou du fournisseur potentiel, au Préfet pour obtenir des privilèges d'affaires, en passant par le Député, le Procureur, les différents maires... toute personne susceptible de favoriser les affaires Duquesne.

C'était l'âge d'or de Beaurepaire que les Duquesne faisaient briller de mille feux...

Ils étaient le point central. C'était au point que, si un malheureux notable du pays de Calvados n'était pas invité chez les Duquesne plus de trois fois de suite, tous les autres se détournaient de lui. Il devenait le paria, y compris pour ses propres confrères !

Totalement incontournables, on peut dire qu'ils faisaient la pluie et le beau temps...

Les Sociétés, l'exploitation agricole se trouvaient ainsi en position privilégiée ou en situation de monopole, étouffant toute concurrence.

Pourtant, personne ne s'est jamais plaint de ces pratiques douteuses !

Restait l'« ordinaire », c'est-à-dire les réceptions intimes où l'on restait entre amis, famille et relations en petit nombre. Pas plus de cent personnes à chaque fois !

Ce type de réjouissances occupait les dates laissées vacantes dans le calendrier des réceptions purement commerciales ou caritatives.

Là aussi, Nancy trouvait utile de distribuer de jolies enveloppes.

Il s'agissait d'acheter le silence de certains, de monnayer avec d'autres, des informations stratégiques pour les affaires, de s'offrir des soutiens, des passe-droits de toutes sortes, des services un peu particuliers...

La liste n'est pas exhaustive : Nancy corrompait à tour de bras, sans vague à l'âme, tout le pays, toutes les catégories sociales, toutes les corporations, tous les partis politiques, les hommes de loi, les hommes d'église, les hommes politiques, les officiers ministériels, les artistes, toutes les organisations.

Elle franchissait toutes les limites fixées par la morale et la religion, allant jusqu'à soudoyer, d'une manière éhontée le Directeur du Petit Séminaire. Dans quel but ?

Paul en avait toujours ignoré les raisons, mais, à son sens, connaissant sa mère, ses motifs n'avaient, à coup sûr, pas grand-chose à voir avec la charité chrétienne.

Paul présent à certaines de ces réceptions, avait, très jeune, compris que ce que tramait sa

mère sentait le souffre...

Aujourd'hui, il s'interroge : avait-elle réellement conscience des risques énormes qu'elle prenait ? Rien n'est moins sûr...

L'on se parlait bas, près de l'oreille, jetant des regards circulaires alentour, pour vérifier si d'aucun, dans l'assistance, n'avait pas perçu cet intime complot si confidentiel et secret...

Monsieur et Madame Duquesne étaient de véritables surdoués des affaires !

Ils réussissaient, lors de chacune de leurs réceptions, à laisser croire à chacun de leurs convives, qu'il était le meilleur, le plus estimé, le seul, parmi tous les autres, en qui ils avaient réellement confiance...

Un vrai tour de force !

Les grosses coupures n'étaient rien d'autre que de petits cadeaux célébrant leur amitié, voire leur complicité.

Ainsi, au fil des années, les Duquesne avaient-ils élargi leur rayonnement et étayé leur pouvoir.

Au plan philosophique et religieux, force est de constater que l'audace hors du commun de Madame Duquesne avait été récompensée, puisque tous et toutes, sans réserve apparente, s'étaient avérés corruptibles, aucun d'entre eux ne l'ayant, à juste titre, assignée devant les tribunaux compétents !

Nancy était, il faut en convenir, une véritable artiste dans son rôle de « business woman ».

Elle soignait énormément chacune de ses réceptions, jusqu'au moindre détail, afin d'en obtenir le meilleur bénéfice. En réalité, ces réceptions étaient autant d'investissements qu'elle aurait pu déclarer en charges professionnelles...

Très imaginative et créatrice, elle mettait en scène certaines personnes, suivant l'objectif qu'elle poursuivait ce soir-là. Évidemment, chaque soirée avait au moins un objectif à réaliser, si ce n'est plusieurs.

Par exemple, si Nancy voulait se donner l'image d'une femme-mécène, elle convoquait deux ou trois artistes du coin, un musicien, un peintre, un sculpteur, voire un architecte. Peu importe leur style. Tout ce qui leur était demandé était d'être pauvres, peu connus et de faire l'éloge de leur généreuse « marraine » aux actualités télévisées.

Si Madame Duquesne voulait jouer les dames patronnesses, elle mandait le clergé, certains présidents d'associations à but non lucratif dont les responsables repartaient avec la jolie enveloppe en poche. Là encore, le contrat était publicitaire.

Si Nancy voulait faire figure de citoyenne, elle invitait les Elus, Maires, Députés, le Préfet ou le Sous-Préfet, la maréchaussée, le barreau et la magistrature de la grande ville la plus proche et bien sûr, les media ! Les enveloppes pleuvaient, sauf, évidemment, sur les media car Madame Duquesne n'était pas sottre !

Mais le rôle de composition qu'elle affectionnait le plus était celui de la femme vertueuse : sainte mère, sainte épouse, aimant son prochain à l'envi.

Exactement tout ce qu'elle n'était pas.

Y prenait-elle plaisir ou considérait-elle que c'était un passage obligé dans sa « carrière » ?

En termes clairs, aurait-elle aimé être une bonne mère et une bonne épouse, si cela avait été

à sa portée affective ?

Paul, même aujourd'hui était incapable de se prononcer sur ce point.

À ces occasions, Nancy soignait ses décors, mettait « le paquet ». Elle rapatriait *necessario*, toute sa progéniture, ainsi que celle de son mari, à Beaurepaire, pour y faire de la figuration.

C'était presque attendrissant, cette grande famille heureuse bien qu'elle soit recomposée. Tous ces petits êtres sous l'aile bienveillante de leur mère !

Tous ces enfants, bien habillés (sobriété, bon goût étaient les maîtres mots : bleu marine et gris perle pour les garçons, rose et blanc cassé pour les filles), correctement chaussés, soigneusement coiffés, en bref », tirés à quatre épingles », s'appliquaient de toutes leurs forces à donner l'illusion d'être parfaitement sereins et heureux. Chacun d'eux savait que, s'il jouait bien son rôle, il serait récompensé. En revanche, s'ils se montraient mauvais acteurs, les gifles pleuvraient !

Or une seule gifle de cette maîtresse femme laissait un souvenir impérissable, auquel pouvait s'ajouter, quelquefois d'ailleurs, des cicatrices : celui d'avoir pris un tsunami en pleine face !

Tout le monde y ayant goûté, faisait donc de son mieux pour satisfaire pleinement la Reine Mère.

Nancy réunissait tous les enfants pour une répétition générale avant chaque soirée. À toute occasion, elle leur répétait avec conviction : « Vous devez toujours avoir l'air naturel. N'oubliez pas que la classe, on la porte en soi. Cela ne s'apprend pas ! »

Tous en rang d'oignon de part et d'autre de leur mère ou belle-mère, magnifique dans une nouvelle robe du soir, ils accueillaient chaque invité, un par un.

Nancy les présentait : « Voici Pierre ! Il est le fils aîné de Charles ! Il ressemble beaucoup à mon mari, vous ne trouvez pas ? »

Puis, invariablement, elle appelait Paul : il était son figurant, son acteur préféré.

« Paul, vient ici saluer Monsieur... »

Allons, mon chéri, ne soit pas timide ! »

« Celui-ci, c'est tout moi ! »

L'invité invariablement enchaînait par : « C'est vrai, incroyable comme il vous ressemble ! Votre portrait craché ! »

« Son père et moi n'avons jamais eu de problème avec lui ! (cette phrase mettait toujours Paul hors de lui ! En effet, comment aurait-il pu leur créer des problèmes de quelque nature qu'ils soient, les gêner, puisqu'il n'était tout simplement jamais avec ses parents !)

« Nous lui faisons faire le Petit Séminaire. Il a un vrai talent de pianiste, mais surtout, il chante divinement ! »

« Ah très bien » répondait le visiteur qui n'écoutait sans doute déjà plus rien !

« Il est « Petit Chanteur à la Croix de Bois », j'en suis très fière ! Ah, si Dieu le veut, nous en ferons un bon pasteur, un homme de Dieu ! »

Paul connaissait son rôle par cœur. À présent, il devait faire deux pas en avant pour sortir du rang fraternel. Il devait avoir une attitude règlementaire : les bras le long du corps, la tête bien droite, sans avoir l'air embarrassé pour autant et sans regarder le visiteur dans les yeux, ce qui était un signe d'insolence avait prescrit Nancy fermement !

Ensuite, l'enfant choisi devait s'incliner légèrement (les filles faisaient une petite révérence rapide que la « patronne » avait mise au point) devant l'invité, pour lui signifier son respect. Enfin, il devait conclure par : « Bonsoir Monsieur (ou Madame ou encore, Monsieur et Madame X). Nous espérons tous que vous passerez une excellente soirée ».

Par jeu, Paul complétait par un théâtral : « Je suis heureux de vous rencontrer ».

Ce petit trait supplémentaire produisait invariablement le meilleur effet et enchantait Nancy !

Après l'exercice imposé des présentations officielles, où Paul, sous l'œil satisfait, même quelque peu admiratif de sa mère, faisait brio, les enfants avaient droit à un quartier libre, à condition de rester discrets et polis.

Ils s'éparpillaient alors en silence, parmi les invités, chapardant petits fours et Champagne.

Paul a encore sur les papilles le goût inénarrable et unique des feuilletés aux asperges dont la vieille Clémentine, la doyenne des cuisinières de Beaurepaire, avait le secret...

Puis, lorsque Madame Duquesne, au bras de l'invité qu'elle souhaitait mettre à l'honneur, proposait aimablement à l'assistance de la suivre dans la salle-à-manger d'apparat où le dîner était servi, le chauffeur et la plus jeune des gouvernantes réunissaient les enfants pour les conduire, en meute quelque peu éméchée et braillarde (le Champagne pétillant produisait ses effets !), vers la cuisine du château, transformée pour l'occasion en réfectoire, où ils dîneraient, en compagnie des domestiques.

Pendant ce temps, Nancy respectait scrupuleusement le plan de table qu'elle avait mis au point. Charles, au centre de la table, présidant l'assemblée. À sa droite, l'invité d'honneur qui avait conduit Madame Duquesne à son bras jusqu'à la salle-à-manger. À sa gauche, Nancy. À la droite de Nancy, invariablement, son amant du moment...

Cela aurait dû être traduit par un manque de tact, une absence d'éducation, mais Nancy impressionnait tellement tout le monde que les langues ne se déliaient pas.

Le pouvoir des Duquesne était craint, au point de reléguer une fois pour toutes calomnies et railleries au placard du silence de mort.

Encore une fois, Nancy qui se comportait publiquement comme une gourmandine, pensant tromper son monde, n'était pas méprisée mais au contraire, admirée, même enviée pour son audace, son goût exceptionnel pour la provocation !

Au château, même en cuisine, la nourriture était toujours servie dans des assiettes de porcelaine blanche, l'eau et le cidre, dans du cristal de Bohême (le Sèvres étant réservé à la salle-à-manger).

Paul appréciait beaucoup cette coutume car cela le changeait des gamelles et des assiettes de faïence grossière du Petit Séminaire.

À Beaurepaire, les repas étaient copieux et savoureux. Clémentine n'avait pas son pareil pour rôtir, braiser les viandes qu'elle servait accompagnées de petits légumes jeunes, légèrement croquants, aux belles couleurs et de pommes de terre fondantes, toutes luisantes de beurre ruisselant et mousseux, du bon beurre normand !

Quand arrivait le dessert, l'excitation des jeunes convives était à son comble. Tous s'interrogeaient : « qu'avait donc préparé Christine ? »

Christine était la fille de Clémentine. Elle l'aidait en cuisine pour les desserts, les sauces etc.

Mère d'une nombreuse famille, elle aimait beaucoup les enfants du château et connaissait parfaitement le goût de chacun.

Mais pour Paul, c'était différent. Il n'était presque jamais là...

Il avait pourtant eu l'occasion de se régaler de crêpes légères, fines, savoureuses, de gaufres absolument inoubliables sous leur épais manteau de crème Chantilly, agrémenté d'éclats de noisettes, de merveilleuses tartes aux pommes caramélisées de sucre roux et inondées de crème normande (un saucier de porcelaine rempli de crème à ras-bord, était à disposition des enfants sur la table : Paul s'y servait en abondance !).

Il se revoit encore, dégustant ces douceurs d'antan, ces douceurs d'enfance...

Il se souvient avoir été heureux !

Clémentine et Christine étaient pour lui, des anges, venues tout droit des arcades célestes, de la planète de l'amour, du plaisir et de la joie.

Oui, pendant cette sombre période, Paul avait aperçu la lumière au bout du tunnel... en savourant des crêpes, des gaufres et de la tarte normande, sous le regard bienveillant et affectueux de deux femmes merveilleuses de bonté, qui pourtant subissaient, à longueur d'année, l'arrogance et la méchanceté de sa mère indigne !

Paul qui passait le plus clair de son temps et donc de son enfance au Petit Séminaire à quatorze kilomètres du château, Paul qui n'en sortait pas pour les vacances scolaires, y compris celles de l'été, Noël et Pâques, était fou de joie, lorsqu'il voyait la grande limousine noire de sa mère franchir les grilles de la grande porte du Petit Séminaire.

Le chauffeur, selon un rite immuable, stationnait toujours la voiture à la même place, le capot face à la porte d'entrée principale aux lourds battants. Puis, il descendait de voiture. Il tirait sur sa veste, ôtait sa casquette, se la mettait sous le bras et allait sonner à la porte. Deux petits coups secs et joyeux qui sont restés dans les oreilles de l'enfant banni.

Le cœur du jeune garçon battait alors à tout rompre dans sa poitrine dont il semblait vouloir jaillir. Des pas dans le couloir : plusieurs personnes, une démarche masculine...

On frappe à la porte de la salle de classe.

Le Père Supérieur en personne s'introduit dans la classe, suivi de près par le chauffeur qui, sa casquette sous le bras, semble chercher des yeux le fils de Madame.

« Monsieur Duquesne, prenez vos affaires. Vous passerez au dortoir : le père Yves-Marie vous attend dans le couloir pour vous y accompagner, vous ouvrir la porte...

Madame votre mère vous envoie chercher. Vous partez tout de suite, ne traînez pas ! »

Puis, s'adressant au Père enseignant : « Notez que cet élève quitte le Séminaire jusqu'à lundi matin ».

Paul sortait, ivre de joie, dans le couloir impeccable, pavé d'ardoise sombre, sur les pas du chauffeur avec lequel il n'échangerait pas un mot, pas même « bonjour ».

Très jeunes, les enfants Duquesne avaient appris qu'on ne devait pas s'adresser aux domestiques, pas plus que les domestiques ne devaient parler à leur employeur. On ne devait pas bavarder avec eux, mais au contraire, les tenir à distance.

Les enfants auraient le droit de s'adresser à eux, seulement à partir de la fin de leur

adolescence et exclusivement pour leur donner des ordres.

Ce qu'ignorait totalement le jeune garçon, c'est que ce chauffeur en question, le très beau Maurice, était l'amant de sa mère. Il avait quinze ans de moins qu'elle, un quotient intellectuel de poisson rouge, une plastique parfaite et surtout, il vouait à Madame (telle qu'il la nommait, même pendant leurs ébats !), une admiration sans borne. Elle le savait et s'en servait sans modération.

Dans la bourgeoisie de cette époque, enfants et domestiques étaient traités comme des objets.

Le Père Supérieur faisait alors demi-tour, comme s'il avait oublié quelque chose : « Paul, soyez aimable de transmettre à Madame votre mère ma bénédiction accompagnée de tous mes remerciements pour sa générosité. Le Séminaire en a bien besoin ! »

Le Père Supérieur, Directeur du Séminaire appelait tous les élèves par leur nom de famille qu'il faisait précéder par « Monsieur ». Mais il se permettait avec Paul, dès qu'ils étaient en privé, du moins, de l'appeler par son prénom.

Paul y voyait un signe de connivence particulier, mais lequel ?

Il avait imaginé être un peu traité à part à cause de sa généreuse donatrice de mère.

Puis, beaucoup plus tard, à l'aube de la vieillesse, connaissant la réputation sulfureuse de sa mère, il était allé beaucoup plus loin dans la réflexion, trop loin sans doute.

Le Père Supérieur s'était ensuite défroqué. Paul l'avait retrouvé marié et père de trois magnifiques enfants.

Aurait-il, lui aussi, été l'amant de Nancy ?

Paul exultait !

Trois jours loin de cette lugubre prison, toute grise où les rires joyeux de l'enfance étaient prohibés !

Se trouver enfin ailleurs, aurait forcément un goût de paradis, même auprès d'une mère dure et glaciale telle que Nancy

Quitter ce lieu sinistre, où excellaient les plus fins bourreaux de l'enfance que la terre n'ait jamais engendré, semblait à Paul comme faire un voyage vers un autre soleil, une autre planète, vers un lieu doté de raison, comme ouvrir enfin une fenêtre vers un avenir possible. C'était en quelque sorte quitter les ténèbres pour rejoindre le monde des vivants...

Le trait n'est pas forcé : au séminaire, il n'y avait que des ombres !

Ainsi, grâce aux caprices maternels tout empreints de mégalomanie, le chauffeur venait chercher Paul entre deux ou trois fois par an, pour des « vacances », véritables espaces de vie, de deux ou trois jours !

Sans ces opportunités « politico-commerciales », empreintes d'un pragmatisme qui n'avait pourtant rien d'affectif ou de familial, il est certain que Paul n'aurait jamais connu la demeure de ses parents, n'aurait jamais rencontré ses frères et sœurs...

Maurice chargeait la petite valise dans l'immense coffre.

Il ouvrait ensuite la porte arrière à Paul et lui tendait un croissant frais, dans un joli papier

rose et blanc.

L'enfant dévorait la viennoiserie avec gourmandise, sous l'œil attendri de Maurice : « Il ressemble tant à Madame ! Le même nez, les mêmes cheveux, le même teint, mais surtout, les mêmes yeux » pensait-il en conduisant la luxueuse limousine silencieuse par les petites routes du bocage...

Le croissant, c'était lui !

CHAPITRE 6

L'INNOCENCE SACRIFIEE

Le Petit Séminaire, véritable intermédiaire entre la maison de correction pour innocents et le couvent pour affligés, jouissait malgré tout d'une excellente réputation dans le pays de Calvados.

Excellente réputation, non pas auprès de ses anciens « détenus », qui en conservaient un souvenir aussi amer, qu'impérissable, mais auprès des parents qui prétendaient forger un avenir assuré à leurs enfants innocents...

En effet, en vertu d'une solide tradition séculaire, les familles aisées, les notables de la région, avaient coutume d'y « abandonner » au moins un de leurs enfants, qu'ils destinaient à être homme d'église.

Il est vrai que, depuis le Moyen Age, la grande Église Catholique Romaine a toujours été une grande pourvoyeuse d'enfants.

Incapable de les prendre en charge, les indigents déposaient leurs nouveaux nés aux portes des presbytères, tandis que les riches confiaient aux prêtres la charge d'élever au moins un de leurs héritiers par génération.

Ainsi, cet enfant sacrifié, grandissait-il, comme Paul, loin de ses parents, complètement séparé de ses frères et sœurs, pour lesquels il demeurerait éternellement un étranger.

La marque indélébile du Petit Séminaire en faisait un être à part, une personne particulière, n'obéissant pas aux mêmes règles que le reste de la famille.

Incontestablement, le séminariste n'était plus le frère, l'oncle, le fils. Il était à part.

On le connaissait moins que le reste de la fratrie, on l'aimait moins.

On s'en méfiait davantage.

Dans chaque famille, le même scénario se reproduisait, d'une génération à l'autre, à l'infini.

On peut considérer, penser, que le phénomène était bien connu des parents qui écartaient volontairement cet oisillon fragile de la nichée.

Disposant du recul nécessaire, il semble que le bonheur de cet enfant, éloigné dès son plus jeune âge, sur des critères aussi sournois qu'indéfinis, n'ait pas été pris en compte.

À défaut de construire leur humanité par une affection naturelle, par une honnête éducation familiale, ces parents-là livraient l'un des leurs à un milieu étranger, autoritaire, culpabilisant, moraliste à l'extrême. Ils ne deviendraient pas de bons pères de famille, mais des imposteurs frustrés et malheureux, étouffant dans leurs vêtements ecclésiastiques.

Donc, ce fils, si généreusement offert à l'Église par sa famille, demeurait de longues années (dix à onze ans) dans l'Établissement, sous la responsabilité des religieux, chargés à la fois de son instruction laïque et religieuse, de son éducation, mais aussi de susciter sa vocation religieuse.

Du moins, les puristes s'y attachaient-ils...

La dernière tâche restait la plus ardue, évidemment, la moins souvent réussie, même si la moitié des élèves quittaient le Petit Séminaire à dix-huit ans pour passer au Grand Séminaire où ils effectuaient plusieurs années d'études supérieures de théologie.

Pour éveiller plus sûrement les vocations dans ces cœurs candides, la tradition était de laisser les pensionnaires ad vitam aeternam en immersion complète.

Plus des trois quarts des quatre cents élèves ne quittaient jamais le Petit Séminaire, y compris pour les vacances scolaires, comme pour les grandes fêtes religieuses à connotation toute familiale, telles que Noël ou Pâques.

Chacun d'entre eux ne s'éloignait de l'institution que deux ou trois jours par an, au plus, en de rares occasions familiales, très exceptionnelles.

Naturellement, Paul ne faisait pas exception à cette règle générale.

Mais, dans son cas, vivre à seulement quatorze kilomètres du domicile familial et de la liberté, prenait une toute autre dimension !

La proximité de sa famille amplifiait énormément sa frustration et son chagrin.

Par ailleurs, les parents, avaient la possibilité de rendre visite à leur rejeton un jour par semaine.

Tels des détenus, les élèves pouvaient s'entretenir avec leurs parents, dans un parloir aménagé à cet effet. L'intimité des conversations n'était pas garantie, les abbés, les frères n'étant jamais très loin, en tout cas, souvent à portée d'oreille.

Ensuite, si le temps le permettait, la famille, enfin réunie, pouvait se promener dans une partie du grand parc qui entourait l'établissement. Les conversations devenaient alors plus sereines...

Certains enfants, surtout les plus jeunes, lors de leur première année de séjour, recevaient des visites régulièrement. Spécialement de leur mère qui n'hésitait pas, pour certaines, à faire de longs voyages de plusieurs heures aller et retour, pour passer quelques instants auprès de leur fils.

Elles arrivaient, chargées de petites attentions pour leur cher petit : chocolats, bonbons, pâtisseries, livres...

Il y avait souvent des larmes au moment du départ. Quelquefois réciproques !

Mais ces élans, ces manifestations d'amour filial, n'étaient condamnés par personne.

Cela était si naturel et si commun à la fois !

Et puis la consolation venait vite.

Une fois les parents ou la mère partis, agitant un mouchoir en dernier signe d'adieu par la vitre de la voiture, l'enfant se précipitait pour prolonger la joie de cette visite, en découvrant ses cadeaux, ses nouveaux trésors, les fruits de l'attention affectueuse de leur mère !

Ils découvraient alors avec un émerveillement souriant, leur gâteau préféré, un petit jouet, le chocolat au lait et aux noisettes qu'ils affectionnaient...

Ils rayonnaient alors, convaincus d'être aimés !

Paul en dix années de séminaire se souvient avoir reçu trois ou quatre visites de sa mère. En réalité, selon un calcul arithmétique, moins d'une visite tous les deux ans...

Rituellement, elle descendait de sa berline avec l'aide de son chauffeur, toujours très zélé.

Puis, Paul, poussé dans le dos par l'Abbé Resnard de Morcef, Directeur du Petit Séminaire, s'avancait vers elle pour l'accueillir.

Il était toujours interdit devant cette mère qu'il ne connaissait pas, qui le glaçait des pieds à la tête, d'un seul regard de ses yeux bleu acier.

Avec un à propos convenu, dans un geste qui paraissait parfaitement naturel, elle lui donnait alors un léger baiser sur le haut du crâne ; sur les cheveux en fait.

Sans doute, afin de sacrifier à son image de mère aimante et attentionnée.

Cependant, rien n'indiquait au jeune garçon qu'elle ait pris un quelconque plaisir à ce genre d'effusion sentimentale. Il était visible au contraire, qu'elle n'y était pas à l'aise, qu'elle n'y mettait pas tout son cœur.

À cette occasion, Paul, grâce à sa grande perspicacité, avait remarqué le tic instinctif de sa génitrice. À l'inverse des autres visiteuses qui enlaçaient étroitement leur fils de leurs deux bras ensemble, pendant que sa mère se penchait vers lui pour l'embrasser, plutôt, effleurait ses cheveux de ses lèvres closes, elle tenait ses deux bras raides le long du corps, les mains légèrement en arrière, la paume tournée vers l'extérieur.

Aucun petit bruit gentil ne sortait de ce baiser sec qui n'en était pas un, mais un simple simulacre.

Paul n'avait jamais perçu, dans ce geste maternel d'embrassement, le son léger, légèrement mouillé des lèvres, le fameux petit « mioum » qui transforme un baiser en bisou, chargé de tendresse et d'amour.

L'attitude de Nancy évoquait davantage le dégoût, que la simple retenue mondaine.

Paul, malgré son jeune âge, en était tout à fait conscient.

S'il souffrait de son mauvais sort, il n'avait jamais cherché à se cacher ce triste état de fait : sa mère ne l'aimait pas, c'était acquis.

Même si ce n'était pas juste, même s'il n'y était pour rien, c'était comme cela et c'était tout. Il lui fallait l'accepter, le supporter.

Ensuite, le rituel du baiser accompli, Nancy prenait avec grâce, le bras du Directeur, venu l'accueillir, selon son rang.

Puis le petit groupe, L'Abbé et Nancy en tête, suivis de Paul et du Père Yves-Marie, tout excité à la perspective du verre de Porto qu'il allait déguster, dans le salon personnel de Monsieur l'Abbé de Morcerf.

En effet, Nancy n'était pas un parent ordinaire. Elle était une personnalité de marque pour le Petit Séminaire, faisant l'objet d'un accueil particulier, un accueil « V.I.P », dirait-on de nos jours !

N'était-elle pas la bienfaitrice de l'institution, ce qui conférait sans doute à Paul, sans qu'il s'en rende compte vraiment, un statut particulier.

Après le Porto et le Cherry (Monsieur l'Abbé de Morcerf se le faisait livrer spécialement pour qui le préférait au Bianca Lacrima italien), les deux ecclésiastiques se retireraient en toute discrétion, laissant Madame profiter de son fils, dans le salon personnel du Directeur.

Une grande dame comme elle !

À qui l'on devait une si immense gratitude !

Il aurait été proprement inconvenant de la recevoir au parloir !

Une fois seuls, dans l'intimité feutrée et confortable du salon, la mère et le fils demeuraient à une distance respectable l'un de l'autre.

Nancy, prenant des airs las et contrits, se débarrassait de son sac, de ses gants, de son manteau. Ses gestes étaient amples, souples, précis. Ceux d'une femme de caractère, à la détermination sans faille.

Sa force semblait irradier autour d'elle. Telle une reine noire, elle dominait toute la scène de son aura inquiétante : la pièce, son mobilier et le petit garçon un peu gauche, dans son uniforme gris et noir, debout devant elle, triturant nerveusement son béret de feutre noir.

Se resservant machinalement un verre de cherry, Nancy jetait un regard glacial à cet enfant, en lequel elle ne se reconnaissait pas.

Il lui semblait bien étrange qu'elle ne le méprisa pas autant que son père.

Ses grands yeux bleus lui avaient toujours causé un certain trouble, dont elle ne voulait pas connaître l'origine.

L'enfant lui faisait face, droit, un peu fluet pour son âge.

Il était pâle, ses cheveux clairs presque rasés donnait à son regard limpide encore plus d'intensité.

« Que se cachait-il derrière un tel regard ? » se demandait Nancy lors de ses rares visites.

Elle maîtrisait parfaitement son père, mais lui...

« Qui était-il ? Serait-il en train de la juger ? »

Il ressortait de ce petit garçon quelque chose d'inflexible, quelque chose d'indéfinissable, qu'elle n'avait jamais connu auparavant chez aucun homme, pas même son propre père.

Alors Nancy, soudainement volubile, le regard ailleurs, mitraillait son fils de questions, toutes sans aucun intérêt.

Il s'agissait pour Paul l de lui rendre compte de son travail scolaire, de la discipline dont il faisait preuve envers les Abbés et les Pères du pensionnat.

Rien de plus que cela.

Les bavardages de la mère demeuraient toujours parfaitement cadrés.

Jamais Nancy n'avait demandé à Paul s'il se portait bien, s'il avait envie qu'elle lui envoie quelque chose, si on le traitait bien, s'il avait des amis, encore moins s'il était heureux.

Autant de questions qu'aurait pu poser une mère aimante et attentionnée...

Paul restait debout, au cours de la visite de sa mère.

En effet, elle ne l'invitait jamais à s'asseoir.

Était-ce un oubli ? Était-ce un acte volontaire, destiné à lui rappeler tout le respect qu'il lui devait ?

Paul, s'il se l'était effectivement demandé, n'en avait cure, en réalité.

Il avait huit ans et demi et la première visite de sa mère au Petit Séminaire, il le sentait au fond de son cœur, ne lui faisait même pas plaisir, ne lui procurait aucune émotion.

La seule personne qui lui manquait, qu'il avait envie de voir était Lucie, sa tendre nourrice, sa mère d'adoption...

Lorsqu'il se mettait à sangloter, le soir sur son oreiller, dans le vaste dortoir, ses larmes étaient pour elle, pas pour cette inconnue glaciale et théâtrale, cette mauvaise actrice sans talent qui jouait, sans conviction, un rôle hors de sa portée.

Il n'avait cure de cette belle femme blonde, élégante, distinguée et froide.

Pourtant, il n'avait demandé qu'à l'aimer. Il avait tellement espéré qu'elle l'aime un jour...

Maintenant, il était trop tard : Paul savait qu'il n'existerait jamais de lien entre eux, autres que ceux décrits, sans équivoque dans leur livret de famille.

Cette princesse de dédain et de glace, cette intrigante, manipulatrice et inflexible, cette personne sans cœur, à l'évidence, était bel et bien celle qui l'avait mis au monde...

Le petit garçon en était révolté !

Il ne voulait pas, il ne voulait plus de cette mère-là !

Il voulait Lucie à sa place !

Quand il pensait à Lucie, son cœur battait plus vite, tout heureux, tout ému.

Quand il pensait à sa mère, son cœur se serrait douloureusement. Il devenait triste et en colère.

Maman Lucie lui lisait des histoires, lui chantait des chansons, lui faisait des gâteaux : elle était un ange qui le conduisait tout droit au paradis...

Elle lui avait montré le bonheur, appris la tendresse, l'amour, la confiance. Elle était tout pour Paul, elle était sa mère à lui. Sa VRAIE MERE, la seule : il n'y en avait pas d'autre et surtout, jamais il n'en voudrait une autre !

Au bout de vingt minutes au mieux, Nancy considérant que la visite était terminée, se dirigeait vers sa voiture, suivie de Paul, auquel elle n'accordait déjà plus un regard.

La visite qu'elle s'était imposé de lui rendre, était désormais terminée : oubliant cette corvée, elle avait tourné la page pour passer à autre chose.

Elle prenait congé de l'Abbé de Morcerf, le remerciant de son accueil du bout des lèvres, puis sortait de son sac à main, un petit paquet bien emballé qu'elle tendait à Paul :

« Au fait, mon petit, j'oubliais ! Du pain d'épice tout frais comme tu l'aime ! » Lançait-elle allègrement, avec un sourire de circonstance...

Invariablement, Paul, n'écoutant que son courage, sortait de sa réserve pour lui répondre,

excédé : « Mais... je déteste le pain d'épices ! ».

Le sourire de Nancy se transformait alors en rictus chargé de reproches muets, tandis que Monsieur l'Abbé donnait un coup sec sur l'avant-bras du garçon, le sermonnait âprement : « Quelle ingratitude Monsieur ! Vous ne méritez pas l'affection de votre maman, vous n'en êtes pas digne. Vous serez consigné ce soir, petit gredin ! »

Paul se souvient. À chacune de ses rares visites, sa mère n'a jamais oublié les rituelles six tranches de pain d'épice qu'il distribuait au réfectoire à ses camarades étonnés.

Sans doute un moyen supplémentaire pour briser ce fils hostile, lui rappeler qu'elle était seule maîtresse du jeu...

La voiture démarrait. Nancy partait sans se retourner, sans envoyer un baiser, d'un gracieux geste de la main comme le faisaient les autres mamans, sans faire un dernier signe à l'enfant qu'elle laissait derrière elle, livré à son triste destin...

Nancy avait décidé pour lui. Son parcours était tout tracé. Après le Petit Séminaire, il entrerait au Grand Séminaire à Rouen. Son avenir était tout tracé.

Ensuite, à la sortie du Séminaire, même si, au fil des années d'études, le nombre des candidats potentiels avait fondu, il ne restait plus à ceux qui avaient franchi vaillamment toutes les étapes, qu'à prononcer leurs vœux et à être ordonnés prêtres.

C'était, selon Nancy, ce qui attendait Paul. Elle l'avait décidé dès sa naissance.

C'est à ce moment-là que les familles refaisaient surface dans la vie du séminariste.

Par ordre de préséance, les parents, quelquefois leurs frères et sœurs et alliés, tous leurs autres enfants, et même les grands-parents, si par grâce, il en existait encore, se rendaient, en groupes endimanchés, pour assister aux vœux de cet étranger qui portait leur nom.

Ils venaient, au cours de cette émouvante célébration, récupérer leur part de vertu, rendre grâce à Dieu qui leur avait permis d'accéder à une telle félicité.

La mère sous un chapeau de dentelle discret, prenait des airs de Vierge Marie au pied de la sainte croix, tandis que le père s'efforçait d'avoir l'air ému, versant courageusement une larme qui se perdait dans sa barbe grisonnante, en signe de son auguste sacrifice personnel : des années de privation affective qui ne lui avaient coûté, somme toute, qu'une belle petite somme et pas autre chose !

Derrière eux, les frères et sœurs mariés ou non, tous très intimidés, suivaient l'air digne, les yeux baissés...

Madame Duquesne ne rêvait évidemment que de cet instant qui saluerait sa consécration de mère de bon aloi !

Elle deviendrait enfin la femme du monde qu'elle avait toujours rêvé d'être.

Son accession sociale, elle en demeurait convaincue, ne pouvait pas passer que par la fortune. La vertu en était le corollaire indispensable.

C'est ce fils rebelle qui lui donnerait ses galons de mère exemplaire. Son sort était scellé.

Il ferait d'elle une grande dame. C'était la dernière étape indispensable.

Nancy en rêvait !

En effet, à l'époque encore, dans les années cinquante, la tradition perdurait : aucune famille n'aurait été respectée, ni respectable, sans au moins un fils dans l'armée et un autre dans la prêtrise.

Ainsi, l'établissement ne comptait-il pas moins de quatre cents pensionnaires, dont plus des trois quarts étaient issus des milieux les plus aisés de Normandie.

Les autres étaient les descendants d'aristocrates, ruinés depuis longtemps, mais que l'on acceptait un peu par tradition et beaucoup par charité, par reconnaissance pour leur nom.

Les familles savaient se montrer généreuses lorsqu'elles en avaient les moyens, ce qui était le cas, pour la grande majorité d'entre elles.

Mais, seule Madame Duquesne, cultivant avec intelligence la notoriété de sa famille – la sienne en particulier –, avait su se hisser rapidement au rang d'un véritable « partenaire financier » auprès du Directeur de l'Établissement, Monsieur l'Abbé Jean-Yves Resnard de Morcerf.

Les visées de ce genre d'établissement scolaire étaient connues : ils étaient une pépinière indispensable au renouvellement des prêtres vieillissants, malades, en retraite ou décédés.

Sans eux, on le constate d'ailleurs aujourd'hui, les rangs des représentants de la foi se seraient vite éclaircis de façon critique.

Les cours dispensés au Petit Séminaire, s'adressaient aux élèves du primaire, puis aux lycéens du secondaire, jusqu'au baccalauréat, soit une bonne dizaine d'années d'études à partir du cours élémentaire.

Cette institution avait pour mission première de déconstruire la personnalité intrinsèque de chacun de ses pensionnaires. Il s'agissait de briser leur volonté, de ne pas laisser libre cours à un quelconque esprit critique.

En revanche, ces futurs missionnaires de Dieu nécessitaient de recevoir un enseignement théorique riche et complet. Cet enseignement se devait d'être complété par l'acquisition de vertus telles que le courage, l'abnégation, l'humilité, le travail.

Les piliers de la foi en quelque sorte...

Dès l'âge de six ou sept ans, les élèves séminaristes, selon une méthode séculaire, largement éprouvée, étaient déterminés dans un profil lisse et unique, un profil de soumission, ne laissant aucune place à l'individualité.

Rien ne devait survivre, ni trait de caractère, ni amour ou passion terrestre, ni désir, ni rêve, ni projet pour l'avenir.

Mais pour Paul, compte tenu de sa personnalité un peu particulière, Paul si créatif, Paul si épris de liberté, le Petit Séminaire offrait plutôt l'image, d'une espèce de tombeau plus que celle d'une prison.

Toutefois, Paul, qui se sentait complètement seul, qui pensait, selon sa triste expression, bien des années plus tard », n'avoir que lui à aimer », trouvait quelques distractions à son

terrible ennui, en classe. Il réussissait bien ses études, se classant, chaque année, dans le peloton de tête.

Or, l'enseignement classique qui était dispensé au Petit Séminaire, était de grande qualité et d'un haut niveau d'exigence.

Paul, pragmatique, en retirait tout ce qu'il pouvait.

Par ailleurs, il avait bien compris que cet enseignement était un privilège qui l'autoriserait à poursuivre facilement des études supérieures.

Il avait le temps pour lui, tout le temps d'apprendre et il le prit.

Il était en effet persuadé que toutes ces connaissances qu'il amassait, tous ces théorèmes qu'il apprenait, tous ces raisonnements dont il enrichissait sa réflexion, le latin, le grec, l'histoire antique et religieuse qui cimenteraient pour toujours ses propres thèses à l'avenir, auraient pour lui, un grand intérêt, plus tard, dans sa vie d'adulte.

Une telle perspicacité chez un enfant de moins de dix ans relevait de l'exceptionnel !

Confusément, Paul le sentait : il était différent des autres.

Son univers ne se limitait pas aux grands murs gris du séminaire, bien qu'il n'ait connu que cela...

Son imagination franchissait ces remparts pour l'emmener bien loin de toute cette grisaille, vers la mer, les embruns qu'il aimait tant !

Doté par ailleurs d'une extraordinaire pertinence, le petit garçon sentait obscurément, qu'il devait cacher à tout prix ses pensées intimes, tant à ses camarades qu'à ses professeurs, tout comme il avait appris à ne pas se livrer à ses parents, par pur instinct d'autodéfense.

Dans la mémoire de Paul aujourd'hui, il ne reste de cette époque de sa vie qu'un gros magma grisâtre, triste, sans beaucoup de détails.

Cet univers se résumait à des ordres, à une obéissance illimitée, dans une monotonie si stricte et sévère que toutes les journées, même si elles étaient centaines ou milliers se ressemblaient...

Cependant, certaines images demeurent.

Celles des immenses dortoirs de cinquante lits, vingt-cinq d'un côté, vingt-cinq de l'autre. Tous alignés contre le mur et séparés par des petits placards d'environ un mètre trente, en forme de cubes gris et sur lesquels les élèves posaient leur cruche pour l'eau et une bassine pour la toilette matinale.

La serviette de toilette du matin était suspendue bien à plat sur l'armature du lit, aux pieds.

Les lits, de type militaire, étaient d'une largeur de soixante-dix centimètres.

Leur armature, identique aux pieds et à la tête, était faite de fer blanc.

Faits au carré, comme à l'armée, chaque lit était équipé des mêmes draps de coton très épais, recouverts de rudes couvertures grises, lourdes et piquantes au contact de la peau. Il semble fort que ces dites couvertures provenaient des surplus militaires.

Devant chaque lit, une espèce de petit banc de bois vernis, encore plus étroit que le lit, sur

lequel était posé la valise ou le sac de voyage vide.

Ces grandes pièces interminables, toutes situées en étage, étaient éclairées par une suspension au plafond, tous les dix lits, c'est-à-dire tous les dix mètres à peu près.

Il y en avait quatre par dortoir de cinquante lits. Chacun de ces lustres était muni d'un abat-jour rond, de couleur grise.

De part et d'autre du dortoir, un gros poêle à bois participait, aux saisons froides et humides, à l'amélioration thermique de ces lieux spartiates et sans confort.

Chaque dortoir était éclairé par huit immenses fenêtres réparties de part et d'autre de la salle : quatre sur le mur est, quatre sur le mur ouest.

Paul, entrant pour la première fois dans son dortoir, avait été frappé par un détail intéressant : aucune de ces fenêtres, pourtant d'une hauteur impressionnante de plusieurs mètres, n'était habillée de rideaux ou de tentures...

Il ne savait pas encore que tous les élèves étant réveillés et levés, chaque jour, avant cinq heures du matin, ce confort n'était pas utile.

Puis le soir, quand les élèves allaient rejoindre leur couche, même s'il faisait encore plein jour, l'été notamment, tout le monde s'endormait, épuisé, sans demander son reste, tout de suite après la dernière prière du soir.

Les petits nouveaux, tous âgés de six à sept ans, qui pénétraient pour la première fois dans ces vastes « salles à dormir », ressentait la même sensation d'écrasement.

Cela provenait, d'une part de la dimension inhabituelle de ces dortoirs, mais aussi de la hauteur de plafond qui semblait vertigineuse.

À l'entrée de chaque dortoir, un peu à l'écart, était aménagé un petit espace privé, isolé par d'épaisses tentures marron uni, à l'usage de l'Abbé responsable du dortoir chaque nuit.

Aucune sortie ne pouvait lui échapper, les tentures n'étouffant pas les bruits comme les cloisons, et, notamment, les visites aux seules toilettes qui se trouvaient un ou deux étages plus bas, au rez-de-chaussée, un véritable périple, compte tenu de la taille du Petit Séminaire.

Ainsi, lorsqu'un pensionnaire se trouvait dans l'obligation de se rendre aux « commodités » pendant la nuit, soit parce qu'il était victime d'une vessie immature, comme cela arrive souvent aux très jeunes garçons, soit parce qu'une entérite passagère lui déchirait le ventre, l'Abbé le sermonnait-il vertement, l'obligeant à de nombreuses explications, souvent très humiliantes.

Une simple nausée nocturne prenait alors des allures de cauchemar : le malade était partagé entre la peur de se faire remarquer, la crainte de désobéir et la hantise de vomir dans le dortoir, ce qui aurait été le summum de l'humiliation.

Ensuite, le sévère barrage de l'entrée enfin franchi, l'embarras du compte-rendu et des justifications passé, il fallait s'aventurer tout seul, dans le noir, dans un froid glacial l'hiver, tout en contrôlant autant que possible son envie pressante, le long des couloirs interminables, pleins de courants d'air, puis descendre les grands escaliers sinistres jusqu'aux toilettes.

Au cours de ces promenades nocturnes incongrues, certains élèves avouaient, au matin, encore tout pantelants de frayeur, avoir rencontré des ombres, frôlé des esprits, entendu des bruits inquiétants, aperçu des fantômes hideux. Certains le disaient par jeu, pour effrayer les plus jeunes. D'autres, en revanche disaient toute la vérité : ils avaient vu tout ce qu'ils rapportaient, même si ces images étaient le fruit de leur pauvre imagination...

De sinistre, le pensionnat tout gris devenait lugubre !

Chaque enfant n'avait alors qu'une seule idée en tête, qu'une unique pulsion : prendre ses jambes à son cou et fuir, le plus loin possible de cet endroit hideux...

Paul se souvient encore très bien de ces moments, si intenses, si difficiles à vivre pour les petits séminaristes. Leur sentiment d'abandon par leur famille prenait alors le pas sur la certitude insupportable de ne pas être respectés.

En cas d'« accident », si un élève était vraiment malade, si l'interrogatoire avait été trop long, l'enfant était humilié, rabaisé jusqu'au rang d'un animal de basse-cour.

À cette épreuve, s'en ajoutait une autre, véritable calvaire pour certains jeunes gens.

En effet, les élèves prenaient une douche hebdomadaire... tous ensemble !

Sans aucune intimité, sous la surveillance d'un ou plusieurs Abbés, devant lesquels ils devaient promener leur nudité sans pouvoir, répondant à leur pudeur naturelle, la masquer.

Pire, chaque élève devant subir un contrôle minutieux d'hygiène corporelle, était dans l'obligation d'offrir son intimité, toute son intimité, au regard inquisiteur de l'Abbé, promu au grade suprême de grand contrôleur du « bien lavé partout ».

Si le garçon ne satisfaisait pas tout à fait aux exigences de propreté du vérificateur impitoyable, celui-ci se voyait renvoyé sous la douche avec des commentaires humiliants et sous les quolibets de ses camarades...

À cette occasion, toute disgrâce physique était amplement commentée et moquée par tout un chacun, avec une cruauté impitoyable, comme seuls les enfants sont capables de le faire.

Les Abbés ou les frères présents intimaient le silence. Toujours trop tard, une fois prononcés les mots qui assassinent.

Dans cet univers, dénué de toute intimité, de tout respect pour la dignité humaine, donc parfaitement hostile à l'épanouissement affectif et individuel, seuls résistaient les pensionnaires dénués de sensibilité.

Les autres se repliaient sur eux-mêmes, devenant chétifs, moroses, tristes, perdant à la fois, candeur, joie de vivre et espoir.

Toutefois, quels que soient leur traumatisme, leur force morale, leur degré d'endurance à cet environnement délétère, Paul n'avait jamais connu aucun élève heureux de vivre au Petit Séminaire.

Tous, unanimement, détestaient l'endroit, ne rêvant que de le quitter pour toujours et le plus vite possible.

Les salles de classe larges, toutes en enfilade, étaient toutes meublées à l'identique, avec la même disposition.

Au fond, en entrant à droite, sur le grand mur derrière le professeur, un grand tableau noir toujours très propre (œuvre des élèves de service !).

Devant une estrade, une chaise de bois à accoudoirs, un bureau d'enseignant avec des tiroirs à droite.

Au-dessus du tableau noir, le Sacré Cœur éblouissant de Jésus.

Au-dessus de la large porte centrale, un gros crucifix de bois foncé avec Jésus peint, crucifié, un linge beige (qui avait dû être blanc ou blanc cassé) autour des hanches, une expression de douleur infinie sur le visage, la couronne d'épines enfoncée dans sa chair, laissant fuir sur son front tourmenté, de fins rubans sanguinolents, les côtes décharnées, les yeux creux, le flanc transpercé.

Le fils de Dieu à l'apogée de la souffrance, mourant, prêt à prononcer : « Oh mon Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? ».

À chaque fois que Paul, tout nouvel arrivant au Petit Séminaire, croisait l'image cauchemardesque du fils de Dieu vivant sa passion, il s'empressait de demander pardon pour toute cette souffrance que les hommes lui avaient infligée avec tant de cruauté : sa prière secrète s'envolait immédiatement vers la statue du martyr, comme autant de pansements pour ses plaies béantes.

Du moins c'est ce qu'imaginait le petit garçon de sept ans...

Premiers pas vers la foi, vers l'amour du Christ. Oui, sans doute.

Mais aussi terreur d'un jeune enfant dans un milieu inconnu et hostile !

Les élèves étaient face au professeur (tous les professeurs sans exception étaient des religieux qui enseignaient en soutane).

Ils prenaient place sur des bancs de quatre élèves, solidarisés à des pupitres équipés d'encriers de faïence blanche. Une rainure longue et ronde, creusée dans le bois permettait de poser son porte-plume.

Sous chaque pupitre, se trouvait un casier permettant de ranger livres et cahiers scolaires. L'ensemble du mobilier était en bois vernis plus ou moins clair.

Chaque classe comprenait environ cinq rangées de pupitres à quatre places de part et d'autre de la porte centrale, soit une capacité totale de quarante élèves.

Clouées au mur opposé au tableau noir, des étagères pour les livres, les classeurs, la documentation, les cahiers.

Sur le mur du fond de la classe, en hauteur, des cartes de géographie de France et du monde.

Sur les étagères, un globe terrestre, un herbier, des bocaux avec des insectes et des grenouilles, tous à donner la chair de poule, dégoutants, conservés dans le formol.

Près de la fenêtre », Oscar » (ils avaient tous le même nom), l'incontournable squelette qui faisait verser tant de larmes aux plus petits qu'il effrayait tellement !

Paul se demandait quant à lui, si ce squelette, qui avait été un corps humain autrefois, dans

un passé jugé lointain, avait appartenu à quelque vieil Abbé du Petit Séminaire, qui, dans sa grande générosité, sa sainteté presque, avait laissé ses os à l'école.

Il imaginait alors que le défunt, n'ayant pas reçu de sépulture chrétienne, devait errer sans fin dans les couloirs et les dortoirs de l'institution...

C'est ainsi que Oscar, malgré sa totale indifférence, sa complète inertie, devenait un fantôme farouche et malveillant.

Il n'en fallait pas plus aux garçonnets pour faire de terrifiants cauchemars dont ils sortaient, en sueur, terrorisés, au beau milieu de la nuit...

Chaque jour, les élèves préposés au service, se chargeaient, en binômes, de balayer la classe, nettoyer le tableau, remplir les petits encriers blancs d'encre bleu clair, garnir le poêle si besoin était.

Ils faisaient également la poussière...

Ces petits travaux participatifs avaient toujours lieu pendant les temps libres : aux récréations, durant la promenade de l'après-midi, où, pendant une heure et demie, il fallait lire tout en marchant, après le réfectoire.

Paul se souvient en détails du jour où le Curé de la Paroisse de Bonneville, dont dépendait la propriété de ses parents, l'a pris par la main, sans lui donner un mot d'explication, pour l'emmener vers une destination inconnue.

Monsieur le Curé Ducharlat était un familier de Beaurepaire, où ses parents lui offraient table ouverte, comme c'était l'usage.

Monsieur le Curé appréciait la bonne chère, le bon vin, les conversations aimables et les divertissements musicaux, Bach en particulier, comme il se doit.

En un mot, il passait la moitié de son temps dans les murs du château...

Un long banc à l'Église, le premier, juste en face de l'autel, était réservé à la famille de Paul.

Une plaque de laiton, étincelante, gravée de lettres gothiques noires, au nom de « Famille Duquesne » était clouée, de façon ostentatoire, sur le dossier du banc, à l'extérieur.

Ainsi, les fidèles qui prenaient place juste derrière ce banc, en connaissaient immédiatement les titulaires exclusifs.

Il est vrai que dans les années 1940, 1950, ne pas assister à la messe du Dimanche, dans ces petits pays, était proprement scandaleux.

La messe du Dimanche matin était donc le lieu de rencontre régulier et privilégié de tout le village, sans exception, toutes classes sociales, tous sexes, tous âges confondus.

Femmes, enfants, nourrissons, vieillards s'y retrouvaient tous, au coude à coude, quoi qu'il arrive, pour écouter le sermon de Monsieur le Curé.

Il était d'usage pour les paysans et les familles modestes de revêtir leurs plus beaux atours, ce qu'ils appelaient eux-mêmes « leurs habits du Dimanche ».

C'était d'ailleurs les mêmes vêtements dont ils étaient vêtus pour leur dernier voyage !

Monsieur le Curé, circonspect, avant l'office, faisait un tour d'horizon, relevant le nom des absents, dont le comportement relevait, à son sens, comme à celui de l'entière communauté, de l'ignominie.

Puis, durant la semaine, il se rendait dans leurs fermes ou leurs maisons, pour leur demander des comptes et les sermonner vertement.

La famille Duquesne, elle-même, rendait des comptes à l'omnipotent Curé Ducharlat.

Lorsque les Duquesne étaient absents du château un Dimanche, pour se rendre à Rouen par exemple, ou encore à Paris, Monsieur le Curé en était dûment avisé et leur banc, même si l'Église était bondée, demeurait respectueusement vide...

C'est ainsi qu'au cours de ses expéditions punitives, il se rendit dans la ferme de la nourrice de Paul, la bonne et douce Madame Magloire.

Là, il put constater de visu, la cause de l'absence de celle-ci à la messe dominicale.

« Excusez-moi Monsieur le Curé » dit la pauvre femme dans un sanglot, toute honteuse d'avoir été vilipendée par l'ecclésiastique.

« Cela me gêne beaucoup de vous dire ça, à vous, un homme de Dieu, mais voyez-vous, voilà que je suis encore en état intéressant et cela me rend malade. Je vomis sans arrêt, chaque matin ».

Or, il se trouve que Albert Magloire, le mari et le futur père de ce nouvel enfant était un fermier du père de Paul.

Monsieur le Curé Ducharlat, quitta la longère Magloire et prit derechef la direction de Beaurepaire.

Il entendait prévenir la maîtresse des lieux dans les plus brefs délais.

Si la bonne femme était enceinte, elle ne pouvait plus allaiter le petit Paul.

Il voulait être sûr que Madame Duquesne ait bien été prévenue de cette nouvelle situation qui changeait sans doute l'objet du contrat de garde...

Quarante-huit heures après, le garde-chasse du château se présentait chez Magloire.

Le petit Paul fut arraché aux bras et à l'affection de sa nourrice qui l'avait pourtant nourri et élevé jusqu'à trois ans.

Ce fut un véritable drame humain : le couple Magloire pleurait dans les bras l'un de l'autre, le petit frère de lait était inconsolable et Paul hurlait « Maman, Maman ! » de toutes ses petites forces.

Il disparut pour toujours dans la voiture où une femme inconnue l'attendait sur la banquette arrière. Une femme qui n'était pas Madame.

Madame Magloire n'eut aucune nouvelle pendant des semaines, des mois, des années.

Elle pensait toujours à son « deuxième petit », comme elle appelait Paul.

Elle éprouvait le besoin d'en parler à son mari, surtout le soir quand elle mettait au lit son fils aîné, le frère de lait de Paul Duquesne.

Puis un jour, par hasard, elle le rencontra au village.

Elle le reconnut immédiatement. Il n'y avait aucun doute !

Il avait gardé la même jolie frimousse, était devenu châtain clair, avait beaucoup grandi.

Il attendait devant l'école, sagement.

Madame Magloire s'avança vers lui les bras tendus « Paul, mon petit, c'est bien toi ? » murmura-t-elle les yeux plein de larmes.

Paul, ne l'a pas reconnue.

Il avait maintenant six ans et n'avait conservé aucun souvenir de sa première enfance chez les Magloire.

Apeuré, il s'enfuit en courant vers une jolie jeune femme, grande, élancée, une magnifique chevelure auburn sagement serrée en gros chignon sur sa nuque...

C'était Lucie !

La bien-aimée, la mère providentielle de Paul !

Ce matin-là, une pauvre paysanne, dans toute l'insignifiance et la modestie de son existence au service de Madame Duquesne, eut le cœur brisé...

CHAPITRE 7

UNE TURBULENTE RENAISSANCE

« Tous vos indicateurs sont enfin au beau fixe, Monsieur Duquesne. Vous revenez de loin... »

Le professeur Pimpernel, géant breton à la chevelure rebelle, malgré la gomina, est jovial mais strict.

Strict dans sa tenue, très classique, strict dans son propos, dont chaque mot, bien à sa place, est parfaitement mesuré, strict dans l'exécution de ses directives.

Avec lui tout est toujours clair : la faculté de médecine interdit ceci ou bien elle autorise cela.

Il n'existe pas de « oui, mais ! » dans la bouche des patients de ce caïd des maladies infectieuses, pas plus qu'il n'en existe dans celle de ses carabins boutonneux.

Paul connaît bien ce grand patron de la médecine qui, au mépris de sa carrière, a préféré quitter les plus grands hôpitaux de Paris, pour se fixer à Rouen », pour se rapprocher de la mer », comme il se plait à le dire.

C'est lui qui l'a sauvé de la méningite contractée au Petit Séminaire.

Il avait accompli sa mission de médecin en ramenant Paul à la vie. Simultanément, il était allé jusqu'au bout de sa mission de santé publique.

En effet, le cas était sérieux : ce type de méningite peut être mortel.

Grâce aux prélèvements effectués sur son patient, par prise de sang et ponction lombaire, le Professeur Pimpernel avait formellement identifié le méningocoque responsable.

Or celui-ci se transmet par voie aérienne, autant dire qu'il est extrêmement contagieux.

Les victimes sont en majorité des adolescents de 10 à 25 ans.

Trop de cas à l'époque demeuraient mortels.

Il fallait donc envisager immédiatement des mesures de protection pour les séminaristes qui avaient été en contact avec Paul, c'est-à-dire, entre les quarante élèves de sa classe et les cinquante élèves de son dortoir, plus, les deux cents élèves du réfectoire, environ soixante-dix à quatre-vingt élèves, dont une vingtaine particulièrement exposés.

Le Professeur Pimpernel s'empressa de contacter le Directeur du Petit Séminaire, lui édictant les mesures à prendre. Il s'agissait en réalité d'une véritable procédure, à savoir :

1. Retrouver tous les élèves qui avaient été en contact rapproché avec Paul, puis leur faire subir un contrôle médical et, enfin, leur faire prendre un traitement préventif.
2. Aviser toutes les familles du Petit Séminaire et organiser immédiatement l'évacuation des élèves.
3. Inviter toutes les familles des élèves à consulter un médecin à la moindre alerte et à surveiller de près leurs autres enfants adolescents.
4. Soumettre absolument tout le personnel à un examen médical de contrôle.

5. Évacuer la majeure partie du personnel
6. Faire désinfecter tout le Petit Séminaire
7. Fermer l'établissement, après désinfection, pendant une période de 10 jours.

Monsieur l'Abbé Resnard de Morcef, sans un mot, avait écouté les instructions quasi militaires du médecin.

Celles-ci lui furent confirmées par courrier recommandé AR sous quarante-huit heures.

Quand le Professeur Pimpernel s'était enquis de savoir si d'autres cas s'étaient déclarés à l'institution, le Directeur de Morcef s'était montré extrêmement évasif :

« Vous savez Docteur, j'ai quatre cents pensionnaires à peu près trois cent soixante jours sur trois cent soixante-cinq. J'ai en plus un personnel nombreux, de plus de cinquante personnes.

Dans des groupes d'une telle importance en nombre, vous savez, il y en a toujours un ou deux qui toussent, sont enrhumés, un ou deux qui ont mal à la tête ou au ventre.

Je ne saurais vous dire...

En tout cas, personne n'est tombé en syncope comme Monsieur Duquesne » avait ajouté l'Abbé pour clore cette conversation embarrassante.

Paul et ses proches n'ont jamais su ce qui s'était passé au Petit Séminaire, après son évacuation vers l'hôpital de Rouen.

Ses parents s'étaient-ils renseignés pour augmenter ses chances de survie et celles de ses camarades ?

Paul n'en a aucune idée.

Une lourde omertà pesait sur le sujet, rendant muets les élèves, leurs parents, les membres du personnel mais aussi l'évêché.

En revanche, Monsieur le Curé Ducharlat, dévoila par une maladresse, s'être rendu au Petit Séminaire cinq ou six jours après l'évacuation de Paul : aucune mesure de santé n'avait été prise. Les cours étaient normalement assurés.

Seuls trois ou quatre malades avaient été, semble-t-il renvoyés chez eux...

Si le professeur Pimpernel ne put percer le secret d'une éventuelle contagion de méningite au sein du Petit Séminaire, il dévoila une autre de ses lacunes, également très importante.

Il affirma à Paul que les complications dont il avait été victime, après cette méningite gravissime, étaient la conséquence d'une mauvaise nutrition prolongée : la quantité donnée aux élèves était convenable, en revanche une forte carence en protéines animales était à déplorer avec une certitude scientifique.

Les pensionnaires ne mangeaient pas assez de viande rouge et blanche, de poisson. Ils étaient nourris de haricots, de pain, de quelques maigres charcuteries, de lait, de fromage maigre.

En résumé, ils étaient nourris à l'économie...

Paul découvrait alors que, non seulement ces dix ans d'enfer auprès des religieux, lui

avaient volé son enfance et sa joie, mais également sa santé...

« Compte tenu de la probable malnutrition dont vous avez été victime durant votre enfance, j'ai le regret de vous confirmer que vous présentez une légère dégénérescence du péricarde »

annonce le Professeur Pimpernel d'un ton solennel.

« Vous êtes jeune et ne devriez pas avoir de problème tout de suite. Toutefois, ce problème est à prendre très au sérieux. Vous devrez passer un examen cardiologique tous les deux ou trois ans, durant toute votre vie, sans faute ! »

Paul n'était pas affecté par cette annonce. Après ce qu'il venait de vivre, un avenir radieux s'ouvrait devant lui.

Son père l'avait fait inscrire dans une école d'ingénieur à Paris...

Peu de temps après avoir refusé à sa mère de retourner au Petit Séminaire, Paul quitta Rouen pour Paris.

Pendant deux ans, il logea chez une tante par alliance.

Cette personne, que Paul n'avait jamais rencontrée jusqu'alors, était apparentée à son grand-père belge, Dick Kuipers, autrement dit, le père de sa mère.

Paul ne fut pas étonné de trouver le gîte et le couvert chez cette inconnue.

Il avait toujours été éloigné de ses parents. Il était donc naturel qu'il ne connaisse pas leur famille.

D'autre part, les parents de Paul s'étaient toujours montrés, remarquablement opportunistes : cette personne leur était apparentée.

Elle habitait dans le XIII^{ème} arrondissement, près du Cnam où il suivait ses cours. En conséquence, elle était toute désignée pour recevoir leur fils.

Il est également probable qu'elle ait perçu une rémunération pour assurer cette pension complète...

Paul, qui a oublié jusqu'à son prénom, a conservé juste les bons souvenirs.

Cette tante était mariée avec un arménien. Ce dernier fabriquait des chaussures, dans la plus pure tradition artisanale de son pays. Il avait du talent, beaucoup de bonnes idées et créait ainsi des modèles à la fois fins, d'une grande classe et modernes.

Généreux, au moment du départ de Paul, il avait tenu à lui offrir une paire de ses créations originales et uniques.

Tous deux âgés d'une petite cinquantaine étaient très hospitaliers. Apparemment, ils étaient contents de recevoir leur « neveu » inconnu.

Ils mirent à la disposition de Paul, une belle chambre confortable, se montrant avec lui, particulièrement prévenants et charmants.

Toutefois, cette tante, qui connaissait bien Nancy, ne cachait pas, devant Paul, toute l'antipathie qu'elle lui vouait.

Souvent, le soir, pour le dîner, elle se mettait à raconter mille et une anecdotes, à propos de

la mère de Paul, plus exactement, à propos de ses mauvaises actions et ses méchancetés dans sa famille pendant sa jeunesse.

L'étudiant se bornait à sourire.

À vrai dire, il aurait été profondément surpris, d'apprendre que sa mère avait pu être une petite fille, puis une jeune fille douce et gentille.

En écoutant ces histoires de famille d'une autre époque, Paul découvrait une Nancy moins autoritaire, moins arrogante, plus gauche aussi, moins affirmée en définitive, mais une jeune fille sournoise, individualiste, ne reculant déjà à l'époque, devant rien, pour parvenir à ses fins.

Paul, ivre de liberté, découvrait le mystérieux Paris, qu'il ne connaissait pas, se faisait deux ou trois bons amis, sans pour autant négliger ses études.

Il mettait les bouchées doubles, pour rattraper le retard qu'il avait accumulé pendant son année de convalescence.

Le cauchemar du Petit Séminaire s'était éloigné. Ses fantômes hideux avec lui.

Il était désormais un étudiant sérieux, équilibré, normal. Il avait repris le goût de vivre, d'entreprendre.

Il se sentait des ailes, avait de nombreux projets.

Une fois ses études terminées, Paul, dut sacrifier à ses obligations militaires.

À l'époque, le service militaire durait une éternité !

De quatorze à vingt-huit mois suivant le corps d'armée.

Il intégra l'Armée de l'Air et fut mobilisé en Algérie pendant quatorze mois.

C'était en 1963.

Cette période dans l'armée fut une contrainte de plus, avant d'aborder la vraie vie.

Paul ne démontra aucune inclination particulière pour la carrière militaire, malgré sa qualification d'ingénieur.

Pourtant, risquer sa vie en Algérie, ajouté à la rigueur de la discipline militaire, parut à Paul bien plus agréable que son séjour au Petit Séminaire en Haute Normandie.

Sa période sous les drapeaux terminée, il fut démobilisé par l'Armée de l'Air à Orange, au début de l'année 1964.

Il avait vingt et un ans, était plein de rêves, d'idées et surtout, était bien décidé à réussir sa vie, après son enfance massacrée.

Avant de retourner à Rouen où son père l'attendait, il décida de s'accorder un temps mort.

Le temps de l'indépendance étant arrivé.

Du moins, c'est ce que Paul pensait. Orange, cette si jolie ville aux décors et aux odeurs si éloignés de ceux de sa Normandie natale, lui plaisait tellement.

Il y séjourna trois mois, avant de plier bagage à regret, pour rentrer au bercail.

Son père, en effet, le rappelait à Rouen.

Dans le train qui le ramenait en Haute-Normandie, Paul ne se doutait pas que son avenir proche allait être totalement bouleversé et que les événements qui allaient se produire, changeraient sa vie...

Ses parents avaient en effet, chacun de leur côté des projets pour lui.

Sa mère veilla à le marier à la jeune Sarah dans les plus brefs délais.

Leur première rencontre eut lieu en Mai 1964, le mois de son retour. Les bans furent publiés dès le mois suivant.

Le mariage devait avoir lieu en Août 1964.

Dans le même temps, Charles Duquesne, proposa à son fils, de travailler pour lui au sein de son entreprise.

Paul accepta le poste, sans hésiter.

À partir de ce moment, Charles Duquesne confia à son fils des responsabilités sensibles au sein d'une société, qu'il avait créée après la fin de la guerre à Rouen.

Avec son sens inné des affaires, Charles Duquesne, juste après la seconde guerre mondiale, avait eu l'idée de monter une entreprise de déconstruction navale.

Il achetait de vieux bâtiments, des vaisseaux réformés ou sinistrés par la guerre, les faisaient mettre en pièces par ses ouvriers et techniciens, puis récupérait tous les métaux, qu'il revendait ensuite au meilleur cours.

Il réalisait ainsi de juteux bénéfices, tant le pays manquait de fer, d'acier, en résumé, de métaux lourds, à cette époque.

La guerre et l'Occupant avaient laissé la France exsangue.

Paul, totalement inexpérimenté, se vit confier toute la partie en amont de la société, c'est-à-dire l'achat des bâtiments à démonter.

Sa mission consistait à trouver des bateaux, des bâtiments, toutes infrastructures détruites et à vendre, puis à négocier leur vente au meilleur prix.

Parallèlement, il lui fallait aussi entretenir l'image de la Société auprès des différents intervenants.

Malgré quelques légères maladresses au tout début, Paul se sentit très vite à l'aise dans ce métier. Il avait pris soin de collecter toutes les informations utiles, relatives aux usages commerciaux dans les chantiers navals de Haute Normandie.

Son titre d'ingénieur lui conférait immédiatement une certaine aura auprès de ses fournisseurs, ainsi qu'une prééminence par rapport à ses concurrents.

C'est ainsi qu'en quelques semaines seulement, bien que parfaitement inconnu de ce milieu industriel, avec néanmoins pour notoriété le nom de Duquesne, il parvint à réaliser de beaux contrats.

Bien entendu, ces bons résultats lui donnèrent confiance.

Il se sentait utile et professionnel. Ses succès l'encourageaient à travailler encore davantage, ce qui, somme toute, était une bonne chose pour la Société de son père.

Ses collègues le félicitaient : « Votre père va être fier ! Vous êtes digne de lui : nous avons de la chance de vous avoir avec nous ! » lui disait-on.

Flatté par cette reconnaissance générale, Paul s'étonnait de voir son père indifférent à ses résultats.

Un jour, il pensa qu'il devrait avoir le courage de lui en parler...

La rage de son père était palpable.

Il lui fallait se rendre à l'évidence : il enrichirait son père d'une manière inespérée, pourtant, en aucun cas son père ne le récompenserait soit par un salaire convenable, soit par un mot d'encouragement.

Paul était logé dans la vaste et vieille maison paternelle de Rouen où il avait retrouvé sa belle chambre, la première de sa vie...

Son père, lors de la signature de son contrat de travail, lui avait précisé :

« J'attends beaucoup de toi. En tout cas, plus de toi que des autres.

Tu as fait des études que j'ai payées.

C'est la raison pour laquelle je te donne un poste à responsabilité, immédiatement, malgré ton âge.

Moi, je vais me recentrer sur la revente des métaux.

Je te donne le salaire minimum, parce que tu n'as jamais travaillé et que tu ne connais pas ce milieu industriel.

Estime-toi heureux, parce que tu es logé et nourri chez moi

Si cela ne fonctionne pas ou pas bien, je te colle derrière un chalumeau au découpage des coques de navire ! »

Paul avait accepté de relever le défi avec sérénité.

Les dix ans de Petit Séminaire lui avaient appris à quel point il était capable de se dépasser. En résumé, il se sentait confiant. Il pensait pouvoir réussir dans cet environnement industriel.

Toutefois, ce qu'il n'avait pas prévu, pas plus que son père d'ailleurs, c'est qu'il réussirait aussi vite et aussi fort, au point de supplanter son propre père !

En seulement quelques semaines, l'élève dépassait son maître, Charles Duquesne gêné par un tel succès en prit ombrage.

Son ego était blessé par ce fils qu'il n'avait jamais considéré et que, brutalement, il découvrait, sous un jour inattendu.

Au fond de lui, il était obligé d'en convenir : il avait l'étoffe d'un homme d'affaires, comme sa mère, comme lui, bien plus que les autres enfants de la maison...

Le séminaire ne lui avait rien enlevé !

Paul opta pour la prudence. Profil bas.

Charles Duquesne était avant tout un patron, dur, acerbe, exigeant.

Un patron autocrate de l'ère préindustrielle.

Il n'était pas homme à dorloter ses collaborateurs, à leur passer la main dans le dos à la moindre réussite.

Au contraire : « Réussir, c'est faire le boulot pour lequel je vous paye ! » claironnait-il en traversant ses ateliers.

Il ne supporta pas la leçon de charisme et de talent que lui infligeait son fils, ce petit avorton de vingt-et-un ans, qui n'avait découvert cet horizon professionnel que depuis quelques mois, tandis qu'il avait vingt-ans de métier !

À l'évidence, Charles Duquesne ne disposait pas de la construction personnelle nécessaire pour s'adapter à une telle situation. Il ne fut pas capable de l'accepter, capable, comme tout père qui se respecte, d'être fier de ce fils qui le dépassait à la fois en compétence et en efficience.

Au contraire, il le vit comme un concurrent qu'il se mit à jalouser, à détester peut-être...

L'ambiance devint rapidement irrespirable tant à la Société qu'à Rouen, qu'en famille.

Charles insultait son fils en public :

« Vous les ingénieurs, vous êtes des cons ! » disait-il régulièrement à Paul, en se tapant sur le ventre et en se forçant à hurler de rire...

Il l'insultait parce qu'il n'avait rien d'autre à lui dire pour justifier son infériorité manifeste.

Bien évidemment tous les marchés passés par Paul, tous ses contrats, faisaient l'objet de critiques acerbes, de remises en cause permanentes, le tout dans un climat de suspicion indescriptible.

Paul, ayant parfaitement analysé les causes profondes du comportement inadmissible de son père, prenait son mal en patience. Il savait qu'à moyen terme, il devrait quitter son père et sa société pour faire sa propre vie, loin de ce « panier de crabes » familial.

La mère de Paul, s'associait à son mari pour humilier un peu plus leur fils, le rabaisser.

Dans le même temps, Nancy préparait le mariage de son fils avec Sarah.

Dès qu'elle comprit que les jeunes gens accepteraient de se marier, dès la publication des bans, deux mois avant la date du mariage, son objectif atteint, elle n'eut pas le bon goût d'attendre la date du mariage, pour se montrer sous son vrai jour.

Elle se montrait parfaitement désagréable, voire insultante avec Sarah.

La pauvre jeune fille, d'un naturel timide et qui ne méritait, en aucun cas, les reproches acerbes de sa future belle-mère, était totalement déstabilisée...

Cette attitude ajoutait au mauvais climat familial.

Paul et Sarah étaient si mal à l'aise, qu'ils décidèrent de quitter le plus vite possible, ces deux personnages acariâtres.

C'est ainsi que le jour de leur mariage, Paul remit sa démission à son père.

Le soir même, les jeunes mariés quittaient sans regret et sans retour la Haute Normandie.

Laissant sur place tous leurs cadeaux de mariage, avec, en poche, seulement de quoi vivre quelques jours à l'hôtel, ils prirent le train en direction du Sud de la France

Une page était tournée.

La vie s'offrait à eux, difficile mais probablement heureuse...

À Montpellier, le soleil chaud du mois d'Août les fit cligner des yeux.

Sarah et Paul n'avaient pas encore connu de moment d'intimité.

En sortant de la gare, ils louèrent une chambre dans un hôtel modeste.

Sarah, assise sur le bord du lit de cette chambre impersonnelle et un peu sordide, souriait, heureuse...

Paul se sentit fort : il avait pris son destin en main, entraînant Sarah à sa suite.

Enfin le destin lui donnait tout ce dont il avait toujours rêvé : la liberté et l'amour !

Du moins, le supposait-il !

CHAPITRE 8

DE NOUVEAUX HORIZONS

Des quelques années qui suivirent son mariage, Paul n'en retira que peu de satisfaction.

En effet, il aimait Sarah, mais il s'aperçut très vite que vivre avec elle était un fardeau et qu'il n'était pas vraiment heureux. Des prémices d'idées de divorce germèrent très rapidement dans son esprit. Il continuait cependant à faire contre mauvaise fortune, bon cœur et la vie continua ainsi pendant plusieurs années. Le seul évènement qui lui apporta un grand bonheur fut la naissance de David en 1965. Les moments passés avec ce bébé « son » bébé,

puis petit garçon, lui permettaient de compenser le peu d'intérêt de ces différents postes d'ingénieur qu'il exerça successivement dans deux grandes sociétés de la région.

Enfin en 1970, Paul trouva un nouveau travail dans une société d'import/export dans le domaine de la mode répondant à ses attentes. À l'âge de 27 ans, son diplôme d'ingénieur ne lui était d'aucune utilité pour l'exercice de sa fonction de Directeur commercial, mais un nouveau challenge s'offrait à lui. Son patron, du même âge, lui accordait toute sa confiance et une amitié pleine de respect s'établit entre eux deux. Paul put enfin s'adonner à son travail dans une ambiance sereine ; ce qu'il n'avait jamais connu par le passé. Entre les voyages au siège social à Paris et les achats en Europe et au Moyen-Orient dont il était responsable, il voyageait beaucoup et rentrait à Castignargues, seulement le week-end.

Cependant un jour, après quatre ans pendant lesquels Paul travailla énormément, mais avec un plaisir quotidien, son jeune patron et ami disparut d'une façon tragique et cette belle aventure cessa.

À ce moment-là, Paul décida de se mettre à son compte. Il avait les connaissances suffisantes et donc se lancer seul lui apparut comme une évidence. Il continuerait à

faire de l'import/export en prêt-à-porter et cela lui permettrait d'approvisionner les boutiques qu'il avait créées. En effet, en 1967, il avait ouvert à la demande de Sarah, un premier magasin de vêtements de luxe dans un joli passage couvert. Sarah était heureuse et

dans son élément, dans ce rôle de patronne, vendeuse, gestionnaire. Ce fut sans doute la raison pour laquelle Paul n'hésita pas à créer les suivants, allant jusqu'à sept magasins en 1975.

François, qui était resté bien silencieux, écoutant presque religieusement son ami, sourit et se permit d'interrompre Paul : « N'était-ce pas logique que tu te retrouves dans le prêt-à-porter et possèdes plusieurs magasins ? Si je me souviens bien, ta mère avait eu, elle aussi un magasin, si ce n'est de vêtements, mais de chapeaux ! Il faut dire qu'à l'époque,

le chapeau faisait partie intégrante de la tenue d'une femme. C'est certainement la raison qui l'avait poussée à choisir cet accessoire. Mais tu vois, même si tu dis n'avoir rien de commun avec ta mère (et je ne veux surtout pas apporter cette confusion supplémentaire, presque trop facile, dans ton esprit) tu es presque retombé dans le même secteur ! »

Paul n'avait jamais vu les choses sous cet angle. C'est à la demande de Sarah qu'il avait créé ces boutiques. Il ne se souvenait pas lui avoir raconté cet épisode de la vie de sa mère. Il

était très à l'aise dans le milieu de la mode, mais son court passé professionnel, lui avait déjà démontré qu'il pouvait réussir dans bien d'autres domaines. Non, non, il ne se laisserait pas entraîner sur ce terrain. Il n'avait rien et ne voulait rien avoir de commun avec sa mère (peut-être aurait-il dû continuer les séances avec ce cher Docteur Tarage !)

« D'ailleurs, répondit-il à François, cette boulimie de création ne s'était par arrêtée aux magasins. En 1970, j'avais aussi acheté un beau terrain à Castignargues afin d'y construire une maison. Je crois que mon désir de créer et d'enraciner ma famille avait été plus fort que l'insatisfaction ressentie dans ma vie privée ». Là, Paul s'aperçut qu'il avait été trop bavard ou tout du moins qu'il abordait un sujet dont il n'avait pas encore beaucoup parlé à François.

En effet, il ne lui avait pas vraiment avoué que, pendant ces nombreuses années, sa vie professionnelle, très épanouissante, compensait avec une vie personnelle de plus en plus insatisfaisante. Il avait déjà abordé, plusieurs fois, le sujet du divorce avec Sarah qui le refusait catégoriquement. Elle ne voulait pas qu'il la quitte. De son côté, il n'eut jamais le courage de partir, ayant le sentiment de l'abandonner et ne pouvant pas assumer celui-ci. De cette situation chaotique, terne et sans réel bonheur pour Paul, naquit Cécile le 21 mars 1974. Ce deuxième enfant, comme le premier, apporta beaucoup de joie à Paul. Malgré la différence d'âge entre ses deux enfants, il espérait que leur relation serait pleine d'amour, de complicité. À la naissance de Cécile, le sentiment de solitude éprouvé pendant toutes ses années de séminaires imposées par sa mère, lui revint une fraction de seconde. Paul se fit une promesse « il ferait le maximum pour être proche de ses enfants ». Il ne savait pas que les futurs événements n'allaient pas toujours l'aider à tenir cette promesse, mais il se jura d'établir entre eux trois une réelle connivence et... surtout, de créer ce qu'il n'avait jamais connu avec ses parents.

Ses parents qui revenaient dans sa vie, de temps en temps, sans qu'il ne sache vraiment pourquoi. Deux faits lui revinrent en mémoire et il prit le temps de les raconter à

François. Qu'allait penser de lui, mais surtout de sa famille, cet ami pour qui, bientôt, il n'aurait plus aucun secret.

Pour des raisons qui lui ont été toujours inconnues, ses parents avaient vendu en 1976 une partie de leurs biens en Normandie. » Mais, pour moi, vois-tu, la question a plutôt été POURQUOI ils m'avaient donné, suite à cette vente, la somme de 17 000 francs... de l'époque (ce qui était important). Je n'ai jamais su aussi si la totalité de la somme avait été répartie entre tous leurs enfants, ni comment. En effet, ils avaient toujours montré, aussi bien l'un que l'autre, de fortes différences entre leurs enfants respectifs ou communs, que je peux tout imaginer. De plus, l'argent a toujours permis à ma mère d'étaler son niveau social

vis-à-vis des autres, elle préférait de loin le dépenser elle-même plutôt que de le donner. Ce don a toujours été un grand mystère pour moi ! Malgré tout, vois-tu, j'ai tiré profit

de celui-ci en achetant un terrain que j'ai mis au nom de mon fils. Et tu le croiras, si tu veux,

ce terrain où j'ai bâti une maison, eh bien, mes parents en ont profité.

En effet, en 1977, après de longues années de silence, sa mère lui avait téléphoné pour l'informer que son père avait été opéré d'un cancer des poumons et que le Docteur lui conseillait de venir dans le sud pour sa convalescence. Elle l'assura que si cela n'avait pas été un conseil médical, jamais elle ne se serait tournée vers lui. Comment avait-elle su que Paul

venait de finir une maison qu'il souhaitait mettre en location, contrairement à la première qu'il avait également faite à Castignargues et qu'il habitait depuis quelques années avec Sarah ? Sa mère ayant toujours su manipuler avec habileté les gens, les quelques liens qu'il entretenait avec certains membres de la famille devaient être utilisés comme source, pensa-t-il. Mais malgré le passif de leurs relations, il ne se voyait pas leur refuser son aide. Paul accepta donc qu'ils viennent, quelque temps, se reposer dans cette villa. Aurait-il agi de même s'il avait su qu'ils s'installeraient définitivement ? Sa naïveté, que peut-être certains nommeraient d'une façon différente, le surprit lui-même. Et c'est ainsi que ses parents descendirent dans le sud, accompagnés de Bertrand, le dernier garçon dont sa mère s'était octroyée la garde. Ce garçon, qui bien des années plus tard, recroiserait son chemin et l'entraînerait dans une aventure où la confiance de Paul serait mise à dure épreuve. En effet, après avoir trahi ses parents, il réapparaîtrait auprès de Paul, tel un agneau cherchant un abri, pour devenir quelques années plus tard, le loup semant la panique dans la bergerie. Insidieusement, Bertrand passerait du brave garçon au vampire assoiffé.

« Tu vois, reprit Paul, heureusement, ou malheureusement, la vie ne nous donne pas toujours de signes prémonitoires. C'est dommage, car là, j'en aurais eu un réel besoin ».

Entre temps, ses affaires marchant bien, Paul chercha à investir et se mit à la recherche d'une société à acheter. On lui proposa une imprimerie à Cavaillon, ce qui lui permettait d'allier son amour de la lecture avec une nouvelle, et complémentaire, activité professionnelle. Cette imprimerie, spécialisée dans l'édition de livres historiques et autres fascicules territoriaux lui apparut comme une bouffée d'oxygène dans sa vie personnelle très troublée.

Il y passait de nombreuses heures... comme avec une maîtresse.

Et c'est là que cette image devint réalité, sans que Paul l'ait cherché.

En effet, dès qu'il rencontra Alexia, il en devint fol amoureux. Alexia qui, de par sa personnalité, avait su, malgré son jeune âge, se faire accepter par ses autres collègues, lui était devenue indispensable. Il admirait ce qu'elle était. Son habileté artistique l'aidait dans son travail, et que ce soit dans le montage, ou au réglage des OFFSETS, rien ne l'arrêtait. Sa joie de vivre, son côté sportif représentaient tout ce dont Paul avait toujours rêvé trouver en une femme. Cet attrait ressenti ne fut, au début, que professionnel. Paul n'imaginait rien de plus, ou alors ne voulait-il pas tout simplement que les choses aillent plus loin. Mais un jour, il eut le courage de se dire la vérité. Il ne voulait pas que quelque chose se passe entre lui et Alexia avant d'en avoir parlé à Sarah. De retour à la maison, il parla à Sarah de cette rencontre. Il lui expliqua ne pas vouloir qu'elle le cherche un soir... alors qu'il n'était pas rentré. Et là, quelle ne fut pas sa surprise, d'entendre Sarah lui donner presque sa bénédiction, disant même qu'il pouvait amener cette personne afin qu'elle la rencontre et même... Qu'ils pouvaient vivre ensemble ici, chez eux.

Aussi surprenant que cela soit, Paul a donc présenté Alexia à Sarah. Immédiatement, le courant passa entre les deux femmes et Alexia vint s'installer dans leur maison. Ils passaient beaucoup de temps tous ensemble, se baignant dans la piscine, dinant certains soirs. Alexia s'occupait de David et Cécile et cette vie semblait convenir à Sarah. Tout aurait pu donc être parfait, mais Paul ne put accepter cette situation incongrue très longtemps. Un mois à peine

s'était écoulé qu'il informa Sarah de sa décision d'aller vivre en Aix avec Alexia. Il l'assura qu'elle pouvait garder la maison aussi longtemps qu'elle le voudrait, qu'elle continuerait à s'occuper de ses magasins qu'il lui avait créés. Face à ce tourbillon d'informations, et malgré sa nouvelle demande, Sarah adressa à Paul un refus catégorique de divorcer.

Et leur nouvelle vie commença. Paul et Sarah se voyaient de temps en temps pour parler des magasins qu'ils avaient en commun et qu'elle gérait. Alexia continuait son travail à l'imprimerie, s'organisant pour accompagner Paul à l'aéroport et revenir le chercher lors de ses nombreux voyages professionnels.

Paul était heureux. Il arrivait enfin à trouver un équilibre entre sa vie professionnelle qui lui avait toujours apporté beaucoup de satisfaction et sa vie personnelle, enrichie par sa relation avec Alexia.

Hélas, cette vie « presque » normale prit fin soudainement. En 1976, Paul, de retour prématuré d'Athènes, voulut faire une surprise à Alexia. Il prit donc un taxi de l'aéroport pour rentrer directement à l'appartement. Là, il eut l'impression que le ciel lui tombait sur la tête. Alexia se trouvait dans leur lit avec un homme. Accablé de douleur, en colère, Paul referma la porte, quitta l'appartement et n'y revint jamais.

Cet épisode mit fin aux années de bonheur avec Alexia. Pendant trois ans, il eut toutes les peines du monde à freiner, adoucir sa douleur. Les parents d'Alexia venaient le voir, lui demandant de la pardonner, de revenir. Paul ne pouvait pas. Il souffrait. Son amour sans limites, son idéal, tout ce en quoi il croyait, s'étaient écroulés en cet instant précis. Il avait été trahi et ne pouvait pas pardonner. Cet homme, toujours prêt à relever des défis, à se battre, baissait les bras. Subissant une énorme dépression, Paul fut suivi pendant de nombreux mois par un psychanalyste. Pendant cette même période, Sarah fut très présente, le soutenant, n'émettant jamais ouvertement de critiques ou de remarques sur Alexia ou sur ce qui s'était passé. Est-ce en raison du comportement de celle-ci ou en raison de sa propre faiblesse, Paul retourna vivre avec Sarah.

Paul, bien que toujours très blessé au fond de son cœur, décida de changer de vie. Ces trois années passées à panser sa blessure n'avaient pas été inutiles, car un jour, le besoin d'agir revint enfin. Il vendit l'imprimerie, les magasins, mit en location la villa de Castignargues qu'ils habitaient et partit vivre à Lyon où un ancien de ses clients lui avait proposé la Direction d'une entreprise de fournitures pour la mode et accessoires. Sarah et les enfants vinrent avec lui. Ils trouvèrent à louer une magnifique maison de Maître à Vienne et là, tous ensemble, ils vécurent une nouvelle tranche de vie. Sarah travaillait dans la même société, et était parfaitement satisfaite de son poste dans lequel elle pouvait exercer les connaissances juridiques précédemment acquises.

Le travail avait toujours été un moteur pour Paul. Il se jeta à corps perdu dans ce nouveau challenge, continuant les voyages à l'étranger pour approvisionner cette nouvelle société, mais également sa propre société d'import/export qu'il avait conservée. Ses nouveaux employeurs le savaient et il n'y eut jamais aucun problème ni aucun conflit d'intérêts. En deux ans, l'affaire prospéra, quintuplant son chiffre d'affaires et embauchant des personnes supplémentaires.

Très souvent, Paul repensait à son père. Il s'imaginait comme dans toute famille, racontant ses affaires, l'évolution de celles-ci, ses voyages. À cette époque-là, il ne se figurait pas que sa boulimie de travail, sa soif de réussite et... de gain d'argent venaient de cette relation filiale vide de reconnaissance de sa propre valeur. Alors, le sentiment de solitude qu'il avait éprouvé au séminaire remontait à la surface, lui enserrant à nouveau les tripes. Toute sa vie serait marquée par cette jeunesse sans amour et il ne savait pas s'il arriverait à s'en libérer totalement. Pendant un temps, Alexia avait réussi à combler ce vide. Sa joie de vivre avait presque réussi à lui faire croire que lui aussi pouvait être heureux et surtout « être aimé ».

De son amour déçu, il ne parlait plus, mais il y pensait tous les jours. Les enfants paraissaient heureux, un semblant de vie de famille s'était établi. Ils sortaient comme un couple normal, allant au restaurant, au théâtre, rendaient visite à ses Parents à Castignargues de temps en temps.

Paul vivait et regardait cette vie... Comme si cela n'était pas la sienne. Il avançait.

Bien que ses relations avec ses parents soient toujours aussi complexes, il réussit à leur acheter une de leurs maisons située à quelques kilomètres d'Étretat. Plusieurs conversations musclées durent avoir lieu avant que Paul ne pût signer l'acte d'achat et s'acquitter du montant accepté auprès d'un notaire de Lyon. Paul ne comprit jamais pourquoi ses parents avaient été aussi difficiles à convaincre de lui vendre cette maison. En effet, pendant toute cette période de négociation, il avait eu clairement le sentiment qu'ils auraient préféré que cela soit le cousin qui l'avait fortuitement informé de cette mise en vente, qui en devint le propriétaire.

Une nouvelle fois, il réalisa que toute sa vie durant, les relations entre lui et ses parents avaient été et seraient toujours établies sur des non-dits, des mensonges, des situations scabreuses.

Heureusement, Paul trouvait dans sa vie professionnelle toujours autant de satisfaction. Il voyageait beaucoup au Moyen-Orient et en Grèce, rencontrait énormément de personnes très intéressantes. Certaines de ces relations se transformaient en véritable amitié et il passait d'excellents moments pendant ces voyages. C'est ainsi qu'il rencontra en Grèce, un couple qui allait, sans qu'il s'en doute, le pousser, le stimuler, l'aider à créer une nouvelle activité. Lui qui, pendant deux ans, avait été d'une sagesse presque monacale dans sa vie professionnelle, allait reprendre la voie de la création. Une nouvelle aventure s'offrait à lui et l'excitation de celle-ci le faisait revivre.

Paul aimait ces diners où il était très régulièrement convié. Là, il y retrouvait ses interlocuteurs habituels avec qui il faisait des affaires, mais également des personnes complètement étrangères à son activité professionnelle. Que de plaisir il retirait de ces contacts et conversations animées !

Que dire d'Agathe et Georges Papadopoulos, si ce n'est que Madame était une des dirigeantes de la Banque Nationale de Grèce, mais également Présidente du Crédit Agricole Grec. Quant à son mari, la diversité ne lui faisait pas peur. Il dirigeait différentes sociétés liées

à la mode, mais aussi des usines de fabrication, une cimenterie et même une source dont les bouteilles portaient le visage de sa femme en publicité. Il n'hésitait jamais à se lancer dans un projet supplémentaire. C'est donc tout naturellement que lors d'une autre rencontre, après avoir pris connaissance du cursus de Paul, il lui dit : « eh bien, Paul, il est peut-être temps de mettre à profit ton diplôme d'ingénieur et ton savoir-faire dans la construction. Dans notre pays, nous avons besoin de serres. Réfléchis, fais-nous un projet ! »

À cet instant, une nouvelle aventure commença. En plus de ses propres activités professionnelles, Paul réfléchissait, ébauchait des plans, s'entretenait avec divers interlocuteurs, cherchant à connaître et à comprendre les impératifs et contraintes liés à ces constructions. Il se devait de rédiger un cahier des charges complet afin d'être certain de la faisabilité de ce projet qui lui tenait très à cœur.

Pendant toute cette période, Paul réalisa à nouveau, à quel point il avait besoin de s'occuper l'esprit afin d'oublier Alexia à qui il pensait toujours, mais surtout combien l'établissement d'une confiance avec ses partenaires lui était nécessaire pour s'épanouir. Ce sentiment primordial pour son équilibre et la sympathie qui s'était développée entre lui, Agathe et Georges le motivaient énormément.

Après plusieurs présentations, le cahier des charges définitif fut établi et Paul créa un prototype qui fut accepté.

Une fois encore, Paul prit son destin en mains. Il démissionna de la Société de prêt-à-porter à Lyon, dont il était devenu un des piliers en peu de temps. Cependant, il n'eut aucun complexe vis-à-vis de son employeur qu'il avait toujours prévenu que sa venue et son aide ne seraient que temporaires.

« La vie n'est-elle pas faite que de hasard, François ? J'en suis personnellement persuadé. Qui aurait pu me dire que du prêt-à-porter, je passerais à la construction de serres ! »

Paul ne le savait pas encore, mais cette nouvelle tranche de vie allait lui permettre de refermer définitivement la porte sur le fantôme de son amour déçu. Il n'oublierait jamais

Alexia, mais cette douleur lancinante ressentie chaque jour allait le quitter et il arriverait, petit à petit, à combler ce vide béant laissé par sa trahison.

Et la course aux terrains ou usines désaffectées commença.

Un jour, Paul reçut un appel téléphonique du Maire d'une petite commune du Centre de la France :

« J'ai appris par Monsieur le Préfet que vous étiez à la recherche d'une usine désaffectée dans le but d'y installer une fabrication de serres. Je pense avoir ce qu'il vous faut dans ma petite ville de Lempdes. »

Et en effet, quelle ne fut pas la surprise de Paul, lors de la visite qu'il fit sur place, deux jours plus tard. Cette ancienne usine de métallurgie correspondait exactement à ce qu'il recherchait, aussi bien en situation géographique qu'en surface exploitable. Il comprit

également très vite l'intérêt suscité par son installation auprès de tous ses interlocuteurs, allant du Maire jusqu'au plus haut échelon de la hiérarchie de l'administration de la région.

Déjà à cette époque, ce coin de la France profonde était à la recherche d'industries nouvelles. L'agriculture, secteur essentiel de son économie, avait besoin d'être épaulée par d'autres afin de permettre aux habitants de trouver du travail et de continuer à y vivre.

Pour ces différentes raisons, Paul reçut un pont d'or qui lui permit de démarrer sa nouvelle activité dans de très bonnes conditions.

Ensuite, tout s'enchaîna très vite. Sarah qui avait, elle aussi, démissionné de la Société lyonnaise vint le rejoindre à Lempdes où ils trouvèrent très facilement une ancienne bergerie à faire rénover. Dans ce nouveau cocon, une vie « presque » normale s'organisa à nouveau où petit à petit, Paul retrouva une sorte d'équilibre entre cette vie familiale « toujours fragile » et cette vie professionnelle survoltée.

Entre deux voyages, il s'occupait de ses enfants, essayant de tisser avec eux ce lien qui lui avait toujours manqué avec ses parents. Sarah était là aussi, présente, ne semblant pas souffrir de cette vie très provinciale. Lempdes, petite ville charmante au demeurant, ne pouvait quand même pas offrir l'animation et les attractions de Vienne. Cependant, elle avait réussi à développer un petit réseau d'amis et semblait apprécier sa nouvelle vie.

Investi à 150 % dans son travail, Paul ne vit pas passer les années qui suivirent le démarrage de l'usine. L'activité devint très florissante. Il faut dire qu'il ne ménagea pas sa peine. En complément de son rôle de Directeur, il était seul à s'occuper du développement commercial. C'est ainsi qu'il reprit son bâton de pèlerin, tapant aux portes de l'ambassade de France, grâce à qui il fut introduit auprès des pays potentiellement intéressés par ses serres. Ses nombreux voyages le menaient régulièrement en Grèce où il retrouvait avec beaucoup de plaisir ses amis Agathe et Georges. Ceux-ci continuaient à le soutenir dans cette aventure, organisaient des rencontres avec les clients potentiels et sécurisaient les paiements des affaires conclues. Puis s'ensuivirent des voyages au Liban, en Syrie, en Afrique Noire. Paul se rendait partout où des besoins en serres se faisaient sentir. En huit ans, afin de répondre aux nombreuses demandes des clients, le personnel de fabrication augmenta régulièrement et compta jusqu'à 80 employés en 1984.

Le pari engagé entre Paul et les responsables du développement de la région était gagné et il devint le 1^{er} exportateur de la région.

Paul se tourna vers François, son ami toujours aussi attentif et lui dit :

« Tu me connais, j'aime faire des affaires, rencontrer des gens, voyager. Et même si ce rythme effréné m'a usé la santé, il m'aura au moins permis de panser la plaie ouverte par la trahison d'Alexia »

Par pudeur, il ne dit jamais à son ami que pendant très longtemps il avait mis sa vie sentimentale entre parenthèses, ne s'imaginant jamais un jour retomber amoureux. Il reportait toute l'affection dont il était capable sur David et Cécile, espérant leur apporter tout ce dont un enfant a besoin pour s'épanouir. Cependant, après quelques années d'équilibre précaire,

Sarah recommençait à retomber dans les excès qu'il lui avait toujours connus et Paul voyait réapparaître les signes annonciateurs d'une tempête conjugale.

De ses parents, il n'entendait que rarement parler. Depuis leur installation dans sa maison de Castignargues en 1977, les mois s'étaient transformés en années. L'état de santé de son père s'était amélioré, mais le provisoire annoncé initialement par sa mère semblait être devenu un définitif. Paul ne cherchait ni à les chasser ni à les inciter à rester. Il ne souffrait pas du manque de relations entre eux. Le temps lui avait fait réaliser que chaque nouvelle visite était souvent synonyme de mauvaise surprise. N'aurait-il pas encore en 1986 la preuve « vivante » qu'il ne connaissait pas ces deux personnes et que leur vie n'avait été bâtie que sur des mensonges et des semblants. Là encore, il faudrait de nombreux mois à Paul avant d'accepter cette nouvelle révélation qui allait s'avérer source de troubles dans sa vie. De ses parents ou de cette inconnue récemment introduite dans la fratrie (puisque demi-sœur il y aurait), il lui serait difficile de découvrir qui étaient le manipulé ou le manipulateur.

Mais avant d'être confronté à cette situation familiale « délicate », Paul dut faire face à des problèmes tout autres. En effet, en ce début des années 80, le mauvais climat politique et social perturba énormément la vie des Français. La France connut d'importants mouvements sociaux et la société de Paul ne fut pas épargnée. Malgré ses discussions régulières avec les syndicats, il subit de nombreux arrêts de production. Les grèves du personnel de ses fournisseurs ou transporteurs l'empêchaient également d'être livré ou de livrer ses clients et il lui fallut trouver un autre lieu de fabrication afin de réduire les risques d'arrêt complet de son activité. C'est ainsi qu'il acheta un entrepôt à Montoux où il put produire, stocker de nouvelles serres et ainsi se donner une alternative en cas de blocage de l'un ou l'autre des deux sites.

« Tu sais, même si à l'époque, je n'étais pas certain de faire une bonne affaire en achetant cet entrepôt à Montoux (car je l'ai vraiment fait dans la précipitation qu'une telle crise imposait) ; il s'avèrera très utile par la suite. Je t'en reparlerai plus tard » dit-il à François.

Même face à ce chaos social, Paul se devait d'honorer ses commandes. Certains de ses clients à l'étranger avaient connaissance des problèmes qui se déroulaient en France et comprenaient la situation. Il en informait les autres par loyauté. Cependant, malgré toute la confiance qu'ils avaient en lui, Paul savait que cela ne pourrait pas durer encore longtemps : « Un client est un client » pensait-il. Les événements étaient nationaux et ses rencontres avec le Préfet, le Sous-Préfet, le Président de la Chambre de Commerce ne purent les résoudre ou les adoucir localement.

Cependant, après deux ans de négociations sans fin, de nouvelles idées en nouvelles idées pour contourner les écueils rencontrés lors de cette période difficile, Paul décida, la mort dans l'âme, de tourner la page et de fermer l'usine. En effet, l'urgence était de stopper l'hémorragie des frais engendrés par les grèves successives et prolongées, mais non de vendre l'activité. Il céda donc l'usine, mais conserva les brevets déposés à l'origine à l'INPI.

La cession des droits de ceux-ci se ferait plus tard, dans le calme. Paul ne regrettera jamais l'accord passé avec Jean-Louis Lautour, Directeur de la Société SSA à Montoux, dans le Vaucluse. Ces brevets permettaient de diversifier son activité de fabrication de portails, clôtures, etc.

Les deux hommes s'appréciaient déjà beaucoup avant de conclure cet accord. Celui-ci scella encore plus la confiance qu'ils s'accordaient mutuellement et une très forte amitié naquit entre eux.

Par la suite, Monsieur Lautour apporterait aussi son aide à Paul lorsqu'il lui parlerait de Bertrand, l'enfant dont ses parents avaient eu la garde, et qui n'allait pas tarder à ressurgir dans sa vie.

À ce stade de sa vie, Paul ne savait pas encore ce qu'il allait faire, mais était prêt à s'accorder un peu de répit pour réfléchir.

« Ne me dis pas que le hasard t'a encore aidé à prendre une décision, un nouveau tournant dans ta vie » dit François qui se demandait bien comment son ami allait pouvoir rebondir cette fois-ci.

« Tu ne peux pas si bien dire. Je ne sais pas si je peux toujours nommer le hasard, mais là, il s'appelle Alain Magne, qui est, suite aux évènements dont je vais te parler, devenu un ami très proche. Quelques années auparavant, j'avais eu de tels ennuis sur une voiture, que j'avais dû me retourner contre la société qui me l'avait vendue. En effet, je ne te dis pas la marque, mais à ce niveau de gamme, il était inadmissible que cette voiture ne soit pas irréprochable. Une expertise avait eu lieu et c'est lors de celle-ci que j'ai rencontré Alain, expert judiciaire en automobile dans le Vaucluse, puisque c'est là-bas que je l'avais achetée. J'irais même plus loin en te disant que l'idée initiale est venue d'un ami Procureur. Les mouvements sociaux m'avaient amené à frapper à toutes les portes et c'est lors d'un dîner avec le Préfet que j'ai rencontré cet homme, Procureur à Clermont-Ferrand. Je ne me rappelle plus exactement comment et pourquoi nous en sommes venus à parler de cela, mais c'est lui, qui m'a suggéré de devenir expert. Tu vois, Alain m'a permis de concrétiser une idée qui avait été semée, d'une façon anodine, quelque temps avant »

Paul ne savait pas à quel point ce nouveau métier allait changer sa vie. Les études de droit qu'il entreprendrait entre 1987 et 1990 lui seraient aussi utiles pour l'exercice de celui-ci que dans sa vie privée, mais grâce à lui, il allait rencontrer Barbara. L'amour allait enfin revenir dans sa vie.

Les premiers changements se firent sentir très rapidement. Paul quitta Lempdes pour retourner dans l'Hérault, laissant Sarah avec les enfants. Le mot séparation ne fut pas prononcé, mais cela y ressembla beaucoup. Paul s'avoua que cela ne le gênait pas, car bien qu'il ne fût pas malheureux, il n'avait jamais retrouvé ce sentiment de bonheur connu avec Alexia. De plus, il préférait être seul pour démarrer cette nouvelle tranche de vie. Il savait qu'il serait très occupé entre son déménagement personnel, la recherche de nouveaux locaux professionnels et la reprise de ses études. Seule la perspective de ne plus voir aussi régulièrement ses enfants lui fit un pincement au cœur. Il se promit de faire le maximum pour garder le contact et entretenir les liens créés entre eux. Cependant, Cécile, jeune adolescente à ce moment-là, vécut très mal cette séparation. Paul ne réalisa que bien plus tard l'impact de celle-ci sur ses relations avec sa fille. » Hélas ! pensa-t-il, les conséquences de certains des actes de notre vie ne sont pas toujours immédiates et ensuite, il est difficile de les réparer ».

Alain et Paul proposèrent à deux autres Experts de se joindre à eux afin de créer un cabinet commun d'expertise judiciaire. Ceux-ci, tentés par l'initiative, acceptèrent immédiatement. Chacun avait sa spécialité et cela promettait d'apporter de riches échanges entre eux. Il ne fut pas difficile de trouver de beaux bureaux à Montpellier où tous avaient été d'accord de s'installer. En ce qui concerne Paul, le démarrage de sa nouvelle activité fut facilité par les relations d'Alain. Celui-ci le présenta à différents magistrats, procureurs, juges qui lui donnèrent immédiatement des dossiers à traiter.

« Mes lacunes en droit, compensées par mes connaissances techniques et l'aide généreuse d'Alain renforcée par l'expérience de ma secrétaire, me permirent de rédiger mes rapports en termes juridiques en attendant le bénéfice et résultat complets de la licence et maîtrise que j'étais en train de passer »

François sourit à cette évocation. Il connaissait Paul depuis très longtemps et ne doutait aucunement de ses énormes capacités à apprendre et surtout à s'adapter à toute nouvelle situation.

Entretemps, sa vie personnelle s'organisait. Il avait trouvé un appartement dans un ancien château, également situé à Lattes, dont le propriétaire louait des demi-étages confortablement aménagés. Cette proximité entre son travail et son logement était un atout important pour ne pas perdre de temps. Sa boulimie de travail n'avait pas diminué et là encore, Paul se jeta à corps perdu dans ce nouveau challenge.

Une nouvelle fois, Sarah ne tint pas longtemps une résolution. Peu de temps après le départ de Paul, elle exprima le désir de revenir dans le Sud et d'y avoir, comme par le passé, une boutique de mode. Ce rapprochement lui permettant de voir plus facilement ses enfants, Paul accéda à sa demande, acheta dans un village non loin de Montpellier, une petite maison avec jardin et un fonds de commerce aux critères demandés. La seule condition qu'il émit fut très claire : ils ne reprenaient pas la vie commune, leur séparation officielle était entérinée et il verrait les enfants autant de fois que le permettraient leur programme très chargé d'adolescents et ses propres obligations. Sarah accepta, heureuse que Paul n'ait pas prononcé le mot de divorce, car elle y était toujours aussi opposée.

Cette vie de famille, décousue il est vrai, était complétée par les visites qu'il rendait à ses parents. En effet, depuis son retour dans la région, il allait les voir plus régulièrement. Leurs relations n'étaient pas meilleures, les sujets de conversation limités. Paul n'avait, de toute façon, pas vraiment envie que cela soit différent. S'il avait su, à l'époque, la surprise que ses parents lui réservaient, il aurait été plus vigilant et se serait peut-être limité à leur laisser l'usage de la maison, sans se manifester d'une autre façon (mais au fond de lui, il savait que cela n'aurait rien changé. Ses parents seraient venus vers lui puisqu'une troisième personne, cette fameuse demi-sœur, avait surgi dans leur vie).

« Vois-tu, avec le recul, cette partie de ma vie me paraît bien sereine, car même si je n'avais pas trouvé d'équilibre sur un plan sentimental, je ressentais une certaine quiétude entre ce travail qui me passionnait, mes études de droit qui me prenaient beaucoup de temps, mais m'apportaient énormément et les relations avec mes enfants. Je crois aussi que le retour

dans cette région où je me suis toujours senti chez moi y a beaucoup contribué. La Normandie où je suis né est synonyme de désert affectif, de non-reconnaissance de mes valeurs, mais aussi des valeurs en général. J'y ai trop vu mes parents se comporter entre eux ou agir vis-à-vis des autres d'une façon ignoble que je préfère l'oublier. Je peux donc dire que cette année s'écoula dans une relative tranquillité si je ne tiens pas compte de l'attitude encore une fois instable de Sarah. Quand elle a quitté Lempdes, j'ai mis en vente la maison où nous habitons. Bien que n'ayant aucun droit sur celle-ci, mais afin de clarifier notre situation, je lui ai proposé de partager le prix de la vente contre... Son accord de divorcer. »

« Ah, je vois que tu n'avais toujours pas changé d'idée. Cela semble, en effet, incroyable qu'après tout ce temps, vous n'avez toujours pas réussi à clarifier la situation » dit François, se permettant d'interrompre son ami.

Paul se revoit sortir de chez Sarah à qui il avait rendu visite afin de lui faire cette proposition. Il ne se rappelait pas exactement à quel moment et pourquoi elle avait accepté. En effet, une fois qu'il lui eut exposé son idée, elle s'était montrée comme précédemment très fermée à l'idée. Puis, après de longues négociations, elle accepta enfin. Paul ne chercha pas vraiment à analyser le comportement de Sarah, informa son notaire qu'à réception des fonds de la vente, la moitié du montant devrait être versé à Sarah qui avait promis d'accepter le divorce. Paul, toujours aussi candide, ne lia pas ce versement à cette promesse. La vente fut faite, l'argent versé et... de divorce, il n'entendit plus parler !

Une fois de plus, il prit patience.

« Je n'avais personne dans ma vie à l'époque et donc cela ne me paraissait pas vraiment indispensable. La situation serait différente quelques années plus tard, mais je ne le savais pas encore »

C'est ainsi qu'en 1986 allait s'installer apportant son lot d'événements qui chambouleraient à jamais la vie de Paul. De cette demi-sœur à Bertrand, ce garçon dont il n'avait qu'un vague souvenir, les faibles liens le reliant à ses parents allaient lui revenir en pleine face tel un boomerang.

CHAPITRE 9...
ACTE 1 – SCÈNE 1
MADAME LE JUGE D'INSTRUCTION

« Connaissez-vous un dénommé Bertrand Dubois, Monsieur Duquesne ?

« Oui... « Paul est en proie à une vive émotion.

Ce nom, qui vient d'être prononcé, fait rejaillir brutalement tout son passé douloureux à Beaurepaire, ses parents, son enfance volée...

Il reprend son souffle, la gorge sèche, comme s'il venait de prendre un coup de poing en pleine figure.

Il lui faut se reprendre au plus vite, collaborer avec cette voix douce et ferme qui depuis le combiné téléphonique se glisse dans ses oreilles, se fraye un chemin jusqu'à son cerveau, jusqu'à son cœur défait...

« Allo ? Monsieur Duquesne, Monsieur Paul Duquesne ? C'est bien vous, n'est-ce pas ? Expert Judiciaire près de la Cour d'Appel de Nîmes ? »

« Oui, oui, absolument, je vous le confirme »

« Oui, je vous confirme aussi que Monsieur Bertrand Dubois est un jeune homme que mes parents ont recueilli, il y a une vingtaine d'années, avec quatre de ses frères et sœurs. »

Paul déboutonne le col de sa chemise.

Son brutal malaise s'estompe : il a réussi à ôter rapidement son costume de petit Paul exilé de Beaurepaire par une mère glaciale et indifférente.

À présent, il est entré dans le rôle neutre de l'Expert Judiciaire respectable, répondant à des questions privées...

« C'est en quelque sorte leur fils adoptif, n'est-ce pas ? » poursuit la voix féminine avec une douceur surprenante.

« À l'époque, il devait avoir quatre ans. Mes parents l'ont élevé, comme une multitude d'autres enfants envoyés par l'Assistance Publique. Mais ils ne l'ont jamais adopté. De plus, il a presque le même âge que mon fils. »

« Pourquoi me demandez-vous cela ? »

« Monsieur Bertrand Dubois m'a indiqué que vous accepteriez certainement de l'aider »

Cette question, pour le moins surprenante de la part d'un Juge d'Instruction, déstabilise totalement Paul.

Des images lui reviennent : un petit garçon, blond, trapu, légèrement rondouillard, en short et chemisette découvrant ses membres courts, de très petite taille.

On aurait pu croire qu'il n'avait que deux ou trois ans, mais son regard effronté et aigu dénonçait son âge à la toute première vue.

Cet enfant avait frappé Paul, il n'avait rien de candide, rien de doux. Il était comme un petit animal bien entraîné à l'affût d'une proie pour survivre.

Instinctivement Paul avait senti, lors de cette première rencontre, de ce tout premier regard, qu'il devait se protéger, se méfier de cet enfant et de son potentiel négatif...

« L'aider ? Comment cela ? Qu'est-il arrivé à Bertrand ? »

La magistrate laisse passer un léger blanc.

Comment s'y prendre dans sa position pour exposer la situation à cet Expert Judiciaire de renom. C'est bien délicat.

Elle opte pour la simplicité. Mots simples. Phrases courtes, directes.

« Je dois vous informer de la situation délicate dans laquelle se trouve Monsieur Bertrand Dubois. »

annonce la voix.

Paul, par réflexe, enfonce, plus qu'il ne le colle, le combiné du téléphone dans son oreille, comme si Madame le Juge allait parler plus bas, lui faire une confidence...

La voix poursuit, au même rythme, sur le même ton qu'elle tente de rendre ordinaire :

« Bertrand Dubois s'est rendu coupable de multiples vols pendant de nombreux mois dans le magasin TITAN, à Montivilliers, près du Havre. »

« J'ai le regret de vous dire qu'il est actuellement en détention »

« C'est insensé ! » souffle Paul, le souffle court.

En fait, ce n'est pas du tout ce qu'il voulait dire. Cette affirmation n'est pas la bonne.

Il aurait dû dire : « Il est insensé » ou encore « Il est fou ». Mieux encore : « Ah, bon, il s'est fait coincer. Il n'a pas réussi à bernier la police, vous m'en voyez très surpris !!! »

« Malheureusement, je dois avouer que cela ne me surprend pas. Je le connais assez pour savoir qu'il a des tendances à voler... »

Cette dernière phrase vient d'échapper à Paul.

Sur la place presque déserte, en ce début de matinée maussade et ordinaire, un vent gris, glacial, soulève en spirale les dernières feuilles mortes tombées des arbres désormais nus et sans défense contre les rigueurs d'un hiver déjà bien commencé. Ce mois de Janvier 1986 s'annonce morne et long...

Paul, comme tous les jours, est à son cabinet.

En bras de chemise, bien calé dans son confortable fauteuil de bureau « direction-recouvert cuir », comme le lui a précisé le vendeur, il tente depuis deux heures d'analyser un dossier dont l'épaisseur, à première vue, ne laisse aucun doute sur la complexité probable.

Lorsque le téléphone retentit sur le bureau de sa secrétaire, il est prêt de trouver une première piste intéressante (enfin !) et ne lève même pas la tête.

Sophie ayant momentanément disparu, on ne sait pourquoi, Paul s'arrache à son dossier plus qu'à son fauteuil. Agacé par ce désagrément, il décroche le téléphone d'un geste vif, puis machinalement : « Cabinet d'Expertise Judiciaire, bonjour »

Il ne sait pas encore qu'il vient de prononcer les premières paroles du premier acte d'une pièce sordide tout droit sortie de son passé que, pourtant, il cherche tant à oublier...

Même si ce n'est pas très procédural, Marie-Lys de Villert, juge d'instruction au Havre, a décidé de prendre contact pour la première fois avec Paul Duquesne par téléphone. Cela lui a

semblé plus courtois, plus élégant.

Elle va en effet entraîner cet homme dans une aventure risquée, troubler sa vie familiale, peut-être même professionnelle.

Le parquet comprendra, avait-elle pensé à juste titre, qu'elle ne l'ait pas convoqué au Tribunal, directement dans son bureau. Après tout, n'était-il pas Expert Judiciaire ?

Apparemment, en plus, le meilleur d'après ce que Marie-Lys avait entendu dire.

Mais, en l'appelant de bonne heure, ce matin-là, Madame le Juge s'était fixé un autre objectif. Transgressant son obligation de veiller en priorité, à fournir à un détenu, coûte que coûte, la meilleure réinsertion possible, elle s'était promis de faire de son mieux pour protéger cet honnête homme qu'elle avait maintenant en ligne, Paul Duquesne.

Marie-Lys n'était pas déçue : elle n'avait pas commis d'erreur en choisissant de lui téléphoner. Monsieur Duquesne semblait sincère, mesuré et bon. Son empathie était perceptible aux accents de sa voix.

Encouragée, Marie-lys, Juge d'Instruction, poursuit, abordant enfin le vif du sujet, sans ambage : « En l'occurrence, cela va bien au-delà de la simple « cleptomanie » que vous semblez évoquer, Monsieur Duquesne, j'en ai peur. »

Paul, matraqué par ces quelques mots, à son insu, laisse échapper un léger râle sourd.

Il regarde par la fenêtre. Ici, à des centaines de kilomètres de la Haute Normandie, il se sentait à l'abri. Mais visiblement Beaurepaire avait retrouvé sa trace...

« Pardonnez-moi » dit-il. « Je suis consterné »

« Mais... Vous pouvez poursuivre, je vous écoute ! »

Marie-Lys avale nerveusement une gorgée de thé froid. L'homme est atteint : elle s'en veut déjà, mais il est trop tard pour arrêter. Le processus est engagé, elle doit aller jusqu'au bout maintenant. Sinon, cela n'aurait plus de sens... pour personne !

« Je comprends » dit-elle en réponse à Paul.

« L'affaire est avérée. Les faits sont bien réels.

La bande était organisée : Bertrand Dubois, accompagné de plusieurs acolytes, tous employés du Magasin TITAN, comme lui, cachait dans des chariots tous les produits divers, bouteilles, vêtements, etc., qu'ils avaient l'intention de voler.

Ils déposaient ensuite le contenu des chariots dans les poubelles extérieures du supermarché.

Enfin, pendant la nuit, ils revenaient, sans être inquiétés, pour vider les containers et récupérer les marchandises volées qu'ils stockaient ensuite dans des entrepôts et dans leurs garages personnels

« Incroyable !!! »

« Nous parlons, Monsieur Duquesne, de plusieurs millions de Francs de vol ! » poursuit la magistrate pour sensibiliser encore plus, si besoin était, Paul à la gravité de la situation à laquelle il allait être exposé par son intermédiaire.

Elle avait pris soin de marteler la dernière partie de sa phase : « plu-si-eurs – mi-llions – de – Francs – de – vol ».

«D’ailleurs » poursuit-elle lentement « les services de la Gendarmerie ont perquisitionné chez Bertrand Dubois. Il a été retrouvé à son domicile plus de huit cents bouteilles d’alcool ainsi qu’une quantité impressionnante d’articles volés dans le supermarché. »

Paul ne comprend plus rien du tout. Pourquoi lui raconte-t-elle tout cela, pourquoi l’a-t-elle appelé.

« Madame le Juge, je vous demande pardon de vous interrompre, mais je ne vois pas très bien en quoi je peux vous être utile. Je n’ai pas de contact régulier avec Bertrand. D’ailleurs, je ne vis plus en Normandie, mais dans le sud de la France. Je n’ai rien à voir avec ces vols

« Évidemment, Monsieur Duquesne, cela ne fait aucun doute. Ce n’est pas le propos. »

« De quoi s’agit-il dans ce cas ? »

« Il s’agit de le remettre dans le droit chemin, si je puis dire.

La Justice lui offre en effet, la possibilité d’éviter un emprisonnement immédiat, en attendant le jugement et les conséquences que cela aurait inévitablement sur son avenir. Pour cela, une personne de confiance devra se porter garant de lui.

Elle devra l’aider à trouver un logement, un travail et surtout, elle devra l’éloigner de son environnement actuel ! »

À présent, Paul est proprement sidéré !

Il sait qu’il ne doit rien à ce jeune homme qu’il ne connaît même pas. Il n’a donc aucune obligation morale envers lui. Bien au contraire ! N’est-ce pas ce parfait étranger qui a grandi, à sa place, à lui, le fils légitime, à Beaurepaire avec tous ses frères et sœurs ?

« Si je comprends bien » dit-il, laconique, d’un ton un peu sec, malgré sa volonté de ne pas mettre en cause cette femme dont il comprend parfaitement la mission. Elle ignore tout de ses souffrances passées, des trahisons insidieuses qu’il a endurées...

« Vous me demandez de le recueillir, comme mes parents l’ont fait, il y a plus de vingt ans ? »

La voix de Paul se brise sur ces deux derniers mots...

Marie-Lys l’a senti. Elle le torture. Comme elle le craignait, c’était, hélas inévitable !

Le juge de Villert se mord symboliquement les lèvres, mais poursuit aussitôt :

« C’est exactement cela. »

Paul a déjà cédé. Pas à cause de la pression, car cette femme lui explique, elle n’exige pas. Elle ne l’invite même pas à faire quelque chose qu’elle ne demande pas a priori. Mais sa dimension morale, toujours si exigeante et intraitable, elle, exige...

Pour la forme, presque pour avoir l’air crédible vis à vis de Marie-Lys qui, ce jour-là, eut au moins l’espoir éphémère que Paul ne se laisserait pas entraîner dans cette mission impossible, Paul clôt l’entretien : « Dans ce cas, je vous demande un petit délai de réflexion et je vous rappelle quelle que soit ma décision pour vous en faire part. »

Lorsqu’il ajoute : « Après tout, un tel changement de vie pourrait bien faire oublier à Bertrand, cette erreur de jeunesse... », Madame le Juge comprit qu’il allait s’acquitter de ce qu’il considérait à tort comme son devoir moral. Marie-Lys ressentit un léger pincement au cœur.

Elle venait de le condamner, lui qui était innocent.

Elle ne savait pas que Paul, toujours innocent et pur, avait été et serait condamné, de la manière la plus injuste qui fut, tout au long de sa vie.

Vingt-quatre heures après, soit, le lendemain matin, à la même heure, Paul donna une réponse positive au magistrat.

À cette occasion et puisque Paul acceptait de prendre en charge Bertrand pour le soustraire momentanément à la prison, Marie-Lys informa Paul de tous les détails de cette opération.

D'abord, elle lui adresserait à son domicile, tous les documents qu'il devrait signer et lui retourner par courrier simple.

Ensuite, il fut convenu que Paul irait attendre Bertrand, son nouveau protégé, en gare de Montpellier.

Tout étant au point, le rendez-vous avec Bertrand, organisé à la minute près et dans les moindres détails, Madame le Juge remercia Paul et les interlocuteurs prirent congé avec courtoisie et amabilité.

Puis, chacun d'entre eux retourna, en cette journée exceptionnelle, mais qui avait l'air si ordinaire, à sa vie courante.

Le destin de Paul avait déjà basculé, son destin venait d'être scellé par cette voix féminine au fond du combiné, mais nul ne le savait encore.

Pourtant, au fond de son bureau, envahi de piles de dossiers, d'échecs humains, de regrets de toutes sortes, Marie-Lys de Villert, juge d'instruction au Havre, elle seule, pressentait le pire.

Cette impression n'avait rien de divinatoire. En rencontrant Bertrand Dubois, à plusieurs reprises, elle avait eu l'impression de le connaître depuis longtemps.

C'était un prédateur.

Son expérience, mais surtout son instinct de femme, l'avait immédiatement mise en garde, dès les premières minutes de son rendez-vous avec lui. C'était un animal carnivore, un fouisseur, une sorte de sanglier épais, puissant, d'une intelligence quasi-instinctive, sans aucun schéma directeur. Il n'anticipait pas. Il agissait au coup par coup, dans le sens de ses intérêts, sans aucune règle morale, éthique, religieuse. Il ne voulait que vivre.

Aujourd'hui, elle avait la désagréable impression d'avoir livré le juste au crocodile et cette impression assombrit véritablement toute sa journée...

CHAPITRE 10...
ACTE 1 – SCÈNE 2
LE CHEVAL DE TROIE

Paul n'avait pas revu Bertrand Dubois depuis six années complètes, c'est-à-dire, depuis 1980. Ils ne s'étaient pas quittés en mauvais termes. La vie avait fait emprunter à Bertrand, un chemin qui l'avait éloigné de la famille Duquesne.

Paul avait encore en mémoire l'arrivée impromptue de ses parents à Castignargues en 1975.

Brutalement, ceux-ci avaient en effet décidé de quitter définitivement la Normandie.

Ils avaient liquidé là-bas toutes leurs propriétés et toutes leurs affaires.

Paul n'avait aucune idée de ce qu'étaient devenus le domaine de Beaurepaire avec son château, ses fermes, ses nombreuses dépendances, les maisons des employés, la maison des enfants, ainsi que la boutique de Bonneville, la société et la grande maison de Rouen.

Apparemment, les époux Duquesne ne possédaient plus rien...

Ni immobilier, ni société, ni commerce, ni terres agricoles, ni fermages...

Tous leurs avoirs semblaient s'être dissous dans un tourbillon subit et incontrôlable.

Revers de fortune ? Mais comment, pourquoi ?

Que s'était-il produit ?

Comment était-il possible qu'une fortune aussi considérable, si solide, constituée à la fois de biens immobiliers de qualité, de plusieurs commerces et de fermages, une fortune aussi diversifiée, tant par sa nature que par sa rentabilité (soit, revenus moins charges), comment était-il possible donc qu'une telle fortune se soit volatilisée en moins de cinq ans.

Abus de confiance répétés, mauvaise appréciation dans les investissements, mauvaise gestion, problèmes de trésorerie, redressement fiscal, mauvaise anticipation des risques, sinistres répétés, vols, incendie ?

Autant d'hypothèses probables auxquelles PAUL avait évidemment songé. Mais, dans le fond, peu lui importait l'origine du désastre.

Peut lui importait leur fortune ou leur ruine !

Il avait eu certains échos sur des ventes qui auraient été données en viager !

Il ne posait aucune question.

En réalité, Paul n'en saurait jamais rien.

Il s'en accommoderait volontiers, comme quelqu'un qui avait su assurer sa propre destinée, sans aide familiale, sans aucun appui, de quelque nature que ce soit, financier ou moral, de la part de ses parents en particulier...

Nancy et Charles Duquesne s'étaient donc jetés sur les routes avec armes et bagages, en

direction de Castignargues où ils savaient pouvoir compter, à leur arrivée, sur leur fils Paul.

Ce dernier avait fait récemment construire une jolie villa très spacieuse, sur un terrain qu'il avait acquis grâce à l'argent dont son père lui avait consenti donation un peu avant.

Ladite donation avait été faite dans les règles, devant notaire, Charles Duquesne ayant d'autres enfants qu'il ne voulait sans doute pas léser dans sa succession.

Paul avait été extrêmement surpris par ce geste inopiné de son père.

Pourquoi lui donner de l'argent maintenant, alors qu'il ne lui avait jamais rien offert ?

Pourquoi cette générosité, alors qu'il n'avait besoin de rien, ses revenus lui assurant, ainsi qu'à son épouse et à ses enfants, aisance et stabilité ?

Toutefois, il avait accepté la donation, sans faire aucun reproche à son père.

Pour être généreux lui-même, Paul savait à quel point il était valorisant de donner, d'offrir, de rendre heureux.

En refusant le geste de son père, il l'aurait frustré, mais surtout il lui aurait fermé la porte pour toujours.

Rien ne pourrait effacer ses souffrances passées, mais il fallait désormais « regarder devant », attendre mieux. Cette donation était peut-être le signe d'affection que Paul avait tant attendu de ses parents...

L'objectif des époux Duquesne était d'occuper cette maison toute neuve, confortable et équipée de la toute dernière technologie.

Cependant, lorsqu'ils avaient annoncé leur arrivée imminente à Paul, rien ne permettait à ce dernier de comprendre qu'ils s'installaient définitivement à Castignargues.

Ses parents lui présentèrent la chose, disons, plus prudemment : « ils venaient séjourner pour un temps indéterminé, sans plus » lui avaient-ils indiqué par téléphone.

Paul avait fait construire cette maison dans le but de la louer pour en retirer des revenus réguliers qui viendraient s'ajouter à ses revenus professionnels.

Or, l'arrivée de ses parents avait été si rapide, qu'il n'avait pas eu le temps de signer un seul contrat de location.

Par conséquent, Charles et Nancy allaient « étrenner » la maison, essayer les plâtres...

Paul, doté d'une nature généreuse, aidait toujours les autres, famille, amis, relations, autant qu'il le pouvait : cela n'avait rien à voir avec son éducation ou ses principes moraux, philosophiques ou religieux.

Non, cela relevait presque de l'instinct, d'une impulsion naturelle qu'il n'arrivait d'ailleurs pas à contrôler : il était fait comme cela, tout simplement.

Il aimait ce que les chrétiens appellent « son prochain ».

Il aimait le genre humain, par principe, mais surtout par essence.

Bien évidemment, concernant ses parents, il n'avait pas songé une seconde à leur refuser l'hospitalité dans sa nouvelle villa, même s'ils mettaient à mal, provisoirement, du moins,

comme il le pensait, ses projets d'amortissement...

Il en aurait été autrement, s'il avait su, a priori, qu'ils comptaient rester à Castignargue pour y couler ensemble les jours heureux de leur retraite bien méritée...

Sans doute leur aurait-il demandé de lui verser un très modeste loyer, ainsi que les charges locatives, afin de pouvoir combler un tant soit peu son déficit.

Mais Charles et Nancy Duquesne, ne considérant que leur intérêt personnel, selon leur éternelle habitude, avaient préféré abuser de sa confiance, en ne lui donnant qu'une partie de l'information.

Une fois sur place, ils avaient emménagé et ne versèrent à leur fils ni charge, ni loyer durant toutes les années où ils occupèrent la maison, c'est-à-dire, jusqu'à leur mort !

D'ailleurs, par la suite, Paul, avec son humour habituel, devait les affubler d'un qualificatif réaliste. Il les appelait « mes parents « squatters »... »

À l'image des squatters, ils étaient locataires aux dépens et, paradoxalement », indélogeables » !

Dans leur sillage, ils emmenaient avec eux, le plus jeune des enfants recueillis par Nancy à l'Assistance Publique, le seul qui leur restait encore à charge, à savoir, Bertrand Dubois, alors âgé de treize ans.

Le décor avait changé : il n'y avait plus de domestiques pour s'occuper de lui et de la maison. Nancy et Charles durent courageusement le prendre en charge en direct.

Or, Bertrand, enfant à problèmes, était devenu un adolescent rebelle et sournois.

Il ne fit pas la vie facile à ses « parents d'accueil »...

Dès leur arrivée, Nancy Duquesne l'avait fait inscrire dans un établissement secondaire à Castignargues.

Bon an, mal an, contraint, forcé, Bertrand y poursuivit sa scolarité, sans gloire.

Puis les Duquesne, compte tenu de ses résultats, durent l'orienter vers un apprentissage et un cursus purement professionnel : ainsi le forcèrent-ils à passer son CAP de serrurerie, non sans mal !

« Au moins, tu as un métier ! » disaient les Duquesnes, satisfaits, à l'adolescent difficile.

Bertrand avait été placé par l'Assistance Publique, dès ses quatre ans, sous la responsabilité de Nancy et Charles Duquesne : il devait y rester au moins jusqu'à sa majorité.

Soit, jusqu'à ses dix-huit ans.

Mais les parents Duquesne le canalisèrent, l'empêchèrent de nuire et de se disperser, par une discipline stricte.

Trop stricte au goût de Bertrand Dubois.

Il en avait assez et ne songeait qu'à leur échapper, ne leur vouant aucune espèce de reconnaissance.

Avec ses quelques petits moyens intellectuels et son énorme aptitude à la fourberie, il

échafauda un plan radical.

Le moins qu'on puisse dire est que ce plan l'avait conduit à ce qu'il souhaitait : quitter Castignargues et la discipline Duquesne.

C'est ainsi qu'un beau matin, les parents de Paul avaient été contactés inopinément par les services de l'Assistance Publique.

Ils faisaient l'objet d'une enquête, dans le cadre de la protection de l'enfance, qui s'avéra sévère, rigoureuse et très pénible pour eux.

Ils durent répondre, à de nombreuses questions, très insidieuses, ensemble et séparément.

On leur demanda, entre autres, si Bertrand avait une chambre pour lui tout seul, s'il partageait ses repas avec le reste de la famille, ce qu'on lui servait à manger, s'il recevait des cadeaux à Noël et à son anniversaire, quelles étaient ses relations avec les enfants du couple Duquesne ?

Ils durent également donner le libre accès à leur maison, au profit d'enquêteurs de l'action sociale, qui la visitèrent, la jaugèrent de fond en comble.

Le fond de cette procédure transparissait : Bertrand avait dénoncé ses bienfaiteurs aux services sociaux pour mauvais traitements.

Il venait de signer sa première trahison à la famille Duquesne, alors qu'il n'avait pas encore dix-huit ans.

Les services sociaux n'entamèrent aucune action contre les parents de Paul, puisqu'ils n'avaient rien à se reprocher, somme toute.

Nancy et Charles furent rapidement mis hors de cause.

Mais comme toutes les trahisons, la blessure qu'occasionna celle-ci fut vive et profonde.

De tous les enfants recueillis au domaine, la plupart montrèrent de la reconnaissance à Nancy, les autres de l'indifférence.

Toutefois, aucun d'entre eux ne s'était plaint de quoi que ce soit. Leur ingratitude était mesurée, limitée en quelque sorte.

Le seul qui n'avait pas délimité la sienne fut Bertrand Dubois.

Nancy, tout spécialement, en fut très affectée.

La princesse de glace qui n'avait jamais eu d'égard, d'empathie, de compassion, pour qui que ce soit. Celle qui avait tant trahi, au prix de sa notoriété personnelle, notamment son fils Paul se trouvait pour la première fois, victime de la trahison d'un proche, en qui elle avait confiance.

En aucune façon, elle ne s'attendait à ce coup bas, à une telle abjection, de la part d'un enfant pour qui elle avait tellement fait, pour qui elle s'était personnellement investie.

Bien plus que pour ses propres enfants.

L'injustice était trop grande. Elle était sordide.

Nancy découvrait un Bertrand ignoré : elle le croyait insolent, instable, limité intellectuellement.

Tout à coup, il s'était dévoilé : insensé, cynique, insensible, sans aucune émotion humaine telle qu'affection, sans aucune vertu, telle que reconnaissance, loyauté !

Elle endurait la brûlure du fer de la félonie, de la déloyauté...

Les services sociaux avaient conclu leur enquête en indiquant que Bertrand voulait s'affranchir des époux Duquesne.

Les services sociaux avaient entendu son message et l'avaient exaucé.

Ainsi, Bertrand quitta-t-il le giron de Nancy Duquesne, pour aller vivre dans une autre famille, les Fontaine, à Jonquières, chez qui il demeura quatre années.

Charles et tout spécialement, Nancy, ne purent jamais oublier la méchanceté et les affabulations calomnieuses de Bertrand, qu'ils avaient recueilli au château dès l'âge de quatre ans.

Lui qui avait été l'enfant le plus jeune qu'ils avaient pris en charge et accueilli chez eux, celui dont aurait pu penser qu'il les considère, un peu plus que les autres enfants, recueillis plus âgés, comme ses parents, les avaient traînés dans la boue sans ménagement.

Nancy et Charles n'entendirent plus jamais parler de lui par la suite.

Il sortit définitivement de leur vie comme il y était entré : sans crier gare !

Cela se passait en 1980.

Ce n'est qu'en 1986, que Bertrand, opportuniste, avait rendu son blason familial à la maison Duquesne.

En effet, lorsqu'il s'était trouvé face à Marie-Lys de Villert, juge d'instruction, pour éviter une peine d'emprisonnement, il lui avait désigné Paul comme tuteur potentiel de sa mise à l'épreuve judiciaire. Il n'avait pas hésité à le classer dans la catégorie « demi-frère » pour que Madame le Juge d'Instruction prenne la peine de contacter Paul par téléphone.

Depuis qu'il avait quitté les parents de Paul, Bertrand n'avait pas vécu une histoire facile.

À Jonquières, grâce à son CAP de serrurier, il avait trouvé un emploi dans une ferronnerie-serrurerie locale.

Là, il fit connaissance d'Éric Dumont, avec qui il entretenait de bonnes relations.

Puis ils furent tous deux licenciés pour des raisons obscures.

La seule chose apparente dans ce dossier de licenciement est que les deux salariés ne jugèrent pas bon d'utiliser l'instance professionnelle des Prud'hommes pour réclamer justice à la suite d'un licenciement abusif.

Tout porte à croire, sans faire de présomption abusive, que ce licenciement individuel de

deux personnes en même temps, occupant des postes différents, pouvait, soit sanctionner une faute professionnelle lourde, étrangement concomitante de deux salariés, soit sanctionner plus grave encore...

Bertrand et Éric Dumont décidèrent alors d'unir leur sort.
Ils réussirent à trouver des « petits boulots ».

Puis, finalement, ils obtinrent un contrat de sous-traitance de livraison avec un magasin d'électroménager, installé en zone commerciale.

Pour accueillir cette sous-traitance, ils avaient loué un camion de livraison ;

Mais cette activité eut une durée de vie très limitée, car les deux acolytes détournaient de l'entrepôt de stockage, des marchandises, qu'ils revendaient à des receleurs.

À cause de leur manque de discrétion, leur trafic avait rapidement éveillé les soupçons des dirigeants du magasin, qui mirent fin sur le champ au contrat de sous-traitance.

Les deux acolytes se séparèrent, fâchés.

Bertrand décida alors de se faire oublier : il retourna en Normandie.

Les Duquesne n'avaient pas cherché à avoir de ses nouvelles et Bertrand n'en avait pas donné.

Aussi Paul, s'était-il bien gardé d'informer ses parents de l'inculpation du jeune homme et sa prochaine venue chez lui, à Montpellier

Il serait toujours temps de le leur faire savoir, ultérieurement, si la conduite de Bertrand s'avérait irréprochable.

Au jour et à l'heure fixée par Madame le juge de Villert, Paul, sur le quai de la gare de Montpellier, attend son visiteur.

Le train vient d'être annoncé avec sept minutes de retard. Paul va s'asseoir entre deux voyageurs. Il est calme certes, mais un peu ému : le jeune homme qu'il attend incarne la Normandie, Beaufort, le château, ses parents...

Son esprit tout à coup lui échappe.

Sa mémoire l'entraîne ailleurs, dans une autre époque. Une époque du passé : en 1969, au domaine.

Paul se souvient : il arrive au bras de Sarah sur le perron du château familial. Il tient David par la main. Il a quatre ans et est très impressionné.

Madame mère les a invités à une grande réception pour la Croix Rouge. Sarah est très élégante en robe de cocktail saumon et gris perle, mais elle n'est pas à l'aise comme à chaque fois qu'elle rencontre sa belle-mère.

Un maître d'hôtel se précipite pour les accueillir...

Sur ses talons, ils pénètrent tous trois dans l'immense réception du château.

Un petit garçon blond fend la foule et vient à leur rencontre. Il est vêtu d'un short gris,

d'une chemise blanche, d'un pull bleu marine.

Il semble déguisé.

Cette tenue classique et simple semble ne pas lui convenir.

Il est petit, rond, blond. Paul ne le connaissant pas le prend pour l'enfant d'un des nombreux invités.

Quand Nancy arrive, ses beaux cheveux blonds admirablement coiffés en un gros chignon bouclé sur le haut de la tête, un sautoir de perles de culture gris rose, délicatement assorti à une paire de boucles d'oreilles composée d'une seule perle rose de taille discrète et d'un bracelet de perles gris rose à quatre tours. Une robe de cocktail très épurée de soie gris perle imprimée de pivoines rose tendre et blanc complète sa mise.

Paul la considère, non sans admiration : cette beauté glaciale en impose.

Elle a une classe folle, indéniable, une aisance remarquable. Elle sait être mesurée, ce qui crée une distance naturelle.

La maturité l'a encore embellie, anoblie en quelque sorte : il est vrai qu'elle a progressé. Aujourd'hui, elle est au sommet de son art !

Nancy jette un regard perçant à Paul. Il est en retard.

Elle le lui fait observer sèchement, sans prendre la peine de l'embrasser, de lui donner le bonjour.

En fin de soirée, elle offrira une seconde phrase à son fils, en guise d'au revoir. Ces quelques mots, les réponses brèves de Paul, constitueront leurs seuls échanges...

Sarah dit : « Bonjour maman ».

David n'a pas encore parlé. Intimidé, il tient la main de sa mère, se serrant instinctivement contre elle, comme pour se mettre à l'abri.

Nancy se retourne, esquisse un vague sourire volontairement inexpressif...

Dans ses yeux, Paul découvre l'expression d'un vague mépris.

Son cœur se serre : elle n'embrasse pas David, n'a pas un regard, pas un mot pour lui.

C'est pourtant un très bel enfant, blond comme Sarah. La ressemblance s'arrête là.

Un petit bonhomme de quatre ans élevé par ses parents dans la tendresse et la sécurité.

Il ressemble tellement à Paul... c'est-à-dire à Charles !

C'est un Duquesne.

Et cela, Nancy ne le pardonne pas...

Nancy s'est déjà envolée : pour son fils, elle n'a eu que des paroles désagréables.

Le petit garçon inconnu est toujours là.

Paul intrigué, se penche vers lui : « Bonjour toi. Comment t'appelles-tu ? »

« Bertrand » répond l'enfant.

« Il veut dire Bertrand, mais il n'y arrive pas.

Il a cinq ans et est un peu... comment pourrait-on dire ?

Pas handicapé, ce n'est pas le terme. Pas vraiment arriéré non plus.
Bref, ce n'est pas une flèche ! » déclare Charles, claquant des mains et riant de bon cœur !

L'enfant, imperturbable continue de sourire.
A-t-il seulement compris la moquerie cynique de son bienfaiteur ?

Charles embrasse son fils, puis sa belle-fille. Il attrape ensuite David pour le soulever à hauteur de ses yeux : « Tu as drôlement grandi petit Duquesne ! » lui jette-t-il affectueusement avant de le reposer à terre.

Paul le trouve exceptionnellement chaleureux !
« Bel effet des vapeurs d'alcool ! » pense Paul...

« Ce gamin est la dernière trouvaille de ta mère. Elle en a pris cinq en même temps. C'est le plus jeune. Il n'est pas très malin, sauf pour faire des bêtises... »
poursuit Charles, très enjoué.

Simultanément », Bertrand », aux pieds des adultes immenses, a lié conversation avec David, enchanté de trouver un partenaire à sa mesure, dans cet univers inconnu de lui.

Le petit protégé de Nancy lui a pris la main. Il veut l'entraîner dans le parc pour jouer avec lui.

Une bonne d'enfant, surgie d'on ne sait où, probablement à l'affût, pour surveiller Bertrand, s'approche discrètement pour demander à Sarah la permission d'emmener David.
Elle promet de veiller sur lui autant que sur Bertrand dont elle a la charge.

Sarah s'inquiète. Les propos de son beau-père lui indiquent la prudence avec ce petit garçon inconnu.

Elle lance un regard à Paul pour s'en remettre à sa décision...

Les deux enfants s'éloignent enchantés.

Ils passeront tout cet après-midi ensemble. Ce sera le premier contact de Paul avec Bertrand.

Ce premier contact entre Paul et Bertrand sera suivi de quelques autres, toujours très informels et en présence des parents Duquesne.

Mais, en réalité, Pauline ne connaît pas ce garçon, ce Bertrand qu'il attend en gare de Montpellier

Le train entre en gare.

Il s'immobilise lentement. Enfin les portes s'ouvrent déversant les voyageurs et leurs bagages par petits paquets compacts.

Entre deux groupes, un homme seul, petit, une valise d'un autre âge à la main, un gros sac à dos.

Il baisse la tête, l'air gêné.

Paul le reconnaît, s'avance vers lui...

« Bonjour Bertrand. As-tu fait un bon voyage ? »

Le jeune homme lui tend la main, presque timidement, sans le regarder dans les yeux. Aujourd'hui, il a vingt-quatre ans et déjà, un passé judiciaire.

Une atmosphère pesante les enveloppait sur ce quai, promptement déserté par les voyageurs pressés.

Paul a quarante-trois ans. Expert-judiciaire à Montpellier, il est dans la fleur de l'âge.

Il se promet, avec enthousiasme, de poursuivre l'œuvre de sa mère. Il le remettra sur les rails, en fera un homme bien.

Avec un peu de chance, il lui apprendra aussi à être heureux...

Paul, pour rompre le silence maladroit qui s'est insinué entre eux, invite son hôte toujours muet, à le suivre hors de la gare.

Chemin faisant, il lui expliquera qu'il est marié, père de deux enfants, David que Bertrand a connu enfant et Cécile, la cadette.

Séparé de corps de son épouse, Sarah, que Bertrand a également rencontré dans leur passé commun, il habite seul, un petit appartement dans une grande bâtisse, située à quelques kilomètres de Montpellier,

C'est là précisément qu'il va recevoir Bertrand.

La cohabitation des deux hommes, malgré tout ce qui les éloignait, se fit sans heurts. Paul offrait à Bertrand le gîte et le couvert. En échange de quoi, le jeune homme s'engageait à se racheter une conduite.

La règle de vie imposée par Paul était simple : un comportement correct était exigé au sens large. Bertrand, dès le premier jour, s'y plia sans regimber.

Il écouta et tint compte scrupuleusement des conseils de bon sens et de bon aloi, que lui prodiguait régulièrement son « tuteur de bonne conduite ».

Il s'attacha à faire exactement ce que Paul attendait de lui et observa à la lettre les contraintes du suivi judiciaire qu'avait mises en place le juge d'instruction.

Très vite, il prouva qu'il était rentré dans le rang et ne constituait plus une menace pour la Société Civile.

Néanmoins, Paul n'était pas dupe.

Même s'il était satisfait des nombreux efforts de son protégé pour répondre à ses attentes, il avait bien compris que celui-ci était prêt à tout, simplement pour éviter l'incarcération.

C'était sa seule motivation.

Avec Madame le juge de Villert, Bertrand avait réellement cru qu'elle allait le jeter en cellule. L'offre qu'elle lui fit ensuite pour éviter la prison, lui avait fait l'effet d'une énorme bulle d'oxygène. À ce moment-là, il aurait accepté n'importe quelle contrainte, n'importe quel marché, n'importe où, pour éviter d'être derrière les barreaux pendant des mois...

C'était la peur qui lui faisait tenir ses engagements. Uniquement cela.

Paul l'avait sondé adroitement à plusieurs reprises. Il avait découvert sans difficulté que

Bertrand n'avait aucun remord, ne ressentait aucune espèce de culpabilité pour ses mauvaises actions.

Elles n'étaient donc pas le fruit d'un égarement passager.

Paul avait compris la nature malsaine du jeune homme : « Il lui fallait », disait-il », faire profil bas jusqu'au procès ».

À l'issue de celui-ci, il savait qu'il serait tenu éventuellement de rembourser le montant du vol au supermarché.

Les explications de Bertrand quant au vol qui lui était reproché, étaient flagrantes : il prétendait en effet que ce n'était pas vraiment sa faute. Un collègue plus âgé l'avait poussé à voler. De plus, selon ses dires, les salaires des employés, qu'il jugeait, selon ses critères personnels, tout à fait insuffisants, constituaient une raison valable pour s'autoriser à « arrondir ses fins de mois ».

Il désacralisait son forfait avec une assurance inébranlable où la morale n'avait pas sa place. En réalité, dans son esprit, le vrai coupable du vol c'était la Direction du Magasin et son collègue.

Enfin, s'exclamait-il, rageur », Cette affaire de vol n'avait pas empêché le supermarché de continuer à réaliser de subséquents bénéfices ! »

En résumé, Bertrand démontrait à Paul, sans pudeur mais surtout sans finesse, qu'il était la victime d'un système capitaliste injuste !

Paul avait donc dû se faire une raison.

Il aurait dû alerter le juge d'instruction, mais y renonça au motif qu'il ne lui appartenait pas de refaire un second procès.

Il n'interrogea plus Bertrand. Il le connaissait à présent. Du moins, suffisamment pour prendre la mesure de ses défauts.

Le jeune homme regardait la vie avec avidité et égoïsme.
Cela ne présageait rien de bon...

2^E CHAPITRE 11

PARTIE III

LE MASQUE DE L'HONNÊTE HOMME

En attendant son procès en instance correctionnelle, Bertrand partageait la vie de Paul Duquesne, ainsi que son appartement.

Ils ne s'entendaient pas trop mal, dans la mesure où Bertrand, terrifié par l'idée d'être envoyé en prison, se montrait sous un jour qui n'était pas le sien.

Il tenait compte de tous les désirs de son tuteur, savait se montrer aimable et serviable.

Paul, bien qu'il ait effleuré, à plusieurs reprises, la vraie personnalité de Bertrand, voulait croire en sa rédemption.

Toujours optimiste, croyant corps et âme en la probité innée et naturelle de l'espèce humaine, il voulait absolument donner une seconde chance à son protégé.

Il y croyait vraiment.

Malheureusement pour lui, Paul n'avait pas encore compris que certains êtres humains sont, à l'image de certaines maladies mortelles, totalement incurables...

À cette occasion, Paul en avait même oublié que Bertrand avait dénoncé Charles et Nancy Duquesne aux services sociaux pour mauvais traitements, alors que ceux-ci l'avaient pourtant recueilli dès son plus jeune âge, à quatre ans.

Cependant, Paul n'était pas naïf. Il était au contraire très perspicace.

Ce qui lui fit perdre la partie en face de celui qui allait devenir, plus tard, le pire de ses cauchemars, est qu'une petite voix aussi sournoise que douce et affable, sortie tout droit de son « hyper conscience », lui susurrait à l'envi, que ce pauvre garçon avait fait des erreurs de jeunesse, que ce n'était pas tout à fait de sa faute, qu'il avait eu une jeunesse difficile etc.. »

Et puis Bertrand avait un an de plus que David, son propre fils.

Paul ne l'avait-il pas connu, petit garçon, à l'âge de cinq ans ?

Cela se respectait pensait-il !

Inconsciemment, instinctivement, Paul se mettait en position de père...

Enfin, Paul avait la foi, la foi en l'homme et ses possibilités, la foi en un avenir meilleur !

Il était convaincu que le monde n'était pas manichéen. Tout un chacun n'était pas réduit à la simple expression du bien ou du mal.

Il croyait vraiment, de toutes ses forces, en la nature humaine.

Il se disait qu'il existait au moins une parcelle de bon au plus profond de chacun d'entre

nous, y compris les plus sombres, les plus cruels.

Il suffisait de trouver, puis de cultiver cette grâce universelle.

Les dictateurs les plus sanguinaires n'avaient-ils pas leur jardin secret pour autant ?

Bien sûr que si, se disait Paul enthousiaste. Certains aimaient les chiens, les oiseaux, les chevaux, d'autres aimaient leurs enfants ou leur femme, d'autre encore aimaient Dieu, la mer ou les arbres.

Au risque de choquer, Hitler lui-même, n'aimait-il pas son chien ?

César, l'impitoyable, dans ses derniers mots célèbres : « Tu quoque, mi filii » n'exprima-t-il pas tout son amour pour Brutus, son fils adoptif parricide...

La nature humaine était ainsi faite ; selon l'intime conviction de Paul, il suffisait de développer la disposition voulue, pour faire d'un homme un saint ou, au contraire, un criminel...

Paul était persuadé que la famille biologique de Bertrand avait contribué, en lui montrant le mauvais exemple, en prônant les mauvaises valeurs, à lui faire emprunter la mauvaise voie.

Ensuite, il s'était tout naturellement tourné vers de mauvaises fréquentations qui avaient failli le conduire à la ruine.

En résumé, Paul avait envie d'appliquer sa devise : regarder devant, plutôt que se lamenter sur le passé.

Et devant, que voyait-il ?

Car Paul, rempli d'enthousiasme, ne supposait pas, n'espérait pas, n'escomptait pas.

Non. Il voyait un Bertrand devenu plus social, un garçon qu'il pourrait prendre sous son aile, paternellement, pour le conduire jusqu'au bien, jusqu'à la respectabilité, et, pourquoi pas, jusqu'à l'honorabilité.

Il l'aiderait, puisque ce garçon tenait compte de ses avis, de ses conseils.

Il en ferait quelqu'un de bien, quelqu'un de plus stable, quelqu'un d'heureux.

Dès lors, ce grand projet, devenait son ambition personnelle.

Il allait faire justice : lui donner ce qu'il n'avait jamais eu. De l'attention, des conseils, de l'affection.

Très motivé, Paul avait donc ouvert de grand cœur, son intéressant carnet d'adresses, afin de trouver un emploi à Bertrand.

Ferronnier-Serrurier de formation, celui-ci était ce qu'il est convenu d'appeler, un travailleur manuel.

Il lui fallait donc un poste approprié.

Paul avait créé, dans les années 1976, une entreprise de fabrication de serres. Rapidement, celle-ci avait pris une envergure internationale.

En 1984, il avait choisi de se lancer dans l'expertise judiciaire.

Cette option ne lui permettant plus de gérer son entreprise, il avait cédé ses droits et l'exploitation exclusive de ses brevets de fabrication de serres à Monsieur Lautour.

Celui-ci les utilisait depuis, au sein de sa propre société, la SSA.

Paul Duquesne et Jean-Louis Lautour, satisfaits réciproquement de cette transaction, ne s'étaient pas perdus de vue.

En effet, à plusieurs reprises, le repreneur avait dû solliciter le cédant pour participer au développement de la clientèle de l'entreprise.

Paul s'était toujours attaché à offrir sa meilleure collaboration, faisant preuve de souplesse, se montrant très réactif, à la moindre demande.

C'était suffisamment inespéré pour que Jean-Louis Lautour lui voue une grande reconnaissance.

Ils finirent, peu à peu, par se lier d'amitié.

C'est donc auprès de lui, son obligé, que Paul décida de solliciter un poste pour Bertrand.

Bien entendu, Jean-Louis se fit un plaisir de lui rendre service et intégra aussitôt Bertrand dans son équipe.

C'est ainsi que ce dernier fut employé à la SSA dès son arrivée à Montpellier en Février 1986.

Ce poste, qui lui était « tombé du ciel », par l'effet Paul, constituait un excellent point dans son dossier judiciaire. Il savait que Madame le Juge d'Instruction apprécierait.

Bertrand était heureux : le spectre de la prison s'éloignait de plus en plus...

Il remercia Paul, lui demandant s'il lui était permis de rester chez lui, au motif qu'il ne connaissait personne à Montpellier car il arrivait de sa Normandie natale.

Paul acquiesça.

Dans les semaines qui suivirent, Bertrand, coupé de ses fréquentations peu recommandables et de ses réseaux crapuleux en pays normand, menait enfin une existence irréprochable, sous le contrôle serré et diligent de son tuteur.

Il travaillait à la SSA chez Jean-Louis Latour, sans problème apparent, sans se faire remarquer par des entorses quelconques à son contrat de travail.

Paul, qui avait pris un gros risque en l'adressant à la SSA, ne relâchait pas sa surveillance.

Mais les excellents échos qu'il recevait de la part du dirigeant l'apaisaient : Bertrand se comportait en employé modèle.

En résumé, il se faisait oublier...

De toute évidence, la stratégie du juge d'instruction donnait les résultats escomptés.

C'est la raison pour laquelle, quand Bertrand présenta Laura Dumas à Paul, celui-ci s'en félicita.

En effet, cette jeune fille n'était autre que la compagne de Bertrand, lorsqu'il habitait à Criquetot, en Normandie.

Là-bas, elle s'était installée avec lui dans un appartement qu'elle avait loué pour eux et partageait sa vie.

Si elle n'ignorait pas tout des délits que Bertrand commettait, en collaboration avec ses amis douteux, elle ne trempait pas dans leurs combines, ne fréquentait pas les malfrats.

Son petit ami ne lui avait jamais demandé sa participation.

Bertrand avait eu le bon goût de la laisser en dehors de tout cela.

Elle avait un travail, menait une vie honnête, sans histoire, espérant un jour fonder une famille avec son compagnon.

Souvent, elle le priait de cesser ses petits trafics, craignant qu'il finisse par se faire repérer par la Direction du magasin.

Laura était une gentille fille, honnête, irréprochable.

À ses nombreuses qualités et ses vertus morales, s'ajoutait un physique avantageux : Laura était vraiment jolie.

Bertrand avait vraiment beaucoup de chance qu'elle lui porte intérêt, mieux qu'elle lui réserve une place de choix dans son cœur.

Un jour ordinaire, au petit matin, des coups assourdissants, tambourinés à la porte de leur maison avaient brutalement tiré le jeune couple du sommeil.

Laura avait aussitôt ouvert la porte...

Alors, une escouade d'« uniformes bleus », armés jusqu'aux dents, avait pénétré en force dans leur petit nid douillet, jusqu'à leur chambre.

Bousculée sans ménagement, la pauvre fille terrorisée, avait fondu en larmes...

Le moment qu'elle redoutait était arrivé : le bonheur à deux était bien fini !

Bertrand, quant à lui, savait ce qui l'attendait.

Il avait enfilé des vêtements à la hâte et se tenait debout, les mains en l'air, résigné à son sort.

Il s'était fait pincer...

Il se demandait qui avait pu le dénoncer, si ce n'était l'un de ses deux complices, dont Robert Bénard ;

Bertrand n'était pas un être que l'on peut qualifier de « raisonnable ».

Précisément, quelque chose d'irrationnel lui donnait la quasi-certitude que Bénard était le coupable...

Ses foudres se retournaient vers lui pendant son arrestation intempestive : « celui-là », ruminait-il en silence, un rictus sur ses lèvres fines », il s'occuperait de lui, lui réglerait son compte dès que possible ».

« Il lui ferait payer très cher ! Au centuple ! »

C'est ce que s'était promis Bertrand, pendant que les gendarmes l'emmenaient, menotté, sous les yeux horrifiés de Laura, qui, à ce moment-là, prenait tout à coup conscience que les malversations de son compagnon n'avaient rien d'anodin !

Dans les heures qui suivirent, la jeune fille, emmenée elle aussi, menottée à la gendarmerie

du répondre de ses actes.

Elle fut placée également en garde à vue car on la suspectait d'être la complice de Bertrand.

Elle avoua tout ce qu'elle savait, sous la pression des enquêteurs.

Elle dit qu'elle connaissait l'arnaque montée par Bertrand et ses comparses dont elle donna les noms, et leur raconta depuis quand ces vols duraient.

Elle savait aussi qu'il stockait une importante quantité d'objets volés dans leur propre garage.

En racontant ces forfaits, elle, qui était honnête, prit pleinement la mesure de son implication personnelle.

Elle aurait dû dénoncer les voleurs, ainsi que les gendarmes le lui faisaient observer avec véhémence. En se taisant, en couvrant leurs combines, elle s'était rendue complice...

Elle se sentit salie, couverte d'opprobre et de boue !

Quelle honte pour elle...

Elle était effondrée !

En fait, à l'issue d'un interrogatoire musclé, elle avait été ramenée dans la cellule où elle avait été placée en garde à vue, ce qui avait fini de la traumatiser.

Puis, au petit matin, le lendemain, elle fut relâchée, car rien de précis n'avait été retenu contre elle.

Les gendarmes n'avaient trouvé aucune preuve à charge à son encontre. Ils avaient fini par comprendre qu'elle ne trempait en aucune façon dans les combines des trois malfaiteurs.

Comme, par ailleurs, elle possédait un casier judiciaire vierge, ils décidèrent de ne pas la poursuivre, pour ne pas la pénaliser davantage.

D'autre part, ils avaient bien remarqué à quel point, Laura déplorait la situation dans laquelle elle et son compagnon s'étaient retrouvés.

Son attitude de profonde confusion et de regrets, tout au long de son interrogatoire, plaida amplement en sa faveur.

Elle savait que son nom ne serait pas cité dans les journaux. Les enquêteurs lui promirent.

En effet, dans le journal du HAVRE LIBRE du 16 janvier 1986, une page était consacrée à ces vols et elle n'était pas citée parmi les trois noms des voleurs arrêtés. Bertrand y figurait bien comme le principal auteur.

Bertrand était resté en contact régulier avec elle.

Il savait qu'elle lui était très attachée.

Il l'avait donc informée de son « déplacement » dans le Sud, en attendant son procès, lui avait expliqué le rôle de Paul.

Laura vit dans cette histoire, la chance d'un nouveau départ, puisque Bertrand marchait droit désormais, grâce à Paul.

Elle avait donc liquidé la location de la maison en Normandie, avait donné sa démission,

rassemblé leurs quelques affaires dans deux valises et s'était rendue à la gare de Rouen où elle s'était offert un aller simple Rouen-Montpellier.

Ce voyage lui sembla un rêve : après la pluie et les ennuis normands, elle émigrerait vers le soleil, vers la tranquillité pour y retrouver son amour dans le SUD.

Là-bas, dans le Sud de la France, elle en était persuadée, une vie de bonheur l'attendait...

Ce fut donc sans grande surprise que Paul, très satisfait de la tournure que prenaient les événements, vit arriver Laura à la gare de Montpellier

Cette dernière, à peine arrivée à Montpellier décrocha un poste de vendeuse et le couple prit alors un logement.

Paul les aida au mieux et participa de bon cœur à leur installation.

Reprendre la vie commune avec Bertrand dans un autre endroit, complètement différent, redonnait confiance à la jeune femme, toujours très éprise de son compagnon.

Le cauchemar de l'arrestation s'estompait.

Elle reprenait espoir, rêvait à nouveau d'être heureuse.

Euphorique depuis son arrivée, elle proposa même à son frère Hervé de venir la rejoindre à Montpellier.

Paul qui comptait beaucoup sur Laura pour stabiliser durablement Bertrand, d'un naturel changeant et d'une humeur instable, apporta derechef son concours, pour faire embaucher le nouvel arrivé normand, dans l'entreprise de construction de Jean-Louis Lautour.

Paul voyait d'un bon œil toute cette nouvelle organisation de vie qui entourait désormais son protégé. De plus, il faut avouer que Paul avait vu Bertrand quitter son appartement avec une grande satisfaction.

Il ne l'aurait pas mis dehors, bien entendu.

Laura, c'était l'idéal selon Paul car Bertrand partait pour être heureux, loin de ses mauvaises fréquentations normandes.

Son frère était honnête, comme elle (Paul s'était bien entendu renseigné avant de lui trouver du travail).

Il serait un soutien pour Laura, comme pour Bertrand, dont il pourrait devenir un ami de son âge...

Enfin Bertrand sortait de sa tutelle, s'émancipait...

Du moins, c'est ce qu'il semblait à Paul, à cette époque !

Il était loin de se douter de ce qui allait suivre, bien loin d'imaginer le vrai visage de Bertrand Dubois !

Visage qu'il dissimulait pour l'instant sous un masque soudain d'honnête homme, du moins de voleur repentant-reconverti en honnête homme !

Cette cohabitation forcée de plusieurs semaines, avait fini par rapprocher l'expert judiciaire et le voleur qui, peu à peu s'étaient liés d'amitié.

Paul avait même de l'affection pour Bertrand. Ses efforts pour se faire oublier et se donner une conduite l'avait vraiment touché. Il y croyait, ne mettant plus en doute sa sincérité.

Chacun d'entre eux y avait trouvé son compte : Paul, investi d'une mission qui lui tenait à cœur, avait momentanément rompu sa solitude. Tandis que Bertrand avait enfin trouvé un toit et un ami en qui il pouvait compter.

Tout semblait rentrer dans l'ordre et, pour la première fois de sa vie, le délinquant avait l'agréable sensation d'être comme tout le monde.

Paul l'avait intégré dans son cercle, lui présentant tous ses amis.

Leur niveau social et professionnel étant privilégié, Bertrand s'était retrouvé plongé dans un monde inconnu.

Cette immersion fut brutale autant qu'inattendue.

Cependant, contre toute attente, Bertrand fut habile. Il garda pour lui ses impressions, sut se montrer discret.

Réservé, intéressé au moment opportun, il ne commit jamais d'impair.

Il sut se faire accepter sans réserve, jusqu'à être considéré comme un pair.

C'est ainsi qu'il évolua bientôt avec aisance et assurance dans cette nouvelle sphère.

Paul l'avait initié à sa passion pour la peinture.

Bertrand, pourtant, a priori, peu enthousiaste pour les matières artistiques (il ne lisait jamais, encore moins de la littérature, ne visitait jamais de musée, ne s'intéressait ni à l'architecture, ni à la sculpture, ni à la musique, ni au théâtre, pas même au cinéma), semblait absorber avidement les enseignements de son hôte, ravi de pouvoir échanger sur son sujet favori.

La présence de Laura n'avait fait que renforcer leurs rapports.

L'extrême gentillesse de la jeune femme envers Bertrand n'avait pas échappé à Paul qui entretenait des contacts réguliers autant que chaleureux avec le jeune couple.

Laura avait adopté Paul sans réticence. Au contraire, elle lui était très reconnaissante d'avoir trouvé un emploi sûr à son frère quand il était venu les rejoindre à Montpellier ;

D'ailleurs, elle faisait toute confiance à Paul dont elle avait compris la bienveillance pour Bertrand qu'elle aimait sans réserve.

C'est ainsi, qu'un jour, à l'insu de son compagnon, elle s'était laissé aller à la confidence.

Ainsi avait-elle donné à Paul une version plus objective de l'affaire des vols du magasin TITAN

Elle lui avait raconté que Bertrand, en réalité, était le chef de la petite bande et que c'était lui qui revendait tous les produits des vols.

Les deux autres complices, dont LE FAMEUX Robert, étaient à son service et lui obéissaient au doigt et à l'œil, ne prenant aucune initiative.

Elle avait ajouté que la gendarmerie n'avait en fait récupéré dans leur garage qu'à peine 10 % du stock volé. Le reste n'avait jamais été découvert., que Bertrand l'avait bien dissimulé.

En tout, le montant du vol était, selon elle, faramineux.

Sans oser se l'avouer, Laura et Paul fondaient ensemble, tous leurs espoirs quant à la bienheureuse rédemption de Bertrand Dubois.

Tout allait pour le mieux quand Jean-Louis Lautour, ami de Paul et employeur de Bertrand et du frère de Laura, prit la décision de déplacer les locaux, devenus trop exigus, de la SSA, sa société sise en banlieue.

D'autre part, il souhaitait installer, pour des raisons de commodités, la société de fabrication de serres dans un vaste entrepôt à Marguerites.

Ce nouvel emplacement se composait d'un grand bâtiment de deux niveaux.

Le rez-de-chaussée, à usage industriel, serait donc occupé en totalité par la société de Jean-Louis Lautour.

Au premier étage, se trouvait un logement privé, loué par une jeune femme sans enfant et récemment divorcée.

Or cette dernière n'allait pas tarder à jouer un rôle décisif dans l'histoire de Bertrand Dubois, mais aussi dans la vie de Paul Duquesne.

Lorsque Paul avait cédé son affaire à Jean-Louis Lautour, il avait tout de même conservé la propriété des brevets. À ce titre, il bénéficiait toujours d'un droit de regard sur les affaires de la société SSA.

Jean-Louis Lautour, son dirigeant, sollicitait souvent l'aide de Paul dans le développement de la clientèle. C'est la raison pour laquelle, ce dernier avait l'occasion de se rendre, de temps en temps, à l'entrepôt de Marguerites.

Or, il ne lui fallut pas longtemps pour remarquer le manège de Bertrand.

Quelque chose était en train de se passer.

Quelque chose que Paul n'aimait pas du tout.

Habilement, Paul provoqua les confidences de Bertrand.

Malheureusement, celles-ci confirmèrent aussitôt ses soupçons.

Le jeune homme, irrésistiblement attiré par la locataire du premier étage, Marianne, s'était mis à la fréquenter.

Mais, il n'avait pas jugé utile de lui préciser l'existence de sa compagne, Laura, avec laquelle il partageait sa vie à Montpellier.

Quant à la si jolie et si douce Laura que Paul affectionnait, elle continuait à couvrir

Bertrand d'amour et d'attentions qu'il ne méritait certes pas. Elle ne se doutait pas de son ignoble trahison et, candide, vivait pleinement son nouveau bonheur.

Paul était consterné.

Il voyait tous ses espoirs pour son protégé, qu'il jugeait encore très fragile, basculer.

Il mit clairement Bertrand en garde, invoquant le peu de bon sens qu'il pouvait avoir, pour ne pas mettre en péril sa nouvelle existence, dont Laura était à la fois l'ancre et l'étrave.

Elle était son passeport pour une vie honnête et paisible.

Elle lui donnerait un jour une famille qui le rendrait heureux, qui comblerait ses aspirations d'homme...

C'est le message que Paul tenta, du moins, de lui enfoncer dans le crâne à répétitions !
Sans succès.

Pendant plusieurs mois, sous les yeux de Paul, impuissant et désolé, Bertrand navigua ainsi de Marianne à Laura, sans se soucier du chapitre des conséquences...

De plus, il semblait parfaitement à l'aise dans cette double vie, ne donnant aucune espèce d'importance à ses mensonges.

Pourtant, Paul ne se privait pas de le tarauder, le mettant en garde régulièrement contre son inconstance, contre la légèreté de sa conduite avec deux personnes, dont Laura qui aurait inévitablement le cœur brisé quand elle apprendrait son infortune.

Rien n'y faisait.

Bertrand ne prenait pas conscience de la situation délicate dans laquelle il s'était mis et, pire, ne se faisait aucun reproche, n'avait aucun remord.

Mais, le plus épouvantable était, que, tirant profit de l'amour que les deux femmes lui vouaient, il ne prévoyait pas de mettre un terme à cette double et cruelle duperie.

Il demeurait immoral jusqu'au bout.

Après plusieurs mois dans ces conditions, Bertrand était si bien installé dans cette double relation, qu'il finissait pas ne plus faire attention : il ne prenait même plus de précautions élémentaires pour cacher ses visites quotidiennes à Marianne.

Au vu et au su de toute la société, de son dirigeant, de ses employés, dont le propre frère de Laura, sa compagne, Bertrand montait les escaliers pour se rendre au premier étage, à l'appartement de sa dulcinée...

Paul n'y tenant plus, finit par durcir le ton.

Après lui avoir intimé l'ordre de cesser toutes relations avec sa nouvelle conquête qui mettait en péril sa précieuse relation avec Laura, force avait été de constater qu'il n'avait pas obtempéré.

Paul opta alors pour un autre discours, afin de mettre son protégé en face de ses responsabilités. Il voulait à tout prix le remettre dans la bonne voie, dans la bonne direction. Celle qu'il aurait dû emprunter de lui-même, s'il avait eu une once de bon sens et de moralité.

« Tu dois choisir entre les deux » ordonna fermement Paul
« Je sais bien ! » répondit l'inconstant « mais c'est pas si facile, figure toi ! »
Dès lors, Paul comprit qu'il avait perdu la partie.

Par acquis de conscience, il poursuivit son propos moralisateur, mais sans conviction.
« Enfin, Bertrand, tu ne peux pas continuer comme cela !
Ce jeu devient par trop dangereux.

Dois-je te rappeler que ton attitude ne trompe aucun de tes collègues et que l'un d'entre eux se trouve justement être le propre frère de Laura ? »

« Tu t'inquiètes pour rien, Paul. Moi, je suis sûr que les gars n'ont rien vu. »
« Quoiqu'il en soit, tu ne peux pas te comporter ainsi avec Laura.
Elle est très jolie.

Au passage, je ne sais pas ce que tu trouves à Marianne : elle est nettement moins belle que Laura ; de plus elle n'a pas l'air d'avoir autant de cœur.

Laura est d'une gentillesse rare. Elle t'aime !

Cette fille est très précieuse pour toi, pour ton avenir. Tu devrais t'en rendre compte de toi-même.

Tu te souviens tout de même que Laura, après qu'elle se soit retrouvée en garde à vue à cause de toi, a tout quitté en Normandie pour te rejoindre ici...

As-tu compris seulement l'immense preuve d'amour qu'elle te donnait ? » elle ne t'a pas dénoncé pour le stock des vols que tu as cachés !!!

Bertrand, se tenait immobile devant Paul, se balançant d'une jambe sur l'autre. Il regardait le plafond, ennuyé par tous ces sermons.

« Pourquoi les gens comme Paul compliquaient-ils toujours tout ? » se demandait-il agacé...

« Faut faire ci, faut pas faire ça... » il n'a que cela à la bouche ;

« Pourquoi j'irai dire à Laura que j'ai une maîtresse et à Marianne que j'ai une concubine, alors que je peux avoir les deux ? »

Paul comprenait que Bertrand n'avait aucun remord.

Décidément, ce jeune homme n'avait aucune morale. Paul confronté à la bassesse de cette âme qu'il avait voulu élever, se sentit déstabilisé.

Il se mit à faire des concessions quasiment inacceptables !

« Après ce que tu as fait subir à Laura en Normandie, tu dois lui dire la vérité. Elle ne doit pas l'apprendre par son frère... »

Ce serait atroce. Il faut que tu lui donnes une explication et de toute urgence.

Tu dois lui demander pardon et cesser immédiatement de voir Marianne

À moins que tu ne préfères Marianne ?

Le mot malheureux était lâché.

« Tout ce que je sais » répondit Bertrand avec un air obtus « c'est que je ne veux pas quitter Marianne »

Bertrand baissait la tête, comme s'il pliait brutalement sous le poids de la fatalité...

« Tu vois, Paul, je crois que je suis amoureux d'elle ! »

« Alors, dans ce cas, tu sais ce qu'il te reste à faire ! »

Paul tourna les talons sur le champ.

Il ne dit pas au revoir et se dirigea vers sa voiture, avec ressentiment.

Il avait fait ce qu'il avait à faire, mais il sentait l'amertume le gagner. Il n'avait pas pu sauver Laura.

Il devait se préparer à la voir souffrir et cela lui brisait le cœur à l'avance.

« Peut-être que ce sera sa chance de se libérer de cet invertébré de Bertrand qui ne lui arrive pas à la cheville... » se dit Paul en quittant Château-la-Nerthe.

Mais, au fond de lui, Paul savait que Laura était un ange, directement envoyé du ciel pour sauver Bertrand, qu'elle aimait tendrement, profondément.

Il savait que ce qui allait se passer allait être terrible, que ce qui allait se passer, par la très grande faute de Bertrand, risquait de la tuer...

La réaction de Bertrand ne fut pas immédiate.

Il attendit encore plusieurs semaines, mais il finit par quitter Laura.

La pauvre fille qui faisait entière confiance à son compagnon, se croyant aimée de lui pour toujours, à l'annonce de Bertrand, crut sur le moment tomber dans un abîme sans fond.

Elle qui n'avait pas présagé un tel revirement de situation, se trouva dans un premier temps, étourdie par cette nouvelle.

Désormais seule dans leur appartement de Montpellier elle semblait peu à peu dans une profonde tristesse.

Elle espérait secrètement que Bertrand changerait d'avis, qu'il s'apercevrait de son erreur, qu'il refuserait de la perdre et reviendrait vers elle.

Hélas, ce ne fut pas le cas.

Des jours, des semaines, des mois passèrent.

Laura s'était enfoncée dans une profonde mélancolie dont son frère, ne parvenait pas à la sortir.

Il ne savait que faire pour la secourir.

Elle n'avait plus d'appétit, n'avait plus goût à rien, se morfondant à longueur de journée.

Leurs parents se sont alors déplacés pour agir.

Ils réglèrent sur place toutes les formalités et rentrèrent en Normandie, ramenant chez eux leurs deux enfants.

Bien des années après, Paul apprit de la bouche de Madame Dumas, la mère de Laura, que celle-ci ne s'était jamais remise de son histoire avec Bertrand qu'elle n'avait jamais cessé d'aimer.

Par dépit, disait sa mère, elle s'était jetée au cou du premier venu et avait épousé un alcoolique qui la frappait et lui avait fait beaucoup d'enfants.

En réalité, Bertrand avait brisé sa vie...

Quant au frère, Hervé, sa mère disait qu'il avait conservé beaucoup d'amertume et de ressentiment, à propos de leur fiasco dans le Sud...

Cet échec, doublé d'une trahison inexplicable, celle de son ami Bertrand, de son futur beau-frère, l'avait marqué à vie, lui aussi !

Pendant ce temps, la conscience légère comme le duvet d'un poussin qui vient de naître, Bertrand, bien qu'il ait brisé la vie de deux personnes en même temps, complètement indifférent au malheur de Laura et d'Hervé, filait le parfait amour avec sa nouvelle conquête. Il avait tourné la page joyeusement, sans effort.

Laura n'existait plus, il ne la voyait plus, ne s'en souvenait même plus.
Que dire de plus ?

Paul, pour sa part, prenait sur lui les péchés de son protégé, atterré par son inconstance majeure, effrayé par l'inconsistance de cette âme dont même Dieu ne voudrait plus...

En mars 1987, Bertrand s'installa rapidement avec Marianne, dans son appartement situé au-dessus de la Société de Jean-Louis Lautour, à Marguerites.

Ce logement était petit : une cuisine équipée que Marianne venait de faire installer et une chambre attenante.

C'était idéal pour le jeune couple qu'il formait, d'autant plus que Bertrand bénéficiait de l'avantage d'habiter au-dessus de son lieu de travail.

Paul ne fut pas mis à l'écart de sa nouvelle vie par Bertrand qui l'invitait de temps en temps. Bien qu'il regrettait Laura et ses nombreuses qualités qu'il ne retrouvait pas chez la nouvelle compagne de son protégé, Paul fit bonne figure, accepta toujours les invitations.

Bien lui a pris car, au cours de ces rendez-vous amicaux, Paul allait faire la connaissance d'une jeune femme qu'il avait remarquée par ailleurs... à la porte même de son Cabinet d'Expertise Judiciaire...

Il s'agissait de Barbara, la sœur aînée de Marianne !
Cette personne allait changer toute sa vie et le lier à jamais à Marianne et Bertrand...

Le procès de Bertrand eut lieu, dans le courant de l'année 1988, après deux ans d'attente, au cours desquels, sans le concours de Paul, il aurait fait, sans aucun doute, de la prison préventive.

Durant ces deux années de probation, la conduite du petit voyou de Haute-Normandie avait

été irréprochable.

Sous la tutelle rapprochée de Paul, son bienfaiteur, son garant, il n'avait commis aucun méfait, s'était fait oublier...

Deux ans après, il était sur le bon chemin de la probité : Bertrand avait un travail et une compagne.

On pouvait donc estimer que ce n'était pas la même personne qui avait été arrêtée en 1986 avec sa compagne Laura et celui qu'on jugeait en 1988.

La « petite frappe » s'était muée en honnête citoyen qui réglait son impôt sur le revenu des particuliers.

Paul en concevait une grande satisfaction et une certaine fierté.

Il pensait avoir eu raison de croire en lui et de lui donner une seconde chance...

Pourtant, l'avenir démontrerait le contraire, malheureusement aux dépens de Paul et de sa compagne Barbara.

Bertrand dû donc effectuer un court séjour en Normandie pour y être jugé.

Marianne ne connaissait pas son passé. Il répugnait à lui dire la vérité sur ce voyage.

Il invoqua un motif plus que douteux.

Il s'était montré si maladroit, en l'occurrence, que Marianne, une fois Bertrand en Normandie, questionna Paul.

Par amitié pour Bertrand, Paul ne dévoila pas à Marianne la véritable raison de son court voyage en Normandie.

À son retour, le jeune homme ne fut pas très prolixe.

Il avoua seulement à Paul avoir été condamné à cinq années de prison avec sursis, à une amende pénale fixe dont il ne précisa pas le montant, ainsi que, naturellement, au remboursement des marchandises volées.

Mais il s'en tint là et changea immédiatement de sujet.

Paul ne sut jamais à combien s'élevait l'amende, pas plus que le montant qu'il devait rembourser au titre des marchandises volées.

Il comprenait que Bertrand voulait tirer un trait sur cette erreur de jeunesse.

Paul jugeant que la peine appliquée était suffisante, imita Bertrand dans son silence.

C'est ainsi que l'affaire fut tacitement volontairement oubliée.

Une fois le jugement passé, Bertrand ne devait plus sentir cette épée de Damoclès au-dessus de sa tête. Il était en quelque sorte soulagé, même s'il se retrouvait sans doute criblé de dettes...

Paul ne sut pas non plus comment il s'était arrangé pour justifier ces paiements probablement mensuels et importants auprès de sa compagne.

Par la suite, Bertrand connut une longue période favorable.

En effet, depuis son recrutement à la SSA avec la recommandation appuyée de Paul, il avait su gagner la confiance de ses collègues de travail, mais aussi celle de Jean-Louis Lautour, le dirigeant.

Ce dernier lui proposa donc un poste de manager. Il augmenta sensiblement son salaire et son coefficient et modifia son intitulé de poste avec un titre plus avantageux.

Bertrand se mit donc à diriger toute l'équipe de production.

Cette ascension aussi brutale qu'inespérée lui conféra, de fait, certaines prérogatives et libertés qu'il n'avait pas avant, avec son statut d'employé.

La bonne étoile de Bertrand brillait décidément très fort. La chance qui lui avait toujours manqué, depuis sa plus tendre enfance, semblait définitivement lui sourire.

Malheureusement », chassez le naturel, il revient au galop » !

La vraie nature de Bertrand n'était pas très loin sous le masque de l'honnête homme qu'il avait enfilé depuis son arrivée chez Paul.

Il ne lui fallut qu'un instant pour imaginer tirer profit de sa nouvelle situation...

Au moment où Paul était en plein déménagement de ses bureaux pour s'installer dans des locaux plus importants et en centre-ville, Bertrand l'invita chez lui pour « boire un verre » lui dit-il.

Paul ne se fit pas prier : il ne s'en accordait pas le droit.

Son protégé demandait sa présence. Il avait sans doute besoin de partager quelque chose avec lui.

Peut-être une bonne nouvelle.

Paul devait répondre présent.

Il considérait en effet, qu'il était la seule famille et le seul ami de Bertrand tout à la fois.

Sortant de son bureau précipitamment, Paul, malgré son emploi du temps « full up », sauta dans sa puissante voiture allemande, pour se diriger vers Marguerites où l'attendait Bertrand.

« Toujours ponctuel, Paul ! » lance Bertrand à Paul en lui ouvrant la porte de son petit appartement.

Le jeune homme vient tout juste de terminer les préparatifs. La table pour le dîner est mise. Un grand plateau est prêt pour le « drink » : verres, coupelles remplies de bonnes choses qui se grignotent, un verre à la main.

Paul remarque qu'il s'est donné du mal pour le recevoir. Il en est touché !

Marianne n'était pas encore là. Bertrand, tout en servant l'apéritif, explique à Paul qu'elle viendrait plus tard les rejoindre pour le dîner.

Paul est bien disposé : il se sent bien, à l'aise avec cet homme qui a l'âge de son fils et qui, apparemment, l'apprécie beaucoup.

Ils parlent comme quand ils habitaient ensemble chez Paul. À bâtons rompus, sans gêne, sans tabou.

Chacun y va de son histoire, suivant son association d'idées, sans se soucier d'organiser son discours, passant d'un sujet à un autre apparemment sans rapport. Ici, il ne s'agit pas de convaincre, mais de se laisser aller entre amis.

Leur imagination respective ne tarissait jamais. Ils avaient toujours l'un comme l'autre beaucoup de choses à se raconter, à se dire...

Ils parlent de la SSA et de sa progression, de Jean-Louis Lautour. Puis Paul évoque le déménagement de ses bureaux, raconte à Bertrand le départ imminent d'un de ses amis pour la capitale, ami qu'il lui a présenté, Bertrand donne son avis sur l'opportunité de ce départ etc.

Bertrand, entendant le mot départ, pose la main sur l'avant-bras de Paul, comme pour lui demander le silence :

« Au fait, avec Marianne, on a décidé de faire construire une maison ! »

Paul s'interrompt, la bouche entr'ouverte...

La nouvelle vient de fuser comme une bombe !

Elle est lourde de signification et de conséquence. Surtout, elle est totalement inattendue.

Paul se réjouit d'en comprendre tout le sens, toute la portée :

« Quelle bonne nouvelle ! » dit-il, enthousiaste

« Dis donc ! C'est une sacrée décision pour un jeune couple !

Si je comprends bien, alors, c'est vraiment sérieux entre vous ! »

« Eh oui ! On veut se sentir chez nous, pour pouvoir faire d'autres projets, ultérieurement... »

Bertrand a ce large sourire qui ne trompe pas Paul: il est sûr de lui, cette fois. Il sait exactement ce qu'il veut et où il va avec Marianne.

Paul le voit déjà dans sa future maison, l'attendant, comme ce soir, pour un verre...

« D'autres projets ? Mais de quel genre ? » s'enquiert Paul souriant.

« Marianne aimerait qu'on ait un bébé... »

Mais ici, tu sais, c'est même pas la peine d'y penser, c'est carrément pas possible, c'est trop petit et la SSA est juste en dessous...

Pour l'intimité, faut avouer que c'est pas terrible, terrible. À chaque fois qu'on rentre ou qu'on sort, tous les collègues sont au courant ! »

« Bah, c'est un logement provisoire qui vous a convenu pendant quelques temps.

Mais c'est sûr qu'avec un enfant...

Vous devez trouver plus adapté ! »

« À ce propos » poursuit Bertrand », je voudrais te demander un coup de main ! »

« Je t'arrête tout de suite ! Si c'est pour couler une dalle ou poser la charpente, ne compte pas sur moi ! répond Paul, toujours très souriant, enchanté de partager le projet de vie de son

protégé...

« Mais non ! Pas ça ! » Bertrand est hilare, mais dans son regard, Paul peut lire sa détermination. Il ne perd pas son objectif de vue...

« Ne t'inquiète pas ! De toute façon, si c'était le cas, sans vouloir te vexer, je ferais appel à des amis plus... compétents ! »

« Et tu aurais parfaitement raison : je ne peux pas t'en blâmer.
Mais alors, sérieusement, que puis-je faire pour toi ? Dis-moi !

« Voilà, j'ai trouvé un terrain ici, à Château-la-Nerthe, mais j'ai besoin d'un financement. Les banques ne voudront rien me prêter. Inutile de te le dire avec mon passé et puis je n'ai pas un sou d'économie, au contraire...

J'ai besoin que tu m'aides à obtenir un financement auprès d'une banque. »

Évidemment, aucune banque, aucun investisseur ne voudrait prêter de l'argent à un repris de justice qui échelonnait le remboursement de la valeur de ses larcins passés...

De plus, Marianne et lui n'avait rien, absolument rien à mettre en garantie du style un bien immobilier, un plan d'épargne retraite, une valeur quelconque.

Paul comprit qu'effectivement sans lui et sans son « coup de pouce » indispensable, le projet du jeune couple demeurerait au stade de rêve...

Paul avait vraiment, vraiment envie de les aider à avoir une vie meilleure, une belle vie...

« Bien sûr, je comprends. Eh bien mais c'est tout à fait possible !

Je vais contacter un de mes amis Directeur d'une Banque. Je le fais dès demain et te donnerai bientôt des nouvelles. »

Si Bertrand n'a pas vraiment l'air surpris par cette réponse positive, cependant Paul constate à quel point son visage s'est illuminé !

Un plaisir à voir !

Tendant son verre à Paul pour trinquer avec lui, Bertrand répond avec sollicitude :
Super Paul ! J'en étais sûr. Je savais que je pouvais compter sur toi !

Comme promis, dès le lendemain, Paul contacta son ami, Directeur d'Agence à la Banque XAX.

Il ne fut pas long à le convaincre de céder à sa demande très pressée, au bénéfice « d'un membre de sa famille » comme il avait présenté Bertrand au banquier, afin de fortifier un plus ses chances d'obtenir une réponse positive...

Dès la semaine suivante, Bertrand put emprunter la somme dont il avait besoin pour construire la maison de ses rêves. Paul s'était porté caution.

Ce prêt exceptionnel lui fut consenti sur la durée précise qu'il souhaitait, sans aucune formalité et sans qu'aucune question ne lui fut posée.

Le Directeur de Banque avait joué le jeu jusqu'au bout des promesses qu'il avait faites à son ami Paul.

Ainsi, Paul avait-il donc directement contribué à la réalisation du rêve de Bertrand et Marianne.

Malgré la gratitude qu'il aurait dû concevoir pour son généreux protecteur, Bertrand ne jugea pas utile de le remercier. Curieusement, il n'eut pas le moindre de mot de reconnaissance à l'endroit de Paul.

Celui-ci, bien sûr s'en étonna et en fut un peu choqué et même déçu.

Néanmoins, il ne s'en fâcha pas pour autant.

Il n'oubliait pas, en effet, l'extraction de Bertrand et son manque total d'éducation.

Il conclut cet épisode en imaginant qu'il s'agissait sans doute d'un oubli involontaire, causé par toute l'excitation que provoquait chez Bertrand, l'achat de ce terrain, puis la construction de sa maison.

La première maison qui serait vraiment à lui.

Cela ne lui était jamais arrivé...

Malheureusement les mois qui allaient suivre allaient contredire l'esprit délibérément positif de Paul. Cette indécatesse était le signe, le symptôme d'une âme noire...

Le masque d'honnête homme, dont Bertrand s'était voilé la face, juste avant de rencontrer Paul, sur ce quai de gare anonyme à Montpellier, le profil de repentant qu'il arborait depuis son audience chez le juge d'instruction de Villert, avant son procès, était en train de se craqueler.

Bertrand allait bientôt se montrer sous son vrai jour, dévoiler son visage d'homme immoral, sans foi, ni loi.

Il allait bientôt donner toute sa profondeur au célèbre proverbe arabe qui prédit que : « le chien galeux mord la main de celui qui le caresse ! »

Hélas, Paul, le bon Samaritain, allait en faire les frais...

CHAPITRE 12
SCANDALE AU CHATEAU DE BEAUREPAIRE
OU
L'INSOUTENABLE LÉGÈRETÉ DE MADAME MÈRE

La porte de la boîte aux lettres verte gémit. Toujours en manque d'huile chronique. Paul peste : « Il n'y en a pas un ou une pour réparer cela ! Je sens que je vais devoir m'y coller ! »

Facture, une lettre pour Barbara, encore une, une offre publicitaire à mon nom et ça ?
C'est quoi ?

Paul se rembrunit subitement.

Il manipule nerveusement l'enveloppe bleu lavande à son nom, sur laquelle figure une écriture inconnue. Il cherche, retourne la lettre. Rien au dos, aucune mention de l'expéditeur.

Cela vient du Havre et le timbrage indique, si besoin était, que c'est lourd, très lourd. Beaucoup de papier... sans doute beaucoup de problèmes !

Une terreur vague envahit Paul.

Jeune quinquagénaire sur-actif, homme d'affaires débordé et glorieux, dans le style « businessman de l'année » à figurer, s'il était américain, en première page de couverture de Time Magazine, le « fils parallèle » a vu son univers implorer il y a quelques jours, lorsqu'il apprend qu'une sœur inconnue cherche à le rencontrer...

Une demi-sœur en réalité, production méconnue du ventre maternel et abandonnée à sa naissance. Elle serait née en 1945, mais ne serait pas le fruit des amours démoniaques de ses parents, Charles et Nancy Duquesne.

Bien entendu, PAUL avait été assommé par le coup de fil qu'il venait de recevoir du notaire de ses parents, pour l'informer de l'existence de Monique Blanchet, épouse Richez, 48 ans, infirmière libérale à Tours, mariée et mère de trois enfants oui, le pauvre Paul devait digérer, en plus de l'existence inopinée d'une nouvelle sœur, celle d'un beau-frère chtimi-dentiste-rugbyman amateur ainsi que trois neveux et nièce adolescents !

En fait, si Maître Yvetot avait téléphoné à Paul personnellement, c'était pour une raison bien simple : sa nouvelle demi-sœur voulait le rencontrer. Parmi l'ensemble de la fratrie, on ne sait pour quelle raison, il était le seul avec ses parents, que Monique Richez-Blanchet, voulait voir, embrasser, toucher. Elle avait envie de lui parler, de le découvrir avait-elle dit.

Aussitôt après, tremblant de tout son corps, il avait pris contact avec son père, Charles Duquesne, pour savoir si lui aussi était au fait de cette étrange situation dont la conséquence immédiate et sévère était de mettre gravement à mal la réputation de Madame Mère, Présidente d'œuvres caritatives de tout poil, pourtant au-dessus de tout soupçon.

Quelle ne fut pas la surprise de Paul, d'apprendre que, non seulement son père savait que sa mère avait eu cet enfant, savait aussi qu'il n'était pas le père, savait encore que l'enfant

avait fait l'objet d'un abandon dès sa naissance à l'hôpital municipal du Havre où elle avait été mise au monde début janvier 1945 », sous X », c'est-à-dire sans parent connu et en abandon total.

Charles, avec le plus grand calme, comme s'il racontait à son descendant l'histoire de ses racines, avait expliqué à son fils pantelant au bout du fil, qu'il avait lui-même sollicité Nancy pour qu'elle procède à ce type d'abandon, puisque cette grossesse était le résultat d'un... viol !

Les mots coulaient de la bouche de Charles avec une facilité incroyable. Paul perçut même une nuance de chaleur affectueuse, aussi déplacée qu'étrange.

D'après ses dires, son épouse aurait été, en effet, blessée et violée par un soldat allemand en mai 1944, juste avant le débarquement allié.

Comment, où cela s'était-il produit ? Charles n'en avait pas soufflé mot, comme s'il ne le savait pas lui-même. Il détournait maladroitement les questions de son fils par des assertions sans rapport, du genre : « Tu comprends, même si elle avait le sang de ta mère, elle n'était pas des nôtres... »

L'imparfait, utilisé par Charles dans sa phrase, laissait-il supposer qu'il avait maintenant révisé son jugement et qu'aujourd'hui elle devenait des nôtres ?

Paul se sentait défaillir. Il était tellement déconcerté par cette nouvelle inopinée et choqué par l'attitude de son père dont il avait espéré, en ces circonstances, un tout petit peu de réconfort.

Cette enveloppe bleue, il le pressentait, était en relation avec cet événement...

Paul partait à son bureau, lorsqu'il avait vidé cette maudite boîte aux lettres grinçante, juste assez verte dans le fond, pour faire oublier ses contenus péremptoires et péjoratifs, ses publicités aussi illusoire qu'insultantes pour son intelligence, ne laissant que rarement filtrer un message affectueux d'amis ou d'enfants en vacances. Elle ne valait pas la peine. Il décida que désormais, il ferait la grève du ramassage du courrier.

On ne l'y prendrait plus. L'indigne « boîte-à-problèmes » exploserait sous l'avalanche de ses propres incongruités...

À présent, toute son énergie l'avait abandonné.

Il n'était plus « sous tension », mais oppressé par une angoisse lourde et cruelle qui transformait chaque muscle de son corps en pierre.

Il sentait vaguement qu'il devait ouvrir cette lettre tout de suite, au lieu d'en avoir peur. S'il ne décachetait pas l'enveloppe bleu lavande dans les minutes qui suivaient, peut-être n'en aurait-il plus la force ensuite, hanté par son passé maudit qui ressurgissait inopinément sur la route de son succès, dans son existence accomplie d'aujourd'hui.

Mais pas ici.

Paul fit demi-tour jusqu'à son fauteuil préféré dans le salon. Un fauteuil anglais en cuir où il aimait s'installer le soir et le week-end pour lire.

Il extrait de l'enveloppe une lettre manuscrite de six pages. À la dernière page, il reconnaît enfin la signature. C'est un mot de sa vieille tante Astrid, la demi-sœur aînée de sa mère.

Paul n'est pas rasséréiné pour autant : il n'a pas revu sa vieille tante depuis vingt ou peut-être même trente ans. L'heure doit être grave pour qu'elle reprenne contact, pense-t-il...

« Mon cher petit », commence la vieille dame,

« Je ne t'ai pas revu depuis ton mariage avec Sarah. Nous avons donc considérablement vieilli, chacun de notre côté.

Je connais ton parcours par ma sœur Nancy à qui j'écris de temps en temps et t'en félicite bien sincèrement. Tu es un exemple pour tes frères et sœurs, ainsi que pour mes enfants, tes cousins.

Aujourd'hui, j'ai décidé de t'écrire pour te donner quelques éclaircissements sur un événement que tu viens d'apprendre brutalement.

Figure toi que je le sais, car Maître Yvetot m'a appelée moi aussi, à la demande de Monique Richez.

Elle veut me rencontrer afin que je lui raconte les détails de sa naissance, qu'elle affirme ignorer totalement pour l'instant.

Situation bien embarrassante pour moi. Tu vas comprendre à la lecture de cette lettre.

Ma sœur a du te raconter le pourquoi de l'abandon de ce bébé, né en janvier 1945.

Mais crois-moi, mon garçon, la version qu'elle t'en a donnée, ce soit disant viol par un soldat allemand, n'est que le fruit d'une affabulation destinée à sauver son honneur. Tu la connais, elle est tellement soucieuse de son image !

En réalité, ma pauvre Nancy avait deux très bonnes raisons de ne pas reconnaître cette petite fille.

La première s'appelait Dieter Schreiner, la seconde, Orst-Helmuth Von Karlsberg.

Le premier était un officier haut placé, dont la fonction était l'approvisionnement de l'armée allemande dans le nord et l'ouest de la France. Par approvisionnement, il faut comprendre ravitaillement, essence, certains médicaments d'usage courant, uniformes complets, produits de toilette, tout ce qu'il fallait pour l'installation des soldats, lits, matelas, draps, chaises, tables etc...

En fait, il s'occupait de tout, sauf de l'infirmerie et de l'armement qui dépendaient d'autres divisions.

Ta mère l'avait choisi pour ses fonctions, tu t'en douteras. Elle a toujours été très opportuniste. C'est grâce à lui qu'à Beaurepaire, guerre ou pas guerre, personne n'a jamais manqué de rien.

Lors des premières réceptions que ta mère donnait dans la salle-à-manger d'apparat, dès 1942, elle faisait servir du Champagne à profusion, du bon vin, du foie gras, de la charcuterie, des produits nobles que, nous, Français ordinaires, nous ne touchions plus de près ou de loin, depuis le début de la guerre.

Alors, quand un convive, sceptique lui demandait comment elle arrivait à se procurer tout

ce luxe alimentaire, elle répondait habilement que le château disposait de grandes caves voûtées à bonne température, dans lesquelles de grosses réserves étaient entreposées depuis longtemps, bien avant la guerre. Quant aux produits frais, il était facile de prétendre qu'ils venaient des fermes du domaine...

Ta mère n'a jamais manqué d'essence, pas plus que ton père et il n'a pas été utile de labourer avec les chevaux parce que les tracteurs étaient à sec.

C'est aussi grâce à Herr Schreiner, comme l'appelait affectueusement Nancy, que le château ne fut pas réquisitionné pour l'armée allemande, comme ce fut le cas de toutes les grandes propriétés normandes.

Là aussi, tes parents avaient su trouver une excuse toute faite : Beaufort ne s'avérait pas être une implantation pratique pour la soldatesque teutonne. Situé en pleine campagne, au cœur du bocage, il était trop loin des grandes villes pour y installer le contingent ou les officiers. Les trajets pour rallier les villes principales chaque jour, avaient été jugés trop longs par la Wehrmacht. C'était incompatible avec une bonne réactivité expliquait ta mère avec le sérieux d'un général en exercice. Quelle imagination !

On aurait pu y croire. Mais nous, sa famille, nous la connaissions trop bien pour être bernés.

Seul le « Generaloberstabsintendant » Dieter Schreiner y avait installé ses quartiers pour des raisons obscures qui n'appartenaient qu'au commandement de l'armée allemande. Tout le pays, y compris ses plus grands notables, se satisfaisait sans méfiance aucune, de ce manque d'explications. Parce qu'en effet, pourquoi un officier, même supérieur, aurait-il logé tout seul avec son Intendance et son chauffeur, soit trois hommes en tout, dans un château immense de plus de trente chambres en dehors des communs, des maisons et des chambres de service ?

Personnellement, je ne me le demandais pas. Je savais et ton père également d'ailleurs.

Ta mère l'avait habilement attiré à Beaufort en 1942 pour l'avoir sous la main et profiter de lui.

Mais au bout d'un an de cohabitation, notre allumeuse, tout de suite après ta naissance, dut faire preuve de bonne volonté avec le Germain. L'envahisseur, se montrant plus gourmand jour après jour, sut imposer ses désirs à ma sœur, mais aussi à son mari.

Ainsi, Nancy le suivait-elle dans sa chambre chaque soir.

Rapidement, ils me firent penser à un vieux couple. Elle se chargeait de sa lessive, de lui faire couper les cheveux, de le faire raser par le coiffeur-barbier du château...

Ses bottes étaient cirées chaque soir, non pas par son ordonnance, mais par Marie, la jeune fille préposée au cirage des chaussures de toute âme qui vive à Beaufort.

À ce propos, la pauvre était le souffre-douleur de Nancy.

Chaque matin, cette dernière s'ingéniait à faire une inspection minutieuse de chaque chaussure, botte ou bottine et, au moindre petit détail qui ne lui convenait pas, giflait violemment la malheureuse Marie et la traitait de souillon et de propre à rien devant les autres domestiques...

Quant à son amant kaki, dès lors qu'il eut obtenu ses faveurs, il la couvrit de cadeaux : une

voiture, des bijoux, des fourrures...

Et bien entendu, il nourrissait tout le monde à Beaurepaire.

Ce Dieter n'était pas un mauvais bougre. Il se sentait très seul et très loin de chez lui à Hambourg. Ce n'était pas un violent, ni un méchant. Encore moins un SS.

Il ne déportait pas des Juifs ou des communistes : il était juste importateur de saucisses en provenance de toute l'Allemagne !

Il parlait assez bien Français avec un fort accent et jouait délicieusement du piano.

En fait, militaire de carrière, il n'était qu'un simple fonctionnaire administratif qui tenait de grands livres de compte !

Je dois t'avouer l'avoir rencontré de nombreuses fois. Il se montrait toujours très jovial, amical même !

Sachant que j'étais la sœur de Nancy, par pure gentillesse, sans que j'aie demandé quoi que ce soit, il faisait livrer chez nos parents (où j'ai logé pendant toute la guerre avec tes cousins), des cantines militaires pleines à craquer de ravitaillement varié.

Lors de la première livraison, mon père était très fâché, mais ma mère bénissait sa fille d'avoir pensé à nous. En fait, notre bienfaiteur n'était pas celui que la nature désignait par essence. Notre bienfaiteur, était notre ennemi, Dieter.

Nancy, elle ne s'est jamais préoccupée de nous, n'a jamais rien fait pour nous, même lorsque nos parents sont tombés malades puis sont morts, dans les années soixante...

Donc, j'ai tendance, pour Dieter à lui donner mon absolution, d'autant que ton père semblait s'accommoder parfaitement de cette situation ubuesque.

Il semblait en profiter au contraire. Il n'a jamais eu autant de maîtresses que pendant la guerre !

J'étais toujours étonnée, je dois te le confesser, mon pauvre Paul, de constater à quel point le péché leur profitait, à quel point leur immoralité leur allait bien...

Puis, au début du mois de janvier 1944, un nouvel acteur, venu du grand Est, est arrivé au château. Ce nouvel arrivant était bien différent de Dieter. Plus âgé, plus guindé, surtout beaucoup plus dur, il revenait du front russe où il avait été blessé. Pour sa convalescence, le IIIe Reich lui offrait la France et le repos du guerrier !

C'était un noble, le baron Von Karlsberg, dans le civil.

Nancy, comme à son habitude, vaporeuse, aérienne, lui donnait du « Baron » à tout va, du bout des lèvres, avec effronterie et intelligence : ainsi désacralisait-elle à la fois le titre de noblesse, la fonction, la mission d'ennemi, avec un respect apparent !

L'homme devant qui tout le monde tremblait au château, y compris Dieter, son concurrent-compatriote, avait trouvé son maître, ou plutôt sa maîtresse et semblait aimer cela !

Orst-Helmuth occupait pour sa part, de hautes fonctions. Comme Rommel, il était général des armées. Il n'était pas fonctionnaire des armées comme Dieter. Lui était un vrai guerrier, cruel, froid, cynique.

À l'époque, il devait avoir dans les cinquante ans, pour ce que j'ai pu en juger. Il portait une épée longue et tranchante sur le côté gauche de sa ceinture, les jours où il devait revêtir

son costume d'apparat...

Je dois t'avouer n'avoir pas compris ce que ta mère faisait avec cet homme arrogant qui semblait obtus et même cruel.

Alors que Dieter était bel homme, trapu, blond, joyeux et plein d'ardeur du haut de ses trente ou trente-cinq ans, Orst était grisonnant, chauve sur le dessus du crâne, maigre, très grand. Il boitait beaucoup, marchant en s'aidant d'une magnifique canne à pommeau d'argent.

Il semblait commander tout le monde, d'un air hautain, y compris ta mère qui, pourtant, partagea sa couche plusieurs fois par semaine de fin février à fin mai 1944, soit tout de même trois mois...

Je pensais à l'époque que Nancy avait trouvé son maître : il était encore plus glacial qu'elle.

Donc, je ne sais pas pourquoi, encore aujourd'hui, ma sœur s'est engagée dans cette liaison ? La connaissant pourtant, elle devait avoir d'excellentes raisons. Mais elle seule pourrait nous le dire.

Cela se complique quand Nancy s'aperçoit qu'elle est enceinte, au printemps 1944. Qui est le père ?

Orst ou Dieter ? Elle n'en sait rien ! Les deux hommes cohabitent à Beaurepaire. Entre eux l'animosité est palpable. Au point qu'ils évitent de se rencontrer.

La seule chose qu'elle m'a confiée, quand elle venue me voir, affolée, chez nos parents, au début de sa grossesse, c'est qu'elle n'était sûre que d'une chose : ton père n'était pas le père de l'enfant...

Par prudence, elle ne dit mot de son état ni à Orst, ni à Dieter. Une semaine ou deux avant le débarquement, Dieter, très observateur, se doutait de quelque chose et lui en avait parlé. Puis vint l'heure de la débâcle. Les deux invités de Beauregard prirent le large en direction de l'Espagne pour l'un, de la Suisse pour l'autre. Puis ce fut le débarquement...

Ta mère accoucha six mois après la fin des hostilités.

Je suis allée la voir à l'hôpital, le jour de la naissance. Elle était seule dans sa chambre. On lui avait enlevé le bébé.

C'était tellement triste !

Pas de petit berceau, aucune fleur, aucune joie...

Cependant Nancy était comme d'habitude. Elle ne semblait pas tourmentée...

Je lui ai pris la main, lui ai parlé longuement.

En fait, ma mère et moi n'acceptons pas l'idée de l'abandon. Nous souhaitons proposer à Nancy d'adopter son enfant. Il aurait mieux valu pour elle, du moins c'est ce que nous pensions de tout cœur, qu'elle reste dans sa famille, plutôt qu'être adoptée par des étrangers.

Ton père est arrivé. Ni l'un, ni l'autre n'ont rien voulu savoir. Je n'ai même pas eu le droit de voir la petite. Je suis partie désespérée par tant de méchanceté, d'indifférence ! Si j'avais osé, je les aurais maudits tous les deux !

Le lendemain, mes parents se sont déplacés ensemble pour tenter de récupérer leur petite-fille abandonnée. Mon père était déjà très fatigué. Il est arrivé épuisé à l'hôpital. Ils ne

demandaient rien à Nancy en compensation.

Tes parents se sont montrés intraitables. Nancy s'est même moquée d'eux.

Quand ils sont revenus à la maison, mon père a brutalement fondu en larmes. C'était la première fois que je le voyais pleurer. Il était vraiment désespéré...

Cela m'a brisé le cœur. Nous nous sentions impuissants.

Nous n'avons jamais eu de nouvelles des deux officiers allemands.

Ta mère, avec son heureuse nature les a immédiatement oubliés tous les deux. Elle n'a jamais prononcé leur nom, exactement comme s'ils n'avaient jamais eu d'existence.

Avec le plus grand naturel, tes parents reprisent leur vie de couple, partageant à nouveau la même chambre, la même salle-de-bains, cela après deux ans de séparation sous le même toit !

Maintenant, mon cher Paul, tu sais tout... Du moins sur l'histoire de la naissance de cette sœur inconnue !

Pour ma part, je compte dire à ma nièce toute la vérité, sans épargner qui que ce soit.

Je ne crains plus la méchanceté de ta mère et nos parents sont morts tous les deux. Quant à notre frère aîné, il s'en moque...

En revanche, je ne peux pas t'éclairer sur l'envie de te voir de Monique. Je ne connais pas la raison de l'exclusivité qu'elle te donne.

Prions le ciel pour qu'elle ne soit pas intéressée et matérialiste comme ta mère !

Car si c'était le cas, ta bonne situation expliquerait sa démarche et ce serait parfaitement odieux pour toi !

Mon cher garçon, je te souhaite tout le bonheur du monde, car tu le mérites bien.

Je me demande tous les jours comment il se fait que toi et nous partageons les mêmes gênes que ta mère diabolique et délurée.

Pour ma part, je suis âgée et malade. Mon état ne peut pas s'améliorer. Je m'étiôle davantage chaque jour. Tu sais, le chagrin m'a usée...

Je t'invite donc à me rendre visite dans les mois qui viennent si tu veux bavarder une dernière fois avec moi...

Te renouvelant toute mon affection,

Je t'embrasse ainsi que ta famille

Ton affectionnée Tante Astrid »

CHAPITRE 13

LES FRASQUES DE BERTRAND

Même s'il l'avait voulu, Paul n'eut pas beaucoup de temps pour penser à cette demi-sœur. En effet, son esprit et son emploi du temps déjà très occupés furent accaparés par un nouveau problème.

Bertrand lui avait donné peu signe de vie depuis sa demande d'aide pour obtenir un prêt pour la construction de sa maison. Paul avait su faire abstraction du manque de reconnaissance, du fait de ne recevoir aucun remerciement, mais il avait du mal à ne pas penser à celui qu'il considérait quand même, comme un ami. C'était d'autant difficile de l'oublier que pendant cette même période, son ami Jean-Louis Lautour lui faisait régulièrement part de certains de ses doutes au sujet de Bertrand.

Lors d'une de ces conversations, Jean-louis lui parla très sincèrement :

« Vois-tu, Paul, je ne sèmerais pas le doute dans ton esprit si je n'étais pas, de mon côté, réellement certain que quelque chose se passe. J'ai beaucoup apprécié Bertrand au début de notre collaboration, mais depuis quelque temps, non seulement, je reçois des informations de certains de ses collègues, guère flatteuses à son sujet, mais également de clients. En ce qui me concerne, que des employés le sentent différent ou s'en plaignent ne me préoccupe pas réellement. On peut, à tout moment, avoir des problèmes personnels, être moins vigilant, moins efficace au travail, faire des erreurs. Mais à partir du moment où il y a des conséquences réelles sur ce que nous vendons et installons, là, je ne peux pas l'accepter. Nous avons reçu de nombreuses réclamations de clients mécontents. Par exemple, il semblerait que des renforts pour lutter contre le vent n'aient pas toujours été installés. Ceci n'est qu'un exemple, nous avons eu aussi beaucoup de plaintes pour des défauts de fabrication et, de ce fait des impayés. Je ne sais vraiment plus quoi faire. Je pense qu'il va falloir que je vérifie, chantier par chantier, plainte par plainte afin de voir qui était le responsable sur place à chaque fois. Seulement après, nous pourrons être certains que Bertrand y est pour quelque chose. Je ne veux pas faire de procès d'intention, mais hélas, je crains que toi et moi ayons à faire face à une situation très délicate d'ici peu. »

Paul était désemparé. Jean-Louis avait raison. Sans preuve, il ne pouvait rien faire contre Bertrand, il fallait d'abord qu'il fasse son enquête. Cependant, il savait que suite à certaines réclamations, la SSA avait dû reconstruire, remplacer, dédommager certains clients et donc rencontrait d'énormes problèmes financiers. Son esprit travailla très vite, comme à chaque fois qu'un problème se posait. Il ne pouvait, à son niveau, que proposer de ne plus percevoir de pourcentage sur le chiffre d'affaires qui lui était imparti de par le contrat sur la propriété des brevets. C'était peu, mais cela pouvait peut-être donner un peu d'oxygène à la société de son ami. Depuis quelques mois, Jean-Louis Lautour, très bon commercial, n'avait pas ménagé ses efforts pour chercher des affaires. Il avait réussi à décrocher de beaux contrats avec les mairies de Marseille et Toulouse qui devaient permettre à sa société de combler les déficits engendrés par les réclamations de ces malfaçons. En effet, après concertation auprès

de plusieurs personnes avisées, Monsieur Lautour, alors qu'il aurait pu le faire, n'avait pas déclenché l'assurance pour ces litiges. Il avait préféré dédommager, rubis sur ongle, les malheureux clients, victimes de l'inattention ou malhonnêteté de Bertrand. Paul savait que ces deux contrats n'étaient pas suffisants et il fit donc cette proposition à Jean-Louis, qui après avoir refusé, finit par l'accepter. En effet, les arguments de Paul étaient indiscutables et il reconnut que si cela n'était pas la seule façon de sauver sa société, cela pouvait en être une.

Les deux hommes raccrochèrent donc sur cet accord, se promettant de se reparler dès que Jean-Louis aurait effectué son enquête.

Paul se replongea dans son travail à corps perdu, essayant d'oublier le cas « Bertrand ». Heureusement, le cabinet d'expertise se développait bien et il avait, comme tous ses associés, beaucoup de travail. D'une manière générale, il était assez facile pour Paul de s'immerger dans un dossier et de ne plus penser à autre chose. C'est lors d'un de ces grands moments de concentration qu'il reçut un appel téléphonique qui lui fit perdre tout espoir. Paul avait déjà rencontré plusieurs fois Monsieur Raymond, Maire d'une commune voisine, avec qui il avait déjà fait des affaires dans un climat de confiance qu'il avait beaucoup apprécié. Aussi, fut-il très content d'entendre sa voix :

« Bonjour Paul, comment allez-vous ? Je ne vous perturberai pas longtemps dans votre travail, je sais que vous êtes très occupé. Mais nous nous connaissons depuis de longues années et c'est la raison pour laquelle, je me permets de vous téléphoner. Nous avons collaboré à plusieurs reprises et votre travail nous a toujours satisfaits. Aussi, croyez bien que ce n'est pas de gaieté de cœur, et seulement après une vérification interne approfondie, que je me vois dans l'obligation de vous entretenir d'un problème survenant sur un chantier que la société SSA vient de faire ».

« Je vous en prie, je vous écoute ».

« Nous avons constaté des vols répétés de plantes vertes dans différentes serres qui se trouvent près de celles en cours de constructions par la SSA. Or, pour commettre ces larcins, il est indispensable de bien connaître les lieux, donc de travailler sur le chantier, et aussi de disposer d'un véhicule adapté pour transporter ce genre de marchandises. Ces vols ne peuvent avoir été faits que par des personnes bien équipées. Donc, comme je vous l'ai dit, après vérification des emplois du temps de nos employés, il s'est avéré que ceux-ci ne peuvent avoir été commis que par des salariés de la SSA.

Après un court moment de réflexion, Paul ne put que se rendre à l'évidence. Il savait comment se déroulait un chantier. Autant les personnes y travaillant pouvaient aller et venir à leur guise, autant une personne étrangère à celui-ci ne pouvait manquer de se faire remarquer. Il était donc impossible d'imaginer pouvoir repartir avec des plantes ou autres matériels sans se faire interpellé par une quelconque personne. Il assura son interlocuteur qu'il allait mener son enquête et qu'il le tiendrait au courant. Après les remerciements et politesses d'usage, il raccrocha.

Paul se revit quelques années en arrière au moment où il avait cédé les brevets de ses serres à Jean-Louis Lautour. Il s'était tellement investi dans cette activité de fabrication, revente, qu'en s'en séparant, il avait eu l'impression de se séparer d'une partie de lui-même. Autant il avait pu se faire une raison lors de la vente du site de Lempdes, principalement due à des raisons économiques, politiques ne venant pas de son fait, autant la cession des brevets lui avait brisé le cœur. Là, à nouveau, la même sensation l'envahissait. N'était-il pas en partie responsable de ce qui arrivait à la SSA ? N'avait-il pas fait engager Bertrand ? Il avait l'impression d'avoir fait rentrer le vers dans le fruit. Cette situation ne pouvait pas durer. Dans un mouvement de colère, il téléphona à son ami Jean-Louis afin de convenir d'un rendez-vous.

Lors de celui-ci, non seulement, Jean-Louis ne fut guère étonné de ce que Paul lui dit, mais il lui révéla d'autres incidents dont il venait d'être informé. Depuis quelques semaines, des offres de matériels très techniques avaient été vues dans des journaux locaux. Seules des entreprises pouvaient être propriétaires de tels appareils et les utiliser dans le cadre de leur activité. Il était donc très rare, voire impossible, de les retrouver sur le marché d'occasion. Jean-Louis avait vérifié ces informations et il avait eu la confirmation que peu de temps avant, ces engins avaient disparu de certains chantiers... sur lesquels la SSA avait travaillé. Il alla jusqu'à raconter à Paul qu'après avoir vu une des petites annonces, il avait téléphoné et s'était fait passer pour un potentiel acheteur. Là, quelle n'avait pas été sa surprise quand il avait reconnu la voix de Bertrand.

Paul n'avait plus aucun doute. Il ne parla pas à Jean-Louis du passé de Bertrand, mais il eut la certitude que celui-ci avait monté à nouveau un véritable réseau de malfaiteurs. Non seulement, il volait du matériel sur les chantiers pour les revendre, falsifiait des factures, mais détruisait également l'image de marque de Paul et Jean-Louis. Il réalisa que tout le travail qu'ils avaient effectué pendant de nombreuses années allait être anéanti en un rien de temps. Ils se devaient de réagir, et très vite. Il fut décidé que Jean-Louis allait convoquer Bertrand et qu'une procédure de licenciement pour faute grave allait être entamée.

Amer, Paul quitta les locaux de son ami, l'esprit empli de sentiments contradictoires. Il était content de ne pas être lui-même l'employeur de Bertrand. Il se voyait mal licencier ce garçon dont il se sentait responsable. Depuis sa conversation avec le juge d'instruction, la réapparition de celui-ci dans sa vie, de nombreuses années étaient passées. Comme dans tout ce qu'il faisait, Paul s'était beaucoup investi dans la tâche confiée suite au jugement. Il avait voulu croire qu'il arriverait à faire changer Bertrand en le sortant de son milieu, en le faisant fréquenter d'autres personnes. Il était déçu. Au fond de lui, il avait eu la certitude que Bertrand ne changerait jamais, mais il avait toujours voulu conserver un faible espoir. Maintenant, le résultat était là et le bilan, facile à dresser : c'était un échec.

L'autre difficulté à laquelle maintenant Paul allait devoir faire face n'était pas aisée. Il allait devoir raconter à Barbara toute l'histoire. Sa réaction ne lui faisait pas peur. Il lui avait déjà laissé sous-entendre que Bertrand avait eu une vie tumultueuse avant d'arriver dans le sud de la France, mais n'avait jamais voulu lui tout lui raconter. Bertrand était le mari de sa sœur. Il ne voulait pas qu'elle ait une trop mauvaise image de lui, mais là, il savait qu'il lui serait nécessaire de tout raconter, et ce, du début (soit ses déboires en Normandie) jusqu'à

maintenant. Ainsi, Barbara déciderait de ce qu'elle ferait en toute connaissance de cause.

Ainsi, une fois de retour à la maison, Paul et Barbara entamèrent une longue soirée pendant laquelle Paul n'omit aucun détail. Barbara l'écoutait comme l'on écoute quelqu'un qui vous raconte une histoire. De temps en temps, elle l'interrompait, posait une question afin d'être certaine d'avoir bien compris. Oui, Bertrand était le mari de sa sœur, mais elle voulait de ce fait, protéger Marianne, sa sœur. Pour cela, elle voulait avoir une idée précise de la situation. Le lendemain, elle irait la voir et lui parlerait. Marianne ne pouvait pas rester avec Bertrand, faire sa vie avec lui. Cela lui semblait impensable. Paul lui confia avoir maintenant trop subi et qu'il était décidé à couper toute relation avec Bertrand. Barbara ne put qu'acquiescer et confirma qu'elle ferait de même, tout en essayant de conserver des relations avec sa sœur.

Dès le lendemain de son entrevue avec Paul, Jean-Louis Lautour convoqua Bertrand et lui fit part de sa décision de le licencier. Il avait accumulé suffisamment de preuves pour cela et les énuméra une par une à Bertrand. Cependant, quelle ne fut pas sa surprise de voir la réaction de Bertrand. Il n'aurait jamais pensé que celui-ci fut capable d'une telle comédie. Il commença par nier, puis se faisant passer pour une victime, n'hésita pas à accuser certains de ses collègues. Il alla jusqu'à affirmer avoir essayé de leur résister, prônant l'honnêteté. Hélas pour lui, il fut facile pour M. Lautour de démonter tous ses arguments. Petit à petit, Bertrand s'avoua vaincu et reconnu verbalement ses méfaits. Son patron ne se doutait pas qu'à peine sorti de son bureau il allait essayer de retourner la situation. Mais le lendemain, il téléphona à Paul et lui raconta de vive voix ce qui se passait actuellement en bas de son bureau :

« Tu le croiras si tu veux, mais j'ai une manifestation dans la cour. Bertrand a réussi, par je ne sais quel miracle, à mobiliser tous ses collègues qui défilent devant mon bureau, brandissant des pancartes demandant la réintégration DE LEUR AMI ! »

Paul ne fut pas vraiment étonné. Il connaissait suffisamment Bertrand pour savoir qu'il était un grand charmeur, et qu'il pouvait, d'un tour de main, retourner une situation en sa faveur. Ne sachant pas exactement ce qui s'était dit entre Jean-Louis et lui lors de leur entretien, il imagina aussi que si son charme n'avait pas agi, Bertrand avait pu également menacer ses collègues de les dénoncer au patron et de les entraîner dans sa chute s'ils ne se mobilisaient pas pour lui. Ces mouvements de grève durèrent quelques jours, mais Monsieur Lautour avait accumulé assez de preuves irréfutables pour que le licenciement de Bertrand soit effectif en moins de trois mois.

Hélas, malgré le sacrifice de Paul de ne plus recevoir de pourcentage sur le chiffre d'affaires, malgré les gros marchés qui avaient permis à la SSA de survivre pendant quelque temps, Monsieur Lautour finit par ne plus pouvoir faire face aux difficultés financières dans lesquelles sa société se retrouvait. Suite à ces événements, l'image de marque de la SSA avait été énormément ternie. De nombreux clients ne renouvelaient pas leurs contrats expliquant que même si le responsable des problèmes avait été licencié, la confiance n'était plus là. Jean-Louis comme Paul savaient que toute relation commerciale était basée sur la confiance, celle-ci étant plus difficile à acquérir qu'à démolir. Le résultat de nombreuses

années de travail était anéanti.

Lors d'un dîner avec Barbara où la conversation se portait à nouveau sur Bertrand, Paul revit, comme dans un rêve, Jean-Louis lui expliquer qu'il allait déposer le bilan. Il lui assura qu'il ne lui en voulait absolument pas ; Directeur de la SSA, il était le seul maître à bord. C'était lui le responsable qui avait dû, à un moment ou à un autre, négliger quelque chose. Paul en homme de tête, mais aussi de cœur comprenait ce que son ami voulait lui dire. Le Capitaine du bateau était le dernier à partir et se devait de tout endosser... Cependant, il n'oublierait jamais sa part de responsabilité dans ce naufrage.

Paul n'arrivait pas à lâcher ce souvenir, son regard erra encore un moment. Soudain, il se ressaisit et put se concentrer à nouveau sur ce que Barbara lui disait. Depuis leur longue soirée où Paul lui avait tout raconté, elle avait vu plusieurs fois sa sœur, Marianne. Elle avait essayé par tous les moyens de lui faire accepter le personnage qu'était Bertrand. Non, il n'était pas le beau chevalier en qui elle voulait croire. Non, il n'était pas honnête, et bien que Barbara voulait le bonheur de sa sœur, elle ne pouvait plus la laisser vivre d'illusions. Elle ne doutait pas que Bertrand soit gentil avec elle, mais leur bonheur conjugal n'était basé que sur le malheur d'autres personnes, sur des vols et des escroqueries. Un jour, il se ferait prendre et se retrouverait en prison. De cela, Barbara ne voulait pas pour Marianne. Elle préférait être la messagère de mauvaises nouvelles ou images maintenant, plutôt que de laisser pourrir la situation.

Marianne ne voulait rien entendre et Barbara raconta à Paul leur dernière rencontre :

« Cela fut terrible. Nous restions toutes les deux sur nos positions. Elle me reparla de la maison qu'ils étaient en train de faire construire. Ce à quoi je lui ai répondu que c'était grâce aux matériaux volés sur les chantiers ou détournés par de fausses facturations. Elle me parla de leur projet de mariage, d'enfants. J'étais tellement effondrée à ce moment-là, que je me suis levée et suis partie. Mes derniers mots ont été que j'espérais de tout cœur me tromper sur Bertrand et qu'un jour elle ne viendrait pas vers moi m'annoncer qu'il venait d'être arrêté. Dans l'état actuel des choses, je le regrettais vraiment, mais », je », nous ne voulions plus rien avoir à faire avec eux. »

Cinq ans passèrent, pendant lesquels les deux couples ne se fréquentèrent plus du tout. Barbara avait des nouvelles de sa sœur par ses parents lors de ses visites. Ils apprirent ainsi que Marianne et Bertrand s'étaient mariés, avaient eu un enfant. Ils n'avaient évidemment été invités ni au mariage ni au baptême. Barbara était malheureuse. Peut-être avait-elle été trop dure, trop sèche avec sa sœur. Chaque jour, elle pensait à elle et se disait qu'elle devrait faire un pas, un geste vers elle. Mais les rares fois où elles se croisaient par hasard en ville ou dans les magasins faisaient naître en elle un sentiment de mélancolie. Leurs échanges n'étaient plus que superficiels et l'ombre de Bertrand était toujours entre elles. Aucune des deux n'arrivait à oublier ce qu'elles s'étaient dit. La plaie était encore trop ouverte.

De son côté, Paul était plus préoccupé par ses amis qui avaient essuyé de nombreux déboires au contact de Bertrand. Ils avaient eux aussi cessé toute relation avec Bertrand. En effet, comment pouvaient-ils faire encore confiance à quelqu'un qui était prêt à trahir tous ses pairs, toute personne l'aidant ? Dans le milieu des affaires, si vous ne faites pas confiance, plus rien n'est possible. Ceci était tout à fait adapté à la situation, et Paul n'était

en rien responsable.

Mais la vie est pleine de surprises. Bertrand allait bientôt réapparaître. Pas à pas, il réussirait à entrer à nouveau dans le cocon de leur foyer. Telle une araignée, il construirait sa toile et Barbara et Paul allaient s'y retrouver prisonniers.

CHAPITRE 14

QUAND CELA N'EST PAS L'UN...

C'est ainsi que de 1990 à 1995, les deux couples vécurent leur vie chacun de leur côté.

Pendant cette période, Barbara et Paul avaient des nouvelles de Marianne et Bertrand par l'intermédiaire des parents de Barbara.

Paul sut ainsi qu'après le licenciement de la SSA, Bertrand eut plusieurs emplois dans différentes sociétés. Ceux-ci ne duraient jamais très longtemps, mais Paul ne sut jamais vraiment pourquoi. Bertrand continuait-il à manipuler les gens qui l'entouraient, aussi bien collègues qu'employeurs ? Pire, à les voler ? Paul avait peu de détails, mais s'étant promis de ne regarder que de très loin le cheminement de Marianne et Bertrand, il ne cherchait pas à en savoir plus.

« Un jour, lors d'un déjeuner chez les parents de Barbara, nous avons appris que grâce à eux, Bertrand avait été embauché dans une usine de fabrication de matériaux en tant que magasinier. À mon avis, cela a dû être très difficile pour lui de s'y adapter. Ce poste était beaucoup moins rémunéré que celui qu'il avait à la SSA et il ne lui permettait certainement pas d'avoir le standing auquel il aspirait. »

Paul savait que Bertrand aimait l'argent, les belles choses. D'ailleurs, de temps en temps, il se demandait si ce n'était pas lui qui avait développé chez Bertrand ce goût que certains appelleraient de luxe. Ne lui avait-il pas fait rencontrer des personnes dont le niveau de vie était très supérieur à la moyenne.

« Et alors, où est le mal ? dit François. Ces gens-là, eux, n'avaient volé personne. Ils avaient travaillé dur et longtemps pour en arriver où ils en étaient. Si Bertrand n'avait pas compris cela et que seule, sa jalousie le faisait avancer, tu n'en es en rien responsable. »

« Oui, c'est ce que je me dis. Par contre, je m'en veux de ne pas avoir senti le moment où il a replongé et où l'appât du gain est devenu plus important que de vivre une vie honnête. Je n'arrive toujours pas à le pardonner de m'avoir trompé et même trahi. »

Car c'était bien de trahison qu'il s'agissait. Différents souvenirs remontent à la mémoire de Paul, tels que le comportement de Bertrand avec Laura, son amie de Normandie, venue le rejoindre pour redémarrer une nouvelle vie dans le sud. N'avait-il pas eu pendant plusieurs mois, une liaison avec Marianne, sans penser un moment à elle, au sacrifice qu'elle avait fait en descendant le rejoindre. Paul pouvait comprendre que par amour, la vie de chacun puisse dévier, mais il n'arrivait pas à pardonner Bertrand qui, pendant des mois, avait mené une double vie, sans penser au mal qu'il faisait à Laura. Son ami Jean-Louis Lautour, aussi, avait été trahi par Bertrand. Introduit par Paul, Jean-Louis lui avait fait immédiatement confiance. Cela, Bertrand n'en avait pas tenu compte et n'avait eu aucun scrupule à l'entraîner dans ses méfaits, et ce, jusqu'à la ruine.

Les seules personnes que Paul avait réussi à protéger étaient ses parents. Ils n'avaient

jamais

informé ces derniers de l'arrivée de Bertrand dans le sud ni de la place qu'il avait occupée dans sa vie. Pourtant, entre 1986, année de son arrivée dans le sud et juin 1990, dernière fois où il les vit tous les deux, physiquement, Paul aurait eu plusieurs occasions d'aborder le sujet. Mais, au fond de lui, il avait senti qu'il devait leur cacher cette partie de sa vie.

« Pourtant, s'entendit-il dire à François, son ami toujours assis à côté de lui et aussi attentif, je peux t'assurer que notre dernière rencontre a été plus que tumultueuse. Je crois ne jamais te l'avoir racontée. C'était un dimanche de juin 1990, Barbara et moi avons décidé d'aller rendre visite à mes parents. Je ne peux pas dire qu'à cette époque, nos relations étaient très bonnes. La surprise causée par l'arrivée subite de ma demi-sœur, les explications plus ou moins vagues à son sujet de mon père et ma mère m'avaient laissé un goût amer dans la bouche. Ce n'est donc que de façon très espacée que je leur rendais visite. »

« Si je peux me permettre, vos relations n'ont, de toute façon, jamais été très normales ou affectueuses ! » s'autorisa à dire François.

« Tu as parfaitement raison. C'est aussi la raison pour laquelle ce dimanche, bien que j'ai senti, dès notre arrivée, qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas, je ne me suis pas inquiété plus que cela. Mais très vite, mon père a commencé à m'agresser verbalement, m'accusant de refuser de l'accompagner en Normandie pour voir ma demi-sœur qui nous avait invités. J'ai eu beau lui expliquer que mon emploi du temps ne me le permettait pas, il ne voulait rien entendre, jurant, criant de plus belle. Quand j'ai vu à quel point la situation dégénérait, j'ai dit à Barbara que nous partions de suite. Quelle ne fut pas ma surprise, une fois installés dans la voiture, de voir mon père venir vers nous, muni d'une pioche. Arrivé à hauteur de ma voiture, (à l'époque, j'avais une Mercedes) il a commencé à donner des coups dessus, dans les portes, sur le coffre. J'ai démarré et réussi à partir, mais je peux t'assurer que j'ai quand même eu la frayeur de ma vie. Je ne sais pas qui ou ce qui l'avait poussé à agir de la sorte, car cela n'était pas son genre. La vieillesse peut-être ! À partir de ce moment-là, je ne les ai plus revus, ni l'un ni l'autre. »

Ses parents qu'il n'avait jamais réussi à comprendre. Plusieurs événements lui revenaient en mémoire. Tout d'abord, cette lettre reçue un jour de la part d'un avocat à Montpellier. Celle-ci, envoyée en recommandé avec accusé de réception, lui intimait l'ordre de payer le montant de la maison qu'il leur avait achetée, à côté d'Étretat, treize ans auparavant. Paul en était resté abasourdi pendant de longues minutes. Le texte étant encore gravé dans sa mémoire. Que se passait-il ? Où voulaient-ils en venir ? Tout avait été fait dans les règles de l'art à l'époque et Paul s'en félicitait. Sa méfiance en affaires n'était pas seulement vis-à-vis de ses parents. Il avait toujours été rigoureux aussi bien dans ses affaires professionnelles que privées, mais ses études et sa carrière juridique n'avaient fait que renforcer ce trait de caractère. Il lui fut donc très facile de recontacter son Notaire de Lyon qui à l'époque avait traité avec le Notaire en Normandie. Paul n'avait plus eu de relation avec lui depuis qu'il avait quitté Villeurbanne, mais il en avait gardé un très bon souvenir. Après les formules de politesse d'usage, Paul lui expliqua la raison de son appel.

« Monsieur Duquesne, je me souviens parfaitement de votre dossier. Cette demande me

paraît bien étrange et inappropriée, pour ne pas dire malhonnête. J'avais bien effectué le paiement au notaire du Havre à l'époque, comme cela était convenu. Il n'y a donc aucune raison de payer à nouveau. Ne vous inquiétez pas, le temps de faire quelques recherches dans nos archives et j'adresse un courrier à cet avocat. D'ailleurs, je vous remercie d'avance de me faire parvenir une copie de la lettre que vous avez reçue afin que j'y fasse référence. »

Une semaine s'écoula avant que Paul reçut une copie de la lettre envoyée à l'avocat de ses parents. Comme il le lui avait indiqué par téléphone, son notaire reprenait toutes les étapes de l'achat effectué. Des copies de la promesse d'achat et de l'acte définitif, ainsi que la preuve du virement effectué, étaient jointes à sa réponse. Aucun doute n'était possible, leur demande de paiement était irrecevable.

« Tu ne peux pas savoir dans quel état d'angoisses j'ai vécu pendant plusieurs mois.

Malgré ma conversation rassurante avec le notaire et le double de la lettre envoyée bien rangé dans mon dossier, je n'arrivais pas à me détacher de cette affaire. J'avais bien eu en retour, l'accusé réception du courrier. J'étais donc certain que l'avocat était maintenant en possession de tous les éléments, mais je ne recevais aucune réponse et cela m'inquiétait. »

Tout en se sachant dans son droit, Paul se demandait ce que ses parents pourraient encore inventer pour lui nuire. Comment pouvaient-ils oser lui demander cela ? Ils se doutaient bien qu'il lui serait facile de prouver sa bonne foi. Avaient-ils besoin d'argent ? Il est vrai qu'il ne savait absolument pas où était passée toute leur fortune. Il avait entendu dire qu'ils n'avaient plus de biens propres, mais n'avaient-ils pas vendu en viager toutes les maisons achetées par son père, bien avant, mais aussi après leur mariage. Paul n'avait jamais voulu se mêler de leurs affaires, mais parfois, il se demandait s'il n'aurait pas dû le faire. Que faisaient-ils de leur argent ?

Son notaire avec qui il était régulièrement en relation téléphonique lui déclara après plusieurs mois écoulés :

« Vraiment Monsieur Duquesne, ne vous en faites pas. Je vous encouragerais même à oublier cette histoire après de si nombreux mois sans réponse de leur part. Pour moi, ils ont essayé un coup de bluff, ont vu que cela ne donnait rien et que nous pouvions fournir toutes les preuves d'achat. Je ne comprends même pas pourquoi cet avocat a accepté de s'occuper d'une affaire aussi cousue de fil blanc. Je suis certain que vous n'entendrez plus parler, si ce n'est de vos parents, au moins de cette demande. »

Et tel fut bien le cas.

Il se tourna à nouveau vers François et lui dit :

« Après cet épisode, j'ai eu beaucoup de mal à retrouver toute ma sérénité. D'autant plus que peu de temps après, il y eut ces lettres de dénonciation envoyées aux Tribunaux. J'y étais accusé de trafics de drogue, de recels, d'être à la tête d'un réseau de prostitution. Sans être ami avec aucun des gendarmes de la gendarmerie de Lattes à qui l'enquête avait été confiée, je connaissais certains d'entre eux. En effet, j'habitais déjà depuis de nombreuses années dans cette ville, mon métier d'Expert Judiciaire m'avait amené à rencontrer des gradés lors de

réceptions organisées par le Maire ou à d'autres occasions. »

« En plus, excuse-moi de t'interrompre, Paul, mais je pense que ta profession devait aussi te rendre si ce n'est, moins suspect que d'autres, peut-être demander un peu plus de considération ou d'attention dans l'étude de ton dossier. »

« Je ne sais pas. Je n'ai jamais voulu avoir de passe-droit ou user de mon influence dans une quelconque affaire, mais maintenant que tu me le dis, peut-être que ma profession ou le fait de connaître certaines personnes « haut placées » de la ville m'a aidé à ce moment-là. Je me souviens de ma première convocation, car il y a quand même eu convocation, Paul Duquesne, Expert judiciaire ou non !

Le chef de la gendarmerie me reçut (je sus par la suite que c'était le Procureur avec qui je travaillais qui lui avait demandé de m'interroger personnellement) et m'informa des accusations qui m'étaient reprochées, il s'adressa à moi :

« Monsieur Duquesne, vous voilà informé. Maintenant, que pouvez-vous me dire contre ces accusations ? »

« Vous me connaissez ou avez suffisamment entendu parler de moi, je pense, pour ne pas croire toutes ces calomnies. J'apprécie que vous me laissiez la possibilité de m'expliquer. Oserais-je vous demander la permission de voir les lettres que vous avez reçues ? »

« Il me donna ces lettres, et là, il ne m'a pas fallu bien longtemps pour reconnaître l'écriture de mon père. J'étais bouleversé. Mes mains tremblaient, j'étais blanc et me fis la remarque qu'heureusement, j'étais assis. J'arrivais tout de même à balbutier :

« C'est l'écriture de mon père... Pourquoi, fait-il cela ? Pourquoi ? »

Mon interlocuteur m'assura qu'ils iraient chez mon père afin de vérifier mes dires.

« Ne vous inquiétez pas. Nous vous tiendrons informé très rapidement. »

« Tu le croiras si tu veux, François, mais deux jours après, ce même gendarme me rappelait pour me dire que mon père avait tout avoué. Lors de leur visite chez lui, il a reconnu être l'auteur de ces dénonciations. Le gendarme voulait que je porte plainte, mais je ne m'en suis pas senti le courage. Où cela nous mènerait-il ? Nous étions tombés déjà bien bas. Mon père allait avoir à payer une très forte amende, cela suffirait peut-être à le ramener à la raison. J'étais mis hors de cause, et pour moi, c'était le plus important.

Pendant des nuits, une idée me hantait : pourquoi ? D'où venait ce soudain acharnement contre moi ? J'avais su, très jeune, que ma mère ne m'aimait pas, voire, me haïssait (comme tous les enfants de la famille). Mais mon père ? Même si notre entente n'avait pas toujours été parfaite quand nous travaillions ensemble, il ne m'avait pas semblé que cela allait plus loin qu'un désaccord dans la façon de mener des affaires ou de la jalousie de ma réussite. »

« En effet, je me souviens quand tu as décroché ce gros marché auprès d'un des chantiers

navals de Haute-Normandie. Tu avais plutôt reçu de sa part des sarcasmes au sujet du métier d'ingénieur que des félicitations » lui dit François.

« Mon père, malgré son expérience, n'avait jamais réussi à conclure ce contrat et il n'appréciait pas que, moi, nouveau dans le métier, l'aie signé. Donc, oui, jalousie, je suis certain qu'il en ressentait, mais de là à parler de haine. Je l'avais toujours cru différent de ma mère, plus humain. Je me suis peut-être trompé ! »

Paul réfléchit un peu et reprend, hésitant, parlant au début, tout bas comme s'il se parlait à lui-même :

« À moins que cela ne soit de la faiblesse... »

« Pardon, que dis-tu ? » demanda François.

« Excuse-moi, je pensais tout haut. Oui, vois-tu, j'ai toujours eu le sentiment que ces attaques en rafale étaient nées de Monique. Elle a dû exercer beaucoup de pression sur eux. Mon père n'aimait pas les conflits et face à elle, comme il le faisait d'ailleurs avec ma mère, il n'a pas dû ou su comment y répondre. Ce que je vais te raconter maintenant va certainement te conforter, toi aussi, dans cette idée. En effet, en 1990, donc peu de temps après l'apparition de Monique dans notre vie, figure-toi que mes parents ont entamé une procédure sur la propriété de la villa qu'ils habitaient ! Tu te rappelles qu'ils vivaient dans ma maison... que je ne leur prenais aucun frais, mais que nous n'avions pas rédigé de bail, leur séjour ne devant être que temporaire. Leur argument pour étayer cette demande était, je te cite ce qui était écrit dans le jugement rendu par la Cour d'appel : « Madame Nancy Louvain, épouse Duquesne, prise de remords de l'abandon de sa fille, n'a d'autre but dans cette procédure, de vouloir récupérer un bien qui ne lui appartient aucunement pour en faire bénéficier sa fille retrouvée ». Je pense que Monique, voyant que mes parents n'avaient plus de biens, les manipulait pour récupérer, par n'importe quel moyen, une part d'héritage qu'elle estimait lui être due. »

« Ou alors, elle se vengeait. N'oublie pas qu'elle a été abandonnée. Tu ne sais pas vraiment la vie qu'elle a eue. Non, non, je ne veux pas l'excuser. Il y a d'autres façons de revenir vers ses parents ou sa mère biologique, si c'est vraiment de l'amour que l'on recherche. Et là, tu as raison. A priori, c'est tout sauf de l'amour qu'elle attendait. »

« Non seulement, elle n'a pas eu d'amour mais en plus ils ont perdu leur procès lors de cette première instance. Bien entendu, ils ont fait appel, appel qui a été rejeté en 1997. Le résultat en fut d'ailleurs une compensation très importante vis-à-vis de mon fils David, le tribunal lui reconnaissant la propriété de la maison (là encore, j'avais bien fait de mettre le terrain, puis la maison à son nom). Tu sais, un expert avait été nommé pour chiffrer le préjudice subi et il estima que mes parents devaient payer plus de vingt d'ans d'occupation, des dommages et intérêts pour procédure abusive. Je te laisse imaginer, François, le montant que cela pouvait représenter. À l'époque, je m'étais fait la remarque qu'avec cet argent, je pouvais construire une nouvelle maison...

Ah ! Et en plus, ce qui m'avait le plus attristé dans cette sordide affaire était que je n'étais

pas seulement face à mes parents mais aussi face à un de mes frères et ma sœur. Ils s'étaient alliés à eux et avaient fourni des attestations comme quoi ils avaient aidé mes parents à construire cette maison, soit en leur donnant directement de l'argent, soit sous forme d'achat de fournitures. Par exemple, mon frère avait soi-disant payé la toiture. Quant à ma sœur, toute la cuisine et la salle de bain auraient été à sa charge. Et je peux t'assurer qu'étant donné les bons matériaux utilisés, cela représentait beaucoup d'argent. En effet, même si au départ, j'avais prévu de la mettre en location, je n'avais pas hésité à mettre du très beau carrelage italien dans toute la maison, j'avais travaillé avec des artisans dépositaires de grandes marques de cuisines et salles de bains. »

« Je me doute, te connaissant, j'imagine facilement le résultat. »

« Et cela était sans fin, chaque semaine, nous recevions de nouvelles attestations au sujet de tel ou tel investissement à la charge de l'un des deux. Le problème a été quand le tribunal leur a demandé de prouver ce qu'ils avançaient soit par des factures, soit par des ordres de virement. Ils arrivèrent à fournir quelques factures, qui se révélèrent rapidement fausses, mais ils ne purent prouver des mouvements d'argent ni vers les sociétés ayant soi-disant travaillé pour eux ni vers le compte de mes parents. Il leur fut aussi demandé de produire leurs feuilles d'imposition sur les périodes pendant lesquelles ils étaient supposés avoir supporté ces frais. Les montants qu'ils disaient avoir investis étaient tellement importants que le tribunal voulait vérifier leurs moyens financiers. Après contrôle, il fut évident que leurs revenus n'étaient pas à la hauteur des dépenses dites ; aucun des deux n'a parlé, non plus, d'un quelconque crédit pour y faire face. Ils furent donc condamnés, tous les deux, pour faux et usage de faux et eurent une très forte amende à payer. Ils avaient soutenu mes parents dans leur mensonge, certainement en espérant un retour de leur part par la suite, mais le Tribunal avait considéré cela comme parjure.

Sept ans de procédure, entretenue par des avocats, qui depuis le départ, savaient très bien que le dossier de leurs clients ne valait rien »

« Mais comment est-ce possible ? Je ne comprends pas, dit François, comment peut-on se faire promener par des avocats comme cela. À un moment, on doit bien se douter que la vérité va ressortir »

« Comme toi, à l'époque, je ne pouvais pas croire qu'ils étaient suffisamment naïfs pour penser que ma maison leur reviendrait. Mais, il semblerait que leurs avocats (ils en ont quand même changé quatre fois !) leur faisaient croire monts et merveilles pour justifier des honoraires sans cesse renouvelés ! La cupidité fait faire aux gens des choses auxquelles toi et moi n'aurions même pas pensé. J'ai appris que la suggestion de produire des fausses factures venait de leurs avocats... et même que ceux-ci en avaient falsifiées eux-mêmes certaines. Cette triste affaire s'est soldée avec quelques chèques reçus de leur part, puis tout a cessé. Mais cela n'avait pas et n'a plus d'importance. Nous n'avions rien réclamé, ni lors des audiences ni après. Justice était rendue et c'est tout ce que nous voulions. »

À cet instant de la conversation, Paul ressent le même écœurement qu'à l'époque. Cette famille dont il n'avait jamais eu le sentiment de faire partie, avait brisé le faible lien qui le rattachait à eux.

« Après, je n'ai plus eu de nouvelles ni des uns ni des autres avant 2001. T'ai-je dit quand et comment, j'ai appris que ma mère était morte ? Je ne le pense pas. En fait, c'est en 1998, plus de six mois après son décès, qu'un ami m'a dit avoir vu un avis dans un journal local. Après sa mort, je pense que mon père est resté dans ma maison jusqu'en 2001. En effet, c'est au printemps de cette année-là que j'ai reçu un appel téléphonique d'une amie avocate. »

« Bonjour Paul, comment vas-tu ? Je ne sais pas si tu as été informé, à moins que cela ne soit toi qui aies demandé à ce que cela se passe comme cela, mais j'ai reçu en début de semaine plusieurs jeux de clefs. Un petit mot écrit et signé par une certaine « Monique » t'en disait destinataire. Tu peux venir les chercher quand tu veux. »

Paul remercia son amie et raccrocha.

« Par la suite, en reconstituant le scénario, je me suis dit que Monique, ma demi-sœur surgie de nulle part, était venue chercher mon père peu de temps auparavant et qu'ils étaient remontés tous les deux en Normandie, sans m'en informer.

J'étais donc allé chercher les clefs sans aucune arrière-pensée. Après le moment de déception de comprendre que mon père était parti sans me prévenir, j'en avais presque ressenti du soulagement. Après tout, je les avais aidés tous les deux du mieux que je pouvais. Si après quelques temps passés dans le sud, seul, sans ma mère, il avait préféré remonter en Normandie, pourquoi pas ? Cela me libérerait totalement l'esprit. J'imaginai déjà que David pourrait récupérer son bien ou alors que je le remettrais en location. Nous déciderions ensemble de ce qui serait le mieux. Les choses reprenaient enfin leur place.

Arrivé devant la maison, j'eus un premier sursaut. Le jardin avait été ravagé. On aurait pu croire qu'une harde de sangliers était passée. Quelles ne furent pas ma surprise, puis ma colère quand je vis que des dégradations avaient été également faites à l'intérieur. Une fois de plus, j'étais confronté au comportement brutal de mon père. La maison avait été totalement saccagée, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur. Tous les meubles avaient disparu. J'ai mené mon enquête auprès des voisins et c'est ainsi que j'ai appris qu'un jour, un camion de déménagement était arrivé et que tous les meubles y avaient été chargés. La description de la femme donnant les instructions ne pouvait pas me faire douter. Il s'agissait de Monique. Je compris rapidement qu'avant le vandalisme intérieur de la maison, elle l'avait vidée de tout ce qui m'appartenait. Monique m'avait volé !

En effet, peu de temps avant l'arrivée de mes parents à Castignargues, j'avais hérité des meubles de mon parrain qui venait de décéder et avais meublé cette maison avec certains d'entre eux.

« Tiens, tu ne m'as jamais parlé de ton parrain. Qui était-ce ? Il devait beaucoup t'aimer pour te léguer des biens. » dit François.

« Tu as raison. Il m'aimait beaucoup, mais la réciproque était vraie. Cet homme était un ami d'enfance de mon père et je l'ai toujours connu. Je l'adorais et il avait su m'apporter, pendant mon enfance et ma jeunesse, tout l'amour et l'intérêt qui me manquaient de la part de mes parents. Ensuite, la vie nous avait un peu séparés. J'étais venu dans le sud et lui habitait

toujours en Normandie, les occasions de se rencontrer étaient donc rares. Mais nous avions gardé des contacts. Face à des tourments, mais aussi des joies, je ne manquais pas de lui téléphoner pour discuter, avoir son avis. Il n'avait pas eu d'enfant et je pense que j'étais pour lui, le fils qu'il n'avait jamais eu. Tu peux comprendre combien je l'aimais et combien il a été important pour moi, maintenant que tu connais un peu mieux ma vie. Sa mort a été un très grand choc, bien qu'elle fût, comme l'on dit, après une longue maladie. J'avais eu la chance de me rendre à son chevet quelque temps avant qu'il ne parte. Là, il m'avait informé avoir décidé de léguer sa maison, une très belle demeure, à sa ville natale afin d'y faire une fondation pour exposer des objets d'art. Il donnait également à celle-ci, toutes ses peintures, ses statues. »

« Il était artiste lui-même ? » demanda François

« Non, non, pas du tout. Il m'a raconté avoir peint à une époque de sa vie, mais n'y avait pas trouvé le plaisir qu'il ressentait à regarder, admirer des pièces faites par d'autres. En fait, il aimait l'art sous toutes ses formes et ne pouvait se satisfaire que de peintures ou de statues. Pour moi, il était un homme de goût. Pendant toute sa vie, il a accumulé également des meubles de toute beauté et de valeur. C'est pourquoi quand j'ai appris qu'il avait décidé de me léguer tous ses meubles, cela m'a énormément touché. Il ne pouvait me faire de plus beaux cadeaux. »

« Je me souviens que tu as un magnifique secrétaire en bois de rose chez toi. Il fait partie des meubles dont tu as hérités ? »

« Je vois à quel meuble tu fais allusion. En effet, je tombais en extase devant lui à chaque fois que je rendais visite à mon Parrain : c'est une merveille ! Celui-ci, par chance, je l'ai mis dans ma propre maison et je peux encore l'admirer tous les jours. Mais je me souviens de cette immense armoire normande comme l'on faisait dans le temps où les grands-mères disposaient les draps de maison. Celle-ci a été mise dans la maison « de mes parents » comme je l'appelais et hélas, a disparu dans le déménagement organisé par Monique. Mais aussi, la salle à manger Louis XVI qui avait trouvé sa place avec sa grande table, ses chaises et ses deux buffets dans la partie de la maison destinée à cet usage. Heureusement, la pièce était suffisamment grande pour accueillir le tout et je n'avais pas eu à les séparer... »

« Excuse-moi, Paul, mais, si tu continues comme cela, je vais penser que tu aurais pu aménager entièrement un hôtel ».

« Tu ne crois pas si bien dire. J'avais reçu de mon parrain du mobilier d'une maison de deux étages. J'en avais mis quelques-uns dans ma propre maison, mais tu peux comprendre que c'est la raison pour laquelle, j'avais pu aussi aménager la maison habitée par mes parents ».

« Je ne me trompais pas de beaucoup alors. J'imagine qu'il vivait dans une maison de maître.

Il y en a beaucoup dans ta région natale. »

« Oui, tout à fait. Donc, j'avais pu, sans problème, aménager les deux chambres avec

chacune un grand lit style Louis-Philippe. Puis pour l'une, j'avais disposé deux guéridons en guise de table de nuit et une très belle commode. Cette commode d'époque Louis XIV en placage de palissandre du Brésil marqueté en frisages et filets avait la façade bombée. Son plateau était marqueté d'un décor géométrique de rosaces, de quadrillages et d'entrelacs. Je t'ennuie avec toutes ces descriptions, mais, je crois que j'avais ce point commun avec mon Parrain. J'aime et apprécie ce qui est beau. Tu vois, cette commode et bien, quand je l'ai reçue, elle avait encore ses trois serrures et leur clé d'origine. Je peux dire qu'elle était magnifique. Je n'ose penser à sa valeur. »

Paul soupire et rajoute :

« Tu peux comprendre, François, ce que tous ces meubles représentaient pour moi. »

François acquiesce. Il connaît suffisamment son ami pour savoir combien cet homme dont Paul ne lui avait jamais parlé, avait dû être important dans sa jeunesse stérile en amour.

« Oui, tu as dû être ravagé quand tu as réalisé que tout ce qu'il t'avait donné avait disparu ! »

« Tu ne peux imaginer ce que j'ai ressenti, répondit Paul. Bien sûr, je ne vais pas te dire que je n'étais pas affecté par la perte financière représentée par ce vol, mais pour moi, il avait une tout autre conséquence. Avec la disparition de ces meubles, la preuve d'un amour réel que m'avait porté une personne s'effaçait. Bien sûr, au fond de moi, je savais que mon parrain m'avait beaucoup aimé, mais ce legs était le symbole de cette estime, de cet amour. Je ne les avais pas installés dans ma propre maison par manque de place. Mais je savais qu'ils étaient là, à moi et surtout ce qu'ils représentaient : un lien entre deux personnes. J'espérais de tout cœur avoir apporté à cet homme ce qu'il m'avait donné, lui, sans réserve. Heureusement, le côté matériel n'est pas toujours nécessaire pour se souvenir des êtres chers et je savais que je penserais toujours à lui ».

Paul a les larmes aux yeux. Parfois, il s'en veut de penser plus souvent à son parrain qu'à ses parents. Mais la triste réalité le rattrape vite. Quel mal y a-t-il à penser à une personne vous ayant apporté de l'amour et à oublier les autres qui, malgré le lien du sang, auront été toute votre vie, des inconnus ou qui vous auront apporté déception et trahison ?

« Bon ! Paul se secoue et regarde François. Pardon, j'étais parti dans mes souvenirs. Revenons-en à nos moutons. Je suis dans la maison, constate que tous les meubles ont disparu, la cheminée est cassée, tout est vandalisé. Il m'a quand même fallu un bon moment pour réaliser l'ampleur du désastre. Qu'allais-je faire ? Je ne savais plus qui incriminer. Mon père ? Ma naïveté voulait me faire croire qu'il était maintenant trop âgé pour imaginer tout seul de telles manigances. Mais par qui était-il manipulé ? Monique était-elle seule ou mes autres frères et sœurs s'étaient-ils alliés à elle pour cela ? Ils n'avaient pas obtenu de la justice ce qu'ils voulaient : ma maison ! Ils n'avaient pas réussi à m'intimider, à me faire plier. Aussi, avaient-ils utilisé les grands moyens. Maintenant que mon père avait quitté les lieux, ils avaient préféré détruire plutôt que de me rendre ce qui m'appartenait. J'étais anéanti. J'ai immédiatement décidé de la vendre. Je ne voulais plus rien avoir à faire avec eux. Je ne voulais plus en entendre parler, avoir leur image devant les yeux à chaque fois que je

reviendrais sur les lieux. Je voulais tourner la page. Qu'était-il passé par la tête de mon père pour détruire cette maison dans laquelle ils avaient habité pendant de si nombreuses années ? De quoi se vengeait-il ? Moi, qui les avais aidés lors de leur arrivée dans le sud, ne leur avais jamais demandé aucune participation financière, les avais épargnés au sujet des aventures de Bertrand ! Je me demande bien pourquoi d'ailleurs, après la jeunesse qu'ils m'avaient offerte, il me semble que je n'avais aucune obligation vis-à-vis d'eux. Mais, on ne se refait pas. Je n'attendais aucun remerciement de leur part, mais de là à finir notre relation de cette façon... »

Heureusement, Paul n'avait jamais fait partie de ceux qui tombent ou baissent les bras devant les difficultés. De plus, pendant cette même décennie, son fils David allait occuper toute son attention et sa propre vie professionnelle allait prendre, par la suite, un nouveau virage. En effet, malgré ses années d'étude en Sociologie et sa maîtrise d'Ethnologie, David avait du mal à trouver du travail.

CHAPITRE 15

LE CALME AVANT LA TEMPETE

« David, je suis heureux que tu aies accepté ma proposition. J'ai vraiment besoin de main-d'œuvre supplémentaire au bureau pour aider Sophie, ma secrétaire. Crois-moi, tu ne seras pas de trop ! »

Les études de David ne lui permettaient pas d'avoir un poste à responsabilités ou de gérer personnellement des affaires, mais il était tout à fait apte à seconder Sophie. C'est donc ainsi, que de dossier en dossier, David rencontra des personnes de milieux complètement différents, sut se faire connaître et apprécier d'elles. Il sympathisa très rapidement avec

M. Boillat, client du cabinet et dirigeant d'une entreprise grossiste de vente de pneumatiques, située en Suisse. Lors d'une conversation, celui-ci proposa à David de s'engager dans cette voie. Il l'invita à venir quelques jours afin de voir sa Société et de se rendre compte par lui-même si cette activité pouvait l'intéresser.

« Vous savez, David, nous ne sommes absolument pas sur le marché français, je suis certain que vous arriveriez à y développer une affaire. Au début, je pourrais vous fournir les pneus, vous n'auriez qu'à vous occuper de trouver des clients. Il sera toujours temps de trouver d'autres sources une fois votre affaire bien lancée et, je vous le souhaite, viable. »

Devant l'enthousiasme de David à son retour de Suisse, Paul lui proposa de l'aider à financer son projet. De plus, il allait devoir trouver un entrepôt, faire un stock suffisant de pneus pour répondre aux premières demandes des clients...

« Vois-tu, David, tu pourrais utiliser le dépôt de beauvallon que j'avais acheté lors des grèves à Lempdes et qui me permettait ainsi d'avoir un deuxième point de production et de livraison de mes serres. Quand j'ai vendu le site de Lempdes, j'ai gardé celui-ci, mais je me demandais depuis quelque temps si je n'allais pas le mettre en vente. Le stockage de pneus d'occasion est une activité simple. Une étude de danger devra certainement être faite, mais la mise en conformité ne devrait pas entraîner de gros frais. »

Afin de finaliser et de conforter son projet, David contacta plusieurs garages dans un périmètre de trente kilomètres et il s'aperçut rapidement que la principale préoccupation de ses interlocuteurs était la proximité d'un dépôt. Ils pouvaient ainsi dépanner leurs clients très rapidement, sans avoir, eux, à supporter des coûts de stockage. David, encouragé verbalement, mais aussi financièrement par Paul, prit le risque de constituer une réserve de pneus la plus large possible et s'engagea à livrer ses clients dans des délais très courts. Au démarrage, il s'approvisionna auprès de la société de Monsieur Boillat, mais très vite, il trouva des sources en Allemagne. L'affaire se développa beaucoup plus rapidement qu'ils n'avaient osé l'imaginer. C'est ainsi qu'un jour où il déjeunait avec David (ils avaient pris l'habitude de déjeuner ensemble, chaque mercredi, afin de parler des affaires de David), Paul se décida à proposer son aide sous une autre forme à David :

« Ton affaire a prospéré très vite. Je pense que maintenant tu as deux solutions. Soit tu

restes à ce niveau-là, ce qui est très bien pour le moment, mais il faut être conscient qu'elle peut s'affaiblir ensuite ; soit tu prends tout de suite de l'expansion. Nous savons que les quelques franchises ouvertes depuis ton démarrage en 1990 fonctionnent bien, même très bien. Il me semble donc que la création d'autres points de vente supplémentaires serait une bonne idée. Je te laisse prendre cette décision importante, mais je voulais que tu saches que, de mon côté, je suis prêt à t'aider encore plus. »

« Je comprends, dit François, après tes essais infructueux de travail avec ton père, tu voulais bien faire comprendre à David qu'il n'allait pas travailler pour toi, mais avec toi. Cela n'était pas un lien de subordination que tu lui proposais, mais un véritable accord d'association ».

« Exactement ! De plus, l'idée d'abandonner l'expertise judiciaire me trottait dans la tête depuis quelques mois et c'était donc là l'occasion rêvée. En 1992, j'ai donc quitté mon cabinet d'expertise et je me suis totalement investi dans la société. »

Paul expliqua très simplement à son ami le système de franchise qu'il avait mis en place, ne voulant pas l'assommer de détails trop techniques.

« Nous avons un intérêt majeur à augmenter le nombre de nos points de vente. En effet, cela nous permettait de grouper nos achats de pneus afin d'avoir un coût très bas. Nous les faisons livrer à Beauvallon directement d'Allemagne, de Hollande ou de Belgique. Là, ils étaient déchargés, triés, stockés et livrés ensuite par la SERNAM vers les différents points de vente. En effet, ces franchisés avaient deux obligations vis-à-vis de nous : acheter les pneus à 100 % de leurs besoins (nous avons instauré un nombre minimum par mois, car en dessous, nous savions que l'affaire ne serait pas rentable) et aussi vendre aux prix que nous leur communiquions. En contrepartie, ils bénéficiaient de notre nom – donc de notre renommée. Nous leur fournissions tout, ceci allant des locaux, de l'enseigne, des vêtements avec logo pour les employés que nous formions, à la publicité sous toutes ses formes. »

« Hum, cela me paraît être très intéressant pour quelqu'un qui cherche à s'installer sans trop de frais ou même sans trop de connaissances en droit ou autres pour créer sa société.

Tiens, nous nous serions connus à l'époque, je t'aurais peut-être suivi dans cette aventure ! lui dit François en riant. »

Ce moment de détente était le bienvenu. Paul se sentait encore envahi par ce trouble indéfinissable qui s'était installé en lui après avoir raconté à son ami tous ses problèmes avec ses parents. Par ce rire, François avait réussi à le libérer de ce poids. Ah, quelle bénédiction que de l'avoir à ses côtés. François ne le jugeait pas, il l'écoutait. Mais il savait aussi ne pas être qu'un confident. Il relançait, bousculait un peu Paul quand il le sentait trop absorbé ou abattu. Ces moments étaient rares, mais d'autant plus profonds.

« Ah, ah, reprit Paul, je te vois bien en effet avec notre casquette bleue sur la tête ! »

Puis retrouvant son sérieux, il raconte à François comment il en est arrivé à partir au Luxembourg, mais aussi, combien il était épanoui dans sa vie privée.

Depuis sa rencontre avec Barbara, en avril 1987, Paul avait enfin le sentiment d'être heureux. Un heureux évènement n'arrivant jamais seul, son changement de voie professionnelle quelques années plus tard, lui donnait un nouveau défi à relever. Mais c'était aussi le développement de cette affaire avec son fils qui l'enchantait. Seul, Monsieur Tarage, son ancien psychiatre de Lyon, aurait interprété cela comme un retour en arrière :

« Voyez-vous, Monsieur Duquesne, vous voulez réécrire la situation vécue avec votre père. Et vous voulez surtout démontrer que l'échec venait de lui et non de vous. »

Oh, que Paul n'aime pas cette petite voix. Il n'avait pas trouvé en Monsieur Tarage une référence en psychiatrie et il ne voulait plus entendre ses allégations. Et puis, même si cela était vrai, où était le mal ? Paul s'était engagé dans cette nouvelle aventure avec toute la fougue qui le caractérisait. Il voulait réussir « pour lui » mais surtout « pour son fils ».

Une autre raison amenait Paul à être heureux. Barbara et lui préparaient leur emménagement dans leur nouvelle maison. Celle-ci n'était située qu'à quelques kilomètres de la maison où ils habitaient actuellement, mais correspondait à leur idéal. N'est-ce pas la raison pour laquelle il l'avait fait construire ? Paul en avait dessiné les plans, après avoir passé de nombreuses soirées à discuter avec Barbara de son agencement intérieur. Barbara avait une idée très précise de ce qu'elle désirait et Paul lui laissait, de toute façon, toute latitude à ce sujet. Sa préoccupation première était qu'elle se sente bien dans sa nouvelle maison. Cela n'était pas la première maison qu'il faisait construire, mais c'était celle dans laquelle il avait mis le plus son cœur. Il pensait de moins en moins aux années passées avec Sarah. Son seul souci était ses éternels refus de divorcer (malgré les demandes répétées de Paul) car ceci l'empêchait d'épouser Barbara. Il ne comprenait toujours pas cette obstination de la part de Sarah de rester liée à lui. Chacun menait sa vie de son côté, leurs enfants étaient grands maintenant, plus rien ne s'opposait donc à leur divorce. Il essayait de ne pas trop y penser et se laissait entraîner par tous ces changements des derniers mois ou années aussi bien professionnels que privés.

Dans cette période de sérénité, il ne se doutait pas que cette vie professionnelle bien remplie serait, quelques années plus tard, chahutée par des problèmes autres que commerciaux.

« Après quatre années d'exploitation, je ne sais pas si nous faisons des envieux, mais nous avons commencé à recevoir des lettres anonymes. Celles-ci nous menaçaient de nous dénoncer aux Impôts sur je ne sais quel prétexte de trafic, ventes sans factures. D'ailleurs, cela fut fait. Nous avons eu la visite de ce cher service peu de temps après la réception de ces premières lettres. Ils ont tout épluché ! Je peux t'assurer qu'ils savent ce qu'ils cherchent ou alors même s'ils ne savent pas, toi, leur cible, tu en as l'impression. Même si tu n'es pas fautif, tu te demandes ce qu'ils vont trouver. »

« Je pense, en effet, que l'on préfère que ces gens-là soient chez d'autres plutôt que chez soi. Mais, dis-moi, avais-tu une idée de l'auteur ou des auteurs de ces lettres ? Et as-tu eu des ennuis avec le service des Impôts ? »

« Non, aucune idée de la provenance. Nous y avons beaucoup réfléchi, David et moi, mais

cela pouvait venir de concurrents comme de toute autre personne. Pour être franc, je n'ai pas vraiment cherché. Je pense que je ne voulais pas savoir ! Par contre, une fois que cette affaire a été réglée (les Impôts n'avaient rien trouvé)....

« Je m'en doute » l'interrompit François,

« Donc, une fois cette affaire réglée, et sur les conseils d'un ami expert-comptable, j'ai proposé à David de nous organiser autrement. Nous allions donner à notre société une autre dimension. Et internationale, maintenant !

Attention, François, excuse-moi d'avance, mais tu vas peut être avoir l'impression que je te donne une leçon de... »

« Ne t'inquiète pas, je ne crois rien de tout cela, mais je vais quand même prendre des notes au cas où tu m'interrogerais ensuite. J'ai l'impression de retourner sur les bancs de l'université ! » Railla François.

« Ok, ok ! Voilà, nous avons séparé nos activités. David allait s'occuper du marché local, avec une activité dite de vente de détail. Moi, j'allais prendre la direction commerciale de la nouvelle société, dite de commerce de gros, basée en Allemagne et au Luxembourg. J'allais louer des entrepôts dans ces deux pays pour stocker et nous livrerions ainsi les franchises de ces deux points différents. Ces stockages allaient nous permettre de faire des livraisons directement chez les clients en Allemagne ou au Luxembourg. Nous n'aurions plus de coût de rupture de charges (ah ! ah ! là, je vois que j'emploie un terme technique pour toi !). Cela signifie tout simplement que nous n'expédierions plus d'Allemagne en France pour décharger, stocker dans notre dépôt puis recharger et livrer nos clients. Nous allions optimiser nos livraisons et faire de réelles économies de transport.

David, lui, entité indépendante, deviendrait un de mes clients comme les autres. Le siège social de cette nouvelle société étant au Luxembourg, c'était la raison pour laquelle je devais déménager là-bas pour y travailler »

« Oui, je me souviens très bien. C'est lors de l'une de tes nombreuses allées et venues entre Le Luxembourg et la France que nous nous sommes rencontrés. Je voyageais également à cette époque entre la France et le Luxembourg et nos longues conversations ont agrémenté nos voyages très réguliers. Quelle vie nous menions à l'époque, mais j'aimais cela « dit François.

« Moi aussi. Je travaillais énormément. Je n'ai jamais su me modérer dans mes activités. Mais quel plaisir, une fois le travail terminé, de déambuler dans les rues tranquilles du Luxembourg. Le stress accumulé dans la journée disparaissait instantanément. De plus, l'appartement que j'avais trouvé était spacieux et je m'y sentais bien. Mon principal regret était de ne pas pouvoir être tous les jours avec Barbara, mais j'appréciais quand même beaucoup cette vie. »

François sait que la société de son ami a fonctionné sous cette forme jusqu'en 2000, date à laquelle le hasard des rencontres allait encore une fois agir dans la vie de celui-ci.

« Tu m'avais déjà parlé, à l'époque de ce client dont l'activité, d'ampleur bien différente, était identique à la tienne. »

« Je vois que tu as bonne mémoire, François. J'avais en effet sympathisé avec un de mes plus clients au Luxembourg. Il était d'ailleurs aussi mon fournisseur pour certains pneus très spécifiques. Nos bureaux n'étaient pas éloignés l'un de l'autre et il nous arrivait très fréquemment de déjeuner ensemble. C'est lors d'un de ces déjeuners qu'il me fit sa proposition :

« Paul, vous savez que j'ai une grande confiance en vous et une grande estime pour tout ce que vous faites. Je sais que vous ferez honnêtement usage de ce que je vais vous proposer et sachez que cela se fera avec vous ou que cela ne se fera pas du tout. Je cherche quelqu'un qui apporte un souffle nouveau à ma société. Je vous apporte ma structure, mes locaux de stockage, mon personnel et vous, vous m'apportez votre enseigne commerciale, déjà très connue. Ensemble, nous allons développer le marché. Bien sûr, vous recevrez des royalties sur toutes les nouvelles créations d'enseignes qui seront ouvertes. Avec votre acquis et votre connaissance du marché, nous ne pouvons que réussir. Je sens et sais que vous êtes un commercial. Venez chez nous, nous mettons tout ce dont vous avez besoin à votre disposition. Ne vous embarrassez pas de toutes ces choses administratives, faites ce que vous aimez faire : achetez, vendez ! »

Cette proposition toucha profondément Paul. Il appréciait beaucoup cet homme avec qui il avait toujours fait des affaires en toute confiance. Par contre, Paul précisa tout de suite que devenir salarié ne lui posait aucun problème, mais qu'il ne voulait dépendre de personne.

« Je vous propose le titre de Directeur Commercial, salarié cadre et vous serez l'un de nos administrateurs. Vous serez votre propre chef. Vous allez être le lien entre ce que vous avez déjà développé et avec ce que nous avons fait de notre côté. Cela ne peut que fonctionner !

Qu'en pensez-vous ? »

C'est ainsi que David et Paul allaient toujours exercer dans le même domaine d'activités, mais mèneraient des carrières différentes dans des entreprises indépendantes.

« J'avais un contrat de travail en poche et je me suis acheté un appartement au Luxembourg. J'y résidais toute la semaine et ne revenais à Lattes que le week-end quand mon travail me le permettait. Barbara me rejoignait quelques fois et là, nous passions de très bons moments à visiter ce petit pays. »

Paul était conscient que cet éloignement pesait à Barbara autant qu'à lui, mais elle ne lui faisait aucun reproche, assumant sa vie dans le sud de la France, s'occupant des tracas de la maison. Lors des absences de Paul (mais sans jamais le lui cacher) elle faisait appel à Bertrand pour réparer des petits problèmes techniques dans la maison. À chaque fois, elle racontait ses rencontres à Paul, lui disant que Bertrand lui semblait redevenu « bien dans sa peau ». Paul put constater cela par lui-même lors de certains de ses week-ends à Lattes.

Afin de ne créer aucun problème, il se faisait un point d'honneur à dédommager le jeune homme après chaque intervention de sa part.

C'est peut-être en raison de son éloignement que Paul ne ressentit ni joie ni crainte quand il réalisa que Bertrand et Marianne faisaient à nouveau partie de leur vie. Barbara et Marianne avaient repris des relations sereines depuis un certain temps déjà et Paul en était content pour elles. Elles avaient toutes les deux énormément souffert de ce temps de séparation. Petit à petit, les deux couples recommençaient à partager de longs moments ensemble. Barbara et Paul allaient dîner chez eux lors des passages de Paul dans le sud. De temps en temps, Bertrand accompagnait Barbara au Luxembourg. Là, il se montrait curieux de la nouvelle vie de Paul, mais sans avoir l'air d'y apporter autre chose qu'un intérêt amical. Quant à Paul, il ne baissait pas tout à fait les armes vis-à-vis de Bertrand, mais pensait pouvoir faire abstraction de leur passé tumultueux, n'ayant plus aucune relation professionnelle commune.

Une nouvelle ère redémarrait pour eux quatre. Mais cela n'était que le calme avant la tempête. Le futur leur apprendrait bientôt que personne ne change et Bertrand, encore moins que tout autre.

CHAPITRE 16

QUAND LE NATUREL REVIENT AU GALOP !!!

« Bonjour Paul, comment vas-tu ? »

Bien que plongé dans un dossier, Paul reconnaît immédiatement la voix.

« Très bien, Bertrand, et toi, où es-tu ? Il y a un moment que nous ne nous sommes pas parlé. »

« Oui, en effet. Là, je suis en vacances quelques jours avec Marianne en Normandie. Excuse-moi de te déranger pendant que tu travailles, mais c'est à ce sujet que je te téléphone. »

« Ah, bon, très bien. Je dois rentrer en réunion et je n'ai pas beaucoup de temps à t'accorder, mais je t'écoute. »

Paul est un peu sur le qui-vive. Bertrand ne l'appelle jamais au bureau et sa curiosité est soudain éveillée. Leurs rapports se sont beaucoup améliorés ces dernières années, il en est même arrivé à le considérer presque comme un fils maintenant. Pourquoi Bertrand l'appelle-t-il ? Il ne va quand même pas oser lui demander de lui trouver un nouveau travail ? Il ne va pas lui demander de l'argent ? Non, Il ne peut pas croire que le but de son appel soit l'une de ces deux raisons.

« Je ne serai pas long, lui répondit Bertrand. Tu m'as parlé des franchises que la société TYRES avait déjà ouvertes en France et j'ai cru comprendre que tu cherchais à en ouvrir d'autres. Donc, c'est la raison pour laquelle je te téléphone. Une de mes anciennes connaissances vient de m'apprendre qu'il y avait un local à céder au Havre. Je me suis dit que cela pourrait t'intéresser. »

« Pourquoi pas, en effet. Cependant, l'ouverture d'une franchise est sujette à plusieurs critères et je ne peux pas m'avancer sans venir voir l'emplacement ainsi que vérifier deux ou trois autres points importants. »

« Oui, oui, bien sûr, lui répondit Bertrand. Je peux déjà te dire que ce local est situé sur une route très passagère au Havre. Il me semble qu'un point de vente ne pourrait pas être mieux placé, mais je comprends qu'il soit nécessaire que tu te déplaces. Je prends quelques photos et te les montrerai à mon retour. »

Paul raccrocha et se replongea immédiatement dans sa lecture qu'il avait abandonnée pour parler à Bertrand. Il lui restait quelques documents à lire avant sa réunion et il ne voulait pas se laisser absorber par d'autres idées : chaque chose en son temps, pensa-t-il. Sa personnalité lui permettait tout à fait de traiter plusieurs sujets à la fois, mais, là, il préféra mettre de côté cette conversation. Était-ce un pressentiment ? Non, non, il s'en défendait. Cela n'avait pas un caractère d'urgence, tout simplement.

À son retour de vacances, Bertrand rendit visite à Paul au Luxembourg et lui montra les quelques photos qu'il avait prises. La description faite par téléphone correspondait exactement à ce que Paul voyait sur celles-ci. Ce local, anciennement magasin de meubles, avait une surface suffisante pour l'activité de montage de pneus avec son atelier, ses bureaux et une salle de réunion ou d'attente pour les clients. Il était également facile d'accès puisque situé sur une nationale très fréquentée et avec un grand parking où les camions de livraison pourraient manœuvrer sans problème.

Paul voulait surtout connaître le projet imaginé par Bertrand et il profita de l'avoir en face de lui pour lui parler franchement :

« Dis-moi, est-ce vraiment sérieux ? Dans quel but me montres-tu ce local ? »

Et là, soudain, il lui sembla avoir devant lui « le « Bertrand des premières années travaillant à la SSA. Un homme structuré, un homme ayant décidé d'avancer dans la vie. Un Bertrand enthousiaste !

« Je t'ai déjà parlé de mon ami Gilles, je crois. Il a une menuiserie, à quelques kilomètres d'Épouville. Sa société marche très bien, mais il cherche à se diversifier. C'est en lui parlant du local que j'avais vu et de ton activité qu'ensemble, nous avons monté ce projet. Il m'a demandé de te le soumettre et est prêt à te rencontrer lorsque tu viendras voir le site. Gilles est quelqu'un de très sérieux, il te plaira. Je pense, par contre, que tu comprends que je n'ai pas d'argent de côté et que je ne peux pas me permettre de financer l'achat de la franchise. Nous voulions te proposer, Gilles et moi, de ne pas acquitter celle-ci, mais en contrepartie, tu bénéficieras d'un tiers des parts sociales de la société qui serait constituée. Qu'en penses-tu ? Il faudrait aussi que tu nous donnes quelques facilités de paiement pour le premier stock de pneus. Quand je dis « tu », je parle de la Société TYRES, bien sûr. »

Le dossier était bien ficelé. Paul comprit que Bertrand et son ami y avaient mis tout leur cœur. Après un certain temps de réflexion personnelle, il en parla à son ami et patron, qui lui confirma ne voir aucun inconvénient à se lancer dans cette nouvelle franchise, sous condition que Paul se rende sur place voir le site et le valide.

Paul était content. Le dernier point de vente ouvert à Orléans était géré par un ancien instituteur qui voulait changer de voie et fonctionnait bien. Cette prochaine ouverture lui semblait prometteuse également. Il analysa à nouveau mentalement la situation. Quels risques courait-il ? Aucun, puisque ni lui ni la Société n'investissaient. Compte tenu du contrat d'exclusivité, la Société TYRES était le seul fournisseur et il serait très facile pour Paul de connaître à tout moment le chiffre d'affaires précis. Cela serait très facile de suivre l'évolution de cette franchise.

C'est ainsi que Paul se rendit sur les lieux. Après une visite méticuleuse de l'ensemble du local, il donna son accord pour la création d'un nouveau point de vente. Celui-ci ouvrit ses portes sans aucune difficulté quelques mois plus tard avec l'aide de Paul et l'aval des deux actionnaires, propriétaires de la société TYRES.

« Tu vois, François, c'est ainsi que cette franchise fut ouverte avec Bertrand qui n'apporta aucune contribution financière. Tout en étant gérant, il continuait de travailler en tant que magasinier dans son usine de fabrication de matériaux et dirigeait l'affaire du Havre de son domicile. Pour tenir le magasin, il avait embauché Christophe Boudin, une connaissance de longue date à qui David, mon fils, avait donné une formation de technicien en pneumatiques. De par ses responsabilités et sa présence sur place, Christophe était devenu de fait le gérant. Le troisième associé, Gilles, passait chaque soir récupérer les recettes du jour.

Voilà, nous savions, et l'avions accepté, que pendant les deux premières années, nous ne nous partagerions aucun bénéfice afin de laisser l'affaire se développer. Bertrand venait une fois par mois au Luxembourg pour faire un point de la situation. Pendant ses séjours, il procédait aux achats de pneus nécessaires. Nous savions qu'il avait embauché une personne supplémentaire en 2002, puis une autre en 2003. Lors de ses venues, nous parlions de l'évolution de l'affaire. Bien que n'étant pas sur place, Bertrand connaissait parfaitement la situation de sa société et était capable de répondre à toutes les questions posées. Tout se passait très bien, l'affaire prospérait et j'avais une confiance totale en lui et Gilles. J'avais déjà rencontré la comptable qui m'avait paru très compétente et c'est par pure formalité que j'avais quand même demandé à Bertrand de me communiquer le dernier bilan lors de l'une de ses prochaines visites. »

Malgré cette demande, Paul n'avait jamais reçu le document, mais il se souvient qu'à ce moment-là, ils étaient déjà en train de penser à créer un nouveau point de vente. En effet, Bertrand lui avait soumis cette idée en arguant avoir trop de marchandises au Havre et qu'il pourrait ainsi approvisionner l'autre magasin et écouler ce surplus. Il avait déjà trouvé le local « idéal », disait-il.

« Viens voir de toi-même, il est situé à Dieppe, ce qui est à peine à 60 km du Havre. Le beau-frère de Christophe, le Gérant de l'affaire du Havre, eh bien, il est intéressé et prêt à investir. On pourrait procéder au même montage que la première fois : pas de franchise à payer et en contrepartie, tu serais le troisième associé. »

Devant l'emballement de Bertrand, Paul alla visiter le local. Il ne put que reconnaître que sa situation géographique, son agencement intérieur pouvaient tout à fait répondre à une nouvelle implantation de magasin. C'est donc, sans crainte, qu'en cette année 2003, un deuxième point de vente fut ouvert.

« La seule mauvaise surprise que nous ayons eue est que ce fameux beau-frère avait quelques tendances hum, hum... à boire. Son comportement avait une répercussion sur son travail et ça, nous ne pouvions pas l'accepter. J'avais appris que certains après-midi, il dormait pour ne pas dire « cuvait » dans son bureau et que les clients se faisaient rembarrer quand ils arrivaient. Cela réveillait Monsieur ! Non, non, cela n'était plus possible. J'ai donc chargé Bertrand de lui dire que nous allions leur retirer l'enseigne s'il n'arrêtait pas immédiatement. Mais cela n'a pas suffi et d'un accord commun, il a démissionné. La conséquence est que Bertrand s'est retrouvé à la tête de deux franchises, sans avoir investi un sou ! »

« C'est incroyable, ce revirement de comportement de Bertrand. Il était devenu quelqu'un

de bien, en qui tu pouvais avoir confiance. Je suis certain que ta fréquentation lui a été bénéfique, dit François, songeur, il a dû réaliser que l'on pouvait gagner sa vie honnêtement et en plus, en tirer une certaine satisfaction. » .

« Oh, je ne sais pas si ma fréquentation y était pour quelque chose, mais je sais que lors de ses déplacements au Luxembourg, c'était avec plaisir que je l'accueillais chez moi. Nous passions de très bonnes soirées à parler de tout, de rien. Il me semblait équilibré et parfaitement satisfait de sa vie, de son niveau de vie qui était devenu très correct. Je me souviens de cette soirée où j'ai fait un malaise. Nous étions tous les deux chez moi et discussions tranquillement de nos affaires, quand soudain... »

« Tu ne te sens pas bien, Paul ? » entendis-je de très loin. Sans m'en rendre vraiment compte, je m'enfonçais dans un brouillard sans pouvoir réagir. J'entendais Bertrand, mais ne pouvait lui répondre. Je ressentais une très forte douleur dans la poitrine. Je voulais parler, mais j'étais tellement essoufflé, je suffoquais, qu'aucun son ne sortait de ma bouche. »

Immédiatement, Bertrand appela les secours et Paul fut emmené à l'hôpital très rapidement. Là, les médecins lui dirent que sans la vive réaction de Bertrand et son sang-froid, il aurait certainement conservé des séquelles de cet accident vasculaire.

« Tu vois, à partir de ce moment-là, j'ai regardé Bertrand d'un autre œil. Je n'arrivais pas à croire qu'il ait pu changer du tout au tout, que le loup, avide, tricheur semblait s'être transformé en agneau. Mais par la suite et à plusieurs occasions, il a su me montrer que je pouvais compter sur lui. Oh ! pour des faits de moindres importances, c'est certain ! Ce changement de comportement était également visible vis-à-vis des autres personnes et ceci me rassurait. En effet, le fait que ses bonnes actions ne soient tournées que vers moi aurait éveillé mon attention. Cela aurait pu sous-entendre une idée de manipulation perfide et nos relations professionnelles n'auraient pas pu fonctionner si je m'étais méfié de lui. Mais non, son attitude de « très bon » garçon était générale. »

« Oui, tu ne pouvais pas oublier qu'il aidait Barbara quand elle avait des problèmes dans votre maison. Cela devait être un énorme soulagement pour toi de le savoir prêt à répondre à ses appels » remarqua François.

« Tu as raison. De plus en 2004, Les actionnaires m'ont informé qu'ils désiraient se retirer de l'affaire. N'étant pas personnellement intéressé à la reprendre, ils s'étaient mis en contact avec des repreneurs. Je commençais à réfléchir à mon futur, et j'étais tellement heureux de ce que Bertrand semblait être devenu que j'avais imaginé, bien que cela ne soit pas encore tout à fait d'actualité, qu'il pourrait me remplacer au sein de l'entreprise au Luxembourg. Je savais que David ne serait pas intéressé et donc cette perspective me semblait tout à fait plausible. Ah, la vie nous réserve de réelles surprises ! Ne dit-on pas que les grands manipulateurs trahissent toujours leurs proches ? Avec le recul, il est évidemment facile d'analyser la situation, mais à l'époque, tout semblait tellement limpide et calme entre nous... »

Dans cette période d'entente cordiale, Paul accepta, à la demande de Bertrand, de se porter acquéreur du local du Havre loué depuis le démarrage de leur activité. Paul, déjà propriétaire de biens immobiliers, lui proposa de constituer une SCI dans laquelle ils seraient tous les deux associés en parts égales et co-gérants. La location de l'appartement situé au premier étage du local permettrait de rembourser le prêt obtenu pour son acquisition. En contrepartie de l'apport initial, de l'acquittement des frais de notaire et des frais relatifs à la constitution de la société acquittés par Paul, Bertrand s'était engagé à procéder à toutes les formalités administratives et était surtout responsable de la location de l'appartement et donc de

l'encaissement des loyers.

« Vois-tu, Bertrand, je n'ai absolument pas le temps de m'occuper du suivi de cette location. Tu me dis que ton ami Christophe Boudin sera le locataire, eh bien, je te laisse faire afin que tous les loyers encaissés soient versés sur le compte désigné au remboursement du prêt. »

Paul s'aperçut, plus tard (ne comprenant pas vraiment comment et pourquoi il n'avait pas été informé par la banque) que les loyers n'arrivaient pas sur le compte ni d'ailleurs ceux relatifs aux deux bureaux du rez-de-chaussée que Bertrand louait à la femme de Christophe Boudin ayant installé dans ceux-ci, une société de location de voiture.

Lors d'une conversation téléphonique, Bertrand répondit d'une façon très évasive à Paul qui le questionnait sur le retard de versements dont la banque venait de l'informer :

« Tu me surprends, je suis persuadé d'avoir fait le nécessaire récemment à ce sujet. Il est vrai que j'avais pris un peu de retard à effectuer les virements, mais tu sais ce que c'est, une chose, une autre, nous sommes tous débordés. Mais je vérifie et te confirme. Ne t'inquiète pas.

Le Bertrand diabolique avait commencé son œuvre. Il agissait telle une araignée et tissait sa toile. Vigilant, il arrivait même à anticiper les événements :

« Au fait, Paul, Dieppe ne va pas bien du tout. J'ai dû agir très vite afin d'arrêter l'hémorragie. Cela faisait un petit moment que j'avais un pressentiment, mais j'en ai eu la confirmation lors de ma dernière visite sur le site. Les stocks diminuaient d'une façon étrange et j'en suis arrivé à la conclusion que certains me volaient. J'ai donc été obligé de déposer le bilan. Malheureusement, je ne pourrai pas payer les factures en cours... »

Paul fut surpris. Il eut un instant d'incompréhension », comment une telle situation était-elle possible ? Fermer du jour au lendemain une franchise, sans l'en consulter et surtout sans lui avoir fait part de ses doutes. Bertrand exagérait. Mais, dans un esprit de gestionnaire aguerri, il para au plus pressé et donna ses instructions :

« Bon, ok, on en reparlera plus tard ou tout du moins, on reparlera de la façon dont tu as procédé. J'aurais aimé être averti avant que tu n'agisses et non pas être mis devant le fait accompli. Tout d'abord, tu transfères immédiatement les stocks de pneus impayés au HAVRE ainsi que tout le matériel. Il faut absolument essayer de réduire les pertes. »

Charmeur, calculateur, Bertrand savait endormir son monde. Il s'excusa auprès de Paul, reconnaissant son manque de concertation. Il était tellement certain que Paul serait d'accord sur sa façon d'agir qu'il n'avait pas voulu l'embêter avec cette histoire. Bien sûr, il faisait le nécessaire afin que tout rentre dans l'ordre au plus tôt et procéderait au transfert dès le lendemain.

Peu de temps après, Bertrand proposa à Paul l'ouverture d'un autre point de vente. Il avait trouvé via un certain Denis Conti, un local à Villeurbanne qui correspondait tout à fait à leur activité. De plus, il connaissait très bien Denis puisqu'il était son interlocuteur lors de ses achats de pneus en provenance du dépôt en Allemagne. Denis était prêt à s'associer à Bertrand pour gérer cette nouvelle franchise et c'est donc ensemble qu'ils présentèrent à Paul leur projet :

« Voici les photos du local, Paul. Qu'en penses-tu ? Facile d'accès, de surface parfaite pour accueillir l'atelier et les bureaux administratifs. Nous te proposons comme les affaires précédentes, d'avoir une part dans la société contre le non-paiement de la franchise. »

« Il est évident que si après visite, je trouve le local adapté, je ne vois pas pourquoi je refuserais le même principe de création de sociétés. Au fait, Bertrand, tu n'oublieras pas de

me faire parvenir les bilans du Havre s'il te plait. Cela fait trois ans que l'activité a démarré et comme nous l'avions estimé au départ, l'affaire devrait commencer à être rentable maintenant. »

Bertrand, tout heureux de l'accord de principe de Paul quant à l'ouverture de ce nouveau point de vente acquiesça d'un signe de tête. Comme les fois précédentes, il oublia d'envoyer les documents à Paul.

Cette troisième ouverture fut suivie de près par une quatrième, située à Rouen. Christophe Boudin, l'ami et employé du dépôt du Havre s'associa à Bertrand dans cette nouvelle aventure. Les deux compères ne pouvant ni l'un ni l'autre investir leurs propres deniers, la Société TYRES accepta de procéder de façon identique aux franchises précédentes. Par contre, pour celle-ci, les deux actionnaires imposèrent une condition. Commençaient-ils à avoir un doute sur Bertrand ? Le nombre de franchises sous sa responsabilité de Bertrand commençait-il à leur faire peur ? Ils ne l'expliquèrent pas ainsi à Paul :

Au Luxembourg, Jean et Adriana, les deux actionnaires et propriétaires de la SA TYRES demandèrent à PAUL, compte tenu des difficultés que posait Bertrand, de modifier instamment les relations commerciales avec Bertrand.

« Vous comprenez, Paul, nous pensons quand même qu'il faut que votre ami se mouille un peu et prenne ses responsabilités. Il faut qu'il prenne conscience de l'enjeu de ses demandes d'ouverture de franchise. Si c'est un vrai business man, il comprendra que tout ne tombe pas, si je puis me permettre l'expression », rôti dans le bec ». Donc, cette fois-ci, nous lui demandons de s'engager en se portant caution de ce projet. »

Bertrand accepta et un contrat incluant cette clause fut établi et signé en bonne et due forme. Le quatrième point de vente vit le jour peu de temps après celui de Villeurbanne. Ces deux points de vente étant récents, ils ne devraient être rentables que dans deux ou trois années, mais maintenant, le dépôt du Havre devait rapporter des bénéfices et les facilités de paiement accordées par la SA TYRES allaient pouvoir être remboursées. Après une énième demande à Bertrand, Paul eut enfin les deux premiers bilans en main. Il ne fut pas surpris de constater que ceux-ci étaient négatifs. Afin d'approfondir son étude, il demanda à avoir accès aux comptes de l'année en cours.

« Tu comprends, Bertrand, les chiffres sont parlants. Tes achats mensuels et exclusifs auprès de notre société m'ont permis d'estimer un chiffre d'affaires et je veux juste en avoir confirmation. Il faut maintenant que nous sachions où nous allons. »

Encore une fois, Bertrand mit du temps à communiquer ces documents. Quand cela n'était pas la comptable qui avait oublié de les lui donner, une autre raison tout aussi plausible était donnée. Enfin, un jour, Paul se procura les écritures demandées et se plongea dans leur étude. Celle-ci le laissa perplexe. Le chiffre d'affaires déclaré par Bertrand n'était pas du tout en concordance avec le montant des achats. Il prit le téléphone afin d'interroger immédiatement Bertrand :

« Je ne comprends pas Bertrand. Comment peux-tu expliquer un chiffre d'affaires déclaré aussi bas ?

Tu es en voiture et je ne vais pas t'assommer de chiffres si tu ne les as pas devant les yeux. Mais, j'ai besoin d'une explication »

« Excuse-moi, Paul. Oui, je suis en voiture et t'entends très mal. De mémoire, je crois qu'il y a eu des reports d'écritures sur plusieurs mois. Là, je n'ai plus la véritable raison pour cela, mais je te la donnerai lors de mon prochain passage au Luxembourg. Oui, je vérifierai exactement le pourquoi de la chose avant de venir. Pas de problème. Je te laisse. À bientôt »

Paul était donc contraint d'attendre la prochaine visite de Bertrand. Mais cette conversation achevée, il se promit d'être inflexible. Il allait organiser une réunion de laquelle Bertrand et lui ne sortiraient qu'une fois qu'il aurait reçu toutes les réponses à ses interrogations.

Dans la même période, un drame se produisait à Rouen. Le deuxième salarié embauché ayant refusé de suivre Bertrand dans sa malhonnêteté avait été licencié. En effet, il expliqua par la suite que sous la menace de chantage, Bertrand lui avait demandé de falsifier les chiffres en échange de quelques pots de vin. Devant son refus d'obéir, Bertrand l'avait congédié.

« Mais grâce à cet employé, nous avons appris qu'il demandait à ses clients, soit des paiements en espèces, soit par chèques sur lesquels il indiquait lui-même l'ordre. Ceci lui permettait de détourner très facilement un montant important de recette chaque jour. Seuls les montants par carte bleue étaient rentrés en comptabilité pour faire un chiffre d'affaires minimum. De plus, Bertrand passait une facture d'achats sur deux en comptabilité. Cela était assez facile, car, au Luxembourg, les chèques étant peu utilisés, il payait souvent la Société Tyres en espèces. » expliqua Paul.

« Ah, enfin un honnête homme, dit François. Je me disais quand même qu'il allait falloir un évènement extérieur pour que la vérité ou la lumière se fasse. Cela me semblait incroyable que Bertrand puisse continuer comme cela à ouvrir franchise sur franchise, sans payer un sou, sans vous prouver que tout fonctionnait bien et qu'il allait honorer ses engagements. Quand même, il doit y avoir une justice dans la vie ! Ou alors me trouves-tu naïf ? »

« Mon pauvre François, ne prononce pas le mot « naïf » devant moi. Si toi, tu l'es, que suis-je ? Je faisais confiance à Bertrand et maintenant tu réalises où nous allions... droit dans le mur ! Mais, hélas, même avec ce salarié qui nous a raconté toutes les manigances de Bertrand dans les moindres détails, nous n'avons encore pas, à ce moment-là, ouvert les yeux. Peu de temps après, certainement par peur de la sanction des Prud'hommes vers qui cet homme s'était tourné, Bertrand a déposé le bilan. Il devait être certain de ne pas pouvoir s'en sortir facilement cette fois-ci et il n'a pas vu d'autres solutions. Nous ne l'avons appris que deux mois après !!!!!

Encore une fois, la société TYRES a supporté d'énormes pertes puisque les dernières factures d'achats n'ont pas été payées, mais aussi celles relatives à toutes les charges. De plus, tu le croiras si tu veux, mais tout le stock avait disparu. J'ai appris, par la suite, qu'il avait été transféré sur le site d'Honfleur, où Bertrand et Christophe Boudin avaient ouvert un point de vente supplémentaire peu de temps avant. Ouverture d'un cinquième point de vente pour lequel, à nouveau, les actionnaires avaient demandé la caution personnelle de Bertrand. »

Paul et la société TYRES écrivirent à l'administrateur judiciaire qui s'occupait du dossier.

Bertrand avait fait deux dépôts de bilan successifs. Était-il normal que les stocks soient transférés d'un site à l'autre à chaque fois, et donc, pour ce dernier, de Rouen à Honfleur ? Ils n'eurent jamais de réponse. Les avocats chargés du dossier n'eurent aucune réponse, non plus des administrateurs Judiciaires !!!

Ensuite, les choses s'enchaînèrent très rapidement.

Une nouvelle catastrophe jaillit des entrepôts de stockage de la société TYRES.

L'inventaire annuel des stocks de pneus effectué la première semaine de janvier 2005 dans les entrepôts en Allemagne, fit naître des soupçons. Après une vérification approfondie effectuée par le service comptabilité, aucun doute n'était possible : des détournements importants de marchandises avaient eu lieu et ils n'avaient pu être faits que par Denis Conti, le responsable des achats de la société, mais aussi associé de Bertrand à Villeurbanne. Dix mille pneus avaient disparu entre le 1^{er} janvier 2005 et le 31 décembre 2005. La société Tyres n'obtint aucune explication de la part de Denis Conti, ni d'ailleurs après le deuxième inventaire fait début avril 2006 qui montra une disparition de 5.000 pneus supplémentaires. Quelques jours après les demandes d'explication des actionnaires, Denis Conti envoya sa lettre de démission invoquant avoir trouvé un travail plus rémunérateur. Aucune explication ne fut jamais donnée. Les propriétaires de la société TYRES décidèrent de fermer l'entrepôt en Allemagne et de transférer le stock complet au Luxembourg. Ils déposèrent plainte contre Denis Conti. Après une vérification approfondie, ils réalisèrent que Denis Conti établissait des factures d'achats de la société Tyres fictives pour lesquelles les encaissements étaient effectués sur un compte au nom de sa compagne. En réalité, aucun pneu ne manquait. Seules les factures d'achats étaient fictives dans un but de tromper la comptabilité.

La justice allemande allait devoir régler cette affaire.

Un mois après son départ, la société Tyres apprit que Denis Conti avait ouvert une société d'une activité identique à la leur, quelques kilomètres à peine de leur ex-entrepôt en Allemagne. Non seulement il utilisait le modèle de tous leurs documents administratifs mais offrait les mêmes prestations à des prix inférieurs aux clients.

Avec le montant énorme des vols commis, rien ne l'arrêtait...

Il ne fut pas très difficile pour Paul de comprendre que Bertrand connaissait les trafics effectués par Denis. Il en était même complice et bénéficiaire.

« Afin de ne pas montrer les chiffres, Bertrand déposait les bilans au fur et à mesure et ne payait ainsi plus nos factures. Je te laisse imaginer le montant que la société TYRES a perdu. Nous avons réclamé leurs paiements aux administrateurs judiciaires qui ne bougeaient pas. Il n'y avait pas d'argent à gagner pour eux, certainement !

La Société TYRES avait, bien entendu, assigné Bertrand et ses Sociétés pour obtenir les règlements des factures impayées ; Mais, comme tu le sais François, en France, les Gérants de sociétés ne sont que rarement condamnés personnellement en cas de dépôt de bilan et les créanciers perdent tout.

La société Tyres malgré les condamnations des Tribunaux n'a pas été réglée.

La société a porté plainte et Bertrand a été condamné à payer de fortes amendes... qu'il ne payait pas, évidemment ! »

La trêve semblait bien finie. Bertrand, homme, assoiffé d'argent et de pouvoir, escroc endormi pendant quelques années, avait repris une de ses activités favorites : le vol ! Il avait arnaqué, sans vergogne et sans problème de conscience ceux qui l'avaient entouré et aidé.

Paul est conscient. Il y avait eu des prémices et son attention aurait dû être alertée. Il le réalisa en repensant à d'autres faits et en les racontant à son ami François...

CHAPITRE 17

«L'ESSENCE PRECEDE L'EXISTENCE... »

(SARTRE)

Bertrand Dubois était entré dans la vie de Paul, comme une bombe à retardement, sans crier gare.

Petit délinquant, il s'affirmait à présent, comme un escroc « pluridisciplinaire ».
« Généraliste » en somme.

Un voleur, un profiteur, un magouilleur-menteur-généraliste !
Son cursus progressait vite et bien.

Il ne se contentait plus de charger discrètement des chariots d'articles volés, dans les supermarchés qui l'employaient, sous couvert de son statut de membre du personnel.

Il ne se limitait pas non plus à écouler ces marchandises dérobées « artisanalement ».

Son champ d'action s'était élargi. Il avait des contacts. Il s'était organisé.

Il s'affirmait dans son art, le revendiquait bêtement, en était fier...

Il avait acquis peu à peu de l'expérience.

Il avait étendu ses compétences, jusqu'à faire feu de tout bois.

Peu à peu, Bertrand s'était laissé envahir, dominer par une espèce d'ivresse que seuls les malfrats peuvent connaître : la sensation irraisonnée de n'avoir plus de frein, plus de limite de quelque nature qu'elle soit.

Il avait atteint, progressivement, par pallier, lui, le petit délinquant sans envergure, le nirvana de la pègre, c'est-à-dire le crime en toute impunité.

Du moins, c'est la bulle psychique qu'il s'était construite, dans laquelle il s'était tapi et que, sous aucun prétexte, il ne voulait quitter...

Cet homme rustre, vulgaire dans ses choix, ses goûts, ses positions et ses décisions, s'était fabriqué une estime de soi en « béton » au travers de ses mauvaises actions et surtout de ses trahisons.

Il s'était fabriqué un personnage de Roi de la Cour des Miracles !

Ainsi, au fil des années, principalement, au gré des opportunités qui s'étaient présentées, avait-il pratiqué de plus en plus d'exactions, utilisant pour parvenir à ses fins, de nouvelles combines, de nouveaux plans.

Il était intervenu avec chance et succès, il faut le dire, dans de nombreux domaines qualifiés clairement par la loi : abus de confiance, détournements de fonds, fausses déclarations, recels, abus de biens sociaux, vols en réunion, escroquerie...

Mais, tous ces chefs d'accusation conduisaient toujours au même objectif, tout comme au même résultat : le vol.

Il vivait pour voler, déposséder autrui de ses biens à son profit.

Il ne pensait qu'à s'approprier ce que les autres possédaient, avaient gagné et cela, par n'importe quel moyen.

Paul sentait que Bertrand était douteux, qu'il n'était pas digne d'une totale confiance, mais il était loin de présumer ce qu'était ce personnage, en réalité.

Car pour supposer la noirceur d'un individu, il faut, soit la connaître, soit la partager.

Or, la seconde hypothèse était négative : Paul avait un schéma moral qui lui interdisait totalement la malhonnêteté, comme toute autre action immorale.

Au contraire, son caractère généreux, son éducation stricte au Petit Séminaire, sa philosophie personnelle, tout conduisait Paul à donner plus qu'à recevoir...

Il était, par voie de conséquence, très éloigné de penser, qu'un homme qu'il protégeait et voyait régulièrement, homme qu'il avait recueilli avec probité, un proche en somme, puisse être aussi condamnable, sans limite morale, sans compassion pour ses victimes, en un mot, aussi ignoble.

En conclusion, comme Paul l'avait expliqué à maintes reprises à ses proches, son fils, Barbara, son meilleur ami, il ne se doutait pas de la vie que Bertrand menait, de ce dont il était capable.

En revanche, de son côté, Bertrand semblait avoir développé une forme de mégalomanie toute à sa mesure, c'est-à-dire, primaire, pour ne pas dire primitive. Celle-ci devait sans doute le pousser à croire que tout lui était dû, tout simplement, parce qu'il était un être supérieur.

À l'évidence, il se pensait gratifié par la nature d'une capacité de perversion hors du commun des mortels, d'un machiavélisme détonnant, plus fort que tout le monde, y compris la police, la gendarmerie, les experts, les assureurs, les comptables, les médecins et même les représentants du Ministère Public, un peu plus tard...

Apparemment, il avait cela dans le sang.

C'était presque une drogue.

Paul dirait de lui plus tard, en entretien privé à l'un de ses plus chers amis :

« Tu sais, ils étaient quatorze enfants, en tout dans sa famille.

Ma mère a recueilli tout le monde au château, par groupe, par épisode, Bertrand étant le plus jeune de tous...

D'ailleurs, une fois tous les autres « casés » par ma mère, Bertrand est demeuré seul à Beaurepaire un certain temps. Ma mère lui a donné un métier, lui faisant passer un C.A.P. de soudeur et de serrurier que, semble-t-il il a eu du mal à réussir.

Elle lui a même trouvé un emploi dès qu'il a réussi son C.A.P.

C'est à partir de ce moment-là qu'il la remercia d'une façon peu ordinaire.

Il est vrai qu'elle avait probablement dû considérer, que son mandat était rempli et bien rempli !

À juste titre d'ailleurs, car elle ne pouvait pas faire plus.

Je les ai tous observés, écoutés. Oui, tous les Dubois, du plus jeune au plus âgé.
Eh bien, vois-tu, tu ne me croiras jamais !
Il n'y a pas eu un seul qui ne soit pas mauvais...

Ils étaient tous gangrenés, tous construits sur le même principe : un instinct de survie que nous possédons tous, mais qui chez eux était déviant.

Laisse-moi te donner un exemple simple qui te donnera l'image que cette famille incarne pour moi : l'homme perdu dans le désert avec un compagnon de voyage, voit sa vie s'en aller peu à peu par manque d'eau et de nourriture.

Pour échapper à la mort, il ira jusqu'à creuser le sol avec ses ongles, il mangera des insectes, boira son urine, mâchonnera le cuir de ses chaussures.

Il essayera toutes les solutions pour s'en tirer, même les plus vaines, les plus extrêmes...
Si son compagnon meurt avant lui, il respectera son corps, l'entermera...

Eh bien, les Dubois, eux, ne se donneront pas tout ce mal.

Ils attaqueront tout de suite le compagnon qui les accompagne pour se nourrir de sa chair, s'abreuver de son sang.

Puis ils laisseront sa dépouille éventrée sur le sable, à la disposition des charognards.

Je peux même m'avancer jusqu'à affirmer qu'ils s'en prendront à leur compagnon de voyage, que celui-ci soit un étranger pour eux, ou au contraire, un ami, un protecteur.

D'ailleurs, ils lui feront subir le même sort, sans aucune pitié particulière, même s'il s'agit d'un autre Dubois, de leur frère, de leur père...

La morale est que rien de rien n'arrête un Dubois !

Crois-moi. Je sais que c'est quelque part, désespérant, mais c'est totalement objectif !

Moi, je ne suis pas spécialisé en génétique, loin de là. Je ne suis donc pas une source autorisée.

Mais vraiment, je crois que chez Bertrand, c'est génétique.

Cette famille Dubois est complètement dégénérée, par essence.

Bertrand n'a pas mal tourné : il est vicié depuis l'origine !

C'est mon intime conviction. »

« Et ta mère, que disait-elle ? » demanda l'ami, à moitié convaincu tant le scénario que venait de décrire Paul lui semblait lourd, bien qu'il lui sembla tout à fait concordant.

Paul eut un geste las : il se frotta les yeux, comme s'il devait sortir d'un profond sommeil.

« Tu sais », dit-il », Madame Mère n'est pas une affective.

Rien ne la touche.

Ni le bien, ni le mal. Elle trace sa route.

Elle roule pour elle. Exclusivement pour elle-même.

Ce que faisait Bertrand, ce qu'il fait aujourd'hui, ce qu'il devient, ce qui lui arrive, et d'ailleurs, ce qu'il advient de tous ces enfants Dubois qui ont tous grandi au château, la laisse de marbre sans doute !

Je la connais : elle s'en moque totalement !

Tu sais, François, ma mère, pourquoi penses-tu qu'elle a recueilli tous ces petits vauriens, tous ces gosses chez nous ?

Il faut que tu saches, en premier lieu, que cela ne lui a demandé aucun effort, aucun travail personnel, aucun investissement, aucune fatigue !

Tu sais, le personnel était très nombreux à Beaurepaire et très efficace.

« Madame », comme ils l'appelaient, les menaient à la baguette !

Ils en avaient tous peur.

Elle n'avait qu'à faire un geste et tout le monde pliait, hommes et femmes.

En réalité, tu seras sans doute surpris, mais, elle ne faisait rien pour les enfants, rien de rien, à part y consacrer de l'argent, beaucoup même semble-t-il !

Non tu sais, elle ne se souciait pas d'eux du tout.

À part sa fille aînée, ma demi-sœur Anne-Sophie, elle ne s'est d'ailleurs, jamais souciée de nous, ses propres enfants, ceux de sa chair et de son sang, comme l'on dit, alors tu penses, les autres...

Non, ce qui l'intéressait dans ce sauvetage spectaculaire, c'était de montrer sous son toit, tout ce troupeau de malfaisants dont personne ne voulait s'occuper : en une seule image, elle prouvait sa moralité sans faille, sa poigne, sa force de persuasion, sa générosité etc.

Elle ne les avait pas choisis au hasard, j'en suis convaincu !

Ils ont été ses faire-valoir pendant des années...

Pas plus.

Donc, je te le répète, je suis presque sûr, qu'elle s'en fout totalement ! »

Paul était mal à l'aise, maussade.

Parler de ses parents, de sa mère en particulier, était toujours pénible. Répéter à l'envie cette même analyse à propos de sa mère était douloureux.

Pourtant, il était bien certain de ne pas se tromper.

Des spécialistes, psychiatres, psychologues lui avaient confirmé cette thèse qu'il avait élaborée dès ses plus jeunes années au Petit Séminaire : non seulement sa mère ne l'aimait pas, non seulement elle méprisait son père, ses demi-frères, sa sœur et son frère, mais sa mère n'aimait personne.

Lui-même, avait eu l'occasion de s'en rendre compte formellement, de nombreuses fois.

Lors de certains événements, l'attitude de Nancy ne variait jamais. Elle ne donnait que de l'indifférence.

Même si elle essayait de la cacher, il y avait beaucoup de signes qui ne trompaient pas.

Ne serait-ce que, par exemple, son détachement total lors de l'enterrement de son père !

Tout le monde l'avait remarqué tellement c'était choquant, se souvient Paul.

C'était certain, hormis elle-même, Nancy n'aimait personne.

Elle ne le pouvait pas.

Elle ne disposait pas de l'équipement nécessaire. Chez elle, cela ne s'était pas « fabriqué » comme chez tous les êtres humains standards !

Il lui manquait « tout un étage » dans la construction psychique et affective. Cela remontait paraît-il à très loin, au cours de ses premières années de vie.

Mais elle n'en souffrait aucunement.

Elle se contentait de faire souffrir les autres. Peut-être même y prenait-elle du plaisir...

Mais, contrairement à Bertrand, vraisemblablement affligé des mêmes carences, des mêmes handicaps psychologiques, qui était, quant à lui, relativement limité intellectuellement, Nancy était très fine, supérieurement intelligente.

Certes, elle n'avait pas fait d'études supérieures, n'était pas cultivée, mais elle disposait de beaucoup de bon sens, allié à une remarquable intelligence sociale, ce qui lui permettait de manipuler tout le monde, en particulier la gent masculine, jusqu'à obtenir ce qu'elle voulait, jusqu'à atteindre le but qu'elle s'était fixée.

Elle disposait en outre d'une qualité qui faisait défaut à Bertrand, mais dont Paul avait probablement hérité d'elle : la détermination.

Paul ne lâchait pas, quel qu'en soit le prix. Elle allait jusqu'au bout, toujours !

Pour compléter le tableau des ressemblances-différences entre ces deux méchantes personnes, il fallait enfin ajouter que si Bertrand était un pleutre, Nancy, elle, ne reculait devant rien, n'avait peur de rien, si ce n'est du scandale qui éclabousserait sa réputation !

C'est sans doute la raison pour laquelle, Bertrand n'avait jamais osé ouvertement s'attaquer à elle ou à ses biens.

Paul imaginait que ce mauvais cheval qu'était Bertrand, disposait d'instincts encore intacts, bruts. Il savait du sentir le danger.

Et pour lui, Nancy en était un redoutable, qu'il devait contourner à tout prix...

Toutefois, Paul était loin de tout savoir à propos de sa mère, de ses parents, de leurs arrangements...

Il en était parfaitement conscient.

Il lui était donc difficile, voire impossible, de se prononcer formellement sur les rapports qui avaient pu exister entre sa mère et Bertrand.

Pour l'instant, ce qui préoccupait Paul, à propos de Bertrand Dubois, c'était de mettre à mal sa réputation, afin de vacciner son ami François de tout contact avec celui qu'il considérait avant tout comme un pauvre type.

C'est pourquoi, il avait tant à cœur de le convaincre que Bertrand était la malhonnêteté incarnée qu'il était « pourri » jusqu'à la moelle et que rien ne pourrait le faire changer.

Cependant, il le sait bien, Paul a un problème de taille !

François Vogel, son meilleur ami, est à l'opposé de ce diable de Bertrand. Il le connaît bien et d'ailleurs, c'est pour cela qu'il a autant d'estime et d'affection pour lui, si honnête, si loyal depuis tant et tant d'années...

François est un homme instruit, très charpenté au plan intellectuel. C'est un rationnel, un

scientifique peu ou pas influençable.

C'est pourquoi, Paul s'attend à rencontrer une résistance, lorsqu'il s'agira de lui faire admettre toute la turpitude du sujet.

Cependant, Paul ne songe même pas à forcer le trait.

Ce serait malhonnête, même si cela lui apparaissait comme la solution la plus tentante, parce que la plus aisée.

Paul a soudain une idée : puisque son ami est scientifique, il va se servir d'un exemple fort !

« François, ce n'est pas mon domaine, mais quand on fait l'exérèse d'une tumeur maligne dangereuse, non seulement il faut retirer le cancer, mais aussi tous les tissus touchés autour, les ganglions contaminés, puis, dans un second temps, il faut s'attaquer aux métastases en prenant les mêmes précautions que pour la tumeur-mère » lance Paul à François, d'un trait,

Paul poursuit, appuyant son discours en martelant la table de restaurant où ils sont assis, du bout de son index, entre chaque affirmation :

« Eh bien, tu vois, lui, Bertrand, il est tout ensemble, tout à la fois !

La tumeur, les ganglions touchés, les métastases, les tissus infestés...

Il est l'addition de tout, il est tout cela. C'est un tout, un « entier tumoral » à lui tout seul !

Du moins, si je peux m'exprimer ainsi...

Tu comprends l'image ? Il est in-trin-se-que-ment malfaisant ». Paul découpe les syllabes pour leur donner plus de poids dans son assertion.

« Je dirais qu'il est mauvais par essence !

Or, tu conviendras comme moi, que, pour éradiquer le mal, ce véritable chancre qu'il représente à lui tout seul, il faut le faire disparaître, le mettre à l'ombre éternellement.

Sinon, il recommencera encore et encore... » poursuit-il

François Vogel semble dubitatif. Il ne donne aucune réponse à Paul, demeurant silencieux.

Il est temps, pense ce dernier : François est en phase de réflexion. J'ai presque gagné.

Je vais lui raconter la confidence de Bertrand : au moins, avec cette histoire, il pourra vraiment se rendre compte de la turpitude du personnage !

Paul enchaîne, racontant maintenant à son ami une conversation qu'il a eue avec Bertrand, au cours d'un déjeuner en famille.

En préambule, il fait observer à François que tous les gens à proximité de Bertrand, à table, pouvaient entendre et saisir le sujet sans difficulté, car le mauvais bougre n'avait pris aucune précaution, pour protéger son secret de polichinelle.

C'était à se demander si Bertrand ne l'avait pas fait exprès d'ailleurs.

Il faut dire qu'il était tellement fier de lui et de son escroquerie !

Paul affirme à son ami avoir été persuadé que s'il l'avait osé, il aurait aimé donner l'information dans tous les journaux, tant son ego avait gonflé !

Il ajoute que Bertrand lui avait fait penser, tant son autosatisfaction était visible, tant sa

morgue était grande, aux vers de La Fontaine dans sa fable « Les Deux Coqs » : « Tout vainqueur insolent à sa perte travaille »...

Paul s'efforce ensuite de présenter, avec une grande précision, l'abord du bonhomme, expliquant à François, comment Bertrand avait entamé le dialogue avec lui.

Ainsi, précise-t-il que ce dernier avait attaqué le sujet à brûle-pourpoint, d'un coup, comme cela, sans préambule.

À ce propos Paul rappelle que Bertrand est un vrai balourd, un rustre.

Il émet donc l'hypothèse non vérifiée, que Bertrand devait penser que si lui-même avait une idée dans la tête à un instant T, tout le monde avait la même en même temps.

En tout cas Paul avait remarqué qu'il commençait tous ses récits, toutes ses démonstrations par la fin, par la conclusion en somme.

Ensuite, Bertrand avait coutume de se laisser guider par les questions de son interlocuteur, pour expliquer un sujet, dont il était incapable de dessiner le moindre schéma, de structurer le moindre plan.

Très imbu de lui-même, arborant un air de jubilation proche de l'extase, que Paul lui connaissait bien, Bertrand, un verre de vin rouge, bien calé dans sa main large et carrée, aux doigts courts, épais, aux ongles irréguliers et douteux, s'était soudainement redressé sur sa chaise.

La bouche pleine, il s'était rapproché de Paul I, dans un élan complice. Ce dernier pouvait sentir son haleine chargée d'ail et de relents de vin fraîchement englouti.

Dans son mouvement pour rejoindre son interlocuteur, les pieds de sa chaise avaient crissé sous son poids, attirant les regards des convives dans leur direction.

De ses lèvres fines, très mobiles, toutes luisantes d'huile, il ouvrit le sujet, fixant Paul dans les yeux, à la façon des myopes qui tentent de regarder le soleil en face :

« Dis donc, Paul, je t'ai pas dit ! ça a pris du temps, mais je l'aie eue ! »

Paul eut un haut-le-cœur.

« De quoi veut-il encore me parler ? Qu'y a-t-il eu ou eue ? Ou quoi ? Une fille, une autorisation, une bagnole, une prime, une mouche qui vole peut-être ??? » pensa Paul agacé à l'avance par toute la maïeutique qu'il va devoir déployer pour aboutir au sujet !

Pendant ce temps, enfournant dans sa bouche grande ouverte, aux lèvres tactiles, une nouvelle fourchetée de viande fortement aillée, Bertrand, semble fou de joie !

Fou de plaisir plutôt.

Paul a accroché : il s'intéresse. Il pose des questions. Demande de quoi il parle !

Il fait durer le suspense.

Sa grosse tête carrée est toute rose d'excitation...

Il vide son verre à pied d'un coup, cul-sec !

La quantité de vin est trop abondante pour sa bouche. Un peu de vin s'épand à la commissure de ses lèvres.

Un grand coup de serviette de table règle le problème.

Il était temps.

Cette fois, Paul a frôlé le vomissement.

Cet homme est abject se dit-il, prenant sur lui pour ne rien laisser paraître de tout le dégoût physique qu'il lui a toujours inspiré.

« Cela valait bien ça ! Il fallait que je boive un bon coup ! » se dit Bertrand, tout excité !

Des perles de sueurs apparaissent sur son front large, barré de deux grandes rides d'expression, sillons si profonds qu'on pourrait les prendre pour des cicatrices anciennes.

Pourtant, Bertrand adore cette disgrâce physique : il trouve que ces deux plis qui gâchent son grand front, renforcent avantagement son air de « gros dur ».

Cela contribue à faire peur aux autres, donc c'est bien !

Qui plus est, comme se le répète Bertrand avec délice : « Dieu sait que les bonnes femmes, elles aiment ça !!! »

À présent, le voilà qui remonte à l'Ante Christ, pour raconter une histoire qui semble récente.

« Je l'ai eue » cela semble proche pourtant... songe Paul, pensif, fatigué.

Bertrand est volubile à présent. Il crache des flux de paroles, les unes derrière les autres. Passe du coq à l'âne. Découd son sujet. On n'y comprend rien !

Rien ne semble pouvoir l'arrêter.

Paul n'a ni l'envie, ni la force de le faire parler avec cohérence, de se lancer dans le jeu des questions. Il s'efforce seulement de l'écouter, prend sur lui, avec patience et courtoisie.

Il n'a pas le cœur de lui lancer le mot qui tue : « Abrège » par exemple !

Car s'il le faisait, l'autre saurait que Paul se moque de ses petites histoires, de ses aventures toutes aussi grotesques les unes que les autres, de leur insignifiance absolue, de sa vie en somme.

Malheureusement pour lui, Paul a une conscience très exigeante.

Dès qu'il manifeste à autrui, un tant soit peu d'indifférence, quelle que soit la situation, immédiatement, il a des remords, se culpabilise. Aussitôt donc, il se ramène lui-même, manu militari, à un meilleur comportement, au respect et à la compassion pour son prochain.

« Secoue toi mon vieux. Reprends-toi » s'ordonne Paul à lui-même.

« Rappelle-toi qu'il s'agit d'un pauvre type qui trouve ses joies où il le peut, même si c'est sans intérêt. N'oublie pas qui il est en plus... presque un membre de ta famille » tente-t-il de se persuader pour être un peu plus attentif.

À aucun prix il ne veut adopter l'indifférence glaciale de Madame Mère...

Il se l'est promis depuis si longtemps.

Donc, Paul se compose un visage, évite de regarder Bertrand qui bouillonne d'enthousiasme, égrenant des paroles imprécises et sans doute hors sujet.

Bertrand avait commencé par rappeler le poste qu'il avait occupé dans une Société X, dont Paul connaît bien le nom et l'activité. Bertrand les rappelle pour rien.

« Tu te souviens, j'étais exposé tous les jours à des produits toxiques »

« Oui, oui, plus ou moins » répond Paul peu convaincu. Mais tu n'as jamais travaillé dans ces services la !

« Eh bien ? »

« C'était des substances chimiques hautement toxiques » sentence Bertrand, l'air important.

« Oui, mais tu m'as toujours dit que tu n'as jamais mis les pieds dans ces services.

Et puis, vous aviez des protections au cas où !

Bertrand : « Ouais, c'est vrai, mais disons que la plupart des fois, on ne nous laissait pas les mettre : on n'avait pas le temps. Et puis, ce n'est pas infallible une combinaison de protection. En plus, c'est gênant pour travailler, si tu vois ce que je veux dire... »

Paul : « Oui, j'ai peur de voir... »

Mais où veux-tu en venir avec ça? »

Bertrand : « C'était une question de temps. Maintenant c'est sûr, je vais toucher une pension d'invalidité ! »

Paul : « Quoi ??? »

Bertrand : « Je t'assure, c'est comme je te le dis ! Je vais être pensionné à vie ! »

Paul : « C'est pas vrai ! Tu es malade ! Mais, tu ne m'avais rien dit... »

Je n'en savais rien ! Et, dis-moi, c'est grave ? »

Paul s'en veut tellement : il l'a mal jugé, alors que le pauvre voulait juste partager une si mauvaise nouvelle ! Heureusement, il n'a pas l'air trop abattu. Sa naïveté le sauve de l'inquiétude : il ne voit sans doute que l'aspect financier de la pension d'invalidité !

Bertrand a troqué son assiette, pour une assiette à dessert. Il s'est servi abondamment, sans penser à proposer une part de la charlotte aux fruits rouges à son interlocuteur...

Sur un simple « Attends, tu vas voir ! », il abandonne Paul à son inquiétude pour crier à la maîtresse de maison débordée, à l'autre bout de la grande table rectangulaire : « Fais passer la Chantilly par ici stp ! »

« Attends, je te l'apporte » lui répond Marianne Dubois, son épouse, la sœur de Barbara.

« J'ai rien » poursuit-il », Rien du tout ! Seulement, ils ne peuvent plus rien prouver !

Tu te souviens de mon petit problème urinaire quand j'étais petit à Beurepaire ? »

Paul : « Oui, parfaitement. Mais je croyais que cela devait passer à l'adulte ? »

Bertrand : « C'était vrai. Cela s'est bien arrangé, mais il en reste toujours un peu quelque chose. Pas grand-chose, mais quelque chose, tu vois ? »

Paul : « Et, tu as passé des contrôles médicaux ? »

Bertrand : « Tout est presque normal. Ce qui reste, cela ne s'arrangera pas davantage, mais cela ne me gêne pas du tout en fait ! »

Paul ne voyait pas du tout où Bertrand voulait l'emmener.

« Quel rapport avec la Société X. Tu me parlais de cela au début, non ? » demanda Paul, légèrement agacé.

« Eh ben, pour une fois, mon problème urinaire m'a servi à quelque chose. Du moins, je m'en suis servi contre la Société X. »

Bertrand se lèche les doigts, il a trouvé le moyen de s'en mettre partout !

Paul le revoit, à cinq ou six ans, dans la cuisine de la « maison des enfants » au domaine, attablé avec ses frères et sœurs, devant un bol de bonne Teurgoule normande !

Même spectacle à peu de chose près !

Madame mère, en tailleur Channel rose et bleu marine, passée en coup de vent voir ses protégés entre deux rendez-vous importants, s'en affligeait : « Donnez du caviar à un porc, il restera cochon ! » piaillait-elle, éccœurée.

« Comment cela ? » s'inquiète Paul

« Eh ben, j'ai fait une lettre. Enfin, on me l'a écrite. Et, crois-moi, c'était bien tourné !

Bref, c'était pour dire que j'avais chopé ça en manipulant les produits toxiques. Que leurs protections, quand ils nous laissaient le temps de les mettre, c'était du bidon.

Que c'était une maladie professionnelle à cause de ça !

Je finissais le courrier en disant que s'il ne me répondaient pas sous huit jours, j'irai au commissariat pour porter plainte contre eux ».

« Tu es fou. » dit Paul, se tapant le front du plan de la main droite en signe d'inquiétude !

Bertrand : « Ben non, parce qu'ils m'ont répondu illico ! Ils m'ont demandé un certificat médical pour constater mon problème. Je suis allé voir le docteur qui me l'a fait et je l'ai envoyé de suite en recommandé AR pour être plus sûr ! »

Paul, consterné : « Mais ça va pas, non ! Tu vois avoir de sérieux ennuis !

Tu vas devoir te soumettre à des tonnes d'examens médicaux, tu seras examiné par des médecins spécialistes, experts dans ce genre de maladie !

Et là, tu vas de faire coincer !

Les toubibs vont repérer illico la supercherie !

Ton ancien employeur va comprendre que tu as cherché à les avoir en faisant une fausse déclaration.

Ils vont porter plainte contre toi et tu vas te re trouver au Tribunal !!! »

Bertrand a oublié son orgueil. À présent, il ouvre de gros yeux ronds ce qui, chez lui, est le signe d'une profonde concentration : « Pas du tout ! Détrompe toi, ce n'est pas le cas.

Ils m'ont examiné, m'ont demandé quels produits se trouvaient à la Société X.

J'ai énuméré les noms barbares que j'avais scrupuleusement relevés et ils ont conclu que c'était bien le contact répété avec ces produits hautement dangereux qui était bien à l'origine de mes ennuis urinaires !

La responsable était donc la Société X...

Ils ne pouvaient pas y couper parce que, après, à la demande de mon employeur, j'ai dû subir un nouvel examen auprès de la Médecine du Travail. Le médecin du travail n'a rien vu lui non plus. Il n'a pas compris que je souffrais d'un dysfonctionnement chronique. Il a donc conclu à une maladie professionnelle et m'a accordé une jolie pension d'invalidité !

En fait, ils préfèrent me verser une pension plutôt que de prendre le risque d'un scandale si je les attaque en justice dans quelques années, rongé par la maladie !

En fait, j'aurais eu tort de me gêner : je les ai bien eus !
Bertrand exulte...

« Après m'avoir raconté cela, tu vois, il n'attendait plus que mes félicitations apparemment » dit Paul à François.

« Mais ma réponse ne lui donna pas satisfaction » continue Paul, visiblement encore sous le choc, très amer : « Bertrand, tu me déçois beaucoup. Je m'aperçois que tu te comportes comme un escroc ! Il n'y a pas de quoi être fier ! »

« Alors », continue Paul », Bertrand, jovial, me tapa sur l'épaule avec un sourire : « T'en fais pas ! » me dit-il, très à l'aise,

« Ils sont bien plus escrocs que moi. D'ailleurs, j'ai un ex-collègue qui menace également de les attaquer et qui exige aussi une pension d'invalidité. Je suis sûr qu'il va l'obtenir lui aussi. Si on pouvait être plusieurs, cela serait mieux.

S'ils lâchent aussi facilement, c'est qu'ils ont des choses graves à se reprocher.

Il ne faut pas leur faire de cadeaux ! »

« Voilà, François à quoi ressemble ce sinistre personnage ! Il n'a aucune, mais vraiment aucune moralité et il s'en flatte encore ! »

« Mais ce n'est pas tout ! poursuit Paul.

« Je ne t'ai pas encore expliqué le plus énorme ! Figure toi que ce poste à la Société X, Bertrand l'avait obtenu cinq ans plus tôt grâce à moi !

Il était venu me supplier de lui donner mon appui auprès du Directeur des Ressources Humaines qui venait de refuser sa candidature parce qu'il avait un casier judiciaire chargé.

Or, il se trouve que je connaissais ce Monsieur qui n'était autre que le fils d'un ex-grand ami de ma mère, un familier du château, tu vois ce que je veux dire...

Bertrand tenait absolument à obtenir ce poste qui devait, selon lui, lui réserver d'excellentes perspectives d'avenir et surtout qui proposait un logement de fonction, un très bon salaire, ajouté à de grosses primes de risques annuelles.

Je m'étais laissé tirer l'oreille car, renseignements pris, j'avais appris par le D.R.H. que ce type d'employés était effectivement exposé à des produits hautement toxiques.

Je craignais donc pour la sécurité de Bertrand.

C'est pour cette raison que je me suis senti très embarrassé quand il m'a parlé d'un problème de santé, d'une pension d'invalidité à cause de ces produits. Je l'ai cru contaminé.

En bref, il insistait tellement que je finis par consulter ma mère. Elle me répondit laconiquement que le père de ce Monsieur était mort depuis longtemps et qu'elle n'avait plus de contacts avec cette famille, tu te rends compte ! C'est tout ce qui la préoccupait !

Ce que risquait ou ne risquait pas sa notoriété ! Son risque d'image !

Quant à la santé de Bertrand, qu'elle avait pourtant élevé de quatre ans à dix-huit ans, aux dangers auxquels il allait s'exposer, elle m'invita tout simplement à en faire abstraction, en gros à n'avoir aucun scrupule, puisqu'il « voulait tellement cette place »...

Tu vois, cela lui était bien égal !

Bref, je contactais ce Monsieur qui, au nom magique de « Duquesne » accepta immédiatement la candidature de « mon poulain » (qui ne m'en a jamais remercié d'ailleurs).

Un an après, Bertrand m'annonçait qu'il ne travaillait plus chez eux et qu'il était disponible pour m'aider dans mes affaires.

En réalité, au cours de ce même déjeuner, il me dit toute la vérité : il s'était trouvé un vieux médecin en perte de vitesse et peu scrupuleux Celui-ci lui délivrait des certificats médicaux de complaisance. Bertrand était donc en arrêt maladie depuis cinq ans !

Tu imagines ! Cinq ans ! Et jamais la Société X (qui devait sûrement avoir des choses à se reprocher) n'avait jugé bon d'envoyer un médecin chez cet employé en arrêt maladie continu depuis cinq ans, pas plus qu'elle n'avait envoyé un avis à la Sécurité Sociale pour contrôle et encore moins procédé au licenciement autorisé par le Code du Travail dans ce cas.

Rien n'avait été fait à l'encontre de cet escroc. L'Assurance Maladie avait réglé son salaire pendant cinq ans à la place de son employeur !

Pendant ce temps, il percevait simultanément les salaires qu'il s'était octroyé pour les gérances de nos Sociétés. Salaires qu'il ne déclara jamais, bien entendu.

De plus, à présent, il allait cumuler cette rente d'invalidité avec ces autres revenus qui provenaient de ma pure générosité à son endroit.

Visiblement, comme le disait Bertrand, son ancien employeur était trop heureux de se débarrasser de lui, même s'il fallait solder ce dossier par une pension d'invalidité de vingt pour cent supérieure au SMIG...

Inutile de te dire, François à quel point j'étais écœuré !

Je le lui ai dit d'ailleurs, lui rappelant toutes les escroqueries dont il s'était rendu coupable avec l'aide de ce médecin « marron ».

Mais il m'a répondu « qu'il avait roulé dans la farine tout le système, la Sécurité Sociale, la Médecine du Travail, la Société et même la Direction des Impôts... »

Mon pauvre François, j'étais abasourdi, ne sachant pas ce qui me mettait le plus en colère dans cette histoire entre l'escroquerie financière, l'abus de confiance dont j'avais moi-même été visiblement victime et la faillite totale du système français dans laquelle devaient certainement s'engouffrer chaque année, des dizaines de faux malades, semblables à cet escroc de Bertrand ! »

François Vogel, attentif, avait écouté le récit de Paul sans dire un mot. Il s'était contenté de quelques signes de tête en guise d'approbation.

À vrai dire, il ne mettait pas du tout en doute la véracité des faits et des propos que son ami venait de lui rapporter. Connaissant Paul en qui il avait toute confiance et à qui il avait donné depuis de nombreuses années toute son estime, il savait qu'il n'avait ni menti, ni exagéré...

Toutefois, cette histoire l'embarrassait beaucoup.

Très attaché aux valeurs chrétiennes d'une part, sa philosophie forgée sur les thèses de l'existentialisme chrétien d'autre part, lui interdisait d'adhérer à la théorie de l'homme corrompu par essence, de l'individu « génétiquement » mauvais...

Ce jour-là, Paul venait de donner un grand coup de pied à tout ce qui constituait son système de valeurs morales, éthiques, religieuses.

Un système qu'il avait mis des années de réflexion à construire, à échafauder, pierre après pierre, avec patience, persévérance et auquel il croyait de toute son âme.

Car François Vogel était obligé d'en convenir Bertrand Dubois était bien un échantillon de ce type d'homme, heureusement très rare, dont parlait son ami Paul.

Il été né avec le mal et prospérait grâce à lui.

Les deux amis échangèrent un regard rapide puis, simultanément, se mirent la main sur l'épaule réciproquement, en signe de soutien : Paul avait raison.

Sartre et Saint Mathieu avaient tort.

Aucun espoir n'était permis...

Les deux amis se sentirent tristes et même... infiniment désolés...

Il ne leur restait plus que leur solide amitié.

CHAPITRE 18

RIEN NE VA PLUS

Cette histoire d'arnaque à la Sécurité sociale et Médecine du Travail que Bertrand, tout fier, venait de lui raconter avait réveillé en Paul des souvenirs qu'il aurait préféré laisser enfouis dans sa mémoire. Il n'y a pas si longtemps encore, Bertrand avait détourné des fonds ou des objets appartenant à autrui. Son ami Jean-Louis Latour en avait été victime et cela, il ne pouvait pas l'oublier. Il avait bien d'autres histoires le confortant dans la malhonnêteté de Bertrand. Une en particulier lui revint en tête. Il se tourna vers son ami François et lui dit :

« Tu te rappelles ce site à Beauvallon où mon fils exerce son activité, n'est-ce pas ? Le bâtiment était tellement grand que j'en avais loué une partie à un maçon. Celui-ci y avait installé ses locaux administratifs. À l'extérieur, une parcelle avait été dédiée à son activité où il pouvait y entreposer son matériel. Pendant de nombreuses années, tout s'est bien passé. C'était un homme très sympathique, nous entretenions d'excellentes relations. Il était très travailleur et sa société fonctionnait bien. Il payait son loyer « rubis sur ongles ». Puis, fin 2004, je ne me souviens plus exactement à quelle époque, je n'ai pas reçu le virement du loyer. J'ai attendu quelques jours et lui ai passé un petit coup de téléphone :

« Bonjour, comment allez-vous ? Les affaires marchent bien ? »

« Bonjour, oui, merci, Paul, j'espère que vous allez bien aussi. Quant aux affaires, non, je ne peux pas dire qu'en ce moment, cela soit parfait. Non seulement il est difficile de décrocher des chantiers, mais en plus, il faut courir après l'argent une fois le travail effectué. Vous savez, mon métier c'est la maçonnerie, réclamer les paiements, je n'aime pas cela. J'espère qu'il y aura des jours meilleurs. D'ailleurs, j'allais vous téléphoner pour vous demander un petit délai de paiement pour les 2 – 3 prochains loyers. D'après ma comptable, c'est seulement une petite baisse sur ce trimestre, et les perspectives sont meilleures pour le début de l'année prochaine. De plus, vous savez notre activité est quand même très perturbée en hiver. Nous sommes tributaires des intempéries. »

« Je n'avais eu aucun précédent avec cette personne, François. Nous avons donc conclu un accord : il paierait les deux derniers loyers de 2004 et j'ai accepté le report du premier trimestre 2005 en avril. C'était un honnête homme, je ne me faisais aucun souci. Je sais ce que sont les affaires, il y a toujours des hauts et des bas. Donc, si je pouvais l'aider un peu, cela me faisait plaisir. »

« Je te reconnais bien là, Paul. Mais quel est le lien avec Bertrand ? »

« Tu as raison. A priori, aucun... Je ne sais pas comment il avait eu vent de cette histoire. Peut-être m'a-t-il entendu en parler avec David ? De mon côté, je suis certain de ne jamais avoir abordé le sujet avec lui, cela ne le concernait en rien. Bref, toujours est-il, que les mois sont passés, l'entreprise de maçonnerie a eu d'autres problèmes et ce monsieur n'a pas honoré notre accord en avril 2005. J'avais aussi appris, entre temps, que ces affaires n'allaient pas

mieux. Il ne payait plus les loyers et avait changé d'attitude. J'ai donc chargé un avocat d'entamer une action en justice pour le faire expulser. Et c'est là que Bertrand, l'énergumène, apparaît à nouveau en scène. Un jour, j'ai reçu un appel de mon fils m'informant que dans la nuit, des personnes s'étaient introduites sur le site. Celui-ci était bien sûr sécurisé comme il devait l'être, mais cela n'avait pas arrêté les cambrioleurs : une effraction en bonne et due forme avait eu lieu ! Sur le moment, David s'était estimé heureux car rien n'avait été volé en ce qui concernait son activité. En effet, seule la partie dédiée à la maçonnerie de notre locataire avait été visitée et de nombreux « gros matériels » avaient disparu. Le matin même, notre locataire avait déposé plainte. David avait été interrogé, mais n'avait pas pu apporter de quelconques éléments. Par contre, il me raconta que l'enquête de voisinage avait rapporté des faits troublants. En effet, un des voisins disait avoir reconnu, dans la nuit, la silhouette de Bertrand... »

« Ah, bon, mais comment est-ce possible ? »

« Oh, tu sais, Bertrand et David se voyaient souvent. Bertrand venait faire changer ses pneus chez David ou passait sans raison discuter un peu avec lui. Donc, oui, il était connu puisqu'il habitait à 300 mètres du bâtiment. Et non seulement le voisin l'avait reconnu, mais il avait pu donner d'autres détails. Cette nuit-là, il avait entendu le moteur d'un camion. Cela n'était absolument pas l'heure habituelle des livraisons et cela lui avait paru étrange. Il était donc sorti et là, de loin, il avait vu trois hommes discuter ensemble, puis monter dans le camion et partir. Sur le coup, il n'a pas fait de rapprochement avec Bertrand. C'est seulement le lendemain, quand il a entendu parler du cambriolage que l'image entrevue la nuit lui est revenue à l'esprit. Il a déclaré à la police, être persuadé que l'un de ces 3 hommes était Bertrand. Au moment précis où David m'a raconté cela, je me suis souvenu d'une conversation que j'avais entendue peu de temps auparavant, entre Bertrand et Michel Stack, le frère du mari de la mère de Marianne et Barbara (son deuxième mari, en fait). Ils parlaient de matériels de maçonnerie à revendre. Sur l'instant, j'avoue ne pas y avoir porté vraiment attention, mais après le cambriolage de la veille, cela m'a perturbé. Que devais-je faire ? Si Bertrand avait vraiment quelque chose à voir dans ce cambriolage, je devais faire part de ce que je savais à la police. Je n'ai même pas eu le temps d'y aller. Sur les dires du voisin, la police convoqua Bertrand qui nia tout en bloc. Malgré cela, les personnes responsables de l'enquête avaient imaginé le scénario suivant : Bertrand, Michel Stack et le fils de celui-ci étaient venus dans un camion « emprunté » à la société dans laquelle ce dernier travaillait. Ils avaient volé le matériel et ensuite Bertrand et Michel s'étaient chargés de la revente. Les policiers sont allés chez Bertrand (et je suppose aussi chez les deux autres), mais évidemment, ils n'ont trouvé aucune trace des objets volés, ni rien qui ne puisse leur permettre d'inculper l'un des trois hommes. Peu de temps après, l'affaire a été classée sans suite... »

« Ce garçon est vraiment dans tous les mauvais coups ! Mais toi, tu étais certain qu'il était coupable, non ? Tu ne lui faisais plus confiance, je pense. »

« Non, c'était fini. La toute petite foi en lui qui me restait s'est évaporée avec cette histoire. J'ai réalisé qu'il avait vraiment le vice dans la peau. L'attrait du gain, de l'argent facilement gagné le faisait vibrer. À mon avis, il s'est toujours cru un peu « surhomme, infailible ». Cette fois-ci, il n'avait pas imaginé que les voisins du local allaient, même de nuit, le reconnaître et le dénoncer. J'ai pensé que cela lui donnerait une leçon. Il aurait quand même

dû réaliser être passé à deux doigts de la prison... Encore une fois ! Dans la vie, on dit que l'on apprend de ses erreurs, mais je ne suis pas certain que cela soit vrai pour Bertrand. »

Paul ne savait pas non plus que les conséquences de cette affaire lui retomberaient dessus beaucoup plus tard...

Suite à ces nouveaux événements, l'évocation seule du prénom « Bertrand » réveillait en Paul, doute et méfiance. En plus, depuis le dépôt de bilan des points de vente de Dieppe et Rouen, il soupçonnait de plus en plus des irrégularités dans la comptabilité du site du Havre. Il se devait vraiment maintenant de vérifier la bonne marche des franchises encore ouvertes, et en particulier celle du Havre.

« J'ai donc profité d'une de mes visites là-bas pour agir. J'ai invité à déjeuner Christophe Boudin, l'ami de Bertrand, mais aussi employé et gérant du site. J'avais choisi un très bon restaurant, mais surtout et sciemment, un restaurant où le service était long. Je voulais avoir tout mon temps pour l'interroger, car c'était bien dans un dessein de l'interroger que je l'invitais. Je te laisse imaginer la scène ! »

« Alors Christophe, tout va bien ? Tu es content de la façon dont le magasin fonctionne ? »

« Tu sais, Paul, si tu veux parler des résultats, je ne saurai pas t'aider. Il faudrait voir Bertrand pour cela. Moi, je ne fais que tenir le magasin et transmettre les chiffres, mais je suppose que tout va bien et que tu dois être content, non ? »

« Eh bien, justement, je suis un peu surpris. Par rapport aux quantités de pneus achetés, il me semble que vous devriez avoir un chiffre d'affaires beaucoup plus important. Rien ne te paraît bizarre ? Je pense que tu ne me dis pas tout... »

Paul avait une petite idée de ce qui se passait au Havre, mais voulait l'entendre dire par Christophe.

« Je ne vois pas de quoi tu veux parler, Paul. Je suis au magasin, à l'atelier, je passe les chiffres chaque soir ou chaque fin de semaine à Bertrand. Gilles vient chercher le liquide, les pièces comptables (chèques, relevés de cartes bleues, etc.) régulièrement. Tu sais mon rôle s'arrête là. Vraiment, tu devrais parler aux autres pour avoir des informations complémentaires si tu en veux. »

« Non, Christophe, c'est de toi que je veux entendre la vérité. Le chiffre d'affaires que vous nous déclarez n'a rien à voir avec le montant des achats. Vous achetez beaucoup plus que vous ne vendez... Et... Il n'y a pas de stock, non plus. Sinon, on saurait au moins où est la marchandise ! La conclusion est simple : de l'argent disparaît. Bertrand, ou toi, ou Gilles... voire les 3, détournent une partie de la recette, j'en suis certain. Alors, raconte-moi tout, tu fais partie de la chaîne, donc ne me dis pas que tu ne sais rien. De toute façon, je finirai par savoir comment vous agissez, cela sera par toi ou sans toi, mais la vérité éclatera un jour ou l'autre... ! »

Pendant une bonne partie du déjeuner, Christophe ne répondit à Paul que de façon évasive,

et puis, soudain, il craqua...

« Bertrand supprime tous les paiements en espèces. »

Bien que peu surpris, Paul reste la fourchette en l'air, comme suspendue. Son esprit ne fait qu'un tour :

« Vous déclarez moins de vingt mille euros par mois, combien faites-vous réellement de chiffre d'affaires ? Demanda-t-il à Christophe. »

Eh bien... À peu près – entre 35 et 40 000 euros

Et combien d'argent vous gardez pour vous ?

« Oh, je ne sais pas exactement, cela doit être environ quinze à vingt mille euros par mois »
Mais tu sais, je ne suis pas responsable, j'exécute les ordres de Bertrand »

« Autant d'argent ! interrompit François, mais comment est-ce possible ? »

« C'est très simple, pour avoir plus de paiements en espèces, il disait aux clients que son lecteur de cartes ne fonctionnait pas. Pour ceux qui n'avaient pas de liquide sur eux, et bien, il y avait un distributeur juste à côté du magasin, tout simplement. Aussi, les gens allaient retirer de l'argent... Et payaient en espèces. Pour les chèques, il leur disait qu'il mettrait l'ordre lui-même. Ce qu'il faisait c'est vrai, mais il n'écrivait pas du tout le nom de la Société, mais celui correspondant à un compte personnel qu'il avait ouvert au Luxembourg. Tu vois, c'est assez facile, en fait, de détourner de l'argent. »

« En effet, il suffit d'y penser. Toi et moi, honnêtes comme nous le sommes, cela ne nous viendrait pas à l'esprit, mais pour celui qui a un peu d'imagination... »

« Eh, oui, François, certains font fonctionner leurs cervelles de façon différente... Mais attends d'entendre la suite. Ce Christophe qui a essayé de se faire passer pour l'oie blanche de l'affaire, j'ai bien réussi à le faire avouer les faits ! »

« Paul, tu sais, je ne suis pas responsable, je ne faisais que ce que m'ordonnait Bertrand. »

« Tu me l'as déjà dit. Essaie de me faire croire ce que tu veux. Tu as quand même accepté de l'aider à détourner l'argent. Pour la loi, tu es complice. »

« Paul, j'ai une famille, comment voulais-tu que je refuse. J'ai besoin de ce travail. »

« Oui, peut-être ! Mais non seulement tu l'as aidé, non seulement tu ne l'as pas dénoncé, mais je suppose qu'il te payait pour cela aussi. Combien... Combien, as-tu touché, toi, pour ce travail de fraude. Je ne peux pas imaginer que tu aies accepté de le faire gratuitement.

Alors, tu me dis combien et ensuite, nous allons à la police et tu leur redis exactement ce que tu viens de me raconter. »

Christophe pâlit. Il sait qu'il ne peut plus reculer. Il en a trop dit à Paul maintenant. Mais, aller à la police, jamais.

« Écoute Paul, je te raconte tout, d'accord, mais je ne vais pas à la police. Je ne veux pas aller en prison. Oui, je recevais entre 1500 et 2000 euros par mois pour l'aider à détourner les fonds. Des fois, c'était plus, des fois moins et il en donnait aussi à Gilles. Mais il me tenait. Je ne pouvais pas refuser. Il connaissait ma vie, savait que j'avais fait d'énormes emprunts que je devais rembourser. Comment veux-tu reculer une fois que tu as commencé ? »

Paul ne se laissa pas attendrir. Christophe était complice et la justice devrait en tenir compte. Afin de connaître la vérité, il devait, pour le moment, continuer à mettre toute la pression dont il était capable sur Christophe. Sans relâche, il posait des questions, interrompait Christophe parti comme dans un monologue sans fin, demandant des explications complémentaires si certains points ne lui paraissaient pas clairs. C'est seulement une fois, sûr d'avoir tous les éléments nécessaires pour lui permettre de mettre un terme à cette histoire, qu'il déclara :

« Je regrette, Christophe, mais les choses sont ce qu'elles sont. Tu n'as pas résisté à l'appel de l'argent et maintenant, il va te falloir répondre de tes actes devant la justice. Celle-ci fera son travail, je ne peux rien pour toi... »

« En fait, Christophe m'a avoué que tous les dépôts étaient gérés de la même façon. Tu te souviens, François, ce qui s'était passé à Dieppe, mais aussi dans le dépôt de Rouen ? »

« Oui, oui, en plus d'éliminer des recettes les paiements en espèces et par chèques comme on vient d'en parler, il ne passait qu'une facture d'achat sur deux en comptabilité. »

« Tout à fait, tu as bonne mémoire. Donc, d'une façon pratique, quand il recevait la feuille avec le détail des versements, il supprimait les montants des paiements en espèces, mais aussi par chèque avant de passer les chiffres définitifs en comptabilité. Ceci explique le chiffre d'affaires dérisoire qu'il nous déclarait en fin de mois. J'ai vérifié à nouveau les bilans depuis l'année d'ouverture jusqu'en 2006, et en vérifiant les commandes passées à Tyres, j'ai calculé qu'il avait fait disparaître plus de 70 % du chiffre d'affaires réel. Il procédait de la même façon dans tous les dépôts, mais il a déposé le bilan avant que nous ne mettions vraiment notre nez, si tu me permets l'expression, dans la comptabilité des premiers points de vente qu'il a fermés. Nous ne pouvions donc pas découvrir la fraude ! »

Les deux hommes restent silencieux, appréciant chacun à leur manière, le côté machiavélique de la situation. Aucun des deux n'ose poser la question qui lui brûle les lèvres : Bertrand est-il plus intelligent ou plus véreux que les autres pour avoir réussi à tromper son monde aussi longtemps ? De l'intelligence, il en faut certainement, mais Paul sait aussi que la malhonnêteté est ancrée dans cet homme au plus profond de lui.

« Oh, attends, je ne t'ai pas encore tout raconté, dit Paul. Après mon déjeuner avec Christophe Boudin, j'en savais assez pour mettre Bertrand au pied du mur. Donc, je n'ai pas hésité à lui téléphoner et à le mettre face à ses actes. Figure-toi que monsieur a joué les grands seigneurs, les offusqués ».

« Mais, qu'est-ce que tu me racontes, là ? Qu'essaies-tu de me faire dire ? Que je trafique

les chiffres ? Qui t'a raconté de telles bêtises ? Vraiment, Paul, tu divagues. »

« Il a essayé de me faire passer, moi, pour un fou. Pour se défendre, il avait pris la technique de l'attaque. »

« C'est vrai, cela peut-être une solution si tu ne sais pas quoi dire, dit François. »

« Ensuite, il m'a raccroché au nez en me disant qu'il était le gérant et faisait ce qu'il voulait. Deux jours après, je recevais, en recommandé avec accusé de réception, une lettre m'indiquant qu'il rompait tous les contrats d'exclusivité avec Tyres et qu'il achèterait ses pneus, à partir de maintenant, à d'autres fournisseurs. Cette rupture était évidemment illégale. Mais le plus fou reste à venir. Afin de se dédouaner des accusations de vols et de détournement de marchandises dont il était accusé, il a fait constater par huissier que les pneumatiques que nous avions livrés n'étaient pas conformes à ses commandes. »

« Ah, bon, vraiment, ce personnage n'a peur de rien. Mais nous savons, toi et moi, qu'il n'a aucun sens moral. J'aurais presque tendance à te dire que plus rien ne peut m'étonner de sa part ! »

« Oui, tu as raison... On pense que plus rien ne peut nous surprendre, mais en fait, cela n'est pas vrai. Chaque nouvel événement est une surprise, mauvaise... c'est certain, mais une surprise. Pour ce dépôt du Havre, Bertrand avait fait remplacer nos pneus par ceux retirés des voitures des clients et il a affirmé à l'huissier qu'ils correspondaient à la dernière livraison de Tyres. Celui-ci a donc constaté par écrit la non-conformité de la marchandise. »

« Incroyable, impensable ! Mais jusqu'où ira-t-il ? Dis-moi, Paul, est-ce que cette expertise a de la valeur sur un plan juridique ? C'était ta partie, quand même. »

« Aucune valeur, car nous, la partie adverse, n'avions pas été informés ni convoqués et aucun expert n'avait été nommé pour une contre-expertise. Par contre, cela confortait Bertrand dans ce qu'il avait écrit dans sa lettre recommandée, c'est-à-dire qu'il n'allait plus s'approvisionner chez Tyres. J'ai vite découvert qu'il se faisait livrer des pneus par CONTI, tu sais celui qui avait quitté notre société pour créer sa propre activité à quelques kilomètres de notre dépôt, ou tout du moins, notre ex-dépôt, en Allemagne. Bien sûr, il n'avait aucune facture pour ces livraisons... »

« On peut dire qu'il retombe toujours sur ses pieds, celui-là. En fait, tu étais entouré d'un véritable réseau de malfaiteurs. Ils avaient tissé une superbe toile d'araignée de laquelle tu ne pouvais plus sortir indemne. »

« Quand tu parles de réseau, tu ne crois pas si bien dire. Après avoir eu Bertrand au téléphone, j'avais convoqué Gilles. Tu sais le troisième larron. Lors de notre rendez-vous, il a, lui aussi, essayé de nier. Il me disait ne pas savoir de quoi je parlais. Alors, je lui ai sorti les preuves de ce que j'avançais et il n'a pas pu continuer longtemps à faire l'innocent. En fait, il était tout à fait au courant de la magouille et même, touchait lui aussi sa part, en liquide. L'affaire était bien ficelée. Je n'ose pas dire qui a eu l'idée, mais en attendant, ils se sont bien trouvés, ces trois-là. Il n'y en avait pas un plus honnête que les autres. »

« En effet ! Dis-moi qui tu fréquentes et je te dirai qui tu es... Mais, j'ai une question à te poser, Paul. Combien de mois ou d'année a duré cette histoire ? Il est toujours très difficile d'évaluer le temps qui passe, et encore plus, lorsque certains événements s'enchaînent et d'autres, au contraire, se déroulent au même moment. »

Paul semble réfléchir. Revoit-il les faits ? Fait-il le calcul des années écoulées depuis la reprise de contact entre Barbara et sa sœur Marianne ? Ou depuis l'ouverture de la première franchise ? Du premier dépôt de bilan ?

Il regarde François et lui dit :

« Entre la première ouverture au Havre en 2001 et la fermeture du dernier dépôt à Villeurbanne en juin 2006, tu vas penser que de nombreuses années sont passées. C'est vrai ! Mais pendant ce temps, il y avait eu les ouvertures des points de vente supplémentaires, donc, à chaque fois, notre esprit était tourné vers le futur et non fixé sur le présent, ses chiffres et ses résultats. Mais de toute façon, on peut dire qu'entre 2001 et 2004, je n'ai eu aucun soupçon. Il n'y avait aucune raison, aucun indice réel pour éveiller ma méfiance. Oui, des retards de communication de documents, mais dans l'action, tu sais ce que c'est. Puis, il y a eu des avertissements avec les fermetures de Dieppe et Rouen, mais c'est comme si tu étais pris dans un tourbillon. En plus, tu connais la lenteur de la justice. Par exemple, pour le Havre, nous avons déposé plusieurs plaintes contre Bertrand auprès du Procureur de la République, en Normandie, pour vol, détournement, escroquerie. J'avais, également, en tant qu'associé, déposé plainte pour les mêmes raisons et m'étais porté partie civile. Ceci s'est fait en décembre 2005. En plus, souviens-toi que j'étais associé dans les franchises, mais également, pour le bâtiment du Havre que nous avons acheté quelques années plus tard. Nous avons monté une SCI avec Bertrand et il devait s'occuper de récupérer les loyers dont les montants devaient nous permettre de payer l'emprunt contracté pour cet achat. Je m'étais aperçu qu'il avait détourné les montants des loyers pendant toutes ces années et donc, j'ai porté plainte pour cela aussi. Et à chaque fois, toujours le même refrain : »

« Ne vous inquiétez pas, Monsieur Duquesne, cette affaire va être vite réglée. Nous avons tous les éléments pour que ce Bertrand Dubois soit mis au frais pendant plusieurs années. »

« Mais rien ne se produisait. Malgré de nombreux contacts téléphoniques et relances écrites, ni la société Tyres ni leurs avocats n'obtenaient de réponse. Par moment, je me disais même que le fait que la demande vienne d'une société luxembourgeoise portait préjudice à Tyres. Les tribunaux français, le Procureur, tous, ont fait preuve d'un laxisme dont j'ai encore honte. Vraiment, je n'étais pas fier de notre Justice. Je me mettais à la place de mes actionnaires et imaginais tout ce qu'ils pouvaient ressentir face à ce manque de réactions. Surtout que Bertrand, gérant des franchises françaises, avait été condamné par la justice luxembourgeoise à payer de très fortes amendes en faveur de Tyres... Mais étant donné le dépôt de bilan de chacune, la Société n'a jamais été réglée. Tu sais, François, en France, un Gérant de société est rarement inquiété quoi qu'il fasse !!! Et s'il n'est pas caution personnelle, rien ne peut lui arriver, les administrateurs judiciaires sont tellement laxistes !!!

Dans le cas de Bertrand, même après 6 dépôts de bilan, aucune mesure n'a été prise contre lui. La justice est une vraie passoire pour les malhonnêtes, je ne t'apprends rien.

« Mais, au fait, l'interrompt François, qu'est devenu Bertrand pendant ce temps-là. Il devait avoir de terribles ennuis, quand même ! »

« Eh bien, vois-tu, malgré cette situation, il a pu, jusqu'en juin 2006 continuer à faire tourner Villeurbanne. Il avait fait transférer tout le stock de pneus « corrects » là-bas, continuait à gérer (si l'on peut appeler cela une gestion) ce dépôt comme les précédents. Mais il sentait l'étau se resserrer autour de lui et donc, a profité de ces six mois pour effacer toutes les traces de ses malversations et pour pouvoir ensuite déposer le bilan, sans aucun problème, là aussi. Nous avons alerté le Procureur, le Tribunal de commerce, les administrateurs et crois-tu qu'il se soit passé quelque chose ? Absolument rien... Aucune réponse ni même aux avocats !!!

« Hum, hum, je vois. En effet, cela peut paraître long, mais le fait qu'il y ait une multitude d'acteurs, de lieux peut expliquer le temps qu'il a fallu pour découvrir le pot aux roses. Et comment ont réagi les deux actionnaires ? »

« Je ne peux pas t'expliquer combien il m'a été difficile de vivre avec eux, mais surtout, vis-à-vis d'eux, ces périodes difficiles. Ils me faisaient entièrement confiance et n'ont jamais mis en doute ma bonne foi et mon honnêteté. J'ai eu une chance incroyable. Pour eux, cette affaire a été lourde de conséquences. Non seulement ils ont perdu énormément d'argent, mais l'image de marque de la société a été très abîmée. Autant d'années de professionnalisme ternies par les activités d'un voyou ! Tu te souviens qu'ils avaient voulu se retirer des affaires et m'avaient demandé si j'étais intéressé. Devant mon refus, ils avaient cherché d'autres acquéreurs. Mais même à l'époque où tout semblait aller pour le mieux avec Bertrand, ils n'avaient pas trouvé preneurs. Peut-être, étaient-ils trop gourmands... Mais après, ce fut, de toute façon, impossible. Je les ai quittés quelques mois plus tard pour me lancer dans une nouvelle aventure, mais j'ai toujours gardé de très bons contacts avec eux. Ils n'ont pas terminé leurs carrières comme ils auraient dû pouvoir le faire après toutes ces années de labeur. Quand ils ont enfin trouvé un acheteur, la vente a été basée sur un chiffre d'affaires beaucoup plus bas qu'elle ne l'aurait été deux ou trois ans auparavant. Une réputation entachée est difficile à redorer. Le monde des affaires est un monde difficile où les sentiments n'ont pas leur place. »

« Quel gâchis pour ces gens. Je pense que l'épisode « Bertrand » dans ta vie aura trouvé sa fin après cette succession d'événements. »

« J'aurais aimé te dire « oui », mais hélas, de nombreux événements allaient encore se produire, et toujours avec des rebondissements ou des conséquences qui arriveraient beaucoup plus tard. Tu te doutes que pendant cette période trouble, j'évitais le plus possible de rencontrer Bertrand. »

« Je l'espère. Tu avais une idée de plus en plus précise de sa personnalité. Tu ne te faisais plus aucune d'illusion sur lui. »

« Non, non. Cela faisait un moment, comme je te l'ai dit que j'avais assimilé que Bertrand fonctionnait seulement pour l'argent. Il l'avait prouvé une fois de plus. Donc, je ne lui faisais

plus du tout confiance. Cependant, je me retrouvais avec deux situations à gérer. Non seulement son comportement avait des répercussions sur ma vie professionnelle, mais il en avait aussi sur ma vie privée. Tu penses bien que je ne pouvais pas cacher tous ces faits à Barbara. Elle-même en a parlé à sa sœur Marianne, a essayé de lui ouvrir les yeux sur cet homme qui était son mari, depuis maintenant plusieurs années. Mais Marianne a rejeté en bloc tout ce que Barbara lui racontait. Elle idolâtrait Bertrand et n'a jamais cherché à savoir ce qu'il faisait exactement et comment il arrivait à les faire vivre sur un tel niveau de vie. Il n'y a rien de pire que celui qui ne veut pas voir... Et même si elle a essayé, c'est un tel manipulateur qu'il lui a été facile de lui faire croire n'importe quoi. Bref, les deux sœurs se sont à nouveau fâchées. Nous ne rendions plus visite aux parents de Barbara en même temps. Sur un plan privé, je ne voyais plus Bertrand, mais nous revivions avec Barbara, une situation déjà connue. Pour Barbara, c'était beaucoup plus difficile que pour moi. Elle aime énormément sa sœur et cette nouvelle séparation lui brisait le cœur. Bien sûr, elle savait les conséquences que toute cette histoire avait sur un plan professionnel pour moi et me soutenait. Mais savoir Marianne mariée à un escroc lui était insupportable. Elle ne comprenait pas comment et pourquoi sa sœur ne voulait pas entendre la vérité. L'amour n'explique pas tout, me disait-elle. De mon côté, j'essayais également de l'épauler du mieux possible. »

« Oui, je peux imaginer ce qu'elle endurait moralement. Cette histoire est déjà incroyable, mais quand cela touche un de tes très proches parents, tu dois te sentir impuissant. Mais que pouvait-elle faire de plus si sa sœur refusait d'admettre les faits ? Je ne vois pas. L'éloignement comme vous l'avez fait était la seule solution pour ne pas envenimer plus les choses entre elles, à mon avis. Mais je fais peut-être de la psychologie de comptoir, dit François. »

« De toute façon, nous ne savions pas vraiment comment agir et n'avons pas trouvé d'autres solutions. C'était plus facile professionnellement, les avocats avaient pris le relais et envoyaient courrier sur courrier. J'ai d'ailleurs eu entre les mains certaines des réponses de Bertrand et je me demandais vraiment s'il n'était pas fou. Il partait dans des explications sans fin, accusant Pierre, Paul ou Jacques. Cela n'avait aucun sens. »

À cette époque, Paul n'imaginait pas où les délires de Bertrand allaient le mener. Tel un homme transformé en bête sauvage, Bertrand allait pourrir sa vie. Il s'était fixé un but : détruire Paul et rien ne semblait vouloir l'arrêter.

CHAPITRE 19

LA PERQUISITION

« Ouvrez, Madame, c'est la gendarmerie. »

Voici l'injonction entendue par Barbara ce 16 mars 2006 à 6 heures du matin. Elle n'en croit pas ses oreilles, mais devant la mine sérieuse des 4 hommes qu'elle aperçoit sur l'écran du visiophone, elle ne peut pas imaginer une plaisanterie... douteuse, c'est certain, mais une plaisanterie quand même.

« Entrez, mais que se passe-t-il ? Que voulez-vous exactement à cette heure-ci ? » leur demande Barbara qui comme tous les matins se préparait pour aller travailler. Heureusement que je suis matinale, pensa-t-elle, à une demi-heure près, ils me sortaient du lit.

« Nous voulons parler à Monsieur Duquesne. Commandant Fougasse de la gendarmerie de Montpellier ; voici le gendarme Jean et ces messieurs sont deux inspecteurs de la brigade financière de Marseille. Une ordonnance a été établie par le juge pour nous autoriser à faire une perquisition, ici, au domicile de Monsieur Duquesne... »

« Mais, ceci n'est pas le domicile de Monsieur Duquesne. Il est justement, en ce moment, chez lui, au Luxembourg où il travaille et réside par conséquent. Cette maison appartient à la SCI Les Cigales et je l'occupe personnellement. Que voulez-vous à Monsieur Duquesne ? »

« D'après nos propres informations, Monsieur Duquesne est propriétaire de cette maison et nous avons besoin de lui parler afin d'avoir son accord pour perquisitionner. »

Barbara est paniquée, mais ne veut rien laisser paraître. Elle ne comprend pas, elle regarde un peu plus précisément les documents que le Commandant vient de lui mettre dans les mains et remarque à plusieurs reprises son nom, celui de Paul, mais aussi celui de David, le fils de Paul. C'est à la lecture du but de la perquisition qu'elle comprend mieux l'ampleur de la gravité de la situation :

« Établir que Madame Barbara Bruni, Monsieur Paul Duquesne et Monsieur David Duquesne exercent une activité commerciale non déclarée en France dans le domaine des pneus »

« Tout ceci n'est qu'un tissu de mensonges. Paul Duquesne est salarié de l'entreprise Tyres au Luxembourg. C'est la raison pour laquelle, il vit là-bas. Il ne vient ici que le week-end quand son emploi du temps le lui permet. Son fils, David, a une activité dans le même secteur, celui du pneu, mais n'a aucune relation commerciale avec Paul. »

« Madame, nous sommes face à un problème de fraude fiscale, nous vous demandons de bien vouloir téléphoner à Monsieur Duquesne. Nous avons besoin de lui parler. »

Le ton du Commandant, renforcé par les mines sévères des trois autres personnes

n'encouragent guère Barbara à s'expliquer plus longuement. Elle sait qu'elle n'a pas d'autres solutions que de téléphoner à Paul... et le réveiller ! »

« As-tu déjà été réveillé, à une heure plus que matinale, par les gendarmes, François ?

J'ai été très inquiet et intrigué lorsque Barbara m'a téléphoné, mais je reconnais que cela n'est pas du tout la même chose que ce qu'elle a vécu, elle. Voir arriver chez soi, les gendarmes, à « point » d'heure, comme l'on dit, l'a profondément choquée. »

« Je n'ai jamais été dans cette situation, mais j'imagine très facilement ce que l'on doit ressentir. C'est une agression morale qui doit laisser des traces pendant longtemps. Alors que s'est-il passé ensuite ? Barbara t'a téléphoné ? Tu as parlé à l'une de ces personnes ? »

« Oui, Barbara m'a passé le combiné et j'ai parlé au Commandant. Celui-ci voulait mon accord pour perquisitionner la maison, tu te rends compte ? »

« Allo, Monsieur Duquesne, ici le Commandant Fougasse de la gendarmerie de Montpellier, je suis actuellement à votre domicile de Lattes et j'ai une ordonnance du Juge pour faire une perquisition. Pour être totalement en règle, j'ai besoin de votre autorisation... »

« Mais, l'interrompt Paul, Commandant, vous n'êtes absolument pas à mon domicile. Je travaille et habite au Luxembourg. Je n'ai, de ce fait, aucune autorisation à vous donner. Vous savez ce que vous avez à faire. Par contre, soyez certain que par la suite, si j'estime devoir porter plainte, je le ferai sans hésiter. »

« Puis, François, j'ai raccroché. Je n'en revenais pas. Je sentais l'inquiétude, la colère m'envahir. Je ne voulais pas rappeler Barbara pour lui parler à nouveau. Je me doutais qu'elle m'appellerait plus tard. Mais je t'avouerai que j'ai passé une mauvaise matinée et que celle-ci n'a pas été des plus productives sur un plan professionnel. J'avais l'esprit occupé par toute autre chose et je n'arrivais pas à me concentrer. »

« Allo, Paul, c'est moi. Oui, ils viennent juste de partir. Ils ont fouillé toute la maison pendant 4 heures. Figure-toi que j'ai vu sur leurs papiers qu'au même moment, des équipes perquisitionnaient au domicile, mais aussi dans l'entreprise de David, et aussi au Havre. »

« Oui, je sais, David m'a téléphoné pendant qu'ils étaient chez lui. C'est incroyable ! Et pourquoi, au Havre également ? Je n'y comprends rien. »

« J'ai eu le temps de lire attentivement l'ordonnance et j'ai failli leur dire plusieurs fois que cela n'était que mensonges sur mensonges. Il est écrit noir sur blanc que toi et moi, tous les deux, nous faisons de Lattes une activité commerciale dans le secteur du pneu, et donc que cette maison était le siège social, ton fils est également nommé. Nous sommes désignés les uns et les autres comme fraudeurs puisque nous ne faisons pas de déclaration fiscale dans le cadre de cette société. J'ai quand même indiqué aux inspecteurs que cela était normal puisque toute cette histoire était fausse. Mais ensuite, j'ai préféré me taire, car j'ai bien compris que cela n'avait aucune influence sur eux. Ils cherchaient quelque chose et ils allaient le trouver. Ils ont même été jusqu'à faire une copie de mon disque dur, c'est incroyable. Pourquoi ? Ah, j'ai oublié de te dire, ils ont aussi emporté les quelques documents à en-tête de Tyres que tu

avais laissés ici, qu'en penses-tu ? »

« Franchement, je n'en sais rien. Tant que nous ne saurons pas qui est derrière tout cela, il nous sera difficile de comprendre le déroulement de leurs pensées. Les documents dont tu me parles sont seulement des copies. Il n'y avait aucune facture, aucun devis. Je les avais apportés du Luxembourg, tu te rappelles, pour mon rendez-vous avec Monsieur Dufer, l'acheteur potentiel habitant aussi dans l'Hérault. Jean et Adriana m'avaient demandé de le voir après un week-end passé dans le sud. Leur intention était toujours de vendre la société et en tant que Directeur commercial, je représentais Tyres et devais chercher des acquéreurs. J'avais donc préparé un dossier de présentation pour Monsieur Dufer, mais aussi pour d'autres si le cas se présentait. Ce dossier donnait une vue d'ensemble de la façon dont Tyres travaille avec des exemples de factures de fournisseurs, de contrats de franchises, quelques bilans comptables et des relevés de comptes. Une vue vraiment générale et rien n'ayant un lien avec l'administration fiscale. Cela n'avait d'ailleurs aucune raison d'être à ce niveau de discussion. »

« Ils vont faire des copies, m'ont-ils dit, et ensuite je pourrai les récupérer. Mais, tu n'imagines pas l'angoisse que j'ai ressentie en les voyant fouiller la maison comme ils l'ont fait. Tout, tout, tout ! Ils ont tout épluché. Ah ! Au fait, ils avaient aussi le relevé des communications depuis la maison et ont souligné la longueur de nos appels téléphoniques du soir. Ils disent que cela prouve que je te fais un rapport journalier de l'activité de notre (c'est eux qui le disent) société et qu'ainsi tu me donnes tes instructions. Bref, tu gères la société de là-haut. »

« Eh oui ! François, tu sais combien mes appels téléphoniques du soir à Barbara étaient importants pour moi. J'essayais de descendre le plus régulièrement possible les week-ends, mais on ne se voyait quand même pas très souvent. Donc, oui, le téléphone était notre seul lien et nos conversations pouvaient durer un bon moment. Mais de là à dire que je dirigeais la société du Luxembourg... »

« On peut en effet dire qu'ils avaient l'imagination fertile... Il est évident que cela les arrangeait de croire tout cela. Mais en fait, qui était à l'origine de cette perquisition ? As-tu eu le fin mot de l'histoire ? »

« Pas tout de suite. Sur le coup j'ai pensé à Monsieur Dufer. En effet, pour acheter Tyres, il avait demandé un prêt bancaire en proposant sa maison familiale en caution. Il a présenté un business plan à plusieurs banques, mais toutes ont refusé, estimant qu'il n'avait plus de capacité financière, en raison de l'emprunt déjà en cours pour cette maison. Et donc, l'affaire n'a pas pu se faire. Lors d'un énième appel téléphonique de sa part, je lui ai annoncé que nous avions trouvé un autre acheteur et là, tu ne peux imaginer tout ce qu'il m'a dit :

« Monsieur Duquesne, vous m'avez trahi, vous saviez que je cherchais une autre solution, vous ne m'avez pas fait confiance ! »

« Et je crois bien qu'en raccrochant, il m'a dit que j'allais entendre parler de lui... Mais ceci était sous le coup de la colère ou de la déception. Surtout que nous avons quand même conclu un arrangement. Nous lui avons accordé gracieusement l'ouverture d'une franchise en

région parisienne dont son fils était le gérant. Malheureusement, ni lui ni son fils n'ont été de très bons gestionnaires. Ils nous ont fait de nombreux impayés et Tyres a dû rompre le contrat. Dufer a rendu l'enseigne, mais a conservé son magasin. Il nous en a gardé une grande rancœur. C'est la raison pour laquelle, son nom m'est venu à l'esprit quand j'ai commencé à chercher qui pouvait avoir essayé de me nuire à ce point. »

« Es-tu certain qu'il était le seul à t'en vouloir ? Ce Dufer avait des raisons, mais il était responsable de ses problèmes. Tu n'étais en rien fautif de leurs impayés quand même, il ne faut pas retourner les situations. »

« On ne sait jamais ce qui se passe dans la tête des gens, François. Pour tout te dire, j'ai ensuite pensé au nouveau propriétaire de Tyres. Je ne t'ai pas raconté comment nous avons enfin trouvé un acquéreur. Un très bon ami m'avait mis en contact avec un certain Rovello. Après quelques négociations, la vente a été signée. Je suis resté travailler avec lui car il ne connaissait pas du tout le secteur du pneu. Mais tu te souviens que je voulais monter ma propre société, j'ai donc demandé à partir quelques mois après. À l'époque, il n'a fait aucune difficulté. Si j'avais su comment tournerait l'affaire, je serais resté encore un peu... Trois mois après mon départ, ce Rovello m'appelait au secours. La société commençait à couler d'après lui. Cela n'allait pas dans le sens de ses affaires. En effet, à l'achat de la société, il avait versé un acompte de trente mille euros, puis il avait commencé l'activité et encaissait les chèques des clients. Un jour, il s'est présenté à la Banque pour retirer le montant exact de l'acompte versé. Heureusement, la banque a téléphoné à l'administrateur de Tyres pour l'en informer. Il a été facile de comprendre que Rovello, mais aussi son comptable qui, nous l'avons appris plus tard, avait déjà été condamné en correctionnel, étaient des escrocs. »

« Je ne sais pas quelle raison ils ont invoquée pour retirer la somme de trente mille euros, mais le fait que cela corresponde exactement au montant de leur acompte a dû paraître louche en effet. Ils n'ont pas attendu assez longtemps pour le faire, à mon avis. Heureusement que l'administrateur a été vigilant. » dit François, pensif.

« Nous avons appris, par la suite, que leur scénario était bien rodé. Ils rachetaient des sociétés, détournaient de l'argent pendant un moment, récupérait leur acompte, puis une fois celui-ci dans leurs poches, ils s'enfuyaient. Mais là, ils n'ont pas pu aller jusqu'au bout, les anciens propriétaires et l'administrateur se sont méfiés et leur plan a pu être déjoué. Rovello et son comptable ont été poursuivis en justice par Tyres qui gagna en Grande Instance et en Cour d'Appel. Ils eurent de fortes sommes de dommages et intérêts à verser, mais évidemment, comme tous les escrocs, ils n'étaient pas solvables. En plus, tu te doutes que Rovello était bien trop malin pour se mettre à la tête des affaires qu'il achetait et donc, le chapeau était porté par d'autres. Il a gagné sur toute la ligne, mais c'est quand même la raison pour laquelle j'ai pensé à lui en éventuel sous-marin de la perquisition. »

« Je comprends, lui aussi, avait de bonnes raisons de t'en vouloir et te monter une cabale Contre toi. Alors, qu'as-tu fait ensuite ? »

« Dès le week-end suivant, je suis descendu à Lattes. Je voulais voir Barbara. Elle avait bien essayé de me rassurer sur son état par téléphone, mais je voulais le vérifier par moi-même. De plus, je voulais également lire l'ordonnance laissée par les gendarmes et les

inspecteurs des Impôts lors de la perquisition. Là, je peux t'assurer que j'ai eu des hallucinations, j'ai cru lire un roman ! En effet, comme Barbara me l'avait dit au téléphone, le but de cette perquisition était clairement défini : prouver que nous exerçons une activité commerciale sans déclarer de revenus aux Impôts. Il était écrit que Barbara et moi étions propriétaires de Tyres. Tout est écrit noir sur blanc : 40 pages de description de faits, tous plus mensongers les uns que les autres. Pour eux, la publicité faite par Tyres sur internet, n'était pas de la publicité pure, au sens où toi et moi l'entendons, c'était tout simplement une preuve supplémentaire que la société existait. L'administration en avait fait une pièce attestant l'existence d'une structure commerciale en France. »

« Je ne comprends pas en quoi des publicités prouvent le lieu où l'existence d'une société. S'il y a bien un endroit où peut courir tout renseignement faux, c'est bien internet, non ? »

« Oui, tu as raison. Si tu préfères, ils ont tourné toutes les informations de façon à prouver exactement ce qu'ils voulaient prouver. Toute une série de documents qui n'étaient que des montages a été présentée au juge de Montpellier pour qu'il signe l'ordonnance de la perquisition. On s'aperçoit tout de suite qu'il n'a pas dû les lire, sinon il aurait demandé des explications et n'aurait jamais accepté de signer ce torchon ! De plus, l'article 6 de la convention européenne des droits de l'homme confirme la violation par la France des traités qu'elle a signés. Depuis 2006 ou 2007, je ne sais plus vraiment, les accusations et les preuves doivent être fondées. En aucun cas, la procédure n'aurait dû avoir lieu de cette façon. »

« L'enquête avait été faite par les Impôts, n'est-ce pas ? Il leur faisait confiance. »

« Oui, cela devait être cela ou alors, il ne voulait pas s'embêter... Dans cette ordonnance, chaque document est rédigé, signé par des personnes différentes. Attention, elles appartiennent toutes à l'administration des Impôts. Une a vérifié les comptes de toute la famille, l'autre nos relevés téléphoniques ou le site internet, comme je te l'ai déjà dit. Mais ne crois pas que ces personnes aient expliqué la fraude ou développé ce qu'elles avaient trouvé afin de prouver une quelconque fraude. Non, pas du tout, elles ont décrit les recherches qu'elles avaient faites. À celui qui lira d'en tirer les conclusions... »

« Et donc, le problème est bien là, personne n'a rien lu. Chacun a suivi le sens du vent. La machine était en marche et plus rien ne pouvait l'arrêter, dit François. »

« Oui, c'est comme un rouleau compresseur. Cela avance et écrase tout sur son passage. Heureusement que j'ai pris un avocat au Luxembourg pour s'occuper de cette affaire. Je voulais vraiment que cela aille vite et être blanchi le plus rapidement possible. Il a accepté le dossier et après plusieurs rendez-vous où je lui ai tout expliqué, il a eu une bonne compréhension de l'ensemble. Là, il a décidé de rendre visite à l'administration fiscale à Montpellier. C'est d'ailleurs lors de celle-ci, qu'il a eu entre les mains, les deux lettres adressées aux Impôts me dénonçant. Et c'est ainsi que j'ai eu connaissance du délateur... Bertrand remontait à la surface, il revenait dans ma vie... »

« Non ! Cela n'est pas possible, l'interrompt François. Je l'avais oublié celui-là. Je pensais ne plus en entendre parler après ce qu'il avait fait. Mais, réflexion faite, cela n'est pas vraiment surprenant. Il est vrai qu'il connaissait tout de ta vie, donc rien de plus facile pour

affabuler. »

« Oui, et les impôts sont tombés dans le piège. Leur but étant de récolter de l'argent, ils n'ont pas cherché à vérifier les informations données, mais ils ont foncé tête baissée ! Ils sont partis de l'histoire fausse nous donnant, Barbara et moi, comme propriétaires de Tyres et toute la suite en a découlé. Ils n'ont cherché à aucun moment à vérifier si j'étais réellement à la tête de cette société. Ce renseignement est pourtant très facile à trouver avec les moyens actuels, tu le sais. »

« Oh, oui. N'importe qui peut trouver le nom d'un dirigeant de société, le chiffre d'affaires de celle-ci ; soit un minimum d'informations avant de déclencher un escadron, répondit François. »

Quelques jours après la perquisition, Barbara trouva dans sa boîte aux lettres un courrier en recommandé à l'en tête des Impôts. Celui-ci était adressé à Paul Duquesne, Gérant de la Société Tyres à Lattes. Le lendemain, elle le rapporta à la Poste indiquant que le destinataire n'habitait pas à l'adresse indiquée. Cela ne découragea personne puisque quelques jours plus tard, cette même lettre, adressée au même destinataire était reçu par David à son bureau. David, étant présent, ne l'accepta pas et indiqua au postier que le destinataire n'habitait pas du tout à l'adresse indiquée sur le courrier. Mais rien n'y fit. Chaque semaine, aussi bien au bureau de David qu'à Lattes, 3 ou 4 courriers, tous adressés en recommandé, arrivaient à mon attention, sur lesquels il était toujours stipulé « Gérant de Tyres ».

« J'étais dans une colère folle. À chaque fois, Barbara et David allaient à la poste pour rendre et surtout indiquer, encore et encore, que le destinataire du courrier n'habitait pas à l'adresse indiquée. Je ne prenais jamais possession de ces courriers puisque je n'habitais pas et ne travaillais pas en France, mais mon avocat me disait que le but de ces envois était bel et bien de prouver l'existence de Tyres en France et surtout son activité commerciale. Ensuite, je pense que c'était début juin, j'ai reçu un appel téléphonique de Barbara. Voici ce qu'elle me disait :

« Allo, Paul, je viens de rentrer de la Gendarmerie. Tu te souviens, je devais y passer pour récupérer les documents à l'en-tête de Tyres pris lors la perquisition. J'ai vu le Commandant Fougasse et j'en ai profité pour savoir où en était l'enquête. Oh, il a été très aimable, mais ne m'a rien dit ou alors, n'a rien voulu me dire. La seule chose qu'il a réussi à m'indiquer était qu'il ne pouvait me donner aucun détail et que cette affaire n'était plus de leur ressort. Elle était passée dans le giron des services fiscaux adéquats qui confondraient sans aucun problème les fraudeurs (c'est exactement l'expression qu'il a employée). Je n'ai pas du tout, mais pas du tout aimé son regard dans lequel j'ai lu que ma culpabilité ne lui faisait aucun doute. J'ai eu l'impression d'être la criminelle du coin. »

« Je suis désolé, Barbara. Ne t'en fais pas, je suis certain que cette affaire va être vite résolue maintenant. »

« En fait, François, si tu savais combien j'étais inquiet à cette époque. Je cherchais à rassurer Barbara, mais ne l'étais pas vraiment moi-même. En effet, les deux actionnaires de Tyres n'avaient jamais été contactés, ni par courrier ni par téléphone, et cela m'intriguait

beaucoup. J'étais la seule personne visée. Bon, il est vrai que toutes les accusations venant de Bertrand, c'était moi qu'il voulait détruire et pas eux. Mais l'incompétence des services fiscaux ou le manque d'approfondissement dans cette enquête est vraiment terrifiant. Je me demandais quand même jusqu'où cela pouvait aller. T'ai-je dit que des comptes bancaires de personnes s'appelant aussi Duquesne avaient été bloqués ? Ces gens n'étaient pas du tout de ma famille, mais, hop, du jour au lendemain, sous prétexte que tu portes le même nom qu'un soi-disant « suspect », tu es dans les mailles de la justice et tu supportes des conséquences sur une affaire qui ne te concerne en rien. »

« Et je suppose qu'ils ont dû prouver par A + B leur bonne foi et qu'ils n'ont pas dû avoir accès à leurs comptes pendant un bon moment dit François. »

« C'est vrai, mais j'avais l'esprit occupé par d'autres choses et je n'ai pas beaucoup pensé à ces pauvres gens, je te l'avoue. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi je n'étais pas convoqué personnellement. Mon avocat habitant au Luxembourg, ils auraient pu me convoquer via son intermédiaire. Immédiatement après sa visite aux services fiscaux de Montpellier, il avait demandé à ce quelqu'un se déplace au Luxembourg pour « visiter » les bureaux de Tyres. Là, ils auraient eu accès à toutes les pièces justificatives sur la constitution de la Société, et auraient pu visiter les entrepôts ainsi que mon appartement... Mais non, ils ont fait toutes leurs recherches sans me demander directement des explications. C'était vraiment étrange. Tu ne peux pas savoir tout ce que j'ai imaginé pendant ce temps-là. Tout te passe par la tête : « Qui ? Pourquoi ? Comment ? Et surtout jusqu'où cela peut-il aller ? Ce n'est qu'au bout de six mois, que les services français se sont enfin déplacés et ont perquisitionné au Luxembourg. »

« Bon, alors là, ils ont trouvé ce qui était nécessaire pour prouver que tu n'étais pas le dirigeant de Tyres ? demanda François. »

« Écoute, ils ont certainement trouvé les informations qui me dédouanaient, mais cela n'est pas pour autant que l'affaire s'est arrêtée là. À mon avis, le dossier était monté tellement haut que cela ne pouvait pas s'arrêter aussi simplement que je le pensais. Personne n'a voulu perdre la face et renvoyait la balle à l'autre service. C'est ainsi que pendant 6 ans, c'est-à-dire jusqu'en 2011, ils ont continué à me harceler, m'adressant des courriers en tant que Gérant de Tyres. Juste pour rappel, j'avais quitté la société en octobre 2006... »

« On peut, en effet, dire qu'ils sont tenaces. Et côté Bertrand, tu avais des informations ou des menaces demanda François. »

« Je ne le voyais plus. Professionnellement, les avocats de Tyres étaient en contact avec lui et sur un plan privé, nous n'allions plus chez les parents de Barbara quand il y était. Mais, il me revient un épisode qui prouve que de son côté aussi, la machine était toujours en route. C'était le 26 décembre 2006 et là, j'ai vraiment cru vivre un moment digne d'un mauvais roman de gare. Nous étions chez les parents de Barbara. Elle était sortie faire quelques courses et donc j'étais seul avec eux. Son beau-père étant en train de cuver quelques litres d'alcool absorbés depuis le matin et j'avoue que j'attendais avec impatience le retour de Barbara pour que nous partions. La conversation de son beau-père n'avait jamais été des plus agréables, mais quand il avait bu, c'était encore pire. J'étais habitué à ses périodes de

divagation, mais je ne m'y étais jamais vraiment fait. Et c'est là que tout d'un coup, il m'a pris à partie :

« Alors, comme cela, tu as dénoncé mon frère et mon neveu aux flics ? »

« Sur le coup, je n'ai pas compris à quoi il faisait allusion. Puis, très vite, l'affaire du vol du matériel de mon locataire maçon m'est revenue à l'esprit. Tu te souviens que Bertrand avait été reconnu par le voisin de David, mais rien n'avait été prouvé par la suite, dit Paul à François. »

« Je n'ai dénoncé personne. Mon locataire est venu me dire qu'un témoin avait reconnu Bertrand sur les lieux du vol. Il était dehors au moment où 3 hommes sortaient du bâtiment et montaient dans un camion. Là, cette personne a assuré reconnaître Bertrand, ton frère et son fils. Il a donc tout raconté à la police. C'est tout. Tu devrais être content ou tranquille, rien n'a été prouvé et donc ils n'ont pas eu d'ennui, lui ai-je répondu. »

« Tu les as dénoncés, je le sais et eux aussi, le savent. D'ailleurs, ils m'ont dit qu'ils allaient curer ta maison ! » Lança-t-il hargneux. Puis, il a quitté la pièce en bougonnant.

« Tu vois, François, je ne suis pas facilement impressionnable. Mais, venant de cet homme, je t'avouerai que j'ai pris très au sérieux ce qui ressemblait bien à une menace. J'imaginai très facilement Bertrand manipulant ce pauvre ivrogne et lui ayant ordonné de me passer ce message. »

« Oui, il n'était peut-être pas assez intelligent pour l'avoir imaginé tout seul, mais tu connaissais suffisamment Bertrand pour savoir que cela pouvait venir de lui. »

« Ce genre d'individu est toujours prêt à mettre à exécution sa menace et j'aurais bien aimé reporter aux forces de l'ordre ce qui venait d'être dit. Mon problème était qu'il n'y avait eu aucun témoin lors du déroulement de cette scène. Quand Barbara est revenue, nous sommes immédiatement partis, sans donner aucune explication. Dans la voiture, je lui ai raconté ce qui s'était passé. Elle a reconnu, elle aussi, le peu de valeur qu'aurait ma déposition sans témoin. »

« En plus, quelle valeur aurait été donnée à la parole d'un homme saoul ? Il n'y avait pas grand-chose à faire, en effet, dit François. Par contre, cela te confortait quand même dans ton pressentiment que Bertrand n'allait pas lâcher le morceau. Cela faisait beaucoup de pression sur tes épaules. Et pour reparler des impôts, comment s'est terminée cette histoire ? »

« Très longue histoire, trop longue histoire ! Alors que je n'étais plus salarié de Tyres depuis octobre 2006, les impôts ont continué à m'envoyer des courriers, comme je te le disais. Ils ne voulaient pas reconnaître qu'il n'y avait rien à trouver. D'ailleurs, parfois, je me demandais si je n'aurais pas préféré qu'ils trouvent quelque chose. Ainsi, ils auraient eu un os à ronger. L'affaire a été portée devant le tribunal correctionnel pour, je te le dis comme c'était stipulé : « absence de déclaration ». Sais-tu que les impôts me réclamaient 1.000.000 d'euros. Je ne sais pas sur quoi ce montant était basé, mais il a été écrit noir sur blanc. L'accusation a été rejetée puisque je n'étais pas commerçant et j'ai été relaxé. En 2007, toutes les personnes

concernées avaient été informées par l'administration qu'aucun redressement fiscal ne serait fait, car... Tout était en ordre. »

« On peut vraiment dire que la justice française est lente, dit François. Comment veux-tu que les personnes croient en elle. Bon, le principal est quand même que tu aies été blanchi. »

« Oui, mais sur un plan personnel, il m'a quand même fallu attendre trois ans de plus. C'est vraiment à ce moment-là, on peut dire qu'ils ont perdu sur le plan juridique, car le Tribunal administratif m'a accordé 1 000 euros en dédommagement. J'ai appris, par la suite, que cette somme dérisoire était une grande faveur. Eh oui ! On ne condamne pas une administration. Donc, en principe, on ne parle d'aucun dédommagement. J'ai, si je puis dire, eu de la chance ou alors quelqu'un a vraiment compris l'impact que cette affaire avait eu sur moi, mais aussi sur Barbara et David. Ils n'avaient pas été épargnés, non plus. Dans ces situations, les proches subissent autant que la personne attaquée. Pour finir, les impôts ont été déboutés par un jugement du Tribunal de Montpellier, en juin 2012. »

Paul reste silencieux. Raconter toute cette histoire réveille en lui de très mauvais souvenirs. Après l'annonce du Tribunal de Montpellier, il avait ressenti un énorme soulagement, certain qu'enfin, la page « Bertrand » allait pouvoir être tournée. Hélas, ceci n'allait pas encore être possible...

Il était difficile de connaître les raisons qui motivaient Bertrand. Était-ce de la rancune ? Était-ce de la jalousie ? Ou était-il tout simplement né « escroc » ? Paul aurait été incapable de le dire. D'autant plus que les actes que Bertrand allait commettre, mais aussi les actions qu'il allait mener contre Paul seraient sans commune mesure avec ce que tout être humain « normal » pouvait imaginer.

CHAPITRE 20

LE CAMBRIOLAGE

Barbara rentre à la maison après une journée de travail bien remplie. Elle n'aime pas beaucoup le mois de janvier. Bien sûr, les jours rallongent, mais, ce soir à 20 heures, le vent souffle fort et la nuit lui semble bien noire...

Cela n'annonce pas du beau temps pour demain, se dit-elle.

Comme à son habitude, Barbara ralentit son véhicule dans le chemin et cherche sa télécommande pour ouvrir le portail automatique menant à la propriété. Mais, qu'elle n'est pas sa surprise de constater que celui-ci est déjà grand ouvert !!!

Son cœur se met à battre plus fort, et un mauvais pressentiment l'envahit.

Toujours à l'aide sa télécommande, elle déclenche l'éclairage de la grande allée qui monte à l'habitation. La voiture avance doucement jusqu'à ce que la maison soit dans le champ de vision... Et là, l'inquiétude se fait plus forte, ses jambes tremblent, la peur fait son apparition. Les volets battent au vent, la lumière inonde toutes les pièces de la villa ; Barbara sursaute et, prise de panique, décide de faire marche arrière jusque sur le chemin communal.

Elle arrête son véhicule, cherche son téléphone portable dans son sac et appelle, désorientée, Henri son plus proche voisin.

« Allo, Henri, c'est Barbara, ta voisine. J'ai un problème. Je suis dans le chemin devant mon portail d'entrée que j'ai trouvé grand ouvert en arrivant. Je suis certaine qu'il s'est bien refermé ce matin lorsque je suis partie car je vérifie toujours, une fois passée, que le système a fonctionné correctement. En plus, il y a de la lumière partout chez moi. Ce n'est pas normal car Paul est au Luxembourg et ne rentre pas avant la fin de la semaine. Je crains fortement que des cambrioleurs se soient introduits chez moi. Peux-tu me rejoindre dans la cour, nous ferons ensemble le tour de la villa. »

« Bien sûr, Barbara, je prends la clef de notre petit portail commun et je te rejoins dans le jardin. J'arrive tout de suite. »

Barbara est rassurée de savoir qu'elle ne rentrera pas seule dans la maison. Un mauvais pressentiment lui oppresse la poitrine, pressentiment qui, hélas, s'avérera vite exact.

Rejointe par Henri, ils font ensemble les derniers pas qui les séparent de la maison.

« Regarde, Henri, Il me semblait bien, de loin, que la baie vitrée du salon était ouverte, mais en fait elle a été fracturée. Faisons le tour, si tu veux bien, afin de voir s'il y a d'autres portes ou fenêtres qui ont été ouvertes. »

« Il y a de la lumière à l'intérieur, as-tu bien éteint ce matin avant de partir ? Et oui, regarde, la porte arrière de la cuisine est également fracturée. Ne bouge-pas, surtout ne rentre pas, je vais voir à l'extérieur de la propriété si je vois une voiture, une fourgonnette ou quelque chose qui me paraît louche. Je crois que le mieux est de téléphoner à la Gendarmerie. Les gendarmes feront les constatations d'usage et voudront certainement relever les empreintes s'il y en a... Il doit y en avoir dans le jardin et dans la maison, donc, soyons

prudents. Ne touchons à rien. »

De caractère indépendant, Barbara a toujours réussi à mener de front ses vies professionnelle et privée sans avoir besoin d'un homme continuellement à ses côtés. Mais cette fois-ci, elle est contente d'avoir Henri avec elle. Cet homme qu'elle connaît depuis de nombreuses années à sa totale confiance et en l'absence de Paul, cela la rassure.

« Bon, j'ai jeté un œil à l'extérieur, il n'y a ni voiture ni âme qui vive. Cela ne m'étonne pas, à l'heure qu'il est, les cambrioleurs doivent être loin, lui dit Henri. »

« As-tu vu les dégâts à l'intérieur, Henri ? D'où je suis, j'ai l'impression qu'une bande de bêtes sauvages a traversé le salon. Tout est sens dessus dessous. Oui, tu as raison, il faut appeler la Gendarmerie. Est-ce que cela ne te dérange pas de le faire pendant que je téléphone à Paul ? »

« Non, non, pas du tout, répondit Henri. Je retourne chez moi téléphoner. Pendant ce temps-là, ne reste pas debout, viens avec moi ou assieds-toi dans ta voiture afin de ne pas avoir froid. »

« Allo... Paul, c'est moi. Paul, la maison a été cambriolée. La baie vitrée et la porte arrière de la cuisine sont fracturées... »

« Un cambriolage ! Et toi, comment vas-tu ? Tu n'as rien ? Cela s'est passé pendant ta journée de travail ? l'interrompt Paul, saisi d'une angoisse.

« Oui, oui, je vais bien. Ce matin, comme tous les matins, je suis partie à 8 heures. Je n'ai rien perçu d'anormal... Mais dès que je suis arrivée ce soir à 20 heures, le portail étant grand ouvert, les lumières étaient allumées. Et il m'a semblé de loin, voir que la baie vitrée était ouverte. Alors, là, je ne sais pas pourquoi, un pressentiment sûrement, mais j'ai tout de suite téléphoné à Henri afin de lui demander de venir et de rentrer dans la maison avec moi. En ce moment, il téléphone à la Gendarmerie et je pense que les gendarmes ne vont pas tarder à arriver. Mais juste une chose avant que je ne raccroche. Te rappelles-tu la dernière visite chez mes parents. Cela ne doit faire qu'un mois puisque c'était, de mémoire, quelques jours après Noël, tu m'avais bien raconté que mon beau-père t'avait, heu... menacé, non ? Je n'ai pas rêvé ? Je ne sais pas pourquoi, mais cela m'est revenu immédiatement quand j'ai vu le salon retourné. Je n'ai pas encore vu les autres pièces, mais je crains qu'il n'y ait beaucoup de dégâts. »

« Barbara, ne t'inquiète pas pour les dégradations, le principal est que tu n'aies rien, répondit Paul. Oui, je me souviens parfaitement de cette dernière visite chez tes parents. C'était le 26 décembre puisque nous n'avions pas voulu y aller le jour de Noël afin de ne pas voir Bertrand et ta sœur. Le mot menace que tu as employé est exact et il avait bien dit, j'ai encore ses mots gravés dans ma mémoire « ils vont te curer ta maison ». »

Paul reste songeur un moment. Après avoir dit à Barbara qu'il allait redescendre par le train, le plus rapidement possible, il la rassura une dernière fois avant de raccrocher. Tout comme Barbara, il avait du mal à imaginer que ce cambriolage et la menace proférée quelques

semaines auparavant ne soient qu'une coïncidence. Mais il ne veut pas non plus tirer de conclusions hâtives. Il va reprendre son travail, s'il arrive à se concentrer, et réfléchira à tout cela ce soir. Peut-être téléphonera-t-il à son ami François. En effet, celui-ci n'est plus à ses côtés et Paul ressent le besoin de parler de la situation à quelqu'un de moins impliqué que Barbara. De plus, François connaît maintenant suffisamment sa vie pour pouvoir lui donner un avis éclairé. Voilà ce qu'il fera, il téléphonera à François.

Barbara voit une Clio s'avancer lentement dans l'allée de la maison. Deux jeunes gendarmes en descendent et s'avancent vers elle :

« Bonjour, Madame Bruni. Je suis désolé de vous retrouver dans de telles circonstances »

C'est en effet un des deux gendarmes venus accompagner la brigade lors de la perquisition en début d'année dernière qui se présente à Barbara suite à l'appel d'Henri. Celle-ci en est presque soulagée, imaginant que les choses allaient être beaucoup plus faciles. Ce gendarme connaissait leur situation, il avait dû avoir connaissance que rien n'avait pu leur être reproché après la perquisition.

« Pouvons-nous maintenant rentrer dans la maison ? lui demanda Barbara. Je voudrais faire un état des lieux rapide. Vous allez certainement prendre des empreintes, non ? »

Barbara se surprit elle-même en s'entendant parler. La baie vitrée facturée, les meubles sens dessus dessous, les gendarmes... La scène lui faisait penser à un mauvais film policier. Elle entra dans la maison accompagnée des gendarmes et d'Henri. Elle avait l'impression de se laisser porter par les événements. Elle réalisa vraiment ce qui se passait quand un peu plus tard, elle entendit le gendarme lui dire :

« Madame, nous avons fait le tour des pièces. Heu, hum, à mon avis cela ne servirait à rien d'aller à l'extérieur, car il fait nuit et nous ne verrons rien. Heu, heu, j'ai téléphoné à mes supérieurs. Ils viendront sur les lieux demain. Je crois qu'il vaut mieux ne toucher à rien d'ici là. Ah, j'ai aussi téléphoné à des collègues de la brigade spécialisée. Je ne sais pas exactement ce qu'ils vont pouvoir faire, mais ils sont plus habitués que nous à des cambriolages de cette envergure. Ils ne vont plus tarder à arriver maintenant. »

Et en effet, une heure après environ, Barbara et Henri voient arriver une nouvelle voiture de gendarmerie. Les deux occupants en sortent et s'approchent de leurs collègues qui étaient allés dans l'allée au-devant d'eux. Henri et elle sont trop loin pour entendre ce qu'ils se disaient, mais elle pense qu'ils leur font un résumé de la situation.

« Bonjour Madame Bruni, Brigade de recherches, à votre disposition. Pouvons-nous visiter les lieux s'il vous plait ? Mes collègues vont nous montrer les pièces dans lesquelles les cambrioleurs sont entrés, mais nous irons voir également les autres afin de délimiter exactement le périmètre d'action des voleurs. Je vous en prie, restez où vous êtes pendant ce temps-là. Je reviens vers vous ensuite. »

Une nouvelle heure s'est écoulée avant que Barbara ne les voit revenir vers elle. Elle les a entendus ouvrir des portes, des fenêtres, les refermer. Mais que cherchent-ils, se demande-t-

elle ?

« Voilà, nous avons tout vu. D'après ce que m'ont dit mes collègues, on vous aurait volé des bronzes, des tableaux, des bijoux, des montres et du linge qui aurait servi à emballer les tableaux. C'est vrai que vous avez une bien belle villa, Madame, mais cela n'est pas très prudent d'avoir autant de choses de valeur chez soi. Cela finit toujours par se savoir. On ne sait plus à qui on peut faire confiance de nos jours. Bon, comme vous l'ont déjà dit nos collègues, la nuit va nous empêcher de faire le tour de la maison. Il fait trop sombre. Ah, autre chose, nous avons fait appel à une autre équipe de notre brigade. Elle est spécialisée dans « le grand vol ». Ils viendront demain matin, ne vous en faites pas. D'ici là, ne touchez à rien, surtout. Bonne nuit, Madame Bruni, bonsoir Monsieur. »

« Il a raison, Barbara, il vaut mieux aller se coucher maintenant. Demain, tu y verras plus clair, lui assura Henri... et puis, demain... Les supérieurs et les spécialistes viennent, tout devrait s'arranger ! »

Barbara acquiesça. Elle ne savait pas vraiment si Henri faisait de l'ironie ou pas. Elle ne comprenait toujours pas pourquoi tous ces gendarmes s'étaient déplacés, si ce n'était pour lui dire qu'ils ne pouvaient rien faire et que d'autres allaient venir. Elle téléphona de nouveau à Paul avant de se coucher et demain elle établirait le détail exact de ce qui avait été volé. Oui, demain, elle contacterait son assurance, se dit-elle.

Barbara réalisa qu'il lui restait peu de temps pour dormir. Avant de partir, Henri lui avait promis de revenir le lendemain matin, à 8 heures, afin qu'elle ne soit pas seule à l'arrivée de l'équipe de choc, lui avait-il dit. Barbara s'endormit sur cette dernière phrase en tête, en espérant qu'avec le lever du jour, tout s'arrangerait.

« Bonjour Madame Bruni, Brigade de recherches. Voulez-vous bien me rappeler les faits, s'il vous plait ? »

« Oui, bien sûr. Comme je l'ai déjà dit à vos collègues, hier soir ou plutôt, dans la nuit, je suis rentrée de mon travail, hier à 20 heures, comme d'habitude. Là, j'ai immédiatement vu que quelque chose s'était produit. En effet, le portail automatique étant grand ouvert, la lumière était allumée dans toute la maison. Cela n'était pas du tout normal. Bref, j'ai tout de suite appelé mon voisin et ami, ici présent, afin qu'il m'accompagne à l'intérieur de la maison. En fait, nous ne sommes pas rentrés, car en approchant nous avons constaté que la baie vitrée et la porte arrière de la cuisine avaient été fracturées. Nous avons préféré appeler la Gendarmerie immédiatement. Peu de temps après, deux gendarmes sont arrivés, ont inspecté la maison, puis ils ont appelé du renfort. Cette nouvelle équipe a également inspecté la maison, peut-être un peu plus minutieusement, mais voilà, c'est tout. »

« Bon, si j'ai bien compris, vous dites avoir trouvé le portail ouvert à votre retour du travail, Madame. C'est bien cela ? Mais êtes-vous bien certaine d'avoir fermé le portail hier matin quand vous êtes sortie ? Cela peut arriver, on a l'esprit ailleurs, on pense à autre chose et on oublie de le refermer ou de vérifier que le système de fermeture a bien fonctionné. »

« Oui, tout à fait. Ce portail est automatique, mais je vérifie toujours quand même dans

mon rétroviseur après mon passage. Je me souviens d'avoir vu et même entendu le portail se bloquer à la fermeture. Étant absente toute la journée, je fais très attention lorsque je sors et j'attends toujours devant jusqu'à la fermeture totale.

« Les cambriolages sont fréquents en ce moment dans la région. Vous avez indiqué que de nombreux tableaux avaient été dérobés, ainsi que des bijoux et beaucoup d'objets de valeur. Il va nous falloir la liste exacte des objets manquants. J'ai noté toutes les informations que vous m'avez données ainsi que celles de mes collègues au sujet du portail qui aurait été fermé le matin, mais retrouvé ouvert le soir. De plus, Pour le débloquent manuellement, il faut une clef spéciale. Nous avons aussi vérifié le problème du non fonctionnement des alarmes. Nous avons constaté que les fils du téléphone avaient été sectionnés ainsi que votre système d'alarme endommagé totalement. Je vais pouvoir faire mon rapport maintenant. De toute façon, vu le montant des objets dérobés, nous allons devoir poursuivre l'enquête et nous aurons encore besoin de vous rencontrer. Il nous faut la liste totale des objets volés dont vous donnerez une copie à votre assurance. »

« Ah ! Oui, l'assurance... Je vais m'en occuper. » Répondit Barbara.

Sur cette dernière phrase, elle sentit le découragement l'envahir et s'écroula plutôt qu'elle ne s'assit sur le fauteuil le plus proche. D'un hochement de tête, elle répondit au salut que lui fit son interlocuteur en partant.

Henri, toujours présent, raccompagna les gendarmes à la porte

« Je ne vous ai pas vu prendre les empreintes. Pourtant, il me semble qu'entre le pied de biche utilisé par les cambrioleurs et laissé à côté de la baie vitrée, la trace de semelles très marquée que l'on voit sur le tabouret du piano et les traces de roues d'un camion qui a dû stationner sur le gazon devant la villa, il devrait y en avoir d'exploitables. Non, je me trompe ? »

« Cela est inutile, lui répondirent-ils. Si les tableaux, les bijoux volés ont une réelle valeur, ils vont suivre un circuit bien précis. C'est la filière du réseau qui va essayer de les écouler que nous devons trouver et pour cela, les empreintes ne nous servent à rien... »

Henri retourne dans la maison. Là, il y retrouve Barbara qui semble s'être remise du choc du cambriolage, mais pas tout à fait de ce qui lui paraît être de l'inaction de la part des gendarmes.

« Et voilà, ils vont faire leur rapport. C'est tout ! J'ai l'impression que pour eux, c'est une affaire de plus à traiter, mais qu'ils ne réalisent pas l'ampleur du montant des objets volés. J'ai pourtant, bien insisté sur le nombre de toiles, sur le fait que toutes les pièces étaient des originaux. Ils ont bien noté tout ce que j'ai dit au sujet du portail, de l'alarme de la maison, des caméras. Tout a été débranché, neutralisé avec précaution. Cela ne PEUT PAS être un vulgaire cambriolage de quartier fait par des amateurs. N'ont-ils pas une once de clairvoyance ? J'ai vu défiler au moins 10 gendarmes depuis hier, mais entre ceux qui sont venus faire du tourisme et ceux qui vont transmettre leur rapport, c'est drôle, j'ai quand même l'impression que tout cela est inutile. »

Barbara ne décolérait pas. Henri la connaissait bien et il savait que cela n'était absolument pas sa façon de parler, de juger les gens. Elle était vraiment sous le choc.

« Paul, tu ne le croiras jamais. Ce matin, c'est une équipe soi-disant spécialisée dans les cambriolages qui est venue, mais cela n'est pas pour autant que je suis persuadée que notre dossier va être mieux traité. Une personne a bien pris ma déposition contrairement aux deux précédentes équipes qui me donnaient l'impression d'être venues visiter la maison... Pour l'acheter ! Mais je crains quand même que pour eux, cela ne soit un vol de plus, c'est tout. L'équipe de ce matin m'a même dit que cela n'était pas prudent d'avoir des objets de valeur chez soi. Croient-ils que je l'avais crié sur tous les toits ? J'ai eu l'impression d'un jugement plutôt que d'une compréhension de leur part. Oh, je ne leur demandais pas de s'apitoyer sur notre sort, mais quand même, au moins, un peu d'humanité ou d'impartialité »

Paul sentit que Barbara avait besoin d'écoute et de réconfort. Ceci est d'ailleurs tout à fait normal après l'épreuve qu'elle venait de vivre. Il avait eu le temps de regarder le fax qu'elle lui avait envoyé peu de temps avant et avait maintenant une idée très précise de ce qui avait été dérobé.

« Calme-toi, je t'en prie. Le comportement de toutes ces personnes a vraiment été étrange, mais ne t'inquiète pas, je leur en dirai deux mots quand j'irai faire ma propre déposition. J'ai regardé la liste que tu as établie et je vois que nous avons eu affaire à des connaisseurs ou tout du moins à quelqu'un qui me connaissait et qui savait la valeur des choses que j'achetais. Tu m'as dit, comme aux gendarmes, que le portail automatique a été débrayé manuellement avec une clé spéciale, l. Cela ne peut être fait que par quelqu'un qui connaît bien les lieux. Et, de plus pour couper les fils du téléphone et ceux de l'alarme, il fallait connaître parfaitement les lieux !!!!!

« C'est ce qui leur fait croire que nous sommes derrière tout cela et que, peut-être, nous cherchons à arnaquer l'assurance. Oh, ils ne me l'ont pas dit franchement, mais ils m'ont quand même dit que l'assurance allait se méfier. Tu sais, j'ai eu la même impression que lors de la perquisition. Ils viennent avec une idée bien arrêtée. Ah, ils font leur travail : ils enregistrent la plainte, mais ce qui sera fait après... !!! Je voudrais être une petite souris pour les voir une fois de retour dans leurs bureaux et entendre ce qu'ils disent. »

« Écoute, j'ai eu le temps d'y réfléchir un peu et je suis de plus en plus persuadé que le cambriolage a un lien avec Bertrand. Il faudra quand même que je leur parle de cette conversation avec ton beau-père afin qu'ils enquêtent de ce côté-là. Bon, nous reparlerons de tout cela demain matin. »

Paul est bouleversé. Il ne peut pas être aux côtés de Barbara et lui apporter le soutien dont elle a besoin. Il réalise très bien le traumatisme qu'elle a subi. Un cambriolage est souvent assimilé à un viol. Il l'a entendu dire par des victimes. L'intrusion d'inconnus dans sa demeure, dans son « chez-soi » ne s'évalue pas, ne se calcule pas. Bien sûr, la valeur des objets dérobés est un point important, mais n'est en rien comparable aux sentiments ressentis.

François, au bout du fil, ne sait pas quoi dire à son ami. Lui aussi imagine parfaitement le

désarroi dans lequel Barbara doit se trouver. Afin de détourner Paul de ses idées lugubres, il lui dit :

« Si je me souviens bien, tu avais de très, très beaux tableaux chez toi. Il t'avait fallu des années pour te constituer cette belle collection. Ton amour de l'art te venait de ton Parrain, m'avais-tu raconté. »

« Oui, tu as bonne mémoire. Il m'a fait connaître la peinture et depuis j'aime visiter les galeries. Je vais régulièrement dans des salles de vente et quand une pièce fait battre mon cœur, j'essaie de l'acquérir. C'est pourquoi, avec le temps, j'ai, je devrais dire j'avais, une belle collection. Entre les toiles de Flaubert, une lithographie originale de DEGAS, un clown de Bernard Buffet, il y en avait pour une petite fortune comme l'on dit. D'ailleurs, j'ai fait un calcul rapide et je pense qu'entre les tableaux, les bijoux de Barbara, les bronzes, la vaisselle, les postes de télévision, le matériel hifi, il y en a pour plusieurs centaines de milliers d'euros. » Ils ont pris tous les draps, les nappes et beaucoup de linge, sans doute pour emballer les tableaux !!! »

« Tu m'as bien dit qu'ils avaient volé plusieurs téléviseurs ? l'interrompt François.

« Oui, les voleurs ont même démonté un écran plasma fixé dans un mur du salon, débranché les fils et remis le sucre !!! Incroyable !!! »

Par ces échanges, François essayait vraiment de faire parler Paul. Il savait le peu d'importance que celui-ci portait aux objets, mais voulait surtout l'aider à évacuer son inquiétude pour Barbara et l'impression d'inutilité dans laquelle il se trouvait. »

« En effet, des écrans plasma. Quatre en tout, installés dans le salon et les différentes chambres. Il fallait quand même savoir qu'il y avait un poste dans chaque chambre, tu ne crois pas ? Donc, j'en reviens toujours à la même idée. C'était quelqu'un qui connaissait la maison... Qui nous voulait du mal. Le téléphone et les alarmes ont été coupés. Le système d'alarme et de vidéo surveillance était installé dans la bibliothèque et impossible à détecter. Oui, il fallait parfaitement bien connaître les lieux et une seule personne en dehors de Barbara et moi-même était au courant, c'était Bertrand ! Cela ne peut-être que Bertrand, je suis certain que c'est lui le voleur !!! »

François raccrocha. Paul passa encore un petit moment à réfléchir. Il essayait bien d'être le plus neutre possible, de prendre le plus de recul possible face à cette affaire, tout le ramenait à Bertrand. Mais cela ne finirait-il jamais ? Bon, la nuit porte conseil, demain m'apportera peut-être une autre image de la situation, pensa-t-il.

« Bonjour Barbara, comment vas-tu ? »

« Bonjour David, merci me de téléphoner, c'est très gentil. Je vais comme une personne qui n'a pas dormi de la nuit, s'est levée à 5 heures du matin pour faire la liste des objets volés. Mais, Paul t'a déjà informé de ce qui s'est passé. Il a dû te téléphoner bien tôt ce matin. Je pense qu'il est très inquiet pour moi, mais ça va, ne t'en fais pas. »

« Non, ce n'est pas Papa qui m'a téléphoné. Quand je suis arrivé au travail, Yves, mon employé, tu te souviens de lui ? Eh bien, il m'a dit avoir rencontré Bertrand ce matin, à la boulangerie je crois, mais le lieu a peu d'importance, et celui-ci lui a dit que ton habitation avait été cambriolée hier. Donc, si tu as besoin d'aide, dis-le-moi et j'arrive. »

« C'est Yves qui te l'a dit et il l'a su par Bertrand ! Mais, comment Bertrand peut-il être au courant ? Je n'ai prévenu que Paul, Henri notre voisin et les gendarmes. Mon intuition de départ est la bonne, je crois. Cela confirme que ce voyou a quelque chose à voir là-dedans. Il s'est vendu tout seul. Je vais aller le voir de ce pas et le confondre, l'obliger à avouer. On ne peut quand même pas se laisser faire et voler par un tel individu. »

La colère ressentie vis-à-vis des gendarmes se réveille instantanément. Barbara, femme énergique, a besoin d'action.

« Sois prudente, tu connais Bertrand. J'ai le sentiment qu'il peut être dangereux. Veux-tu que je t'accompagne ? »

« Non, si tu viens avec moi, il ne parlera pas. Je te promets d'être prudente. Même s'il est dangereux, je ne le crois pas capable de m'agresser physiquement. »

Avant de quitter la maison, Barbara met sous pli, une copie de la déclaration de vol émise par les gendarmes, la copie de la liste des objets volés accompagnée des justificatifs d'achats, stipulant bien que celle-ci n'était pas exhaustive. En effet, dès ce matin, elle a téléphoné à l'assurance qui lui a indiqué la marche à suivre. Elle enverra donc, aujourd'hui même, ce courrier en recommandé avec accusé de réception comme le veut la procédure. Paul a promis de redescendre rapidement. Quand il sera là, il en vérifiera le contenu et verra si quelque chose lui a échappé. Ensuite, il faudra attendre la visite de l'expert d'assurance. En attendant, la perspective de rencontrer Bertrand la stimule. Elle va le voir de ses propres yeux, examinera sa réaction et d'ailleurs, il faudra qu'il fasse attention à ses yeux ! Qu'elle ne les lui arrache pas. Malgré elle, cette idée l'a fait sourire.

« Bonjour Barbara, quelle surprise. Cela me fait plaisir de te voir. » Dit Bertrand, tout sourire, en ouvrant la porte.

« Je ne viens pas pour des politesses, Bertrand. Comment as-tu su, comment as-tu pu informer Yves du cambriolage de ma maison, hier ? » Questionna immédiatement Barbara.

Elle n'avait pas du tout l'intention de laisser Bertrand mener la conversation. Elle avait décidé durant le court trajet qui séparait leur demeure respective de l'attaquer de front et de rentrer dans le vif du sujet, sans détour.

Bertrand sembla perdre un peu de son assurance. Elle vit qu'il réfléchissait et se dit qu'il allait peut-être admettre... avouer. Mais, quelle ne fut pas sa surprise quand celui-ci reprit la parole.

« Écoute-moi, Barbara, c'est bien que tu sois seule. Il y a longtemps que je pensais qu'il fallait que je te prévienne, mais nous ne nous voyons plus. Tu mérites de savoir la vérité, je ne

supporte plus de savoir et que tu sois, toi, dans l'ignorance. »

Barbara est décontenancée. Elle avait tout imaginé. De la colère à la méchanceté, à la négation, dans ses pensées, Bertrand était passé par tous les stades, mais n'avait pas, comme il le faisait actuellement « changer de sujet ». Incroyable !

« Que dois-je savoir, Bertrand ? De quoi, veux-tu me parler ?

« Heu, heu, il faut que tu saches que là-haut, au Luxembourg, Paul te trompe. Je te passe les détails, mais entre sa secrétaire et tu sais, cette peintre hollandaise dont j'ai oublié le nom, je regrette de te dire qu'il ne s'ennuie pas. »

Barbara est comme dans un rêve, dans un cauchemar devrait-on dire. Elle entend des mots, tels que « Paul, maitresses, orgie » car le descriptif fait par Bertrand est très précis et laisse peu de place aux doutes. Non seulement Paul la trompe, mais il se livre à des activités qui dépassent tout ce qu'elle aurait pu imaginer.

« Je suis désolé de t'apprendre tout cela, sans ménagement. Mais vraiment, tu es quelqu'un de bien. Paul agit derrière ton dos et cela n'est pas bien. Je suis prêt à t'accompagner au Luxembourg si tu le veux. »

Barbara ne dit pas un mot, fait signe à Bertrand de se taire et retourne lentement, tel un automate, à sa voiture. Elle ne saura jamais comment elle a pu retourner sans encombre

chez elle. Là, pendant des heures, elle erre dans la maison, dans un état second, sans savoir exactement ce qu'elle fait ou ce qu'elle va faire. Il faut tout d'abord qu'elle reprenne ses esprits, qu'elle réfléchisse. Malgré son envie, elle se promet de ne pas parler de cette discussion ce soir au téléphone avec Paul. Elle a d'abord besoin d'analyser chaque mot, chaque information communiquée par Bertrand. Bien sûr, elle peut imaginer, peut-être même comprendre (ils sont bien loin l'un de l'autre) que Paul la trompe. Mais non, jamais selon les circonstances décrites par ce scélérat. Il a tout simplement réussi à détourner son attention et à ne pas répondre à ses questions. Quand elle sent qu'elle est un peu calmée, elle décide d'aller se coucher. Pendant qu'elle déambulait dans la maison, elle a revécu la scène de ce matin avec Bertrand des centaines de fois. Maintenant, elle est fatiguée, épuisée même, et elle a besoin de dormir, dormir. La nuit lui apportera, si ce n'est la paix, au moins la clairvoyance qu'il faut avoir pour analyser toute situation difficile.

« Bonjour Commandant, Paul Duquesne, je viens compléter la déposition de vol de Madame Bruni ou faire ma propre déposition comme vous l'avez demandé. »

C'est ainsi qu'en ce 31 janvier, donc 6 jours après le cambriolage, Paul se présenta à son tour à la Gendarmerie de Montpellier.

« Je voudrais également vous faire part de certains sentiments, vous communiquer certaines informations qui me font penser que je connais les cambrioleurs ou tout du moins, le ou les commanditaires. »

Paul n'omit aucun détail. Il parla de la multitude d'escroqueries commises par Bertrand

dans les sociétés dont il était Gérant et associé avec lui, les plaintes en cours. Il narra aux deux gendarmes la scène de menace chez les parents de Barbara ; le lien entre cette scène et le vol de matériels du maçon lui louant un local. Il indiqua également la façon dont son fils avait été informé du cambriolage, c'est-à-dire, par son employé, lui-même informé par Bertrand. Cependant, il n'était absolument pas logique que Bertrand soit déjà au courant puisque Barbara ne lui avait pas parlé le soir des faits.

« Monsieur Duquesne, vous savez qu'il est très grave d'accuser quelqu'un sans preuve. Soit vous avez des éléments concrets (et c'est ce que nous appelons des preuves !) soit il faudrait mieux vous abstenir de telles diffamations et nous laisser mener notre propre enquête. »

« Mais je vous assure que je ne profère pas des accusations à la légère. Je sais très bien l'importance de ce que je dis. Mais, vous, comment pouvez-vous ne pas reconnaître que ce cambriolage est « trop bien fait ». Les fils du téléphone et du système d'alarme bien coupés et non pas arrachés, le choix dans les objets volés tout en en laissant certaines de valeur. Ce cambriolage ne peut avoir été que minutieusement préparé et fait par des personnes ayant eu connaissance des lieux, certainement pas par des cambrioleurs de passage. »

« Monsieur Duquesne, laissez-nous faire notre travail, s'il vous plait. Nous vous tiendrons informés » lui répondit laconiquement son interlocuteur.

Paul eut le sentiment que quelque chose clochait, plutôt qu'il ne le comprit. Il n'aurait su expliquer pourquoi, mais il sentait qu'il fallait faire bouger les choses. Tout en sortant de la Gendarmerie, il prit sa décision, il allait contacter son avocat.

« Paul, il faut que je te parle de quelque chose... »

Barbara avait répété cette scène plusieurs fois depuis sa dernière conversation avec Bertrand. Elle était certaine que tout n'était que mensonges et voulait se libérer de ce poids le plus rapidement possible. Comment Bertrand avait-il pu penser qu'elle croirait à son histoire ? Elle en était presque vexée. C'est ainsi qu'assis, l'un en face de l'autre, elle raconta tout à Paul.

« Mon Dieu, Barbara, j'espère que comme tu me l'assures, tu n'as pas cru un seul mot de ce tissu de mensonges. »

« Non, bien sûr. Je voulais seulement te montrer à nouveau à quel point il est perfide, calculateur, et est prêt à n'importe quoi pour te, nous faire du mal. Il a profité de ma faiblesse suite au cambriolage pour essayer de faire naître en moi le doute. Je crois que maintenant que tout est dit, nous pouvons nous concentrer sur ce que nous avons à faire. J'aimerais, si c'est possible que très rapidement, nous fassions remettre un nouveau système d'alarme. Je me sentirai plus en sécurité. De plus, demain, nous avons la visite de l'expert de l'assurance, nous allons bien voir ce qu'il va nous dire. »

« Oui, je connais bien la responsable du cabinet d'assurances et j'espère que tout se passera pour le mieux. »

« Bonsoir, François, je te téléphone pour te tenir informé des événements, comme tu me l'as demandé. Aujourd'hui, l'expert de l'assurance est venu. Je pense qu'il voulait surtout voir les dégradations faites au niveau du système d'alarme, de la baie vitrée, puisqu'il était déjà en possession de la liste des objets volés ainsi que des justificatifs. Il nous a dit que nous pouvions nous débarrasser des objets endommagés. Il a pris une multitude de photos, a tout vérifié et il a été stupéfait que quelqu'un ait pu deviner la cachette du système d'alarme !!!

Barbara lui a demandé s'il fallait garder le matériel endommagé et il lui a répondu qu'elle pouvait le jeter aussi puisqu'il avait pris des photos de tout. Tu peux être certain que Barbara n'a pas attendu une minute de plus... »

« Oh, comme je la comprends ! Ne plus voir tous ces objets détériorés et avec l'installation du nouveau système d'alarme très sophistiqué que vous allez faire installer, elle reprendra ses marques même si elle ne peut pas oublier ce terrible moment. Embrasse-la de ma part. À bientôt, Paul »

Quelques jours plus tard, Paul reçut un appel téléphonique de la responsable de son agence d'assurances. Il avait la plupart de ses biens assurés par cette compagnie depuis de nombreuses années, et sans être devenus amis, ils entretenaient de bonnes relations. Après les formules de politesse d'usages, Madame Cure, informa Paul de la raison de son appel :

« Je viens de lire le rapport de l'expert suite à sa visite. Je vous avouerai que j'ai été un peu étonnée de la tournure de certaines phrases. Sans être très affirmatif, celui-ci laisse sous-entendre que le système d'alarme aurait pu ne pas être branché le jour du cambriolage.

Je lui ai immédiatement téléphoné et il m'a lui-même confirmé avoir ce sentiment. Il a téléphoné à la Gendarmerie, semble-t-il, et en discutant ensemble, je ne sais pas qui a semé le doute dans l'esprit de l'autre, mais voici ce qu'il en est ressorti. »

« C'est incroyable. Quelles sont les conclusions exactes de son rapport ? dit Paul abasourdi. »

« Écoutez pour le moment, il laisse une porte ouverte. Cela n'est pas écrit « noir sur blanc », juste une légère insinuation que j'ai sentie, car j'ai l'habitude de travailler avec lui. Ne vous inquiétez pas, je vais lui envoyer votre dossier ; vous n'étiez assuré que pour 40 000 euros et aucune assurance pour vos tableaux et bronzes. Par conséquent, le vol portant principalement sur les tableaux, ceux-ci n'étaient pas assurés. Vous savez, un expert n'a pas tous ces détails quand il se déplace chez un client. Mais je reconnais que certains experts ne sont pas toujours honnêtes dans leur comportement. Leur but est de réduire le remboursement au minimum et pour cela, tout est bon. »

Effectivement, l'attitude de cette personne lors de son passage laissait perplexe !!! La politesse et la courtoisie n'avaient pas été son souci majeur se souvint Paul.

Paul ne voulut pas inquiéter inutilement Barbara, aussi ne lui parla-t-il pas immédiatement de cette conversation et il espérait de tout cœur qu'il n'aurait pas à le faire.

Plusieurs mois passèrent ainsi sans que rien ne bouge.

« Monsieur Duquesne à l'appareil. Puis-je parler au Commandant responsable du suivi de mon dossier SVP... J'attends... Ok, merci. Bonjour, j'irai droit au but. Pouvez-vous me dire où en est l'enquête SVP ? »

« Comment cela, il n'y a pas de résultats ? Vous me dites que Madame Bruni aurait détruit des preuves en éliminant les objets endommagés. Mais, c'est l'expert de l'assurance, lui-même qui lui a dit qu'elle pouvait le faire. Avez-vous interrogé ce Bertrand et ses acolytes ? Il me semble que vous, vous avez assez d'éléments pour mener une enquête si l'assurance, elle, n'en a plus... À cause de Madame Bruni ! »

L'exaspération se fait sentir dans la voix de Paul. Il ne peut éviter de faire de l'humour devant l'inefficacité des gendarmes. Il pense qu'il ferait mieux de raccrocher s'il ne veut pas être bientôt accusé d'insultes auprès des forces de l'ordre.

« Je vous préviens, j'ai confié ce dossier à un avocat, et là, nous allons faire bouger ce dossier. Au revoir, Monsieur ! »

« Barbara, j'ai décidé de prendre un avocat. Entre les insinuations de l'assurance (dont je ne t'ai pas parlé), l'inaction des gendarmes, cette affaire n'avance pas. Cela ne peut plus durer. Rien n'est normal, il faut absolument savoir qui est derrière toute cette affaire. »

« Bonjour Monsieur Duquesne, je viens vous faire un rapide compte-rendu de ce qui s'est passé depuis que vous avez fait appel à mes services. Je pourrais dire à nouveau appel à mes services. Depuis la perquisition dont je m'étais occupé, je pensais que votre vie était devenue plus calme, mais je vois que cela n'est pas tout à fait le cas. »

« Bonjour Maître. Merci de m'appeler. Oui, comme vous le voyez, ma vie n'est pas un long fleuve tranquille. Donc, où en sommes-nous ? »

« Votre altercation et votre visite à la gendarmerie ont porté leurs fruits. Ils ont interrogé Bertrand plusieurs fois, ont fait des perquisitions à son domicile ainsi qu'à celui de ses deux compères. Mais, vous vous en doutez, cela n'a rien donné. Même s'ils avaient conservé pendant un moment des objets volés chez eux, depuis le temps – cela fait bien 6 mois maintenant que le délit a eu lieu – ils ont soit écoulé la marchandise, soit ils la stockent autre part. Mais au moins, cela montre que cette fois-ci, ils ont tenu compte de ce que vous disiez.

Je suis intervenu directement avec le responsable de votre dossier de vol et j'ai pu remettre les pendules à l'heure ; Il est vrai que rien n'a bien fonctionné jusqu'à présent et la multitude d'intervenants n'a pas facilité la rapidité des recherches...

Soyez tout de même conscient que l'enquête peut durer des années, il suffit quelquefois d'un hasard pour rebondir... Un petit coup de pied dans la fourmilière, si je puis me permettre, va sûrement nous aider !

« Mais... Hélas, rien pour l'instant n'en est vraiment ressorti... je dirais, si je voulais être ironique, que cela les a stimulés !!! Bon, au moins, ils ont quand même rédigé un nouveau rapport pour l'assurance qui était restée sur le fait que Barbara aurait détruit des preuves et qu'une enquête était en cours. Nous n'avions donc encore rien reçu de leur part. Entre temps,

ils avaient quand même réalisé, et nous l'avaient écrit, que les toiles représentant la partie la plus importante des objets volés n'étaient pas assurées. Par conséquent, ils reconnaissaient notre bonne foi. Mais cela n'était pas allé plus loin. Je vais pouvoir reprendre contact avec mon agent d'assurances. Merci et au revoir Maître. »

Paul raccrocha, dubitatif, restant plongé dans une multitude d'interrogations qui fourmillaient dans sa tête. À ce moment-là, il ne savait pas combien son avocat avait raison. De la patience, il lui faudrait en faire preuve, car de nombreux mois s'écouleraient encore avant de recevoir le remboursement de la part de l'assurance.

Cependant, pendant cette même période, l'attention de Paul allait être détournée par d'autres événements. Certains sembleraient enfin être en sa faveur, d'autres apparaîtraient comme la continuité du cauchemar. Une chose était certaine, il n'en avait pas fini avec Bertrand !

CHAPITRE 21

LES MENSONGES ONT LA VIE DURE

Cette année 2007 est vraiment mouvementée se surprip à penser Paul. Mais, il fallait quand même bien que quelque chose se passe, ici, au Luxembourg !!!

En ce début avril, Paul venait d'apprendre une nouvelle qui, il l'espérait, allait enfin le blanchir de tous les soupçons qui avaient pesé et qui pesaient encore sur lui au sujet de la fraude fiscale dont il était accusé par les impôts français.

« Barbara, l'intervention de mon avocat a enfin eu des retombées au Luxembourg. Tu te souviens de Madame Muller, la comptable de Tyres ? Eh bien, elle m'a téléphoné aujourd'hui. Ils viennent de recevoir un courrier les informant qu'ils allaient avoir un contrôle fiscal dans les prochains jours. Il est écrit que les services fiscaux français soupçonnent la société Tyres de fraude fiscale en France et donc, à leur demande, ils doivent effectuer un contrôle et rendre un rapport à leurs homologues français. Je lui ai dit que j'étais désolé, ce qui est vrai, mais en fait, j'espère que cela annonce la fin de cette histoire. Il va être enfin écrit noir sur blanc que je fais bien partie du personnel, que je réside effectivement au Luxembourg et donc qu'il n'y a aucune trace de fraude fiscale en France. Les services fiscaux français savent déjà tout cela puisqu'ils ont en leur possession la copie de ma carte de résident et de sécurité sociale au Luxembourg. Mais, ils persistent quand même à m'envoyer des lettres en recommandé à ton adresse et à celle de David. Je pense que cela cessera une fois les vérifications effectuées. »

Même par téléphone, Barbara ressent le soulagement éprouvé par Paul à cette idée. Elle sait combien il a été bouleversé par tous ces événements. D'ailleurs, elle aussi, sent soudainement ses épaules se détendre. Ils ont eu leur lot de problèmes ces dernières années et une fois ce contrôle effectué, ils pourront tourner définitivement la page. Pas une seule journée ne se passe sans qu'elle ne se demande pourquoi et comment Bertrand a pu créer un tel fiasco dans leur vie. Barbara pense à sa sœur Marianne avec qui elle n'a plus de contact, qui vit avec cet individu et nie toujours le mal qu'il leur fait.

« Il en aura fallu du temps pour que les services fiscaux français demandent l'intervention des mêmes services au Luxembourg, reprend Paul. Pourtant maintenant, avec la réciprocité des procédures fiscales, cela est très facile à déclencher. Nous ne saurons jamais pourquoi cela aura pris autant de temps. Je vais téléphoner à mon avocat et lui demander qu'il fasse le nécessaire pour que nous recevions leurs conclusions rapidement. »

« Bonjour Maître, comment allez-vous ? La Société Tyres va avoir un contrôle fiscal à la demande des services fiscaux français. Je vois enfin le bout du tunnel ! Qu'en pensez-vous ? »

« C'est en effet une bonne nouvelle, Monsieur Duquesne. Attendons le résultat. Je vous tiens au courant dès que j'en sais plus, mais soyez un peu patient, cela risque de prendre un peu de temps quand même. »

« Monsieur Duquesne, Madame Muller à l'appareil. Comment allez-vous ? Je voulais vous dire comment s'était passé le contrôle fiscal. Trois personnes sont venues. Il y avait le Directeur des Impôts luxembourgeois et deux employés. Ils ont passé la société au crible. L'ensemble du personnel a été interrogé. Chacun devait décrire ses tâches (je pense qu'ensuite, ils croisaient les informations pour voir si certains d'entre nous mentaient). Ils ont tout examiné, du contenu des armoires à celui du disque dur de chaque ordinateur... Ils ont même été jusqu'à demander à voir des pièces d'archives. Ils ont aussi visité les entrepôts de stockage, contrôlé les véhicules... »

« Mais cela a dû leur prendre un temps fou, dit Paul »

« Oh, cela nous a paru long, mais vous savez, cela se voit qu'ils ont l'habitude. Chacun des trois connaissait très bien sa tâche et en fin de compte, cela va assez vite. On dirait vraiment qu'ils savent ce qu'ils cherchent et où le trouver le cas échéant. »

« Et comment Jean et Adriana ont-ils vécu cette situation ? » demanda Paul, soudain inquiet, au sujet des actionnaires qu'il avait toujours appréciés et avec qui il avait encore de temps en temps des contacts. »

« Vous faites bien de me poser la question, répondit Madame Muller. J'ai pensé à eux pendant toute la durée du contrôle. Ils auraient été bouleversés, je pense, s'ils avaient été présents. Mais, heureusement, ils n'étaient pas là, et d'après le Directeur des Impôts, il ne sera pas nécessaire qu'ils les voient, même plus tard. D'ailleurs, quand ils sont partis, il m'a demandé de les informer qu'il ferait un rapport favorable. En effet, ils n'avaient relevé aucune irrégularité, aucune fraude. Donc, pour eux, l'entreprise est en règle aussi bien sur un plan administratif que comptable. »

« Ah, c'est parfait, dit Paul, enchanté d'entendre ce dont il était certain dès l'annonce de ce contrôle. Je vous remercie beaucoup de m'avoir tenu informé, Madame Muller. Je vous souhaite une bonne journée. À bientôt » Dit Paul avant de raccrocher.

Cependant, comme Paul allait le raconter à son ami François quelques semaines plus tard, son enthousiasme allait être de courte durée.

« Le soulagement que j'ai ressenti en connaissant le résultat du contrôle fiscal a été comme un soufflé, François, si je peux illustrer mon sentiment de cette façon. Il est vite retombé. Ni la société ni mon avocat, et tu t'en doutes, encore moins moi, sur un plan personnel n'avons reçu un quelconque courrier nous donnant le résultat de ce contrôle. Par contre, quelques semaines plus tard, j'ai été personnellement convoqué par les services fiscaux luxembourgeois pour m'informer que j'allais avoir un contrôle de résidence »

« Comment cela un contrôle de résidence ! Ils n'étaient toujours pas convaincus que tu habitais, travaillais au Luxembourg, malgré le fait que tu leur avais déjà donné la copie des papiers le justifiant, lui dit François, incrédule. »

« En fait, cette vérification était toujours faite à la demande du fisc français. Car malgré

toutes les preuves me disculpant, celui-ci continuait à vouloir me faire passer pour un fraudeur. Tu sais, j'ai comme l'impression que ces gens des impôts sont allés trop loin et maintenant ils ne veulent pas perdre la face. Cela pourrait expliquer pourquoi ils s'acharnent comme cela. »

« Bon, mais alors, comment cela s'est-il passé exactement ? J'ai déjà entendu parler de ce genre d'opération, mais j'ai du mal à imaginer la façon dont cela se passe, demanda François »

« Eh bien, lors de la convocation dont je viens de te parler, ils m'ont confirmé la date à laquelle ce contrôle allait se passer. Puis le matin dit, j'ai vu arriver chez moi deux inspecteurs. Ils avaient été délégués pour « valider mon lieu de résidence », m'ont-ils dit en rentrant dans l'appartement.

Et là, ils ont commencé leur travail. Ils ont fouillé tous les recoins de l'appartement en passant bien dans chaque pièce. Dans la cuisine, ils ont vérifié les victuailles, en allant du frais qui se trouvaient dans le frigidaire jusqu'aux boîtes de conserve. Je crois me souvenir qu'ils ont été jusqu'à noter les dates de péremption de celles-ci. Ah, ma pharmacie aussi a été examinée à la loupe. Tu sais, pour voir s'il y avait ce que tout un chacun a en cas de besoin d'urgence ou usuel. Mon linge aussi, non seulement dans les armoires, mais dans le panier à linge sale ; la lessive aussi...

« Excuse-moi de t'interrompre, Paul, mais étais-tu seul ou avais-tu des témoins ? Je ne sais pas pourquoi, mais il me semble que si cela m'était arrivé sur un plan personnel, j'aurais aimé avoir quelqu'un à mes côtés, dit François à l'autre bout du fil. »

« Oui, tu as raison. La veille de ce contrôle, j'ai aussi ressenti ce besoin. Tout d'un coup, l'idée d'être seul pendant qu'ils fouilleraient mon appartement m'a paru insoutenable. Comme tu le sais, je connais beaucoup de monde au Luxembourg, mais la plupart de ces personnes sont des relations professionnelles, et même si je m'entends très bien avec certaines d'entre elles, je ne voulais pas les mêler à cela. Bon, de toute façon, j'avais demandé à mon avocat d'être présent. Cela n'est pas un ami, mais au moins j'étais rassuré sur le fait qu'il y aurait un témoin sur la régularité de la procédure, répondit Paul. »

François entendit son ami se lever et se verser un verre d'eau. Il comprenait parfaitement que celui-ci ait besoin de s'occuper l'esprit, même par une tâche banale. Il sentait bien, même au téléphone, que le fait de raconter cet épisode remuait Paul plus qu'il ne voulait l'avouer. Cependant, il s'obligea à le remettre dans son récit :

« Alors, Paul, que s'est-il passé, ensuite ? Ils sont partis, demanda François »

« Pas du tout, je ne me souviens pas du temps qu'ils ont mis à tout passer à la loupe. Mais alors que comme toi, je pensais qu'ils en auraient terminé une fois cette inspection faite, ils m'ont demandé mes factures dites courantes. Tu sais, l'eau, le téléphone, l'électricité. Bref, tout ce qui prouve que quelqu'un vit régulièrement dans un endroit. Mais attention, pas les trois dernières !!! Non, non, sur les trois dernières années. Bon, tu me connais, je suis quelqu'un d'organisé, donc cela a été facile pour moi de les leur donner. Tout se trouvait dans quelques classeurs que j'avais dans mon bureau. Donc, ils ont eu la possibilité de bien

examiner la régularité des consommations d'eau, d'électricité. »

« Oui, c'est vrai, il n'y a pas de meilleur moyen pour s'assurer que quelqu'un habite quelque part, acquiesça François. »

« Jusqu'aux factures des meubles !!! Ah, oui, j'allais oublier de te dire qu'ils ont aussi examiné les factures des meubles, le lieu et la date de chaque achat. Bref, ils ont pu, à la fin de leur contrôle, retracer toute ma vie au Luxembourg. Je n'avais plus aucun secret pour eux : ce que je mangeais, le savon que j'utilisais... Ils connaissaient tout de ma vie ! Mieux que la plupart de mes proches ! »

François sentit que Paul s'était ressaisi. Sa voix avait repris son entrain naturel, il sentait venir la pointe d'ironie qui la caractérisait et il préférait cela. Aussi, c'est tout naturellement qu'il demanda à son ami :

« As-tu reçu leurs conclusions rapidement ? »

« Quand ils sont partis, ils nous ont dit – mon avocat était toujours présent – qu'il n'y avait aucun doute. Pour eux, je résidais bien dans cet appartement au Luxembourg, dans la plus parfaite légalité. Ils allaient faire un rapport en ce sens au fisc français. Mais à ce jour, oh remarque, cela ne fait pas bien longtemps qu'ils sont venus, nous n'avons encore rien reçu. À son départ, mon avocat m'a à nouveau dit (il doit commencer à me connaître) qu'il allait falloir que je sois patient. Donc, nous attendons ! Quoi, combien de temps, je ne le sais pas vraiment. Affaire à suivre. »

« Donc, tu m'arrêtes si je me trompe. Tu attends des nouvelles suite au contrôle fiscal chez Tyres et tu attends des nouvelles également suite à ce contrôle de résidence. C'est bien cela, résuma François. »

« Parfaitement. Tu comprends pourquoi je t'ai dit que mon enthousiasme était retombé. Attendre, attendre... Toujours attendre. Bon, de toute façon, je te tiendrai informé de la suite, tu peux en être certain. Merci de m'avoir prêté une oreille attentive, François, et à bientôt, dit Paul en raccrochant. »

Il se remit au travail, se promettant de ronger son frein et de patienter encore quelques... semaines... mois... peut-être, avant de relancer son avocat. De toute façon, il était certain que celui-ci suivait de très près son dossier et qu'il lui téléphonerait à toute nouvelle information reçue.

« Bonsoir Barbara, comment s'est passée ta journée ? Plus calme que la mienne, j'espère. J'ai eu rendez-vous sur rendez-vous aujourd'hui. Entre les clients, les comptables et la paperasserie, je n'ai pas eu un moment à moi. En plus, une mauvaise surprise m'attendait en rentrant. Je ne sais pas si quelqu'un a voulu me faire une plaisanterie, mais j'ai trouvé ma boîte aux lettres fracturée »

« Comment cela fracturée, que veux-tu dire ? Tu me fais un poisson d'avril ? demanda

Barbara incrédule.

« Non, non, Barbara, nous sommes toujours en avril, mais le 1^{er} du mois est loin maintenant. Je peux te dire que celui qui a fait cela ne l'a pas fait avec délicatesse. Une boîte aux lettres n'est pas un coffre-fort et donc un simple tournevis aurait suffi. Mais non, en plus de faire sauter la serrure, la porte est tordue. Je pense qu'on m'a pris le courrier d'aujourd'hui. Il faudra que je voie avec le facteur s'il se souvient du nombre de lettres qu'il a déposé ce matin. »

« Mais, est-ce que d'autres boîtes ont été fracturées ? » demande Barbara sans conviction. Paul ne lui a pas donné ce détail, mais il lui semble déjà connaître la réponse.

« Non, il n'y a que la mienne. Tu te doutes que j'ai pensé immédiatement à Bertrand, mais pourquoi volerait-il mon courrier ? De plus, je ne le vois pas venir au Luxembourg pour cela. Non, non, cela doit être un simple vandale. Depuis la perquisition de mon appartement et le contrôle fiscal, je deviens paranoïaque, tu ne crois pas ? »

« Je pense qu'en effet, les derniers événements nous amènent à penser un peu trop systématiquement à Bertrand. Tu as raison, cela ne doit rien avoir de commun. » Barbara tente de rassurer Paul, sans être elle-même personnellement persuadée de ce qu'elle avance. Elle sait très bien que pour rentrer dans la résidence où Paul habite, il y a un premier code à taper pour entrer dans le hall, mais également un deuxième permettant d'ouvrir la porte accédant aux appartements. Et qui connaissait parfaitement ces codes, si ce n'était Bertrand ? En effet, à l'époque où il travaillait avec Paul, Bertrand allait régulièrement dormir chez lui. C'est donc tout naturellement que Paul les lui avait communiqués.

D'un commun accord, ils décidèrent de ne pas donner d'importance à cet épisode et après avoir discuté de choses et d'autres, ils se souhaitèrent une bonne nuit et raccrochèrent. À ce moment précis, ni l'un ni l'autre ne savait que cet événement allait se reproduire encore plusieurs fois, comme Paul le raconta à son ami François.

« Eh oui, François, au moment où j'en ai parlé pour la première fois à Barbara, je ne me doutais pas que je trouverais plusieurs fois de suite ma boîte fracturée. Mais que faire ? Aller déposer plainte ? J'avais déjà connu le manque d'action des gendarmes face à un cambriolage de grande ampleur, tu t'en souviens aussi, je pense. Donc j'imaginai sans mal comment finirait une effraction sur une boîte aux lettres. Non, non, j'ai préféré ne rien faire. Surtout que mon esprit allait être vite occupé par cette histoire de fausses lettres... »

« Des fausses lettres, l'interrompt François. Tu ne m'en as jamais parlé, mais il est vrai qu'il y a un moment que nous ne nous sommes pas parlé. J'en suis désolé. »

« Ne t'inquiète pas, je sais ce que c'est. On ne peut pas toujours être disponible. Laisse-moi te raconter. Un jour, comme presque tous les matins, j'étais au bureau et lisais mes messages, ouvrais mon courrier. Soudain, j'ai vu un message urgent de ma secrétaire me demandant de rappeler Monsieur Dufer, tu sais l'acheteur potentiel qui a failli acheter la Société Tyres. Mais les banques ont refusé de le suivre par manque de ligne de crédit. J'avais gardé des contacts avec lui et j'étais curieux de savoir la raison dite « urgente » de son appel.

Donc, je lui ai téléphoné :

« Bonjour, comment vas-tu, Paul. J'ai immédiatement reconnu ton numéro. Merci de me rappeler, tu vas pouvoir me parler de ce courrier bien étrange que je viens de recevoir de ta part... »

« Un courrier... Étrange... Mais je ne t'ai pas envoyé de courrier, voyons. Que me racontes-tu ? dit Paul, surpris. Donne-moi un peu plus d'informations s'il te plaît, ensuite, je pourrais peut-être éclairer ta lanterne... »

« Écoute, Paul, ta réaction confirme tout à fait ce que je pensais. Nous nous sommes vus il y a quinze jours, tu ne m'as pas semblé perdre la tête et donc, à moins que pendant ce temps, tu aies eu un accident, je ne vois pas comment tu pourrais être l'auteur de cette lettre. »

« Mais, quel est le sujet de ce courrier ? Sois précis s'il te plaît, car pour le moment, je ne comprends rien de ce que tu me racontes, lui dit Paul »

« Oh, et bien, je ne vais pas te la lire, mais en gros, tu t'excuses, non, cela n'est pas vrai, tu ne le dis pas comme cela, mais tu m'expliques que pour me dédommager des procédures intentées à mon encontre, tu souhaites me verser la somme de cinquante mille euros. Tu assures que tu n'as rien à me reprocher et qu'afin de couler une retraite paisible, tu veux t'amender... »

« Je t'arrête tout de suite, Dufer, je n'ai jamais écrit cette lettre et je ne te donnerai certainement pas une somme pareille. Je n'ai absolument aucune raison de te demander de me pardonner quoi que ce soit, et pour la petite histoire, je n'ai aucune envie de prendre ma retraite maintenant, donc « couler une retraite paisible » c'est encore loin en ce qui me concerne ! »

« Mais, je sais tout cela, Paul. Je n'ai pas cru un traître mot de ce qui était écrit. En plus, je ne pouvais vraiment pas te faire l'affront de croire qu'il venait de toi. En effet, si tu avais vu son contenu, c'est un torchon, un ramassis de fautes d'orthographe. As-tu une idée de qui pourrait être l'auteur de cette lettre, toi, Paul ? »

« Hélas, oui, je crois deviner qui peut être derrière. Tu ne devines pas ? demanda Paul »

« Quoi ? Tu penses que Bertrand pourrait faire cela ? Mais dans quel but ? répondit Dufer. »

« Le but définitif, je ne saurais te le dire, mais je pense quand même qu'il est capable d'avoir fait cela pour me discréditer auprès de mes relations. Mais dis-moi en un peu plus sur cette lettre. Il y a des fautes, mais y a-t-il autre chose qui me permettrait de prouver que c'est un faux ? demanda Paul »

« Bon, quelqu'un ne te connaissant pas et ne sachant pas que tu as une parfaite orthographe, ne prétendrait pas pour autant avoir affaire à un faux document. Non, moi, c'est la mention

« Administrateur » à côté de ton nom qui m'a semblé être un parfait montage. Cela a tout de suite attiré mon regard, répondit son interlocuteur. »

« Je te rappelle que j'ai quitté Tyres en octobre 2006 et donc cela confirme que je ne suis pas l'auteur de ce torchon, dit Paul »

« Mais, oui, je m'en souviens parfaitement et je ne doute absolument pas de ce que tu me dis. Allons, prenons cela comme une grosse plaisanterie, de mauvais goût, je te l'accorde, mais une plaisanterie quand même ! La prochaine fois, tu me paieras une bière si tu ne veux pas me donner cinquante mille euros. OK ? Allez, à bientôt Paul, n'en parlons plus. » Dit Dufer en riant à gorge déployée.

« Cela fait déjà 6 mois que tu as quitté Tyres et que tu as créé ta propre entité ? lui dit François. Je n'avais pas réalisé. Que le temps passe vite. »

« Eh oui, j'ai récupéré mon enseigne et j'ai pu me remettre en indépendant. Que c'est bon, crois-moi. Par contre, j'ai toujours gardé de bons contacts avec Jean et Adriana et heureusement, car je ne désespère pas de récupérer ce qu'ils me doivent. Tu te rappelles que je m'étais porté garant de Bertrand et donc suite aux problèmes que ce scélérat a créés, j'ai une belle somme qui traîne encore chez eux. Mais bon, c'est un autre sujet. Revenons-en aux fausses lettres. Dit Paul.

« Oui, quelle a été la suite de cette affaire ? Cela s'est arrêté là, j'espère ? »

« Pas du tout, François. Dans les jours qui suivirent ma conversation avec Dufer, j'ai appris qu'une douzaine de lettres similaires avait été postée du Luxembourg »

« Incroyable. Et tout cela sans que tu saches qui en était l'auteur ? » demanda François.

« Écoute, je suis certain que toutes ces lettres venaient de Bertrand. Toutes avaient été adressées à des personnes de mon entourage professionnel du temps où l'on travaillait ensemble chez Tyres, aussi bien des clients que des fournisseurs. Je me permets de préciser, car c'est important, qu'aucune de ces personnes n'avait de contentieux avec moi ou même avec la société Tyres. Même ses copains, Conti entre autres, en avaient reçu une. » Répondit Paul.

« Laisse-moi deviner. Dans chaque lettre, tu reconnaissais tes torts, tu souhaitais cesser toute poursuite à l'encontre du destinataire, tu avais tout inventé de ce qui leur avait été reproché ? » murmura François.

« Exactement, tu deviens aussi pervers que Bertrand, à ce que je vois, dit Paul en riant. Je promettais à chacun ou chacune une belle somme d'argent, celle-ci dépendant de ce que j'avais à me reprocher. Tiens, par exemple, celui qui tenait Villeurbanne avec Bertrand, ce Conti, j'avouais avoir abusé d'eux deux, reconnaissais avoir récupéré tout le matériel et le stock. Cela les dédouanait absolument de tout. D'ailleurs, dans chaque courrier, Bertrand en ressortait blanchi. »

« Oui, si tout est tourné de façon à le dédouaner, cela peut paraître étrange, en effet. Mais Paul, as-tu pu avoir ces lettres en mains ? »

« Pour répondre à ta question, François, oui, j'ai eu certaines lettres et elles ont été rajoutées au dossier que mon avocat a entre les mains. Je lui ai donné également tous les accusés réception, car évidemment elles avaient été adressées en recommandé. Ainsi, nous avons pu voir que toutes avaient été envoyées le même jour, jour où j'ai découvert pour la première fois ma boîte aux lettres vandalisée. »

« Ah, pour toi, Bertrand avait fait d'une pierre, deux coups, comme l'on dit. Il était venu au Luxembourg, avait fracturé ta boîte, avait récupéré ton courrier et avait ensuite expédié toutes les lettres avant de rentrer en France. Entre nous, cela aurait pu marcher s'il n'avait pas fait des erreurs monumentales. Entre les fautes d'orthographe, les incohérences dans les périodes – puisqu'il pensait que tu travaillais toujours chez Tyres, il s'est lui-même vendu. »

« Oui, nous n'avions plus de contact avec lui ni avec la sœur de Barbara et nous en disions le moins possible à ses parents quand nous leur rendions visite. Donc, il n'avait pas su que j'avais quitté Tyres. C'est en effet ce qui me dédouane vis-à-vis des personnes à qui il a adressé ces courriers. Par contre, ce qu'il a écrit dans l'une d'entre elles m'a profondément blessé. Il me faisait dire que j'avais manipulé mon fils David, que celui-ci était naïf, faisait tout ce que je lui disais de faire. Cela m'a fait très mal. »

« Je peux le comprendre, dit François. Et là, aussi, il s'est fourvoyé, car les gens qui te connaissent savent exactement ce que tu penses de David et c'est très loin de ce que tu viens de me dire. »

« Oui, Barbara m'a dit la même chose quand je lui ai raconté cette histoire. Mais je ne sais pas expliquer vraiment pourquoi j'ai été aussi meurtri. Là, il touchait à ma famille. Il avait déjà visé Barbara avec le cambriolage. Maintenant, c'était le tour de David. J'avoue que j'ai vu « rouge » comme l'on dit. J'ai réalisé que tant que la guerre juridique ne serait pas terminée, les coups bas et violents allaient continuer à pleuvoir. »

Ces fausses lettres n'étaient pas les seules pièces qui seraient portées au dossier juridique. Paul allait l'apprendre peu de temps après par son avocat.

« Bonjour Monsieur Duquesne, je viens de recevoir un étrange courrier de l'avocat de Bertrand Dubois. Je dis « courrier » alors qu'en fait, cela n'est qu'une petite fiche d'accompagnement, signée de sa part et m'invitant à prendre connaissance de la pièce jointe. Vous voyez, on ne peut pas dire qu'il soit très lyrique. De plus, le document qu'il accompagne est du même style. C'est une attestation, je vous la lis :

Je, soussigné Jean... atteste sur l'honneur, que Paul Duquesne a établi un faux document.

Cette attestation est à l'en-tête de cette même personne et signée, heu, je n'arrive pas à déchiffrer le paraphe, mais le titre du signataire est « Responsable du Service administratif – Société Tyres. Voilà, c'est tout. Aucune autre explication. »

« Mais qu'est-ce que cela veut dire ? À quoi cela peut-il servir à l'avocat de Bertrand de vous envoyer un tel document ? Est-il daté ? » demanda Paul.

« Oui, c'est écrit », fait au Luxembourg, le 20 avril 2007 » répondit l'avocat.

« Mais c'est exactement la date d'envoi des fausses lettres, et aussi le jour où a été fracturée ma boîte aux lettres. Ah, cela me confirme que Bertrand était bien au Luxembourg, ce jour-là. On peut dire qu'il a eu une journée bien remplie ce 20 avril ! Qu'allons-nous faire, Maître ?

« Ce document n'apporte absolument rien. La seule chose à faire est de mettre ce Monsieur en demeure de nous produire ce soi-disant « faux ». Je le fais immédiatement et ensuite, nous verrons bien. Ne vous inquiétez pas pour le moment, Monsieur Duquesne. »

« Ce qui me gêne le plus est qu'il ait utilisé ce pauvre Jean. Je le connais bien, vous savez, il est facile à manipuler avec quelques verres ou bouteilles de bon vin. Bertrand le sait et il a dû le faire boire un peu trop pour endormir sa méfiance. Bon, attendons de recevoir la réponse de Jean, ensuite, nous agirons. Au revoir, Maître. » Dit Paul en raccrochant.

Mais, cela n'est pas possible, pensa Paul. Que va-t-il encore trouver à faire pour me nuire. La réponse à cette question ne fut pas longue à venir.

« Bonjour Monsieur, nous sommes bien à la Société Tyres, s'il vous plaît ? »

Cette question était posée par l'une des deux personnes qui venaient de descendre d'une voiture et qui se dirigeaient vers Paul, juste au moment où celui-ci sortait de la sienne. En effet, ce matin-là, Paul était arrivé plus tard que d'habitude à l'entrepôt où il avait installé sa nouvelle société quand il avait quitté Tyres. Le trajet entre son appartement et son lieu de travail lui avait paru bien long ce matin. Un accident de la route avait paralysé le trafic pendant une bonne heure et on ne peut pas dire qu'il était arrivé de parfaite humeur à destination.

« Ah, non Monsieur, je suis désolé. Que voulez-vous savoir exactement ? En quoi, puis-je vous être utile ? » Répondit Paul.

« Nous cherchons la Société Tyres ayant un entrepôt à cette même adresse, mais qui, à priori, n'aurait pas été déclaré comme tel. Les services fiscaux de Montpellier nous ont envoyé une demande de vérification à ce sujet. »

« Messieurs, je regrette, mais je crains que vous ayez été mal renseignés. Et d'ailleurs, comment ont-ils eu cette information ? Le savez-vous ? »

« Lettre anonyme. Dénonciation assurant qu'un Monsieur Duquesne travaillerait de cet entrepôt, dans l'exercice de sa fonction chez Tyres. »

« Je suis Monsieur Duquesne, Messieurs. Et, il m'est très facile de vous prouver que je loue ce bâtiment dans le cadre de la nouvelle activité que j'ai créée depuis de mon départ de la

Société Tyres. Veuillez me suivre, je vais vous montrer le bail ainsi que toutes les pièces justificatives dont vous pourriez avoir besoin. »

C'est ainsi qu'en quelques minutes seulement, Paul montra les documents nécessaires à prouver la légitimité de sa nouvelle société et de l'usage de l'entrepôt dans l'exercice de celle-ci.

« J'espère, Messieurs, que maintenant vous êtes persuadés d'avoir été ou tout du moins que les services fiscaux reconnaîtront avoir été mal informés. Ceci n'est qu'une cabale menée contre moi, mais je sais d'où et de qui viennent toutes ces accusations. Au revoir Messieurs. » Dit Paul en raccompagnant les deux inspecteurs à leur voiture.

« Nous vous remercions pour votre collaboration, Monsieur Duquesne. Nous ne manquerons pas de le rajouter dans notre rapport. Bonne journée. »

« Eh bien, vois-tu Barbara, j'étais arrivé de mauvaise humeur au bureau et cet épisode m'a presque détendu. Le fait de pouvoir prouver par A + B qu'une fois de plus, j'étais dans mon droit et que tout le reste n'était que mensonge, m'a rasséréiné. »

« Oui, bien sûr, répondit Barbara ? C'est toujours rassurant de se sentir dans son droit, mais je suis quand même inquiète au sujet de ce que cela signifie. Bertrand ne lâche pas, il ne lâchera jamais. »

« Il commence à se fourvoyer, répondit Paul. Il ne sait pas que j'ai quitté Tyres et donc, il accumule mensonge sur mensonge. Souviens-toi, depuis que le tribunal du Luxembourg l'a condamné à payer suite à ces agissements frauduleux vis-à-vis de Tyres, il ment, il nie. Il nous accuse de ne pas avoir livré ce qu'il avait commandé, d'avoir utilisé de fausses sociétés de transport. D'un côté, tu as raison Barbara, il ne lâche rien, mais de l'autre, tout commence à s'écrouler petit à petit. Nous arrivons à démonter toutes ses accusations. Regarde, en ce qui concerne ces fameuses livraisons, il nous a été facile de ressortir les bons de livraison signés par lui ou un de ses employés à la réception de la marchandise. La caution dont il disait n'avoir jamais signé les papiers ou plutôt dont ils disaient qu'ils étaient faux : idem, nous avons ressorti les documents officiels et l'authenticité en a été vérifiée et reconnue. Tous les avocats l'admettent à un moment ou à un autre : Bertrand a menti, il ment et hélas, il mentira encore. »

« C'est vrai. En fait, il manipule les gens et c'est en cela qu'il est dangereux. Il n'a aucune limite, aucun scrupule et ne recule devant rien pour arriver à ses fins » analysa Barbara à haute voix. « Ah, j'ai oublié de te dire que j'ai encore reçu une lettre recommandée à l'attention de Monsieur Duquesne, Société Tyres à l'adresse de chez moi. Cela n'arrête pas. Malgré le contrôle fiscal fait au Luxembourg, ton contrôle de résidence, les impôts français insistent et continuent d'envoyer du courrier ici et chez David aussi, d'ailleurs. Il me l'a confirmé ce matin au téléphone. »

« Ils pensent que je vais en réceptionner une ou que je vais aller à la Poste pour en retirer une. Ils veulent vraiment prouver que je vis à Montpellier et surtout que j'y exerce une activité professionnelle non déclarée. Ils ne lâchent pas le morceau. Demain, je téléphonerai à

mon avocat pour faire un point avec lui au sujet du contrôle fiscal et autres points non encore éclaircis. Je t'embrasse très fort, Barbara, bonne nuit et à demain soir. Je te rappellerai vers la même heure. »

Paul n'aurait su se passer de ces appels téléphoniques quotidiens. Barbara lui manquait énormément. Souvent, le soir, il se surprenait à penser qu'il aurait aimé qu'elle soit là, présente, pour partager avec lui un moment de détente après ses longues journées de travail. Ah, cela viendra, les choses évoluent, la roue tourne... Se dit-il, dans un esprit positif qui était le sien.

« Bonjour Maître, Paul Duquesne à l'appareil. J'aimerais faire un point de la situation avec vous. Cela fait plusieurs mois maintenant que le contrôle fiscal a été effectué chez Tyres. Avez-vous eu reçu une copie de leur rapport, ainsi que celui relatif à mon contrôle de résidence ? Ah, oui, j'aimerais aussi parler de cette attestation. Avez-vous eu une réponse de mon ami Jean ? Plusieurs mois se sont écoulés depuis tous ces faits. »

« Je reconnais que nous avons fait assez preuve de patience, Monsieur Duquesne. Je vais pouvoir relancer toutes les personnes concernées par tout ce dont vous venez de me parler. Pour information, je n'ai reçu aucune réponse ni des uns ni des autres. Mais vous vous souvenez de ma visite à Montpellier où j'ai rencontré le contrôleur des Impôts. Cette personne m'a montré les courriers de dénonciation dont nous avons déjà parlé. Bien sûr, je n'ai pu faire aucune photocopie, mais cela lui a aussi permis de reconnaître, oh, officieusement, je vous l'accorde, que tout ce dossier ne reposait sur rien et qu'il était monté de toutes pièces... »

« Mais, alors si elle le reconnaît, pourquoi persistent-ils ? » Demanda Paul.

« Ils ont reçu des lettres vous accusant de fraude fiscale. Ils se doivent de vérifier. Bon, maintenant, je vais les contacter pour savoir ce qu'ils ont pensé du contrôle de leurs homologues Luxembourgeois. Je vous rappelle dès que j'ai des nouvelles, Monsieur Duquesne. »

« Tu sais, François, quelques semaines plus tard, mon avocat allait m'apprendre une chose à laquelle je n'aurais jamais cru si on me l'avait raconté. Il avait envoyé un courrier aux Impôts en France afin d'avoir connaissance de leurs conclusions suite aux rapports envoyés par le Luxembourg sur le contrôle fiscal chez Tyres ainsi que sur mon contrôle de résidence.

Figure-toi que les Impôts lui ont répondu n'avoir reçu aucun rapport du Luxembourg. Mon avocat s'est donc rendu chez le Directeur des services fiscaux Luxembourgeois qui lui a permis de lire intégralement le document qu'ils avaient rédigé puis envoyé en France. Bien sûr, on ne lui a pas permis d'en faire une copie, mais il l'a lu ! Le rapport existait bel et bien. Pour nous, cela signifiait vraiment qu'il y avait manipulation du côté des services fiscaux français. C'était flagrant. »

« Oh, il y a parfois des « loupés » dans la transmission des informations dans une même administration, dit François, donc, on peut imaginer que d'un pays à un autre... »

« Oui, bien sûr. C'est pour cela que les services luxembourgeois ont renvoyé une copie des

deux contrôles. Mais même là, le fisc français a nié avoir reçu quoi que ce soit. Alors, mon avocat les a assignés à produire ce rapport et là, ils ont tout bonnement refusé. Tu te rends compte. J'ai donc, à ce moment-là, que j'ai décidé d'intenter une action en justice contre le fisc français » dit Paul.

« J'avoue que cela semble être une bataille du pot de fer contre le pot de terre, mais tu as eu raison, répliqua François. Il est incroyable qu'une administration pense avoir le droit d'impunité. »

« Non seulement, ils pensent être à l'abri de tout, mais entre-temps, ils continuaient à faire comme si de rien n'était. Ils agissaient selon leurs procédures. Barbara et David dont les comptes avaient été épluchés, comme tu t'en souviens, avaient été informés par courrier qu'ils n'auraient aucun redressement suite au contrôle fiscal dont ils avaient été l'objet. Ils étaient déclarés « en règle ». Bien sûr, j'étais soulagé pour eux deux, car tu ne sais jamais jusqu'où les choses peuvent aller, continua Paul, mais je n'ai pas supporté le refus des impôts d'obtempérer à un avis de justice, comme s'ils étaient supérieurs à toute autorité. »

« Bravo, je te comprends et t'admire. Je ne sais pas si j'aurais eu le courage de me lancer dans cette nouvelle aventure. Tout le monde sait que la justice est lente qu'il faut de nombreuses années avant qu'une décision soit rendue. C'est bien la raison pour laquelle de nombreuses personnes ne vont pas jusqu'au bout. C'est trop long, cela coûte énormément d'argent, cela use, Paul, vraiment, je ne sais pas si j'aurais fait de même »

« Tu sais, François, je n'ai pas beaucoup réfléchi, en fait. Cela faisait trop longtemps déjà que j'étais empoisonné par cette affaire. Entre les problèmes créés par Bertrand et les impôts, oui, je t'avoue que la justice, je la connais ! Mais, vois-tu, il y a eu tant d'autres événements qui se sont produits, que cela m'a fait réagir. Des faux documents fournis par l'intermédiaire des avocats du fisc afin de prouver que je dirigeais en France une société fictive, que je touchais des revenus et ne les déclarais pas, l'existence de comptes bancaires aux Bahamas... Tout cela sans ne jamais fournir aucune preuve !

« À mon avis, cela devait ruer dans leurs services. Même s'ils ne reconnaissaient pas devant toi leurs erreurs, je pense qu'en interne, ils devaient chercher des responsables. C'est pour cela que cela tirait dans tous les sens, si je puis dire. Chacun voulant se couvrir, il faisait apparaître un nouveau fait pour se dédouaner. Voilà ce que je pense, Paul. » Dit François, d'un ton soudain très agressif.

« Oui, peut-être. En fait, je ne sais plus quoi penser. Leur machine était en route et ils ne savaient pas comment l'arrêter et surtout comment le faire sans perdre la face. Ils étaient allés trop loin comme je l'ai souvent dit. Non, vraiment, je n'avais pas d'autre moyen que celui de les mettre face à la justice «.

Paul se tut et devint pensif. Il était toujours persuadé d'avoir agi au mieux, en réponse à cette situation infernale. Il pensait très souvent aux conséquences que les actes de BERTRAND DUBOIS avaient eues sur la Société Tyres. Comme la société SSA quelques années auparavant, Tyres avait dû cesser ses activités. Les pertes engendrées par les escroqueries successives de Bertrand étaient trop importantes et elle n'arriva jamais à se

redresser financièrement. Il lui fallait attendre la finalité des procédures en cours contre Bertrand.

Paul fit rapidement dans sa tête la liste des victimes collatérales. Que de personnes avaient péri sous la malhonnêteté de Bertrand ! Était-il proche de la fin de ses ennuis maintenant que tout était entre les mains de la justice ? Il l'espérait vraiment. Hélas, Bertrand en avait décidé autrement et Paul n'allait pas tarder à l'apprendre.

CHAPITRE 22

LE CONTRAT

« Il y a un contrat sur toi ! Tu le savais ? »

L'agresseur s'exprime d'une voix ferme, le ton haut, grave, une arme de poing sur la jugulaire de Paul.

Il est cagoulé.

Il le tient en respect et lui fait face.

En une fraction de seconde, Paul analyse la situation, nourrissant sa réflexion de chaque détail qu'il peut saisir.

Il doit découvrir le plus vite possible, la raison de cette agression, son enjeu.

Il doit cerner la personnalité de cet inconnu qui dissimule son visage, ses failles, sa dangerosité, le potentiel de risque global, auquel il est exposé...

Il devrait être pris de stupeur.

Quiconque, à sa place cèderait à la panique : il est en danger de mort imminente.

Pourtant, Paul conserve un sang-froid total, un calme olympien...

En effet, il ne « sent pas » une mort proche. Sa raison lui dicte autre chose, un autre scénario.

« Si ce malfrat avait un contrat sur ma tête, il m'aurait déjà abattu. Il ne serait pas là à me tenir en respect, à essayer de m'intimider. C'est logique ! se dit Paul.

« Ce type n'est pas un professionnel » remarque-t-il dès les premières minutes de contact.

L'homme cagoulé l'a violemment projeté en arrière, sur le lit.

Puis, pour le maintenir immobile, il met sa jambe gauche au travers des cuisses de Paul, comme pour mettre en place un étau.

Cette position a pour effet de le déséquilibrer totalement. Elle n'est pas adaptée...

Une simple poussée en force et Paul aurait pu le mettre à terre à plat dos.

Il suffirait ensuite de se jeter sur lui à califourchon, pour l'immobiliser et le désarmer.

Néanmoins, Paul ne bronche pas. Il a évalué ses chances à zéro.

Son agresseur est plus grand que lui, beaucoup plus lourd. Il semble surtout avoir la moitié de son âge.

Dans ces conditions, la meilleure attitude est de ne pas broncher, d'éviter de faire sortir l'autre de ses gonds.

Pour l'instant, il est en pleine représentation : il joue les « terreurs »...

De plus, il y a aussi l'arme dont il promène tour à tour le canon sur la tempe, sur la joue ou sur le menton de sa victime.

Là encore, le geste est maladroit.

Paul a toujours les mains libres. Le voyou est en équilibre si instable, qu'un simple coup bref et précis du revers de la main, pourrait envoyer l'arme à feu, loin de la tête de Paul.

Il suffirait d'être rapide et d'opérer par surprise.

Paul réfléchit à toute vitesse.

Il évalue ses chances, analyse la situation, minute par minute, voire de seconde en seconde.

Il n'y a pas de danger de mort immédiat : mieux vaut être prudent.

Paul opte pour l'inertie, du moins, momentanément.

Son cerveau est en ébullition.

Il remarque sans peine qu'un professionnel l'aurait précipité face contre terre, un genou sur le dos de sa victime, tenant d'une main ses deux poignets derrière son dos, le revolver, tenu de l'autre main, braqué sur la tempe ou le crâne de Paul

Paul est nu lorsque le voyou est venu au contact : celui-ci lui tend la courte pointe du lit, pour qu'il puisse s'enrouler dedans.

Il lui permet de masquer sa nudité...

Ce genre d'humanité n'existe pas dans la pègre !

La première conviction de Paul devient certitude : il est certain de ne pas être en danger.

C'est clair pour lui : non seulement, l'objectif n'est pas de le tuer. Non seulement le malfrat n'est pas un tueur, mais il s'avère être un piètre amateur.

Il évite de regarder son agresseur dans les yeux : celui-ci ne doit pas savoir que Paul lit en lui. Son regard le trahirait, c'est sûr !

Il lui faut jouer le jeu, calmement, sans perdre la tête, mais sans en faire trop.

« Heureusement, Barbara n'a rien » pense Paul pour se rassurer, ce qui ne produit pas du tout l'effet escompté. Paul ne sait pas ce qui se passe au rez-de-chaussée...

Paul sent la colère l'envahir.

Or il sait, qu'elle n'a pas sa place dans le dialogue qu'il va tenter d'instaurer avec cet individu.

Il doit la canaliser, prendre sur lui.

À tout prix, rester calme.

« Qu'est-ce que vous me voulez exactement ? » demande Paul sans broncher.

« Fais pas le malin : tu le sais très bien ! »

L'homme utilise la technique policière, ultra éculée de la déstabilisation par la culpabilité induite du suspect.

En résumé, la faute du suspect justifie l'attitude de l'interrogateur, quelle qu'elle soit.

Paul comprend parfaitement ce que l'autre est en train de faire. De lui faire.

C'est pire que de l'intimidation. Il cherche à prendre le contrôle des décisions de sa victime par la peur, la pire qui soit, c'est-à-dire, la peur de mourir.

Il cherche à traumatiser Paul.

L'homme à cagoule hurle : « Bouge un cheveu et t'es mort ! C'est bien compris ? »
Disant cela, il enfonce le canon de l'arme dans le creux de la joue de sa victime.

Paul tente alors d'ouvrir un dialogue avec lui.
Il faut tenter de le canaliser.

Ensuite, il doit le faire parler pour en savoir plus, il lui faut tenter d'approcher la vérité sur cette agression, confirmer les soupçons qui l'envahissent.

Vue l'attitude malhabile de l'homme à cagoule, il prend le parti de poser la question inutile, la question idiote par excellence, celle que poserait toute personne ayant une arme collée sur sa tempe :

« Qui vous envoie ? »

Le cagoulé hurle à nouveau pour impressionner sa victime complètement nue, piteusement enroulée dans sa courtepointe :

« Tu poses pas de question connard. Ici c'est moi qui les pose... »

Paul : « Allez-y, je vous écoute ! »

« Ta gueule, boucle là, c'est moi qui parle ! Y a un contrat sur ta tête ordure... »

Un mot de plus et je te fume, t'as compris ? »

Paul prend le parti d'obtempérer et se tait.

Son instinct lui dicte de laisser croire au gangster qu'il domine la situation...

Mais voilà que son interlocuteur est pris à son propre piège.

Il n'a, en effet, aucune question à poser à Paul.

Alors, tout en maintenant son emprise physique sur sa victime qu'il croit tenir en respect, il s'agite, ennuyé...

Son complice demeure à l'écart, à l'entrée de la chambre.

Le visage de ce dernier est bien dissimulé : on n'aperçoit que son regard. Même pas ses sourcils, ses paupières.

Paul a seulement aperçu ses yeux. Noirs, marrons... peut-être noirs.

Il est trop loin, trop méfiant, impossible à décrire...

Paul devra se contenter de sa morphologie : il mesure environ 1m75, est plus petit et nettement moins costaud que son comparse.

De plus, il semble plus renfermé, nettement plus méfiant.

L'énergumène qui le tient en respect est de plus en plus rouge. Des gouttes de sueur coulent à présent sur ses paupières aux cils blonds.

Cela semble le gêner...

Soudain, d'un geste brusque, il essuie son front avec son avant-bras libre (celui qui ne tient pas l'arme). La manche de son blouson de cuir noir n'absorbe pas le liquide, mais le disperse.

Elle glisse sur son front, découvrant ses cheveux blonds relativement courts.

Une partie de son visage est masquée, mais Paul peut voir ses yeux bleus profonds, son front large et bas, ses sourcils blonds, à l'arc parfait, ses grandes paupières.

Paul remarque un autre détail physique important : son front, ses paupières, sont constellés de taches de rousseur, comme les adultes blonds qui, enfant, ont eu les cheveux « poil de carotte ».

Par moment, il approche son visage de Paul.

« Mince ! » se dit Paul », il n'a aucun signe distinctif, aucune cicatrice... »

D'après ce qu'il voit, d'après sa voix, Paul évalue son âge : trente-cinq ans environ, quarante, tout au plus. Ses ridules d'expression l'indiquent, ainsi que la tonicité de la peau de ses paupières. Sa voix est juvénile.

Il est grand, trapu.

Environ 1m80 pour quatre-vingt-dix kilos grosso modo.

Bien que Paul n'ait pas fait un geste, l'homme hurle à nouveau : « Bouge et je te fais sauter la cervelle ! »

À présent, l'autre pointe son « gun », comme il l'appelle, sur la tempe de Paul.

Dans son regard, aucune lueur d'intelligence, mais aucun éclair assassin non plus.

Juste du stress. Une sacrée grosse tension.

Il transpire de plus en plus à chaque mot qu'il prononce...

C'est un petit voyou qui n'excelle ni en génie, ni en cruauté.

Juste un chien de meute à la solde de son chef, ou, plus exactement d'un commanditaire qui le paye plus ou moins bien.

Paul reste sur sa présomption de départ quant à l'identité du donneur d'ordre : Dubois, Bertrand Dubois, c'est garanti !

Paul, toujours très concentré, a les idées particulièrement claires.

Il n'a pas peur. En tout cas, pas pour lui.

Barbara, quant à elle, doit être terrorisée. Du moins, c'est ce que Paul imagine et redoute.

Cependant, il n'entend aucun son : elle ne crie pas, ne gémit pas.

« Bon signe », se dit Paul, essayant de se convaincre.

Cependant, il n'y parvient pas du tout. Il connaît bien sa compagne ne peut s'empêcher de redouter le pire :

« Pourvu qu'elle ne soit pas blessée, qu'il ne l'ait pas assommée... », se dit-il, anxieux.

Mais, il ne faut pas penser à cela pour l'instant. Il faut gérer l'urgence, garder son calme, coûte que coûte.

Monsieur X, le maffieux, se décide enfin à entrer dans le vif du sujet, contraint par l'attitude de Paul qui n'a pas succombé à la pression psychologique :

« On a un contrat sur toi et on doit te prévenir. Si t'arrête pas les procédures contre

Bertrand Dubois, t'es mort !

Tu as compris ?

On va brûler ta voiture, brûler ta maison. On va tuer ta femme. Peut même la violer... jusqu'à ce que tu retires tes plaintes ! »

Son discours est insensé !

Le trac lui fait mélanger les idées, les assertions : « on va tuer ta femme. Peut-être même la violer. ».

Les menaces ne sont évidemment pas dans le bon ordre.

Il eut été nettement plus logique et donc préférable d'annoncer le viol hypothétique avant l'assassinat !

Paul : « C'est vous qui m'avez cambriolé en Janvier ? »

« X » fait l'impasse. Il ne répond pas à cette question.

En revanche, il répond à une autre question que Paul n'a pas posée : On sait tout sur toi. À quelle heure t'es parti de Luxembourg. À quelle t'es arrivé à Montpellier On connaît tous tes voyages, tes allers et retours. On sait quand tu pars et quand tu arrives...

Je te dis, on a un contrat : tu dois retirer tes plaintes contre DUBOIS !

Décidément, pense Paul, il y va à fond sur les techniques de déstabilisation !

Paul n'en revient pas ! Bertrand est allé jusque-là !

Aurait-il perdu le sens ?

Cela est grave, justiciable du pénal !

La prison est là, pas loin et pour au moins plusieurs mois fermes !

Il s'agit tout de même de chefs d'accusation relevant à minima, du délit...

Bertrand a-t-il seulement réalisé que, même s'il ne fait pas le « coup » lui-même, il risque la même peine comme complice. A-t-il en mémoire que le droit français punit l'intention autant que l'action ?

Ces « petites frappes » se sont introduites dans la maison vers 23 heures 30, avant l'arrivée de Barbara, profitant de la porte qu'il avait laissée ouverte pour elle.

Paul sous la douche, dans la salle de bain attenante à la chambre, n'avait rien entendu, pas même l'arrivée de Barbara.

À l'instant où il avait reconnu la voix de sa compagne en bas, au rez-de-chaussée, Paul, sorti de la douche, était en train de finir de se sécher dans la chambre, face au dressing pour y choisir les vêtements qu'il allait mettre...

Il s'était alors précipité, dans le couloir, encore mouillé et dans le plus simple appareil...

C'est alors qu'il avait aperçu deux individus cagoulés, portant jeans, baskets et blousons de cuir.

L'un d'eux avait passé son bras autour du cou de Barbara, la retenant de force contre lui.

Le second avait foncé sur Paul, gravissant les marches de l'escalier quatre à quatre.

Paul, par réflexe, avait prestement reculé dans la chambre, dont il essaya de fermer la porte à clé.

Mais il n'en eut pas le temps car l'agresseur était trop fort. Il parvint à pénétrer dans la pièce et projeta Paul sur le lit.

Avant que l'homme ne braque son arme sur la tempe de Paul, celui-ci avait eu le temps de la voir, il s'agissait d'un revolver plat.

Aucun doute possible.

C'était une arme de guerre.

Il en avait vu dans le même genre quand il était allé se battre en Algérie.

« Je comprends pourquoi vous êtes là. Mais êtes-vous certain de connaître la situation ?

Les procédures sont déjà en cours. Il est déjà trop tard pour tout arrêter.

De plus, sous aucun prétexte, même sous la contrainte, je n'irai à la Gendarmerie retirer mes plaintes ! »

Paul vient de donner clairement sa position. Elle n'est pas négociable : il ne cèdera pas à la menace ou au chantage.

À cet instant, le malfrat comprend qu'il a échoué dans sa mission d'intimidation.

Il lance pour la gloire : « Nous, on a un contrat sur toi. On reviendra s'il le faut... »

Puis, il relâche son étreinte, se redresse.

Son complice, entre temps, l'a rejoint dans la chambre avec Barbara, livide, décomposée...

Ils arrachent rapidement les fils électriques des lampes de chevet, dont ils se servent pour ligoter ensemble Paul et sa compagne. Un des malfrats est allé en chercher d'autres dans le garage.

Paul est rassuré : Barbara n'est pas blessée...

En revanche, il peut constater qu'elle semble choquée. On le serait à moins...

Le scénario d'intimidation qui lui a semblé durer une éternité, touche à sa fin.

Les deux hommes disparaissent quelques instants, fermant à clef la porte de la chambre.

Ils reviennent quelques minutes après, avec des câbles supplémentaires pour consolider les liens de leurs victimes.

Ainsi, Paul et Barbara se retrouvent-ils ligotés l'un à l'autre, pieds et poings solidement liés.

C'est fini. Les deux malfrats sortent définitivement de la chambre, fermant à nouveau la porte à clef.

Cette fois, c'est fini. Ils s'en vont pour de bon.

Quant au commanditaire de cette opération en force, il n'y a plus aucun doute, c'est bien Bertrand Dubois. Les instructions des voyous n'étaient que trop explicites, c'est Bertrand Dubois !

Quelle maladresse : ses hommes de mains ont trahi son identité, tout en observant ses instructions !

Du génie dans la bêtise, du talent dans la crétinerie...

Paul reconnaît bien là toute l'étendue de la sottise de Bertrand.

Il ne changera jamais : il ne fait pas le coup lui-même, mais le signe tout de même, en pleine lumière !

Paul est amer. Il ironise dans la noirceur de son ressentiment :

« Il a dû penser dans sa petite tête d'idiot, à l'adage « pas vu, pas pris » !

C'est imbécile, mais cela lui ressemble tellement ! » pense-t-il

Avant de disparaître pour de bon, son agresseur lance à Paul une ultime salve de menaces, de mises en garde, d'avertissements, sur un ton très acerbe, sensé l'intimider, lui faire peur et le placer définitivement sous contrôle.

Puis, derrière la porte fermée de la chambre, en guise d'ultime intimidation, les deux hommes cagoulés crient, à l'intention de Paul :

« Si t'appelles qui que ce soit, demain, on vient te descendre ! »

« Ça va ma chérie ? » demande tendrement Paul à Barbara.

Barbara Oui, je vais bien ! » Répond-t-elle d'une voix éteinte...

« Tu es sûre, tu es toute blanche ! »

Barbara: «Au sous-sol, il me serrait tellement que je ne pouvais plus respirer.

J'ai fait un petit malaise... »

Lorsqu'elle entendit les deux hommes dévaler les escaliers, vers le rez-de-chaussée, Barbara eut un réflexe rapide, de dernière chance.

Malgré ses poignets attachés dans son dos, elle parvint à ouvrir le tiroir de la table de nuit, se saisit de la télécommande qui s'y trouvait, puis déclencha le système d'alarme.

Instantanément, la sirène déchira la nuit par d'intenses sons stridents et suraigus.

Les visiteurs du soir avaient disparu.

« Essayons d'aller jusqu'à la salle-de-bain : nous y trouverons de quoi couper nos liens » suggère Paul à Barbara.

Les voilà partis, peu assurés, à cloche pieds, entravés par leurs liens aux chevilles, déséquilibrés à chaque pas, parce que ligotés ensemble.

Après plusieurs tentatives infructueuses, Paul glisse une main dans un tiroir contenant une paire de ciseaux.

« Essaie de couper au moins un lien » dit-il à sa compagne, en lui tendant l'objet.

« Je me chargerai du reste » ajoute-t-il, rassurant.

Barbara se met à l'œuvre courageusement.

Tout à coup, elle se sent défaillir.

L'effroi qu'elle a ressenti lors de l'agression dont ils ont été les victimes, vient brutalement de se transformer en épuisement total.

Elle se sent complètement « vidée » !

Elle s'acharne.

Couper ces liens lui semble durer des heures, tant elle est lasse, désorientée, choquée.

Elle se sent découragée, mais, telle une désespérée qui donnerait un ultime coup de rein salvateur, pour remonter à la surface et reprendre une bouffée d'oxygène, elle persévère, avec une sorte de rage, dépassant ses limites physiques et psychologiques.

En réalité, en l'espace de quelques minutes seulement, elle vint à bout du câble.

Paul s'empressa alors de détacher tous leurs liens.

Puis, par le vasistas de la salle-de-bain, il appela son voisin et ami.

Il était tout proche, car il vivait dans la maison contiguë à celle de Paul et Barbara, mais, compte tenu de l'heure tardive, il dormait profondément à cet instant.

Par chance, son chien, entendant Paul, aboya suffisamment pour le sortir du sommeil.

Henri, encore tout étourdi par un réveil aussi étrange que brutal, approcha en pyjama, circonspect, son chien sur les talons...

« Henri, appelle la Police et viens le plus vite possible. On a été agressés et ligotés. La porte de la chambre est verrouillée de l'extérieur. Sors-nous de là ! ».

Quelques minutes après, Jean, le bon voisin, l'ami, déverrouillait la porte de la chambre.

Il ne posa aucune question, se bornant à écouter Barbara raconter à Paul ce qui lui était arrivé au rez-de-chaussée, pendant que lui-même était aux prises avec son braqueur au premier étage.

Elle explique avoir fait un malaise sous la contrainte de son agresseur.

Celui-ci l'avait alors ranimée, en la secouant sans ménagement, mais sans violence toutefois.

Il lui avait fait ouvrir le coffre-fort qu'il trouva vide. Puis, il lui avait servi un verre d'eau pour qu'elle finisse par reprendre ses esprits.

Ensuite, il avait fouillé le portefeuille de Paul et s'était emparé de sa carte d'identité.

Paul pensa de ce geste, que, selon toute vraisemblance, cette pièce devait représenter la preuve exigée par le commanditaire de l'agression, contre paiement de la prestation.

Paul, à son tour, rapporta à Barbara et Henri, par le menu, les différentes menaces et intimidations dont il avait fait l'objet. Il indiqua aussi avoir été menacé d'une arme à feu, ce qui était énorme !

Mais Henri dit ne pas être surpris outre mesure.

En effet, six mois plus tôt, Paul étant au Luxembourg, il avait dû porter assistance à Barbara lors du cambriolage de sa maison.

Les pompiers, par une étrange coïncidence, se trouvaient à peu de distance.

Ils avaient été appelés pour une intervention d'assistance à l'un des résidents du quartier,

victime d'un malaise.

Henri les pria de venir examiner ses amis.

Les secouristes constatèrent les stigmates laissés par les liens et assurèrent une première prise en charge psychologique de Barbara, toujours très choquée.

Ils furent suivis par les Gendarmes de Sainte Agnès.

Appelés par Henri en urgence, selon les instructions de Paul, ils se présentent au domicile de Barbara, deux heures plus tard, relativement décontractés.

Il est vrai, à leur décharge, qu'ils sont au contact régulier de la malfaisance humaine, contrairement aux victimes.

Dans ces conditions, on peut comprendre qu'ils « désacralisent » ce type d'événements criminels, pourtant si choquants et uniques, pour ceux qui les subissent.

Pourtant, Paul ne peut s'empêcher de penser, que, ce genre d'agression ne doit pas être courant dans cette superbe vallée, au pied de cette belle montagne où la densité de peuplement est si modeste...

Ils se veulent rassurants, interrogeant Paul et Barbara avec rigueur et précision.

Très vite, sans doute « dépassés », tant dans leur expérience que dans leurs compétences, par la gravité de cette espèce de délit, les gendarmes locaux, décident d'appeler des renforts.

Ils prennent contact avec la Gendarmerie de Marseille

Une équipe arrive très vite, accompagnée d'un membre de la Brigade de Recherche.

À leur tour, ces officiers de gendarmerie écoutent brièvement le récit des victimes, relèvent deux empreintes, observent les traces noires laissées par les blousons de cuir sur les parois de l'escalier, ainsi que les marques bleues des liens sur les bras et chevilles du couple de victimes.

Ils emballent les liens et autres objets ayant servi à la séquestration, dans des sachets plastiques étiquetés.

Les gendarmes expliquent à Paul qu'ils vont faire pratiquer des analyses ADN.

Ils quittent Paul et Barbara vers cinq heures du matin, les invitant à faire une déposition dans la matinée même.

Quelques heures plus tard, un peu rassérénés, Barbara et Paul se présentent à la Gendarmerie.

Ils sont auditionnés, font un récit détaillé des faits de la nuit, séparément, à deux gendarmes différents, comme le veut la procédure.

Paul donne une description de l'homme qui l'a agressé : environ 1m80, 90/95 kilos, blond avec de nombreuses tâches de rousseur, yeux bleus profonds, voix grave, âgé approximativement de 30 à 35 ans. Aucun signe particulier.

Le second homme, plus en retrait, environ 1m75, 75/80 kilos, teint plus mat, prunelles foncées. Aucun signe particulier.

Les deux hommes étaient vêtus de jeans, baskets, blousons de cuir. Ils portaient tous deux des gants de moto.

Ils avaient un accent chantant très prononcé du Sud de la France. Ce fait prouvait donc qu'ils étaient originaires soit du Languedoc, soit de Provence.

Ces descriptions étaient, hélas, très succinctes, trop succinctes, sans doute, mais elles étaient en parfaite cohérence, avec celles de Barbara qu'elles corroboraient.

En outre, Barbara se fit fort de déclarer ne pas être la cible de cette attaque, ni de ces intimidations.

En effet, l'homme qui l'avait ceinturée, la priant de se calmer, lui avait déclaré :

« N'aie pas peur. On ne te fera rien de mal. Ce n'est pas après toi qu'on en a. Tu ne risques rien. Alors, tiens-toi tranquille et tout se passera bien... »

Paul, de son côté, ayant eu l'occasion de regarder son agresseur dans les yeux de longues minutes, affirma être tout à fait en mesure de le reconnaître s'il le rencontrait.

Aux questions que lui posèrent les gendarmes :

« Vous connaissez-vous des ennemis ?

Avez-vous des soupçons ? »

Paul affirma que, selon son intime conviction, il existait un lien entre cette affaire et le cambriolage dont ils avaient été victimes six mois plus tôt.

Dans les deux cas, pour Paul, le suspect le plus vraisemblable, ne pouvait être que Bertrand Dubois.

D'ailleurs, la meilleure preuve en était que pendant près d'une heure, il avait été menacé d'une balle dans la tête avec une arme à feu, harcelé, injurié, pour obtenir de lui qu'il retire ses plaintes contre Bertrand Dubois.

Il avait également fait l'objet de diverses intimidations, avec menaces de mort littérales, à l'encontre de sa compagne, comme de lui-même.

Pour étayer sa présomption, Paul donna indication aux gendarmes des diverses procédures juridiques, en cours contre Bertrand.

Enfin, il donna une information précise sur ses liens familiaux et professionnels avec Bertrand Dubois, ainsi que sur les antécédents judiciaires de ce dernier.

Afin d'influencer les gendarmes, très dubitatifs, Paul avait complété sa déposition en attestant que Bertrand Dubois entretenait des relations suivies avec des personnages peu recommandables dont le casier judiciaire était chargé.

En outre, pour étayer sa thèse, il insista sur le point qui lui apparaissait évident : seul Dubois était en mesure de connaître, avec autant de précisions, son emploi du temps, celui de sa compagne, leurs habitudes, la configuration exacte de leur maison...

Henri, le voisin, avait également déposé, mais n'ayant ni vu, ni entendu les agresseurs, sa déposition ne fut d'aucune utilité.

Toutefois, sans ce qu'ils considéraient comme une preuve formelle, les enquêteurs demeuraient sceptiques.

À la grande surprise de Paul, celui-ci compris rapidement, qu'ils attendaient de lui, l'agressé, la victime, qu'il leur apporte la preuve matérielle incontestable de la culpabilité de Dubois.

Paul s'était alors interrogé sur son état psychologique. Ne serait-il pas train de délirer sous le choc de l'agression et de la séquestration dont il venait de faire l'objet : serait-ce à lui que revenait la tâche de faire le travail d'enquête ?

En quittant la Gendarmerie, il s'était fait une opinion : les gendarmes ne mèneraient pas d'investigation dans la direction qu'il leur avait donnée, c'est-à-dire, la piste Dubois, qui semblait ne pas les avoir convaincus.

Or, les éléments dont ils disposaient étaient trop ténus pour permettre des recherches...

Paul avait compris qu'aucune enquête ne serait menée, qu'elle serait « étouffée dans l'œuf ».

Bertrand Dubois, malgré le faisceau de présomptions de culpabilité qui pesait véritablement sur lui, pouvait continuer à vivre au-dessus des lois dans la paix et la sérénité.

Il le devait, non pas à la maladresse, au manque de talent des enquêteurs, mais tout simplement à leur paresseuse inertie, à leur inconsistance professionnelle, à leur manque de charisme.

Même si c'était moralement et politiquement inacceptable, Paul devait aller de l'avant, tourner le dos à cet organe de l'état et de la justice qui ne lui porterait pas secours, incapable de lui assurer sécurité, justice et sérénité future.

De retour à son emploi, au Luxembourg, Paul inquiet pour la sécurité de Barbara, désabusé par l'attitude inconséquente et malavisée de la Gendarmerie, tourmenté par sa juste colère à l'encontre de Bertrand Dubois et de son ignoble trahison, trouva un peu d'apaisement momentané, en écrivant à son cher ami, François Vogel.

À son bureau, il se saisit d'un bloc, de son stylo à bille bleu, son préféré, réservé aux lettres pour Barbara et couvre nerveusement le papier blanc grand format, de caractères latins.

« Mon cher François,

Cette lettre ne t'apportera pas de bonnes nouvelles.

Il me faut malheureusement t'informer de la tournure grave (je devrais dire, dramatique, pour ce qui concerne ma Barbara qui ne s'en remet pas !) et inattendue que prennent mes mauvaises relations avec Bertrand Dubois.

Ainsi que j'ai eu l'occasion de te l'écrire, il y a plusieurs mois, je me suis constitué avocat et mène simultanément deux actions, au plan judiciaire, à son encontre. Je n'y reviendrai pas.

Il y a six mois, comme je te l'avais expliqué par téléphone, la maison a été cambriolée.

Barbara, a subi toute seule l'épreuve de trouver la maison ouverte et allumée, le soir en rentrant de son travail. Heureusement que Henri était là !

C'était en semaine, donc j'étais absent comme tu le sais, pour mon travail.

Je rentrais très souvent les week-ends pour voir ma famille et surtout Barbara que je laisse seule cinq jours sur sept. Mais, depuis le cambriolage, je rentre absolument toutes les fins de semaines.

Donc, le Vendredi 8 Juin 2007, je me présentais à la gare de Luxembourg-ville pour y prendre le train de 13 heures.

Comme tous les vendredis, je suis crevé car je dois concentrer mon travail sur quatre jours et demi, au lieu de cinq ou cinq et demi quand je ne retourne pas à Montpellier

Je me cherche une place un peu en retrait, près de la fenêtre.

Le trajet allait être long. J'allais essayer de me reposer tout en jouissant du paysage dont je ne me lasse pas.

Tu comprends, je voulais être en forme pour profiter des quelques heures que j'allais passer auprès de ma Barbara.

Tout se passe au mieux. Aucun incident pendant le trajet entre le Luxembourg et Paris.

Je débarque à la Gare de l'Est à seize heures.

Il n'y avait pas une minute à perdre pour rallier la Gare de Lyon où je pourrais prendre le TGV de justesse (la plupart du temps, je montais dans le train, quelques secondes à peine avant le dernier appel du contrôleur).

Effondré sur mon siège de TGV, je devais encore faire quatre bonnes heures de voyage avant d'arriver dans le sud.

C'est ce second tronçon que je redoute toujours le plus...

La nuit tombant, la fatigue accumulée aidant, je trouvais comme d'habitude, ce voyage interminable...

Parti depuis 13 heures, mon périple ferroviaire ne s'achevait que vers 21 heures à Montpellier

Chaque semaine, sur le quai de la gare, je retrouvais ma Barbara qui me guettait avec impatience, puis me rejoignait en courant et me sautait au cou affectueusement ! (tu la connais, elle est adorable !).

Mais ce soir-là, je descends du train : pas de Barbara sur le quai !

En regagnant la sortie de la Gare de Montpellier, seul, je me suis souvenu que Barbara assistait ce soir-là au spectacle de danse de ma petite fille, la fille aînée de mon fils David.

Barbara, tu l'as vu, aime mes petites-filles autant que si elles étaient les siennes.

Elle n'aurait raté cela pour rien au monde.

C'est dire ! Même pour moi !

À la sortie, mon voisin et ami Luc (que tu connais) m'attendait avec sa confortable berline allemande.

Nous étions heureux de nous retrouver et de partager un petit moment entre amis.

Dans la voiture qui nous ramenait à la maison, la conversation allait bon train.

Nous étions détendus. Par miracle, j'oubliais un peu ma fatigue.

Et puis, tu sais Luc, il vit presque chez moi : sa maison à moins de cinquante mètres de la nôtre...

Bref, je me sentais bien. Je savais pouvoir me confier...

Je lui parlais de mon travail au Luxembourg, de mes problèmes avec les services fiscaux français, de Bertrand, qui ne cessait de créer des difficultés à Barbara

Pauvre Barbara, elle qui était trop souvent seule à la villa !

Luc m'écoutait, me comprenait. Il me soutenait avec calme, à propos, à l'image d'un ami de longue date.

Selon lui, Bertrand finirait par être condamné par la justice pour ses malversations.

C'était inévitable, affirmait-il et il m'assurait qu'alors, je n'entendrais plus jamais parler de lui.

Il fallait être patient et surtout, en attendant, ne pas se laisser impressionner par les pratiques de cet énergumène sans scrupule.

Parvenu devant chez lui, Luc gare sa voiture et spontanément, m'invite à dîner avec lui !

J'accepte l'invitation avec plaisir, sans me faire prier, car, à vrai dire, je n'avais pas envie de dîner seul dans la maison vide.

Après une soirée des plus conviviales, je me retire vers 23 heures 30 et regagne la villa toute proche.

Maya, notre chienne boxer reconnaît mon pas. Je l'entends pousser de petits gémissements, s'agiter dans la maison vide...

Dès que j'ouvre la porte, tu imagines la fête !

Elle est très affectueuse et ne me lâche plus. Je pose mon sac, mes affaires et joue avec elle un bon moment avec plaisir.

Puis, je pense que je dois aller ouvrir pour Barbara.

Je sors, Maya sur mes talons, et vais ouvrir le portail du garage : elle pourra garer sa voiture directement, sans quitter le volant.

Elle est certainement fatiguée : elle aussi a toute sa semaine « dans les bottes ! »

Je rappelle Maya, pénètre dans la maison, laissant la porte d'entrée déverrouillée, puisque Barbara allait rentrer bientôt.

Puis, je suis monté à l'étage prendre une douche dans la salle de bain attenante à notre chambre.

Pendant ce temps, deux individus ont pénétré dans la villa sans difficulté. Forcément, la porte d'entrée n'était pas fermée à clef et j'ai débranché le système de sécurité.

Mon ami Luc, lui, de son côté était allé se coucher.

Quand Barbara est arrivée, ils la « cueillirent » à la porte, à l'intérieur de la maison... »

Tout à coup, Paul rageusement, rature les derniers paragraphes qu'il vient de rédiger pour son ami François.

Sa lettre fait plusieurs pages. Il écrit depuis une heure.

Cela ne le soulage pas du tout, au contraire.

Et puis cette lettre est trop longue ; pourtant, elle est loin d'être terminée...

Il pourrait peut-être lui adjoindre la photocopie de leurs dépositions à la gendarmerie pour éviter d'écrire toute la suite ?

Mais non, se dit-il, c'est ridicule...

Paul est au comble de l'énervement. Il s'aperçoit qu'il tourne en rond autour de la corbeille à papier...

Bertrand Dubois le hante.

François va croire qu'il est en pleine dépression !

Paul saisit le papier, le déchire en miettes et le jette rageusement dans la corbeille à papier.

En fait, cette lettre n'était pas une bonne idée. François se trouve à des milliers de kilomètres. Il ne peut rien faire et ce mot l'aurait inquiété.

Il vient de perdre une heure de sa vie, une nouvelle heure offerte à ce minable.

Une heure de plus à ajouter, aux heures d'insomnie, aux heures de stress ou d'angoisse, à toutes les heures passées chez les gendarmes, avocats, juge, etc..., plus les heures de voyages interminables, une heure à ajouter aux angoisses et aux larmes de Barbara.

Une heure de plus que Bertrand Dubois leur avait volée en complément du préjudice énorme qu'ils subissaient à cause du cambriolage.

Paul explosait de rage.

Son impuissance le rendait fou !

François ne saurait jamais qu'il lui avait écrit.

Il l'appellerait plus tard, lorsqu'il serait plus serein et lui raconterait toute l'affaire...

CHAPITRE 23

IL FAUT TOUJOURS CROIRE AU HASARD

« T'es mort... Moi et Dubois, on finit de s'occuper de toi la semaine prochaine. »

Paul raccrocha immédiatement, sortit son agenda, un stylo de sa poche de veste et inscrivit mot pour mot ce qu'il venait d'entendre. Soudain, il sentit ses jambes flageoler et voulut s'asseoir. Heureusement, il avait un rendez-vous avec son banquier et venait juste d'entrer dans le grand hall de la Banque quand son portable avait sonné. Il trouva très facilement une chaise et, une fois assis, se mit à réfléchir.

« Je connais cette voix, se dit-il. En plus, j'ai vu l'indicatif de la Pologne en appel entrant, cela ne peut être qu'Arnaud le Polonais, ce filou que j'avais rencontré avec Bertrand, en Pologne, lorsque la Société Tyres m'avait confié les achats dans les pays de l'Est. »

« Bonjour, Monsieur Duquesne, comment allez-vous ? Toujours aussi ponctuel à ce que je vois. Venez, entrons dans mon bureau, nous pourrions y parler tranquillement. »

« Bonjour Monsieur le Directeur. Oui, la ponctualité est pour moi le premier message de politesse que l'on donne lors d'un rendez-vous. Donc, je fais toujours le maximum pour arriver à l'heure », répondit Paul, encore tout secoué par ce qu'il venait de vivre.

Ce petit moment de répit, assis, lui avait permis de retrouver ses esprits. Cependant, il s'obligea à écouter avec attention les propos de son interlocuteur. La parfaite compréhension des éléments communiqués lors de ce rendez-vous était importante pour la bonne gestion de son entreprise, il ne pouvait pas se permettre d'être perturbé par autre chose. Et pourtant, il sentait au fond de lui une angoisse qui étreignait sa poitrine et il eut beaucoup de mal à se concentrer.

Une fois sorti de son rendez-vous, Paul prit le temps de repenser à cet appel téléphonique. Ce n'était pas la première fois que cela se produisait, mais celui-ci lui avait paru beaucoup plus menaçant que les autres. Il avait reconnu la voix de ce voyou recherché par toutes les polices de France pour tentative d'assassinat et multitudes d'escroqueries. Il s'était enfui de France avec une polonaise rencontrée à Paris pour échapper à la Prison.

« Bon, se dit-il mentalement, ce week-end, je redescends à Montpellier. Dès mon arrivée, j'irai à la Gendarmerie faire une déposition. »

« Monsieur Duquesne, je me permets de vous répéter ce que je vous ai déjà dit la dernière fois, dit le Commandant en relevant la tête de sa machine à écrire. Accuser quelqu'un est très grave et il faut également apporter des preuves. Vous nous dites avoir reçu un appel téléphonique de Pologne, vous nous donnez un nom, c'est bien, mais c'est très grave aussi. »

« Commandant, je vous répète que cette personne, Arnaud le Polonais m'a été présenté, ainsi qu'à Bertrand Dubois, lors de nos déplacements professionnels en Pologne. En effet, après le problème cardiaque que j'ai eu en 2005..., je ne pouvais pas conduire moi-même. À

cette époque, Bertrand Dubois travaillait avec moi pour le compte de la société Tyres. C'est donc, ensemble, que nous sommes allés rencontrer des fournisseurs en Pologne et que nous y avons rencontré cet homme. Je vous avouerai que les quelques achats effectués n'ont pas été satisfaisants. Il livrait des pneus non conformes à notre cahier des charges et très rapidement, j'ai cessé toute transaction commerciale avec lui. Par contre, ce que je n'ai pas su immédiatement, c'est que Bertrand Dubois avait continué de lui acheter des pneus. Il n'en avait absolument pas le droit en raison de son contrat d'exclusivité avec Tyres. Ce n'était pas la première fois que je recevais ce genre d'appel. J'ai été vraiment harcelé au téléphone pendant un mois environ. À chaque appel, on m'injurait, me menaçait. Mais je suis certain que c'était lui, j'ai parfaitement reconnu la voix de cet homme, dit Paul fermement »

« Bon, essayons d'avancer un peu, répondit le Commandant. Vous me dites avoir reçu plusieurs appels de ce genre. Pourquoi ne pas nous l'avoir signalé plus tôt ? Pourquoi ce Polonais vous en voudrait-il ? »

Vous plaisantez, Commandant...

« Vous allez peut-être prendre ma franchise pour de l'ironie, Commandant, mais la raison pour laquelle je ne suis pas venu plus tôt est principalement due à la réaction que vous venez d'avoir. Vous êtes plus enclin à me faire la morale et me dire qu'il ne faut pas dénoncer sans preuve plutôt qu'à m'écouter. Comme vous le savez, je vis et travaille au Luxembourg et donc quand je descends le week-end, j'ai autre chose à faire qu'à venir faire des dépositions, qui de plus, ne me semblent pas être prises au sérieux. »

« Allons, allons, ne nous méprenons pas, je ne vous fais pas la morale, c'est aussi mon devoir de vous informer de la ligne à ne pas franchir, Monsieur Duquesne. Donc, vous avez reçu plusieurs appels, je le note. Quoi d'autre ? »

J'ai enregistré le dernier appel... Vous voulez l'écoutez !

« Oui, plusieurs en effet, mais celui-ci m'a paru beaucoup plus menaçant. Le ton a toujours été agressif, mais les mots n'étaient pas aussi imagés. Avez-vous déjà entendu quelqu'un vous dire « qu'il va s'occuper de vous » Commandant. Oh, peut-être que dans l'exercice de votre fonction, cela s'est déjà produit, mais moi, c'était la première fois et je vous assure que cela m'a fait très peur. Depuis le cambriolage... et puis, je vous rappelle que j'ai été aussi séquestré ainsi que Madame Bruni, donc, oui, je prends tout au pied de la lettre, mais il me semble avoir des raisons de le faire, » répondit Paul tout en regardant fixement son interlocuteur.

« Vraiment, pensa-t-il, il faut le voir pour le croire. Il va bientôt falloir que je m'excuse de venir et de donner des éléments qui sont importants pour l'enquête..., enquête qui ne me paraît pas avancer très vite »

« Vous n'avez pas répondu à ma question, Monsieur Duquesne, pourquoi cet homme vous en voudrait-il ? demanda à nouveau le Commandant.

Mais, Commandant, que faites-vous de l'agression que nous avons subi ma compagne et moi ? le motif est le même...

Et Bertrand Dubois continue ses menaces par téléphone avec l'aide de son ami le Polonais

DUBOIS m'ordonne d'arrêter toutes les plaintes et les procédures qu'il y a contre lui, c'est la seule raison, de plus, le Polonais n'avait pas vraiment apprécié le fait que je donne l'ordre de stopper toute transaction commerciale avec lui. Mais, en fait, Dubois et lui sont devenus très amis depuis cette période et je pense plutôt que c'est Bertrand l'initiateur de ces appels et a demandé à cette personne de me persécuter et me menacer. Voilà, ce que je pense vraiment, dit Paul, et j'aimerais que vous preniez réellement ces menaces au sérieux, s'il vous plaît. »

« Mais, voyons, Monsieur Duquesne, nous savons ce que nous avons à faire. Tout est noté maintenant et je vous tiendrai au courant dès qu'il y aura du nouveau, » répondit le Commandant, en se levant, signifiant ainsi à Paul qu'il ne lui accorderait pas plus de temps.

En sortant de la Gendarmerie, Paul eut à nouveau l'impression de ne pas avoir été écouté ou pris au sérieux. Là encore, sa parole avait été mise en doute... Très vite, il s'était retrouvé dans la position de l'accusateur et non dans celle de la victime.

« Tu te souviens, Barbara, qu'un des avocats de Tyres m'a dit que cet Arnaud le Polonais était une figure importante du banditisme français. C'est bien pour fuir la France, à la suite de problèmes avec la justice, qu'il s'est retrouvé en Pologne. Pourquoi là-bas, c'est très simple, il avait rencontré en France une polonaise et donc quand il lui a fallu quitter la France, il a choisi d'aller dans son pays. Je ne sais pas si son implication dans une affaire de meurtre dans le milieu artistique a été le déclencheur de cette fuite ou s'il y avait eu d'autres événements, mais il avait de toute façon de bonnes raisons de s'exiler. »

« Oui, je m'en souviens parfaitement. Par contre, tu m'as bien dit aussi que les recherches faites par les gendarmes sur les appels téléphoniques reçus sur ton portable n'ont rien donné ? » Demanda Barbara.

« Oui, tout le relevé a été épluché et figure-toi que les appels venaient de numéros de prostituées polonaises. Je suis désolé de te dire cela Barbara. Quelqu'un qui ne me connaît pas pourrait penser que j'ai de drôles de fréquentations ! Mais quand même. Pourquoi serais-je en relation avec des prostituées ? Et en plus... en Pologne ? Aucun appel ne vient de cet Arnaud, ni même de Bertrand. C'est d'ailleurs bien ce qui fait douter les gendarmes, je suis le seul à parler de Bertrand ou à dire qu'Arnaud le Polonais le cite lors de ces appels. Il n'y a de trace de lui nulle part depuis un certain temps et ils pensent donc que c'est moi qui le persécute plutôt que l'inverse » répondit Paul, mi ironique, mi furieux.

« As-tu noté quelque part pendant combien de temps ont duré ces appels et menaces, tu t'en souviens ? » demanda Barbara.

« Non, je ne l'ai pas noté, mais je sais que cela a duré un mois environ. Je ne sais pas pourquoi cela a cessé brusquement. Ces deux lascars ont peut-être eu vent de l'enquête et ils se sont dit que si cela durait plus longtemps, la Gendarmerie finirait par remonter jusqu'à eux. D'ailleurs, je me suis souvent demandé comment ils pouvaient savoir, aussi bien l'un que l'autre, que les gendarmes étaient sur leur piste. En y réfléchissant, je me demande si cela n'a pas un rapport avec le fait que Bertrand ait un macaron de bienfaiteur de la Gendarmerie sur

sa voiture... »

« Mais c'est vrai, Paul, tu as raison ! Bertrand étant du genre à ne rien faire sans recevoir de contrepartie, être bienfaiteur pouvait lui permettre d'avoir des informations régulières sur le dossier « s'exclama Barbara. » Écoute ! Cela serait peut-être intéressant que l'on cherche à en savoir un peu plus sur ce point, tu ne crois pas ? »

« Oui, laisse-moi y réfléchir de mon côté. » répondit Paul, soudain mis en alerte.

« Barbara, en discutant avec François, il m'a paru évident que nous devons prendre un nouvel avocat. Tu vois, cela me donne du recul de parler avec des personnes étrangères à l'affaire. Je deviens plus lucide. Cela fait maintenant trop longtemps que cela dure, nous sommes fin 2007 et vraiment je pense que cela ne peut plus durer. L'enquête a été tout simplement interrompue faute de faits probants ou de pistes à suivre. Les gendarmes sont dans une impasse et ne savent plus quoi faire pour en sortir, » dit Paul à Barbara.

« Oui, François ne peut être que de bon conseil, me semble-t-il. Il est réfléchi, droit et il te connaît suffisamment pour se permettre de te dire les choses. Donc, si lui, comme toi, pense qu'il faut changer d'avocat, alors n'hésite pas. Mais qui ? Il est difficile de savoir à qui confier ce genre d'affaires », dit Barbara.

« François m'en a conseillé un à Marseille. Je vais le contacter immédiatement, » répondit Paul en se levant et en se dirigeant vers son bureau.

Barbara sentit le courage revenu dans la voix de Paul. Elle savait combien l'inertie de la gendarmerie lui avait pesé. Le fait d'appeler un nouvel avocat le remotivait. Paul avait besoin d'actions et surtout de prendre les choses en mains. De plus, cela la rassurait, elle, de le voir réagir. Elle se sentait souvent désarmée devant ce qui se passait. La semaine, quand Paul était au Luxembourg, elle avait des cauchemars presque toutes les nuits, mais elle se refusait à lui en parler. Elle ne voulait pas l'inquiéter à son sujet. Mais combien de fois avait-elle revécu le cambriolage ou la séquestration ? Très souvent. Et cela se terminait beaucoup plus mal encore que cela ne l'avait été dans la réalité. Et là, elle se réveillait en sursaut, en sueur. Arriverait-elle à retrouver cette sérénité qui la caractérisait tant ? N'était-ce d'ailleurs pas ce qui avait plu à Paul ? Elle se rappelle encore le moment où il lui avait avoué avoir toujours admiré sa force de caractère face aux situations difficiles. Elle ne voulait pas perdre cela, elle ne voulait pas faiblir. Elle y arriverait...

« Barbara, ça y est, le nouvel avocat a pris les choses en mains et je vois déjà les premiers résultats. Il a fait accélérer la procédure en portant l'affaire devant le Procureur de la République, » dit Paul.

Comme chaque week-end où Paul était là, ils aimaient prendre leur petit-déjeuner ensemble, discuter, se raconter tout ce qu'ils n'avaient pas pu aborder au téléphone lors de leurs appels quotidiens. L'un et l'autre étaient très occupés la semaine et ils appréciaient d'être ensemble et de pouvoir enfin prendre leur temps.

« Ah, oui, et quelles en sont les conséquences » demanda Barbara, très intéressée.

« Eh bien, le Procureur a nommé un juge d'instruction qui, lui, a désigné une équipe d'enquêteurs. Mais attention, pas n'importe quelle équipe, celle-ci est spécialisée dans le banditisme. Enfin, presque deux ans après le cambriolage, six mois après la séquestration à main armée, il va y avoir enfin une vraie enquête ! »

« Ah, je suis contente, répondit Barbara. C'est vrai que nous n'avons pas vraiment eu l'impression d'être aidés pendant toutes ces années, chacun se renvoyant la balle, mais c'était surtout pour nous expliquer POURQUOI les choses n'étaient pas faites. Hélas, de concret, nous n'avons rien eu. J'ai hâte d'avoir les premiers retours de cette enquête. »

Ils prolongèrent le petit déjeuner de façon à pouvoir aborder d'autres sujets, mais aussi à planifier quelques activités communes pendant ce moment privilégié de leur vie qu'était le week-end.

« Bonjour, Maître, comment allez-vous, demanda Paul. Vous avez laissé un message ce matin à ma secrétaire, demandant à ce que je vous rappelle. Quelles sont les nouvelles ? »

« J'ai beaucoup de nouveaux éléments à vous donner, Monsieur Duquesne. Tous ne vous sont pas favorables, je vous l'avoue, mais je suis certain qu'il y a une explication. Voilà, tout d'abord, je vous confirme à nouveau que Monsieur Dubois et ses acolytes ont été interrogés plusieurs fois, et bien sûr séparément. C'est la seule façon de voir si ce qu'ils racontent est cohérent et surtout que l'un d'entre eux avoue certaines choses ou donne un de ces compères contre un allègement de peine. Il ne faut pas oublier qu'ils ont tous un casier judiciaire bien chargé, et que faute de preuves, rien ne peut être fait contre eux. Mais au moindre nouvel élément, la situation peut basculer complètement. Et là, ils peuvent en avoir pour des années de prison. Ils le savent tous, dit l'avocat. »

« Très bien, répondit Paul. Alors, est-ce que l'un d'entre eux a avoué quelque chose ayant un lien quelconque avec mon affaire ? »

« Non, rien n'est vraiment ressorti de cette confrontation, mais à un moment, ils vont forcément commettre une erreur, comme l'on dit. Par contre, ce qui n'est pas bon pour vous est que Monsieur Dubois ne cesse d'envoyer des attestations, sur tout et n'importe quoi, émises par des personnes venant de toutes parts, et n'ayant pas toujours de lien direct avec vous, il est vrai. Mais cela trouble l'enquête et surtout les enquêteurs. Il va jusqu'à raconter des histoires très anciennes puisqu'il a parlé d'une affaire menée contre votre Père. D'après lui, votre fils et vous auriez intenté un procès contre votre père. Est-ce exact, Monsieur Duquesne ? »

« Non, c'est totalement faux. Nous avons dû, mon fils et moi, nous défendre d'une procédure ouverte par mes Parents qui voulaient récupérer une maison qui ne leur appartenait pas. Mon fils en était le propriétaire et d'ailleurs cela a été reconnu par la justice Deux jugements ont été rendus et ils ont été très sévèrement condamnés. Mais quel est le rapport entre cela et l'affaire présente ? » Demanda Paul.

« D'après Monsieur Dubois, vous auriez procuré de faux documents pour gagner ce procès. Et ce n'est pas tout. Il mélange également des affaires d'ordre professionnel. »

« Cela ne m'étonne pas de lui, ironisa Paul. Dites-moi tout. Je suis certain de pouvoir réfuter point par point toutes ses allégations. »

« Il semblerait aussi qu'il y ait eu un problème lors du changement d'adresse de la précédente société dans laquelle vous travailliez. Ce changement avait été fait d'une façon irrégulière, et bien sûr, ceci était de votre fait. »

« Je vois très bien à quoi vous faites allusion, Maître. Mais je peux vous dire que, quel que soit le problème à l'origine de ce changement d'adresse, il avait été rectifié très rapidement. En plus, je n'étais pas administrateur de cette société et donc, en rien responsable. Par contre, Bertrand n'a jamais su ma réelle position chez Tyres et c'est pourquoi il m'accuse de tout et même de choses qui ne relevaient pas de ma responsabilité. »

« Je comprends, répondit l'avocat. Ce qui est gênant est le fait que les enquêteurs ont su que vous avez été sous le coup d'une procédure avec l'administration fiscale française et cela change leur point de vue sur vous. Vous savez, un rien suffit pour passer de victime à accusé. Bon, ne vous inquiétez pas, je m'occupe de leur procurer tous les éléments demandés et les faire revenir à de meilleurs sentiments vis-à-vis de vous. La vérité finit toujours par éclater. »

« Merci, Maître, je reste à votre disposition. Il est important que les enquêteurs croient en ma version des faits. Ils ne peuvent pas se laisser avoir, eux aussi, par ce beau parleur quand même ! Je peux prouver que tout ce qu'il dit est faux. » dit Paul.

« Je le sais, Monsieur Duquesne, et je suis certain qu'ils continueront leurs investigations. Nous aurons d'autres nouvelles bientôt. Au revoir, Monsieur Duquesne », dit l'avocat en raccrochant.

« J'ai reçu un appel directement d'un enquêteur, Barbara. Je ne sais pas s'il a le droit ou s'il devrait passer par mon avocat, mais il l'a fait. Peut-être a-t-il eu vent de mon désespoir, on peut le dire comme cela, face à toutes les fausses « preuves » apportées par Bertrand. »

« Que t'a-t-il dit ? » demanda Barbara.

« Figure-toi que des centaines d'appels téléphoniques ont été relevés entre Dubois, Stack et Perrin. Mais, le plus important est à suivre. Ils se seraient parlé plusieurs fois avant, mais également le jour du cambriolage, et surtout aux heures précises où il se déroulait.

Aucune enquête précédente n'avait étudié cela. Il m'a confirmé enfin que le lien entre eux et nous était évident. Si tu savais comme je suis soulagé » dit Paul, en souriant.

« Tu as tout de suite senti que les choses allaient avancer avec cette nouvelle équipe Cette brigade connaît parfaitement son travail et mène enfin l'enquête comme elle aurait dû l'être !!! Il faut dire que nous n'avons pas été gâtés jusqu'ici... »

« Oui, il faut avouer que lorsque la fourberie, la jalousie, la manipulation s'ajoutent à la

malhonnêteté, il peut être difficile d'y voir clair. On peut dire que Bertrand est une vraie crapule... »

C'est lors d'une conversation téléphonique avec son ami François que Paul prit réellement conscience que depuis le début de l'année 2008, les choses s'étaient brusquement accélérées.

« Vois-tu, François, j'ai reçu un appel téléphonique des gendarmes de Montpellier, rien à voir avec les enquêteurs de Marseille, me demandant de venir les voir. Ils avaient des informations importantes à me communiquer et préféraient ne pas le faire par téléphone, m'ont-ils dit. »

« Oh, tu as dû être inquiet, non ? » dit François.

« Inquiet, non pas spécialement. Tu sais, avec le temps, j'ai appris à gérer mes émotions face à ces messieurs qui n'ont jamais réellement réussi à trouver quoi que ce soit, sauf à me chercher des poux dans la tête, comme l'on dit. Non, j'étais plutôt perplexe et donc je suis vite allé les voir, comme tu t'en doutes. »

« Oui, je comprends ton impatience. À ta place, j'aurais réagi dans la même précipitation en me disant qu'au plus tôt j'aurais connaissance de ces informations, au plus tôt je pourrai agir en conséquence.

« Bon, alors que t'ont-ils dit ? » demanda François très impatient et intrigué.

« Une importante perquisition avait été faite dans un quartier de Montpellier. À la base, celle-ci n'avait aucun lien avec mon affaire. Si j'ai bien compris, il y avait eu une dénonciation sur un dénommé Moralès qui, toujours d'après cette accusation, faisait du recel d'objets volés. Et cela s'est révélé vrai. Ils ont trouvé chez lui, un véritable magasin de matériel Hifi. Et voilà où le lien avec mon affaire apparaît. Parmi tous les appareils retrouvés, il y avait un ensemble home cinéma BANG OLUFSEN identique à un de ceux volés lors du cambriolage de la maison. Bien sûr, tous les numéros de série avaient été limés, mais la gendarmerie a fait appel à un technicien de la marque et après vérification, il a été confirmé que j'en étais le propriétaire. C'est donc tout à fait le hasard qui a remis les enquêteurs sur la piste de mes cambrioleurs. »

« Ah, cela va peut-être ramener les gendarmes à de meilleurs sentiments vis-à-vis de toi, maintenant » s'exclama François, heureux pour son ami de ce revirement de situation.

« Eh bien, je pense que s'il n'y avait eu que cet événement, cela n'aurait pas changé grand-chose. Mais la suite a été déterminante. Bon, je reprends. Au départ, ce fameux Moralès a évidemment nié tout en bloc. Il avait soi-disant acheté tout ce matériel sur le site internet du bon coin, il a été contredit par sa propre femme. Elle a affirmé que ce poste en particulier venait de son beau-père, qui n'est pas moins que Perrin. Tu te souviens, un des compères de Bertrand. Et là, tout s'est emballé. La gendarmerie a fait le lien entre toutes ces personnes », Moralès, Perrin, Dubois ». Ils étaient tous connus par les services de police soit pour des cambriolages ou des agressions, et ce, depuis de nombreuses années..... »

« Alors, ils les ont arrêtés ? » demanda François se permettant d'interrompre Paul.

« Oh, là tu vas un peu vite en besogne. Non, non, pas tout de suite. Il faut d'abord passer par la mise en garde à vue. Mais, tu sais, ce sont de véritables escrocs. Je dirais qu'ils sont tellement des « durs à cuire » que peu de choses les impressionnent. Ils savent que si aucun d'eux ne parle, la police ne peut rien faire à leur encontre. À la fin légale de la garde à vue, ils sont libres. Cela a donc été le cas cette fois encore. Ensuite, les gendarmes ont procédé à d'autres perquisitions et c'est lors d'une d'entre elles qu'une importante découverte a été faite. »

« Ils ont retrouvé tes tableaux... c'est cela ? » demanda François.

« Non, quand même pas. J'ai peur de ne jamais les retrouver, mais c'est une autre partie de l'histoire. Là, imagine que chez Michel Stack, ils ont trouvé un petit carnet où celui-ci répertoriait tout ce vendait et il notait tous les noms des acheteurs !!!!! Incroyable !!! Et là, le nom de Bertrand était inscrit sur toutes les pages. Les enquêteurs ont remonté la filière et ils ont pu démanteler un trafic qui durait depuis des années. Tu as peut-être entendu parler de tous ces vols de camions sur les parkings d'autoroutes. Eh bien, c'était eux ! Toute une bande bien organisée dont Bertrand faisait partie, à priori comme receleur et revendeur, » répondit Paul

« Ah, la boucle est bouclée... Tout ce joli petit monde est enfin pris. Tu vois le bout du tunnel, Paul »

« Ne nous emballons pas. Cela ne règle en rien mes affaires avec Bertrand. Par contre, à partir de ce moment-là, le comportement de la gendarmerie a changé du tout au tout. Elle a reconnu ma bonne foi. Et crois-moi, le changement d'attitude des gendarmes en était risible. De soupçonneux, ils devenaient presque trop amicaux. Ils me téléphonaient pour me tenir informé de tout et de rien (alors qu'avant, tu te souviens, impossible d'avoir la moindre information), ils s'excusaient à chaque appel de ne pas avoir vu clair plus tôt. Bref, trop c'est trop... j'avais envie de temps en temps de leur rappeler certaines phrases prononcées, certains soupçons dits clairement et non sous-entendus. Mais l'affaire avance et je suis content. Même si cela n'est pas à cause de ce qu'il m'a fait, Bertrand va tomber... je dis bien « va » car rien n'est encore fait.

« J'espère que tu m'annonceras de bonnes nouvelles lors de ton prochain appel, Paul. Tiens-moi au courant, surtout. Au revoir, Paul, dit François en raccrochant.

Tout comme François, Paul était impatient de connaître la suite des événements. Cependant, toute cette affaire lui avait appris la patience, lui avait fait connaître les méandres de la justice. Il n'avait pas raconté à François, par manque de temps, sa dernière rencontre avec le responsable de l'enquête. Celle-ci faisait encore écho dans sa mémoire :

« Vous savez, Monsieur Duquesne, ils sont coriaces tous autant les uns que les autres. Aucune garde à vue ou perquisition supplémentaire n'a donné d'éléments concrets nous permettant de les arrêter. Nous sommes persuadés que Bertrand est l'instigateur du cambriolage et de l'agression dont vous avez victimes, vous et Madame Bruni. Nous sommes

aussi certains que les autres sont ses complices, mais nous n'avons aucune preuve. Pour le moment, nous les avons tous mis sur écoute et espérons que l'un d'entre eux fera une gaffe ou donnera un message que nous pourrions interpréter. Je suis désolé de ne pouvoir en dire plus pour le moment. »

Paul avait bien senti que cette conversation était presque un aveu d'échec. En quittant son interlocuteur, celui-ci s'était encore une fois excusé de la façon dont l'enquête avait été menée depuis le début, sans l'avoir cru, écouté, lui, Paul. Mais il était aussi très préoccupé par Barbara.

« Comment vas-tu Barbara ? demanda Paul. As-tu vu tes parents dernièrement ? Cela te ferait peut-être du bien de passer un petit moment avec eux ? »

« Non, Paul, je crois au contraire que je suis arrivée à un point de non-retour avec eux. Tu sais, je ne voyais ma mère qu'en cachette de son mari depuis quelques temps. La dernière fois que j'ai pu passer un moment avec elle, j'ai vraiment senti un mur se dresser entre nous. Quand je lui parle de Bertrand et des problèmes que nous avons avec et à cause de lui, elle trouve toujours une excuse, une raison pour le disculper. Je n'en peux plus. Que Marianne, ma sœur, le protège en tant qu'épouse est une chose, mais ma mère ! Cela dépasse tout ce que je pouvais imaginer. J'ai déjà cessé toutes relations avec ma sœur et tu sais combien cela me fait mal au cœur, mais je vais devoir faire de même avec ma mère. Je n'ai plus de famille, Paul. »

« Oui, je sais ce que tu ressens Barbara et j'en suis désolé. Je ne sais pas ce que je peux faire pour t'aider à franchir ce cap. J'imagine aisément ce que tu ressens, mais crois-moi, cela va progressivement s'estomper. Cette affaire va bien s'arrêter un jour. La vérité va ressortir. Je t'en prie, Barbara, il faut que tu aies confiance en moi, en l'avenir, » dit Paul, brisé, en entendant le désespoir de Barbara.

« J'essaie de réagir, Paul, je t'assure, mais j'ai l'impression que tout s'écroule autour de moi. Depuis, l'agression, je ne me sens plus en sécurité dans cette maison, même avec le nouveau système d'alarme. En plus, je perds confiance en moi. J'ai l'impression d'avoir été trainée dans la boue par tous ces policiers, ces gendarmes qui ont défilé chez nous, ne nous ont pas pris au sérieux. Heureusement, j'étais avec toi lors de l'entretien avec le responsable de l'enquête quand il a reconnu notre bonne foi, a avoué l'incapacité des brigades à mener le dossier pendant toute l'enquête. Pour moi, c'était très important. C'est un peu comme s'il nous avait « blanchis ». » Barbara réussit à esquisser un léger sourire sur cette dernière phrase.

Avec ce léger sourire, Paul retrouvait enfin sa Barbara. Il fallait absolument que cette sale affaire se termine rapidement maintenant. Elle avait assez souffert. Barbara était forte, très forte, mais il savait, au fond de lui, qu'il n'en faudrait pas beaucoup plus pour qu'elle ne s'écroule complètement.

Il espérait de tout cœur que 2009 allait apporter le mot « fin » et que Bertrand serait enfin puni.

CHAPITRE 24

LA VERITE NE PEUT ETRE QU'UNE

« Tu vois, François, je réalise qu'en quatre ans, tout ce que j'avais construit avec cet escroc de Bertrand s'est écroulé. S'il n'avait pas été un voyou, on peut dire que nous aurions développé un empire du pneu. Mais, voilà, j'ai fait confiance, je l'avais vu presque comme un fils et n'avais jamais imaginé qu'il pourrait me trahir de cette façon, dit Paul d'une voix où se mélangeaient la nostalgie et la colère.

« Oui, je peux imaginer ce que tu ressens, Paul, mais tu parles de quatre ans et il me semble que tout s'est passé beaucoup plus vite. Il est vrai que tant d'événements se sont produits. »

« Dès décembre 2005, la société Tyres, et moi-même d'ailleurs, avons déposé plainte contre Bertrand pour vol, escroquerie, détournement, etc. De plus, cette même année, il a procédé au premier dépôt de bilan, répondit Paul. C'était pour le magasin de Dieppe, puis en 2006, il y a eu Rouen et Villeurbanne. À chaque fois, il agissait de la même façon, il falsifiait les chiffres, déposait le bilan, transférait le matériel dans un autre magasin et vendait le stock à l'on ne sait qui. C'est ainsi que le dernier magasin fut également mis en dépôt de bilan en 2008. Et nous en sommes à 6 dépôts de bilan en 2 ans !!! »

« Oui, maintenant, j'y vois à nouveau très clair. Je me souviens parfaitement de tous ces faits. Le laxisme des administrateurs judiciaires et la lenteur de la justice ont permis à Bertrand de continuer à faire des affaires et à ne pas être interdit d'exercer.....»

« Oui, pendant ce temps-là, les plaintes s'accumulaient et tout a trainé en longueur. En plus, les avocats nous ont bien fait comprendre à Tyres et moi-même que les tribunaux français ne feraient certainement pas de zèle, voire l'inverse, car nous étions une société Luxembourgeoise. Rien que d'y repenser, je ressens le même énervement qu'à l'époque, dit Paul en haussant la voix involontairement. »

« Il y a quand même un moment où les éléments se sont retournés contre lui, non ? demanda François »

« Eh bien... je dirais en 2009. Une première condamnation a été délivrée par le tribunal de commerce de Luxembourg suite à laquelle Bertrand devait payer 80.000 euros pour les dettes du magasin dont il était gérant. Mais évidemment, le connaissant comme tu le connais maintenant par mes dires, tu te doutes bien qu'il s'est arrangé pour ne pas payer. »

«Le contraire m'aurait en effet surpris, répliqua François. Mais comment a-t-il fait ? »

« Cela a été très simple, si je puis dire. Il a loué un entrepôt, non loin de son magasin, à 50 mètres en fait, pour y transférer tout le matériel et stock de celui-ci. Il a créé une nouvelle société dont son copain Boudin était le gérant, et donc ainsi Bertrand a pu déposer le bilan du magasin en rendant impossible le recouvrement de la créance par la Société Tyres. »

« Comme tu dis, c'est très simple et tout à fait dans la lignée de ce qu'il avait fait précédemment. Je ne vois même pas comment cela pourrait nous surprendre, dit François comme réfléchissant à haute voix. »

« Tyres a déposé une deuxième plainte contre Bertrand auprès du Procureur de la République du Havre puis auprès de l'administrateur judiciaire. Mais les avocats n'eurent aucune réponse, rien ! Nous en étions même arrivés à nous demander si le dossier n'avait pas été jeté à la poubelle. Tu imagines à quel niveau de désespoir nous étions ! »

« C'est incroyable, vraiment. Comment peut-on imaginer qu'une affaire de cette ampleur puisse être traitée aussi légèrement ? Mais, ensuite, Paul, que s'est-il passé ? »

« Le Tribunal du Luxembourg a émis un deuxième jugement condamnant Bertrand à verser 45.000 euros à Tyres dans le cadre de la dette de la société de Honfleur, dont il était non seulement le gérant, mais aussi caution personnelle, tu t'en souviens ? demanda Paul. »

« Oui, parfaitement. Cette demande venait même des actionnaires. Ils voulaient responsabiliser Bertrand, me semble-t-il, répondit François. »

« Exactement. Mais, là encore, Bertrand a fait trainer les choses, il a fait appel et a déposé toute une série de plaintes, affirmant entre autre qu'il n'avait jamais signé de contrat avec Tyres. Il disait même que les documents relatifs à la caution que la justice lui montrait étaient des faux. Bon, heureusement, toutes les plaintes ont été rejetées, car les motifs étaient tous plus fantaisistes les uns que les autres. »

« Ah, quand même. La justice faisait enfin son travail, au moins, la justice luxembourgeoise. Mais a-t-il payé ensuite ? demanda François, toujours aussi attentif. »

« Non, toujours pas. Il a utilisé tous les moyens connus et inimaginables pour ne pas honorer ses dettes. »

« Quelle vermine, c'est une espèce qui s'en sort toujours, ironisa François. Mais je suis certain qu'il y aura une fin pour lui aussi, et qu'il paiera enfin pour tout ce qu'il t'a fait. »

« Je l'espère, mais à ce moment-là, je ne voyais pas vraiment ce qui pouvait le faire tomber. Il m'apparaissait comme une anguille qui se faufile partout et vous glisse entre les doigts. Là, c'était ceux de la justice. Bon, enfin, je suis désolé, mais je dois te laisser maintenant, j'ai un rendez-vous. Je te rappelle dès que possible. Au revoir, François », dit Paul en raccrochant.

Pendant un moment, il reste songeur. Il repense à cette année 2009 où enfin la justice luxembourgeoise avait bougé. Tout ceci était resté sans suite puisque Bertrand avait toujours trouvé un moyen de se rendre insolvable, comme il l'avait raconté à François, mais au moins, il avait été jugé. Un autre événement de 2009 et une conversation ressurgissent dans sa mémoire.....

« Barbara, je viens de recevoir un jugement du Tribunal Administratif de Montpellier qui me déclare innocent dans l'affaire de fraude fiscale dont j'étais accusé. Franchement, je ne voyais pas comment il aurait pu en être autrement. Tout était fondé sur des accusations, des dénonciations complètement fausses. La vérité devait éclater un jour ou l'autre, mais non seulement éclater, elle devait être reconnue par l'Administration, la justice. »

« J'en suis ravie, Paul. Tu vas avoir enfin l'esprit libre de ce côté-là. Ton optimisme t'a aidé à supporter cette période de suspicion, mais je t'avouerai que je l'ai, de mon côté, très mal vécue. Connaissant ta droiture, ton honnêteté, j'en voulais presque au monde entier de ternir ton image. Comme cela a été long ! »

« Oui, trop long en effet, répondit Paul. Mais, même lente, la justice m'a permis d'apporter des éléments démontant toutes les accusations, les faux documents fournis par l'administration fiscale. Je ne pouvais pas imaginer ne pas être blanchi, c'est tout. Tu dois parfois me trouver trop naïf, non ? »

« Trop naïf, en effet, tu l'es, mais c'est aussi la raison pour laquelle tu réussis tout ce que tu entreprends. Tu ne vois pas le côté négatif des choses et tu avances. À nous deux, nous arrivons à être en équilibre, ta naïveté compense avec ma méfiance., je n'étais pas comme cela avant, souviens-toi. Tous ces deniers événements m'ont changée et m'ont rendue soupçonneuse, inquiète, fragile, quoi ! »

« Je le sais très bien, Barbara, on ne peut pas sortir indemne de tout cela, et toi, peut-être encore plus que les autres. Tu as subi de forts traumatismes moraux et physiques et en plus, les agissements de Bertrand t'ont séparée de ta famille. Donc, oui, je peux comprendre ton changement de caractère, mais bientôt, tu retrouveras de la sérénité, j'en suis certain. »

Paul se revoit en train de rassurer Barbara. Il sait combien elle a été blessée, fragilisée. Il se promet de tout faire pour l'aider à retrouver la stabilité et la joie de vivre qui émanaient d'elle ce qui l'avait tout de suite attiré lors de leur première rencontre. Pour finir cette conversation sur une note positive, il rajouta :

« La confiance, Barbara, est, pour moi, indispensable dans mes relations avec quiconque. Celle que j'avais mise dans mes avocats a porté ses fruits, mais celle qu'ils montraient à mon égard m'a aussi permis de croire jusqu'au bout que mon innocence serait reconnue. »

« Il faudra que je raconte cela également à François, pensa Paul, toujours plongé dans sa conversation avec Barbara. C'est important qu'il sache, lui aussi, que le tribunal a condamné l'administration fiscale à me verser des dommages et intérêts pour les accusations injustifiées portées contre moi. C'est un fait assez rare pour être souligné, et de plus, cela confirmait la fin de cette procédure. »

« Mais, les deux condamnations de Bertrand et ton blanchiment face à l'administration fiscale ne mettent pas un point final aux problèmes avec lui, Paul. N'oublions pas toutes les plaintes déposées contre lui au sujet du cambriolage et de la séquestration rappela Barbara.

«

« Mais je n'oublie pas, ne crains rien. Comme tu l'as dit, ces condamnations et le dossier

avec l'administration fiscale française clos ne représentent qu'une partie de l'histoire. Tant que ce voyou ne sera pas en prison, rien ne sera fini. Mais, de belles victoires ont déjà été gagnées cette année, réjouissons-nous-en, dit Paul en souriant. Allons fêter cela, je t'invite au restaurant ! »

Barbara sourit à son tour. Paul arrivait toujours à la rassurer. Avec lui, elle se sentait en sécurité et elle voulait croire à un avenir plus serein.

« Imagine-toi, François, qu'il a fallu que je change d'avocat. »

« Que s'est-il passé ? Je croyais que tu étais content de celui-ci et qu'il t'avait bien aidé », dit François.

« Je reconnais que c'est un bon avocat, François, mais j'avais quelques doutes sur sa neutralité, son honnêteté depuis quelque temps. Oh, des petits riens... Des anecdotes n'ayant rien à voir avec moi ou mon affaire. Cela m'a donné le sentiment qu'il frayait avec le mauvais côté, avec les voyous. Quand je lui ai décrit la scène de notre séquestration et le peu que j'avais réussi à voir de nos attaquants, il a été jusqu'à me dire qui cela pouvait être. Là, mes doutes se sont confirmés. Je me suis renseigné un peu à droite et à gauche et j'ai appris qu'il connaissait, en effet, très bien le monde de la pègre et en particulier mes voleurs et agresseurs puisqu'il les avait défendus dans d'autres circonstances. »

« Le monde est petit. Inévitablement, cela doit l'aider de connaître aussi ces gens-là, mais ils ont aussi plus de moyens que toi et moi de l'intimider ou de l'utiliser. Donc, son choix est facile, tu ne crois pas ? » interrogea François.

« Cette fois-là, il m'a aussi fait comprendre qu'étant donné ma situation de résident luxembourgeois, la justice n'irait pas aussi vite que je le souhaiterais. J'ai un peu insisté, tournant mes questions de façon à savoir si cela était la vraie raison ou si ses accointances avec mes agresseurs pouvaient être aussi source de problèmes dans la rapidité de la conclusion de l'affaire voire de sa résolution elle-même, et là, il a été très vague. Mais, pour moi, il était évident qu'il ferait tout pour ralentir et enterrer l'affaire. » répondit Paul.

« Quelle a été sa réaction quand tu lui as dit que tu lui retirais ton dossier ? Je suppose quand même qu'il a essayé de te retenir, non ? » interrogea François.

« Eh bien, il n'a pas du tout essayé de me retenir. Il s'évitait ainsi beaucoup de soucis, à mon avis. Que veux-tu ! La ligne entre l'honnêteté et la malhonnêteté est très mince et très facile à franchir. Il a fait son choix... » répondit Paul en soupirant.

« Je reconnais là ta philosophie, Paul, mais surtout ta rapidité à prendre des décisions quand il le faut. Donc, tu as trouvé un autre avocat ? »

« Oui, et celui-ci est réputé pour son honnêteté ! J'espère ne pas être déçu et que son savoir,

sa dextérité nous permettront de sortir victorieux de cette sinistre affaire. Mais il me faut encore être patient... J'aurai au moins appris cela au fil des années, plaisanta Paul. »

« Monsieur Duquesne, bonjour. Ici, le responsable de la section de recherches de Marseille. Puis-je venir vous rendre visite à votre domicile cet après-midi ? Je sais que nous sommes samedi et que vous avez certainement envie de vous décontracter, de vous reposer de votre semaine de travail, mais j'aimerais vous entretenir vous et Madame Bruni au sujet de votre affaire. »

« Aucun problème, nous vous attendons », répondit Paul, curieux de connaître la raison de cette visite. Dès le premier contact, Paul avait beaucoup apprécié le responsable de cette brigade. Cet homme énergique avait pris tout de suite les choses en main et l'affaire avait connu une réelle avancée. Il avait été jusqu'à reconnaître le laxisme, les erreurs de ses collègues, et de ça, Paul lui en avait été très reconnaissant.

« Bonjour, Monsieur Duquesne, je vous remercie de me recevoir. Je pense que vous aimeriez passer vos week-ends à d'autres choses qu'à recevoir la Gendarmerie. Mais, je voulais vraiment vous entretenir de votre affaire, face à face et non par téléphone », dit le gendarme en pénétrant dans la maison.

« Je vous en prie, asseyez-vous. Je vais appeler Barbara, ainsi vous pourrez nous dire à tous les deux ce qu'il en est », répondit Paul en lui indiquant le canapé.

« Voilà, cela m'est difficile de vous avouer que nous sommes dans une impasse. Comme vous le savez, nous avons mis Dubois et ses complices sur écoute depuis presque un an maintenant. Nous espérions réussir à les coincer de cette façon grâce à une allusion, une fuite lors de conversations téléphoniques... »

« Oui, nous savons cela, répondit Paul. Avez-vous récolté quelques informations ? »

« Hélas, non ! Soit ils savent ou se doutent qu'ils sont sur écoute, soit ils sont tellement malins (pas au sens d'intelligent, je tiens à vous le préciser), mais ils ne laissent rien percer. Nous ne l'avons pas tout de suite perçu, mais leurs conversations sont codées. J'espère vous faire sourire en vous disant cela, ils parlent souvent de leur grand-mère, de cadeau... Bref, rien de plus anodin dans une communication entre voyous. Mais nous n'arrivons pas à les prendre en flagrant délit de quoi que ce soit. »

« Je vois, murmura Paul. Oui, ils sont très malins. Ils se savent suivis ou écoutés. J'aimerais bien savoir d'ailleurs comment ils sont si bien informés. Mais, alors qu'allez-vous faire, maintenant ? »

« Comme je vous le disais, nous tournons en rond, n'aboutissons à rien. Je me souviens vous l'avoir déjà dit, mais je suis personnellement persuadé que Bertrand Dubois est l'instigateur du vol et de l'agression. Stack et Perrin sont les cambrioleurs et donc ses complices. Cependant, malgré le carnet trouvé chez Stack avec la liste des objets volés et leurs clients, malgré le nom de Bertrand écrit comme receleur, les écoutes téléphoniques, tout cela est insuffisant et ne constitue pas de charges réelles contre eux. Le problème est que nous n'avons jamais trouvé aucun échange d'argent entre Dubois et ses complices. Quand nous les

mettons en garde à vue, et cela a été fait plusieurs fois, ils ne disent rien... Parfois, ils ont même l'affront de nous rire au nez quand nous leur disons être certains de leur culpabilité. »

« Excusez-moi de vous interrompre dit Barbara, c'est vrai qu'ils sont coriaces. Ce qui me surprend est surtout le fait de ne pas trouver la faille dans laquelle s'engouffrer pour les arrêter. Ils vont finir par se croire intouchables ! »

« Oui et c'est justement à ce moment-là que nous pourrions les interpeller. Inévitablement, ce genre d'individus se croient à l'abri de tout et font, à un moment ou à un autre, une erreur. De cela, je suis certain. Mais en attendant, n'ayant rien de concret contre eux, le juge d'instruction souhaite boucler le dossier... »

« Boucler le dossier, mais cela n'est pas possible. Tout ne peut pas s'arrêter de cette façon... » dit Barbara, hébétée.

« Ne t'inquiète pas, nous n'allons baisser les bras » dit Paul aussi abasourdi par la nouvelle que Barbara.

« Écoutez, c'est aussi pour cela que je suis venu. Je voulais vous dire en face que depuis le début, vous aviez totalement raison et je vous crois. Il ne faut pas penser que tout doit s'arrêter même si le dossier est clos. Vous savez un dossier est rouvert dès qu'une nouvelle preuve suffisante est apportée, et ce, même des années plus tard, donc il ne faut pas lâcher. Si vous le permettez, je vais vous soumettre une idée » répondit leur interlocuteur très affecté par leurs réactions.

« Je vous en prie, allez-y. Il est hors de question de stopper notre démarche. Par une multitude de menaces, d'agressions morales et physiques, Bertrand a essayé de nous intimider afin que nous retirions nos plaintes, mais nous n'avons jamais cédé. Donc, ce n'est pas maintenant que nous allons le faire. Et même si nous devons attendre des années avant de les pincer, nous attendrons ! » répondit Paul comme soudain requinqué par les paroles rassurantes du gendarme.

« Le mieux pour vous serait de prendre un détective privé... »

« Un détective privé ! » dirent en échos Paul et Barbara.

« Oui, quelqu'un qui va chercher pour vous un ou des éléments suffisamment importants pour faire redémarrer l'enquête. Car c'est cela qu'il faut... Juste un élément. Mais là, à partir de maintenant, on me retire l'enquête. Pour Bertrand et ses complices, c'est un grand bol d'air !

« Pas assez d'éléments, et moi qui travaille au Luxembourg, cela me paraît suffisant pour que le juge d'instruction ferme le dossier, en effet, dit Paul en soupirant. Oui, je n'ai jamais oublié quand on m'a fait comprendre que du fait de mon lieu de résidence, cette affaire n'était pas prioritaire.

« Mais comment trouver un bon détective privé ? demanda Barbara. Nous n'en

connaissons pas. Et là aussi, je crains qu'il y ait pléthores de candidats !...»

« De plus, chacun a plus ou moins sa spécialité. Il ne faut surtout pas confier votre affaire à un privé qui s'occupe d'affaires d'adultère, par exemple. Il ne saurait pas par où commencer. Non, il faut une personne avec l'expérience des enquêtes de grande envergure, a dit le gendarme

« C'est certain. Il va falloir tout lui raconter depuis le début, donc il nous faut quelqu'un qui ne perd pas son temps, qui comprend vite. Avez-vous quelqu'un à nous conseiller ? demanda Paul

« Un ancien de mes collègues à la retraite s'est converti, en effet. Je ne vous aurais pas conseillé n'importe qui. Mais, Monsieur Montana, ex-gendarme de cette brigade de recherches que je dirige aujourd'hui, est le meilleur que je connaisse actuellement. Vous pouvez aller le voir en toute confiance. » Répondit le gendarme.

De plus, cette personne habite le même village que DUBOIS !

Après encore quelques paroles de politesse d'usage, le gendarme se leva et prit congé.

« Que penses-tu de ce qu'il vient de nous dire ? demanda Barbara à Paul en jetant un dernier coup d'œil sur le portail automatique afin de vérifier qu'il s'était bien refermé.

Paul sourit malgré lui, tout en ressentant un léger pincement au cœur. Barbara n'avait jamais réussi à se remettre complètement du cambriolage et de l'agression. Il savait qu'instinctivement, et bien malgré elle, elle restait sur ses gardes et redoutait de voir à tout instant apparaître une forme, un individu... Ce portail fermé était pour elle un rempart, même mince, contre leurs adversaires.

« Je ne sais pas. Il a certainement raison. Mais qui nous dit que ce Monsieur Montana saura mener cette enquête ? Nous avons eu tellement de déboires avec la police, la gendarmerie, la brigade de recherches que pour moi, être un ancien gendarme n'est pas une référence suffisante. Bon, il avait quand même l'air de le tenir en haute estime, donc, il doit être efficace et compétent », dit Paul tout en songeant qu'il valait mieux changer de sujet. Cette discussion avait quand même ravivé chez lui une colère sourde, qu'il n'arrivait toujours pas à maîtriser. Il lui fallait se calmer.

« Sortons un peu. Allons-nous promener au Pic Saint Loup » répondit Barbara, elle aussi très perturbée par ces révélations.

Dès leurs premières rencontres, ils s'étaient aperçus de leur goût commun pour la randonnée. Tous les deux étaient très impliqués dans leur travail et ces rares moments de marche dans la nature leur permettaient de décompresser. C'est ainsi qu'une fois de plus, ils apprécieraient de pouvoir s'adonner à leur activité favorite. Tout en admirant le paysage dont elle ne se lassait pas, Barbara dit à Paul :

« Tu sais, Paul, je repense à ce qui nous a été dit cet après-midi et aux possibilités de ré-ouvrir un dossier sur un nouvel élément. Je vais me mettre à ta place et essayer de penser

d'une façon positive. En effet, en y réfléchissant bien, s'il n'y avait pas eu cette perquisition chez Stack, le petit carnet où les noms de tous les receleurs étaient inscrits n'aurait jamais été trouvé. Bertrand a donc été arrêté, par pur hasard. Par conséquent, cela peut se reproduire encore dans le futur... »

« Tu as parfaitement raison, Barbara. Et n'oublie pas que ce hasard a permis aussi de découvrir un trafic d'une très grande ampleur. Ce Stack avait soudoyé de nombreux chauffeurs d'une Société de transports... Tiens là, d'un coup, j'ai soudain un doute sur le nom de celle-ci, mais en fait, cela a peu d'importance, car il a été prouvé que seuls des chauffeurs étaient complices et aucune personne de la Direction n'a été incriminée. Donc, cela aurait pu être avec et dans n'importe quelle compagnie de transports. Donc, les chauffeurs indiquaient non seulement le contenu des camions, mais aussi le lieu exact où ils allaient s'arrêter pour manger et dormir. Ils se garaient dans un endroit un peu reculé, sans éclairage de ces grands parkings d'autoroute, et là, l'équipe de Stack avait tout le temps de vider le contenu du camion dans un autre et de disparaître tranquillement. Ensuite, le recel revenait à d'autres, dont Bertrand

« Quel culot, quand même. Tu m'as bien dit qu'il pouvait s'agir aussi bien de matériel hifi, comme des télévisions, des chaînes, etc, que d'engins agricoles... Ne m'as-tu pas parlé de tondeuses ? De tracteurs ? Il faut avoir une véritable organisation, un endroit où stocker les objets volés. Ou alors c'était à la commande ! Tiens, oui, je pense que pour les grosses cargaisons, ils volaient selon les demandes. Bon, j'arrête, car je me fais un film, dit Barbara en souriant, malgré elle. »

« Tu sais, je pense que tu n'es pas loin de la vérité. Ce trafic durait depuis de nombreuses années et cela ne peut marcher qu'avec une vraie logistique. Et un ou des cerveaux ! Je suis quand même surpris que Bertrand ait été jugé seulement comme receleur. Une fois de plus, la chance a été avec lui, répondit Paul.

« Oui, en effet, nous le savons assez malhonnête pour être à la tête d'un tel trafic. De plus, à mon avis, il a assez de séduction, de persuasion pour enrôler les gens. Il faut quand même persuader les chauffeurs à trahir la société dans laquelle ils travaillent et donc un minimum de bagou est nécessaire. Il est vrai que l'attrait de l'argent fait le reste, mais je vois tout à fait Bertrand dans ce rôle de rabatteur, si je puis dire. Tu ne crois pas, Paul ? »

« Tout à fait, mais si tel est le cas, il est encore plus intelligent que nous le pensons ou ne voulons l'admettre. Être à la tête d'un réseau et ne se faire prendre que pour recel, il faut y avoir réfléchi bien avant. Mais, là, je reconnais son pouvoir de manipulation. De toute façon, on peut dire qu'il a encore été chanceux, puisqu'il n'a écopé que d'un an avec sursis, comme tous ceux inculpés pour recel, alors que celui qui a été reconnu à la tête a été condamné à 5 ans » résuma Paul.

« Allons, essayons d'oublier cette histoire pendant un petit moment. Quel merveilleux après-midi, profitons encore un peu de ce beau paysage avant de rentrer, dit Barbara, pleine d'entrain.

Quelques jours s'écoulèrent encore avant qu'ils ne perçoivent vraiment l'importance des deux messages que le responsable de brigade avait voulu leur passer. Non seulement, il les

croyait, eux, Barbara et lui, innocents et vraiment victimes de la manipulation de Bertrand. Mais de plus, il était persuadé que celui-ci était une crapule et méritait la prison !

CHAPITRE 25

L'HEURE DE VERITE

« Voilà, Monsieur Montana, vous savez tout de mon histoire » dit Paul en regardant, comme à son habitude, son interlocuteur droit dans les yeux. « Vous comprenez que je ne peux pas faire comme si rien ne s'était passé. Il faut réellement trouver une faille qui permettrait de faire rouvrir le dossier et mener Bertrand Dubois et ses compères en prison. »

« Je partage parfaitement votre point de vue, Monsieur Duquesne. Je vais relire mes notes et faire un résumé de tout ce que vous m'avez dit. J'aurai certainement des questions complémentaires à vous poser. Mais le principe est de surveiller les agissements de ces hommes, répertorier toutes leurs activités et plus particulièrement les illégales, et surtout repérer des détails qui ont peut-être été négligés. »

« En effet, confirma Paul. Si aucun nouvel élément n'est trouvé, il faut espérer que Dubois ou l'un des autres commettra un faux pas. »

« Très bien, Monsieur Duquesne, je vous recontacte d'ici quelques jours pour des éventuelles questions complémentaires ou peut-être pour un premier résultat. Au revoir, Monsieur Duquesne. »

Une fois Monsieur Montana parti, Paul essaya de visualiser à nouveau cette entrevue. Il voulait être certain de n'avoir omis aucun détail pouvant être utile dans le travail de recherche, de surveillance du détective.

« Tu vois, François, Il m'a fait très bonne impression. On sent que c'est un homme de métier et de terrain. Cela ne doit pas être le genre « rond de cuir » à rester derrière un bureau et attendre que les choses tombent du ciel. Il a aussi un atout majeur, il connaît tous les éléments du dossier depuis le début par son ami.

« Tant mieux, Paul. Il ne faut pas désespérer, tout est encore possible. As-tu déjà eu des retours ou des commentaires de sa part ? » demanda François.

« Notre première rencontre datant déjà de plus d'un mois, oui, il m'a confirmé avoir effectivement établi les liens entre Dubois et les autres voyous. Bon, cela avait été fait par les précédents enquêteurs, mais, cela signifie qu'il a compris le scénario et maîtrise l'ensemble des acteurs. Tu vois, j'utilise le jargon cinématographique tellement cette histoire semble irréelle. »

« Oui, j'ai remarqué. Et pourtant, en ce qui te concerne, tout est tellement vrai ! » renchérit François.

« Maintenant, il commence une étroite surveillance. Il m'a dit avoir posé des jalons auprès des commerçants des quartiers où chacun réside. » Expliqua Paul.

« Et tu crois que cela peut marcher ? Les gens seraient prêts à donner des informations, comme cela, à quelqu'un qu'ils ne connaissent pas ? » demanda François, étonné.

« J'avoue que cela m'a un peu surpris aussi, répondit Paul, mais ayant déjà eu maintenant quelques conversations avec lui et vu sa façon d'agir, d'être avec les gens, je me dis qu'il est tout à fait possible que ceux-ci lui parlent s'ils entendent ou voient quelque chose de louche. Il fait très bonne impression, a belle allure et inspire confiance. Je ne sais pas quels propos il leur tient ni comment il arrive à passer des messages, mais oui, si un commerçant entend parler de matériels hifi ou autres, par exemple, à écouter, il lui donnera l'information. »

« Je comprends, marmonna François. Il pose des questions, sème des graines et espère récolter des informations en retour de cette façon. Peut-être joue-t-il de son ancienne casquette de gendarme aussi ! »

« Après des personnes extérieures à la brigade, je ne sais pas, mais par contre, d'une façon interne, oui, je suis certain qu'il l'utilise. D'ailleurs, cela lui a permis de répondre à une de mes interrogations... »

« Ah, bon, laquelle ? » demanda François intrigué.

« Nous avons toujours été surpris par le fait que Bertrand semblait être informé de beaucoup de choses, trop de choses. Il avait reçu, par mégarde, la copie de certaines plaintes déposées contre lui. Quand cela s'était su, tout le monde s'était étonné, mais personne n'avait jamais cherché à déterminer comment cela avait pu arriver. »

« Oui, tu me l'avais dit, Paul, je m'en souviens parfaitement. Ainsi, il avait toujours un temps d'avance pour se défendre ». »

« Cela lui permettait de se préparer à répondre et de monter un bateau, comme l'on dit. »

« Et alors, ton Monsieur Montana à découvert comment il avait reçu ces copies ? » demanda François.

« Ces recherches l'ont mené vers un ancien gendarme à la retraite. Et en discutant avec ce même gendarme, il a appris que Bertrand était... Tu ne devineras jamais... Pupille de la Nation. »

« Pupille de la nation, répéta François, mais où est-il allé chercher cela ? Et quelles seraient les raisons de ce titre ? »

« Je ne sais pas quel bobard Bertrand lui a raconté, mais à priori, c'était assez véridique pour que son « nouvel ami » le prenne sous sa protection. Personnellement, cela ne m'étonne pas beaucoup. Bertrand est tellement menteur, manipulateur. Il a dû inventer une belle histoire pour se lier d'amitié avec cet homme, il a sans doute dû jouer sur sa corde sensible. Et puis, n'oublions pas qu'il a un macaron « des amis des gendarmes » sur son pare-brise. Bref, il a tout fait pour l'amadouer et en contrepartie de « je ne sais quoi » ce gendarme lui fournissait des informations sur l'enquête..., alors qu'il était à la retraite... »

« Tout s'explique, en effet. Il fallait forcément quelqu'un de l'intérieur pour être au courant de l'évolution de l'affaire. Quel soursnois, quand même, ce Bertrand. S'indigna François.

« Tu ne sais pas si bien dire. Si je te dis que lors des commémorations, il était avec les gendarmes... sous le drapeau ! Et monsieur n'hésitait pas à aller déjeuner au mess régulièrement. »

« De cette façon, Il a fini par passer presque inaperçu dans le cadre de la gendarmerie. À la longue, il faisait partie de leur paysage et les gens ne se méfiaient plus de lui. » Rajouta François.

« Bon, maintenant, de toute façon, c'est fini. Monsieur Montana a en glissé un mot au responsable de la brigade de recherches qui s'occupait de mon affaire. Tous les intervenants ont instruction de ne plus parler de ce dossier avec cet ancien collègue. C'était facile pour lui, sous prétexte de venir dire bonjour à Pierre, Paul ou Jacques, il dirigeait la conversation sur Bertrand et arrivait à soutirer des informations... »

« Excuse-moi de t'interrompre, Paul, mais j'aurais presque tendance à comprendre que l'on ne se méfie pas d'un ancien collègue. Pas toi ? Et en plus, dans la gendarmerie. Pour moi, il représente la droiture, l'honnêteté. Mais même chez eux, il y a des moutons noirs... En plus, cela n'est peut-être pas un mauvais bougre, il a dû succomber au charme de Bertrand. »

« Oui, peut-être, répondit Paul. En attendant, c'est grâce à Monsieur Montana que nous avons connu la source de Bertrand. C'est déjà un beau résultat. De plus, lors des nombreux interrogatoires subis suite à la découverte du réseau du trafic des autoroutes, les gendarmes ont examiné de plus près ses antécédents. Là, ils ont appris que son père n'avait jamais été gendarme et qu'il avait été élevé par mes parents. Son soi-disant statut de « pupille de la nation » s'est écroulé d'un coup et ils lui ont fait retirer l'autocollant « les amis des gendarmes » de son pare-brise. Ceci est donc déjà très positif. Pour le moment, le dossier est clos, mais attendons la suite. Nous verrons bien si Montana arrive à trouver d'autres éléments pour coincer cette crapule. » Je ne désespère pas, pensa Paul en raccrochant. Patience et longueur de temps font plus que force ni que rage.

« Il y a un petit moment que tu ne m'as pas parlé de Monsieur Montana, Paul », dit Barbara lors d'un déjeuner. Le week-end, elle appréciait particulièrement ces rares moments de tranquillité où ils pouvaient enfin discuter face à face et non plus au téléphone comme les obligeaient leurs vies professionnelles respectives.

« C'est vrai, mais c'est tout simplement parce qu'il n'y a rien de nouveau. Chaque semaine, il me fait un petit point par téléphone, mais depuis maintenant presque six mois qu'il est en charge de l'affaire, il m'avoue ne rien avoir trouvé. C'est comme si la situation était figée. Il surveille toujours Bertrand et ses amis, continue d'interroger régulièrement les commerçants sur les éventuels faits suspects qu'ils pourraient avoir remarqués. Ah et autre chose aussi, il est en relation étroite avec ses anciens collègues de la gendarmerie. Ils lui ont promis de lui transmettre tout élément, même le plus insignifiant, s'ils pensaient que cela puisse lui permettre de faire avancer son enquête » répondit Paul.

« Et pendant ce temps-là, Bertrand est toujours libre. À mon avis, il est certainement plus prudent, mais il doit continuer à faire tous ses trafics. » dit amèrement Barbara.

« Par contre, j'ai oublié de te raconter quelque chose. En début de semaine, au Luxembourg, j'ai eu la désagréable surprise de recevoir une nouvelle convocation au tribunal de Montpellier « pour fraude fiscale ». J'étais persuadé que le dossier était clos suite au jugement de 2009, tu t'en souviens aussi. En plus, avec les dommages et intérêts que le tribunal a été obligé de me verser, vraiment, pour moi, la procédure était finie. Donc, j'ai donné ce dossier à l'avocat qui va se présenter au tribunal. J'attends de ses nouvelles. Il ne comprend pas non plus pourquoi cela resurgit, mais pense que cela va aller très vite. »

« Je l'espère. Il n'y a pas eu quoique ce soit qui justifie cette nouvelle convocation, dit Barbara effarée. Cela ne va pas recommencer... »

« Non, aie confiance. Tu vois, c'est la raison pour laquelle je ne te l'avais pas dit au téléphone. J'étais certain que cela allait t'inquiéter. Mais, ne t'en fais pas. C'est fini et bien fini » répondit Paul.

La suite lui donna raison

« Monsieur Duquesne, j'ai une bonne nouvelle pour vous ! »

« Bonjour Maître. Je l'espère. Dites-moi tout. »

« Enfin, après deux nouveaux renvois successifs, le tribunal a rendu son verdict. Vous êtes relaxé, Monsieur Duquesne. Aucune charge n'a été retenue contre vous. Le tribunal a de nouveau constaté et reconnu que le dossier ne tenait pas debout et que tout était basé sur des mensonges, des montages et des faux documents. »

« Vous m'en voyez ravi. Je ne voyais pas comment il pouvait en être autrement, mais avec l'administration fiscale, on ne sait jamais ! Donc, cette fois-ci, vous m'assurez que je peux dormir sur mes deux oreilles à ce sujet. Très bien, mais n'oubliez pas que nous continuons la procédure contre Bertrand au sujet des détournements de fonds de la SCI montée pour la location de l'immeuble. »

« Oh, je ne risque pas d'oublier, Monsieur Duquesne. C'est en cours. Je suis dans l'attente de la nomination d'un administrateur judiciaire par le tribunal. Celui-ci devra éplucher tous les comptes de Monsieur Dubois. Encore un peu de patience... »

« J'en ai à revendre, Maître, mais j'aime voir les choses avancer aussi ! Bon, au revoir et au plaisir de vous entendre à nouveau » dit Paul en raccrochant.

L'étau se resserre autour de ce voyou de Bertrand, pensa Paul.

« Monsieur Montana, Paul Duquesne à l'appareil. J'aimerais vous entretenir d'un accident de voiture que je viens d'avoir. »

« Pas trop grave, j'espère. Avez-vous été blessé ? demanda Monsieur Montana, inquiet par le ton emplî de gravité de Paul »

« Plus de peur que de mal, heureusement, répondit Paul. Je n'allais pas vite du tout et donc, seule la voiture a été bien endommagée. Sur le coup, j'ai vraiment eu le sentiment que je n'avais plus de freins, puis les gendarmes parlant de malaise, je me suis dit qu'ils avaient peut-être raison et on m'a directement emmené aux urgences. Là, j'ai subi toute une panoplie d'examen, mais les médecins n'ont rien trouvé. Aucune anomalie ou absence, même minime, ne justifie l'accident. »

« Cela a quand même dû vous rassurer, Monsieur Duquesne. Vous m'avez bien dit avoir déjà fait un malaise cardiaque il y a quelques années. Cela aurait pu se reproduire, c'est vrai. Mais alors, à quoi pensez-vous ? »

« Écoutez, je ne veux pas inquiéter Barbara, donc je ne lui ai pas fait part de mes réflexions. Cependant, je suis persuadé que j'avais toute la maîtrise de mon véhicule jusqu'à ce que je sois obligé de freiner à cause de ce chien traversant la route. Heureusement que j'étais en sortie de ville, je venais de passer sur le dernier ralentisseur (il y en a partout, maintenant) et donc je n'avais pas encore repris de la vitesse. Mais les freins n'ont pas répondu, j'ai braqué à droite et la voiture a été arrêtée par un arbre sur le bord de la route », expliqua Paul.

« Quand vous dites que les freins n'ont pas répondu, vous pensez qu'ils ont pu être... sectionnés ? » demanda Montana en hésitant à dire le mot.

« Eh, bien, oui ! Je ne veux pas être paranoïaque, mais oui, c'est ce que je pense. De toute façon, la voiture va être examinée et nous le saurons rapidement. Je me demande aussi si vous n'allez pas en entendre parler de votre côté. Peut-être pourriez-vous discrètement lancer ce sujet de conversation avec des personnes de votre village. Bon, je vous propose que nous nous reparlions de ce fait dans quelques jours, nous aurons au moins le résultat de l'expertise de la voiture. » Proposa Paul.

« Très bien, de mon côté, je vais vérifier si des bruits courent au sujet de cet accident. Reposez-vous bien Monsieur Duquesne et à bientôt. »

Paul se sentit soudain très fatigué. Cet accident était-il un avertissement de la part de Bertrand ? Il essayait de se raisonner, mais n'arrivait pas à se sortir cette idée de la tête.

Maintenant certain de n'avoir rien physiquement, il réalisait la chance qu'il avait eue. Il était de plus en plus persuadé que ses freins avaient été sabotés et cette idée le terrifiait. Seul, Bertrand pouvait être derrière tout cela. Pourquoi ? Au fond de lui, il le savait... Quelques jours auparavant, il avait eu une conversation avec son avocat :

« Monsieur Duquesne, un administrateur judiciaire a été nommé par le tribunal de Montpellier pour les détournements de fonds au sein de la SCI que vous avez créée avec Bertrand Dubois et la vérification de ses comptes va commencer. »

« Voulez-vous bien me rappeler le déroulement de cette procédure, Maître, s'il vous plait, demanda Paul »

« Avec plaisir, Monsieur Duquesne. Tout d'abord, cet administrateur va convoquer Monsieur Dubois et lui demander de lui apporter les comptes de la société depuis sa création puisqu'il a toujours refusé de vous les communiquer malgré votre participation à cinquante pour cent dans cette société. Il devra aussi fournir des explications sur la façon dont il a géré cette SCI depuis 10 ans »

« Connaissant Bertrand et la façon dont il s'est comporté ces dernières années, je crains qu'il ne fasse traîner les choses. Quand nous travaillions ensemble, il mettait des mois à me communiquer les résultats des franchises dont il était responsable. C'est une des principales raisons pour lesquelles nous avons mis tant de temps à nous apercevoir de sa trahison. Nous étions dans l'action de nos propres activités et ne le relançons pas assez souvent » dit Paul, se souvenant parfaitement des différentes conversations avec Bertrand où celui-ci trouvait toujours une bonne excuse de ne pas lui communiquer – ou de ne pas lui avoir communiqué – les éléments demandés.

« Ne vous inquiétez pas. C'est aussi pour contrer ce genre de risques que l'administrateur va immédiatement bloquer ses comptes et faire savoir à sa banque qu'à partir de maintenant la gestion de la société sera faite par lui et non plus par M. Dubois. Celui-ci n'aura plus accès aux loyers qu'il encaissait précédemment. En principe, ceci met la pression et oblige la personne à s'exécuter rapidement. »

« J'ose espérer que cela suffira, murmura Paul »

« Ah oui, et n'oublions pas aussi que l'administrateur a la responsabilité de faire estimer l'immeuble par un expert judiciaire pour connaître sa vraie valeur. Ensuite, le tribunal devrait vous accorder le droit de vendre l'immeuble puisque nous l'avons demandé en même temps que la nomination de l'administrateur judiciaire. Et Monsieur Dubois ne pourra pas s'opposer à la vente. Vous voyez, cette procédure est vraiment adaptée à votre situation. »

« En effet ! Merci Maître pour toutes ces informations. » répondit Paul en raccrochant.

« Barbara, je viens de recevoir le résultat de l'expertise de la voiture faite par la gendarmerie. Je m'interdisais de le croire, mais tiens, regarde toi-même, c'est écrit là, noir sur blanc : problème flagrant sur le système de freinage de la voiture. Je vais de ce pas à la Gendarmerie afin de parler au responsable et voir ce qui va se passer maintenant. À tout à l'heure ! dit Paul en refermant, sans se retourner, la porte derrière lui. »

Paul est pressé. Enfin, il est dans l'action. Plutôt savoir que rester dans l'ignorance, voilà ce qu'il se dit. Ces quelques jours d'incertitude l'ont anéanti. Le résultat de l'expertise le rassure, il n'est pas paranoïaque, il est dans la vérité.

« Asseyez-vous Monsieur Duquesne. Vous avez lu le rapport d'expertise. Maintenant, vous avez deux solutions. Vous pouvez ne rien faire... ce dont je doute, ou vous pouvez déposer plainte et votre dossier sera ouvert à nouveau. »

« Vous avez vu juste, Monsieur, non seulement, je vais déposer plainte, mais je veux, à nouveau, vous faire part de mes soupçons. Je suis persuadé que la procédure judiciaire mise en place il y a quelque temps a énervé Bertrand. Il veut me faire peur comme il l'avait déjà fait lors de l'intrusion chez Barbara et notre séquestration. Mais je ne lâcherai pas, vous comprenez ? »

« C'est tout à fait clair. Je vais donc prendre votre déposition et ensuite nous interpellons Monsieur Dubois. Nous allons le faire parler, croyez-moi » répondit l'interlocuteur de Paul.

« Monsieur Dubois, vous êtes en garde à vue pour tentative d'homicide volontaire sur la personne de Monsieur Duquesne. Ceci n'est d'ailleurs qu'un fait parmi d'autres. Dans le cadre de cette même enquête, vous allez devoir nous expliquer à nouveau vos précédents agissements vis-à-vis de ce même Monsieur Duquesne, mais aussi la provenance des fonds dont vous avez eu besoin pour créer vos diverses sociétés. Nous avons 48 heures devant nous, Monsieur Dubois, et si cela est nécessaire, nous prolongerons votre garde à vue... »

« Je ne comprends absolument rien à ce que vous me racontez. Je n'ai plus de relation directe avec Paul Duquesne depuis de nombreux mois maintenant. Nous sommes en litige sur un plan professionnel, c'est exact, mais toutes les autres accusations dont vous n'avez cessé de m'accuser à chaque interrogatoire ne sont que des mensonges de la part de Paul. J'ai l'impression que cet homme a décidé de détruire ma vie. Il sait d'où je viens et n'accepte pas que j'ai réussi. Car, oui, j'ai réussi ma vie. Il m'a aidé au début, mais n'a jamais accepté que je veuille me séparer de lui sur un plan professionnel. Il pense que je lui suis à jamais redevable. Ceci est la vraie raison de son comportement et de ses accusations. Voilà, c'est tout ce que j'ai à vous dire. »

Bertrand Dubois sembla soudain se refermer. Les deux gendarmes assis en face de lui se regardèrent, étonnés de cette longue tirade. Ils connaissaient bien Dubois pour l'avoir interrogé à de nombreuses reprises. Il était en principe du genre « muet ». Mais là, son angle de défense avait changé. Il essayait de détourner l'attention des gendarmes en accusant Paul Duquesne.

« Bon, reprenons depuis le début, voulez-vous, Monsieur Dubois. Nous avons également convoqué votre femme et elle est interrogée en ce moment même. Où étiez-vous et que faisiez-vous la veille de l'accident de Monsieur Duquesne ? »

« Mais pourquoi interrogez-vous ma femme ? Laissez-là tranquille, elle est fragile. Elle ne sait rien de mes affaires professionnelles ? Vous savez très bien qu'elle est la belle-sœur de Paul Duquesne. Elle n'a plus de relation avec sa sœur non plus, car nous ne nous fréquentons plus depuis de nombreuses années. »

« Justement, pourquoi ne vous fréquentez-vous plus ? Entre personnes de bonne intelligence, il faut savoir faire abstraction des différends professionnels si l'on veut entretenir des liens privés. Cela veut-il dire qu'il y a des désaccords d'ordre privé également entre vous, Monsieur Dubois ? »

« Je vous répète que Paul essaie de me salir. Il a raconté n'importe quoi à ma femme Marianne, après avoir réussi à s'allier sa propre femme, Barbara. Ainsi, elle aussi, de son côté, racontait des bobards à sa sœur. Comment voulez-vous que nous entretenions des relations normales. Non, j'ai préféré mettre fin à tout cela et chacun mène sa vie de son côté. Mais je n'ai rien à voir avec tous les problèmes de cambriolage, séquestration, accident de voiture de Paul Duquesne. »

« Tiens, tiens, vous avez bonne mémoire. Nous ne vous avons pas reparlé de ce cambriolage ou de séquestration, Monsieur Dubois. Pourquoi cela vous revient-il en tête ? Etes-vous certain de ne pas y avoir été mêlé... de près ou de loin... ? » Demanda un des deux gendarmes.

« Je n'ai rien à vous dire. Je n'ai rien à voir dans toute cette histoire dont vous essayez de me faire porter le chapeau. » Répondit Bertrand en gigotant sur sa chaise. Là, son regard se figea et son visage se ferma à nouveau...

« Madame Dubois, nous aimerions vous poser quelques questions au sujet de votre mari, de sa relation avec Monsieur Duquesne, de ses activités professionnelles. »

« Je ne connais rien de la situation professionnelle de mon mari. Il ne me raconte rien. En ce qui concerne Paul Duquesne, je peux vous dire que c'est grâce à moi qu'il a rencontré ma sœur, Barbara. Nous avons entretenu de très bonnes relations pendant de nombreuses années, mais maintenant, c'est fini. Même ma sœur a essayé de me séparer de mon mari. Elle me racontait des choses horribles sur lui, mais je n'ai jamais voulu la croire. Mon mari est un homme bon, généreux ; c'est un bon père, aussi. »

« Généreux, vous avez employé un terme intéressant, Madame Dubois. D'où venait tout l'argent que votre mari apportait au foyer ? D'après vous, comment a-t-il pu créer toutes ses sociétés ? »

« Je vous répète que mon mari ne me tient absolument pas au courant de ses affaires. Je ne sais même pas où il va et qui il va voir quand il part en voyage. »

« Il part souvent en voyage ? Combien de temps en principe ? Régulièrement ? » Reprit un des deux gendarmes

« Je ne sais pas, je ne sais plus... Arrêtez s'il vous plaît. Vous voyez bien que je ne peux pas répondre à vos questions, je ne sais rien et en plus, vous me harcelez, vous ne me laissez pas le temps de réfléchir. » Répondit Marianne Dubois commençant à sangloter.

« Nous sommes certains que votre mari a des activités peu recommandables, Madame Dubois. Vous devez nous dire ce que vous savez sur ses affaires, ses amis... N'avez-vous jamais eu aucun doute sur la provenance de l'argent qu'il rapportait à votre foyer ? Est-ce que ses activités commerciales suffisent vraiment à vous apporter ce niveau de vie ? Lors du démantèlement du réseau du trafic des autoroutes, votre mari a été accusé de recel, vous ne vous doutiez de rien, vraiment ?

Marianne ne savait plus que répondre ni où donner de la tête. Elle avait l'impression que

les deux hommes devant elle jouaient au ping-pong, lançant des questions les unes après les autres telles des balles rebondissant sur une table. Elle ne savait plus depuis combien de temps elle était là. Deux heures, six heures ? Son mari avait été arrêté un jour avant qu'elle ne soit convoquée. Lors de son arrestation, aucune information ne lui avait été donnée et là, elle n'avait aucune nouvelle, n'avait pas pu le voir ni lui parler. Elle commençait à se sentir fatiguée, épuisée même.

« Reprenons Madame Dubois, nous n'avons pour le moment aucune charge contre vous, mais si vous ne voulez pas être accusée de complicité, vous feriez mieux de nous aider. Votre mari vous disait-il ce qu'il pensait vraiment de Monsieur Duquesne ? Avez-vous l'impression qu'il pourrait aller jusqu'à le tuer ? »

« Mon mari n'est pas un tueur, jamais il n'aurait fait de mal à Paul. C'est la seule chose dont je suis certaine. » Répondit Marianne Dubois, des sanglots dans la voix.

« Ah, quelles sont les choses dont vous n'êtes pas certaine, alors ? Dites-nous ? Madame Dubois. »

« Je ne sais pas. Comment voulez-vous que je sois certaine de l'honnêteté de ses affaires alors qu'il ne me dit rien ? Marianne commença à sangloter. Je sais bien que nous vivons trop bien par rapport à d'autres, mais Bertrand a quand même 7 sociétés différentes. Je ne sais pas, mais je suppose quand même qu'elles doivent bien marcher. Dès notre première rencontre, Bertrand m'a raconté son enfance, voir tout cet argent chez les Duquesne et lui qui n'avait rien. Il s'était toujours juré de donner la meilleure vie possible à ses enfants quand il en aurait. Aussi, depuis la naissance de notre fils, il fait tout pour le rendre heureux, il lui achète tout ce qu'il n'a pas eu, lui ! »

« Nous connaissons l'enfance de votre mari, Madame Dubois. Mais il ne me semble pas que tous les enfants « adoptés ou élevés » par des personnes, riches de surcroît, se mettent à voler ou escroquer leur nouvelle parenté. Ne nous égarons pas s'il vous plait. Vous persistez à dire que vous ne savez pas la provenance des fonds qui nourrissent votre foyer ? Vous n'avez jamais trouvé étrange que votre mari réussisse aussi bien dans les affaires ? »

« Peut-être a-t-il été chanceux ? Cela peut arriver, non ? » Dit Marianne Dubois entre deux sanglots.

« Oui, chanceux d'avoir rencontré Paul Duquesne, cet homme qui l'a pris sous son aile et lui a permis de revenir dans le droit chemin au moment où ses activités l'entraînaient vers la prison. Mais Bertrand Dubois n'a pas résisté longtemps à la dureté d'une vie de labeur et il est vite retourné vers ses anciennes connaissances. Les vols, les fausses factures, ça, c'est de l'argent facile à gagner, n'est-ce pas, Madame Dubois. Et vous, vous profitez de tout cela, les yeux fermés... mais vous saviez, Madame Dubois, au fond de vous, vous sentiez bien que tout cela ne pouvait pas être de l'argent honnêtement gagné, n'est-ce pas ? »

« Non, non, je ne me doutais de rien... » Les sanglots dans sa voix redoublèrent. « Il y a seulement quelques mois que..., Heu, un jour, mon mari était parti en voyage. Comme d'habitude, il ne m'avait pas dit où il allait, mais cette fois-là, son absence était beaucoup plus

longue et j'étais inquiète. D'un coup j'ai été prise d'angoisses. Cela m'arrivait et m'arrive encore de temps en temps, mais à cette époque, je ne savais pas pourquoi. Je tournais en rond dans la maison c'est pour cela que j'ai décidé de faire le ménage à fond. J'ai commencé par notre chambre. J'ai tout sorti... Jusqu'au matelas, et là, j'ai trouvé 5 paquets collés sous le sommier. Dans chaque paquet, il y avait beaucoup d'argent. » Réussit à balbutier Marianne entre chaque sanglot.

« Qu'avez-vous fait à ce moment-là, Madame Dubois ? En avez-vous parlé à votre mari à son retour ? » Demanda l'un des gendarmes.

« Non, j'ai tout remis à sa place. C'est tout, mais c'est là que j'ai commencé à me poser des questions. Voilà, c'est tout ce que je peux vous dire. »

« Très bien, Madame Dubois. Vous allez signer votre déposition et puis vous rentrerez chez vous. Si nous avons besoin de vous voir à nouveau, nous vous le ferons savoir. Surtout, vous restez bien à notre disposition, s'il vous plaît. »

« Monsieur Montana, Paul Duquesne, à l'appareil. Comment allez-vous ? »

« Très bien, mais c'est à vous qu'il faut demander cela. Comment vous sentez-vous une semaine après votre accident ? »

« Aucun problème, tout va bien, merci. Avez-vous des nouvelles, car de mon côté, je n'ai aucune information de la part de la gendarmerie. »

« C'est tout à fait normal, Monsieur Duquesne. Quand un dossier est à nouveau ouvert, les gendarmes font leur travail et n'informent personne. Ils suivent la procédure : convocation, garde à vue, enquêtes... La seule chose que j'ai apprise de mon côté est qu'ils avaient relâché Bertrand Dubois au bout de 48 heures, mais il doit être sous étroite surveillance, ne vous en faites pas. Même moi, je ne peux avoir aucune information, je suis désolé. Il va falloir attendre, mais je suis certain que les événements vont s'accélérer d'un coup. À très bientôt, Monsieur Duquesne »

« Barbara, je viens d'avoir au téléphone le Responsable de la Brigade de recherches. Tu sais la personne qui était venue nous voir pour nous informer de la décision de la Juge de clore notre dossier. Il a demandé à venir afin de nous communiquer une bonne nouvelle. Tels sont les mots employés ! Il n'a rien voulu me dire par téléphone. Par contre, quand il m'a dit que cela avait un lien avec Bertrand et toute l'affaire, je lui ai dit que j'apprécierais que Montana soit présent aussi lors de sa venue. Crois-tu que j'ai eu raison ? » demanda Paul

« Bien sûr. Monsieur Montana a fait énormément de recherches dans le cadre de cette affaire, et même si ces derniers temps, il était mis à l'écart par la gendarmerie, c'est tout à fait normal qu'il soit lui aussi présent. Tu ne sais rien de plus, vraiment ? Tu n'as aucune idée de ce qu'il veut nous dire ? »

« Non, mais nous le saurons bientôt. Un mois maintenant s'est écoulé depuis mon accident et la réouverture de l'enquête, tout est possible. Si j'en crois Montana, tant que l'enquête n'est

pas finie, les gendarmes ne disent rien, donc s'il veut nous voir « pour une bonne nouvelle » j'ai bon espoir. Dit Paul en souriant, heureux à la perspective d'un possible dénouement.

« Monsieur Duquesne, merci de me recevoir. Comme vous me l'avez demandé, j'ai invité Monsieur Montana à assister à notre rendez-vous. Nous voici tous réunis chez vous, car je voulais vous informer personnellement de l'arrestation de Bertrand Dubois et de ses complices. » La phrase du responsable de la brigade de recherches à peine terminée, Paul sentit déjà un poids en moins sur ses épaules. Combien de fois avait-il rêvé d'entendre cela ? Une multitude de questions venait à ses lèvres.

« Qu'a-t-il avoué exactement ? Quels sont ses complices ? » Demanda Paul se retenant de poser d'autres questions, toutes aussi importantes les unes que les autres, à ses yeux.

« Eh bien, lors de sa première garde à vue, il a gardé un mutisme total, identique à celui des précédents interrogatoires. Il sortait de son silence seulement pour vous accuser, vous, Monsieur Duquesne, de vouloir le détruire, par jalousie de sa réussite, disait-il... »

« Excusez-moi de vous interrompre, mais quel culot ! Au fond, cela ne m'étonne pas vraiment. Il a toujours su se mettre en position de victime. Souvent sa défense était l'attaque, comme pour beaucoup de personnes faibles ou peu... "intelligentes", je me permettrais de dire. » Paul bouillait intérieurement, il avait du mal à accepter d'être mis en défaut par Bertrand dans son comportement vis-à-vis de lui.

« Oui, vous avez certainement raison. Par contre, il était aussi très virulent pour défendre sa femme. J'ai senti une panique en lui quand il a appris que nous l'avions convoquée. Vous savez, tout un chacun a un talon d'Achille. Je pense que Marianne est celui de Bertrand Dubois. Il m'a semblé qu'il ne craignait pas qu'elle parle, nous assurant qu'elle ne savait rien d'ailleurs, mais surtout qu'il voulait la protéger de nous. »

« Je crois qu'il l'aime vraiment, en effet, se permit de dire Barbara. Mais alors, est-ce à ce moment-là qu'il a avoué ? Vous nous avez pourtant dit qu'il n'avait pas parlé lors de sa première garde à vue. »

« Non, il n'a rien dit. C'est par sa femme que nous avons eu des éléments qui allaient nous servir par la suite, de levier, dans notre enquête. Marianne nous a avoué avoir trouvé une importante somme d'argent cachée chez eux. »

« Elle a avoué, dites-vous. Vous ne lui avez pas fait de mal, au moins. » Dit Barbara, soudain inquiète pour sa sœur.

« Voyons, Madame Bruni, nous ne maltraitons pas les personnes que nous interrogeons, soyez-en certaine. Votre sœur était très éprouvée, c'est vrai, je ne vous dirai pas le contraire. Mais c'est normal. Une garde à vue est un moment difficile à passer, mais nous cacher ce fait important l'aurait mise dans une situation délicate, donc elle a su, d'elle-même, qu'il était préférable de nous le raconter. C'est grâce à cela que nous avons pu, après plusieurs autres investigations, mettre à nouveau Bertrand Dubois en garde à vue pour lui demander des explications sur la provenance de ces fonds. »

Et le responsable de la brigade de recherches leur raconta exactement le déroulement de cette deuxième garde à vue. Lors de ce récit, Paul, Barbara et Monsieur Montana eurent presque l'impression d'avoir assisté à la scène.

« Alors Monsieur Dubois, vous nous dites ne pas savoir d'où provient l'argent retrouvé sous votre matelas ? Et surtout ne pas être la personne l'ayant mise là. Il est quand même rare d'avoir une somme aussi importante chez soi sans être au courant. J'aurai tendance à croire votre femme quand elle nous affirme ne pas l'y avoir déposée, mais je me trompe peut-être.

« Laissez ma femme en dehors de tout cela, s'il vous plait. Elle n'y est pour rien et ne sait rien. » Répondit Dubois.

« Mais alors si cela n'est pas elle, qui cela peut-il être ? Un de vos chers amis ? C'est étrange qu'il puisse être rentré dans votre chambre, non ? Et en plus, pour y déposer de l'argent !

Cela ne tient pas vraiment debout, Monsieur Dubois, ne croyez-vous pas ? »

Là encore, les deux gendarmes posaient des questions, commentaient chacun leur tour. Les heures passaient et la pression montait dans la pièce. Cette fois-ci, ils voulaient faire avouer Dubois, cette fois-ci, il craquerait...

« Bon, nous reviendrons sur cela un peu plus tard. Parlons à nouveau de l'accident de voiture de Monsieur Duquesne. Vous nous dites ne pas l'avoir vu depuis de nombreux mois, mais on nous a appris avoir vu votre silhouette rôder dans les alentours de leur villa, la veille de l'accident. Que faisiez-vous par là-bas ? »

« On vous a raconté n'importe quoi. Je ne suis pas allé voir Paul et je ne suis pas allé vers chez lui. Je ne comprends absolument pas à quoi vous faites allusion. » Répondit Bertrand Dubois

« Pourquoi ne pas vouloir avouer, Monsieur Dubois. Vous finirez un jour par le faire, donc le plus tôt serait le mieux. D'où vient l'argent qui vous a servi à créer vos sociétés ? Ne trouvez-vous pas étrange de pouvoir être à la tête de sept sociétés immobilières en quatre ans alors que vous avez déposé les bilans des six sociétés commerciales qui vous étaient confiées précédemment et ne pas pouvoir justifier de revenus suffisants pour les créer les unes après les autres. Serait-ce de l'argent provenant des détournements ou de vos recels ? Car vous avez bien été accusé de recel, n'est-ce pas ? »

« Mais laissez-moi tranquille. Je vous dis que vous faites fausse route. Répondit Dubois. L'assurance dont il faisait preuve au début de l'interrogatoire s'amenuisait au fur et à mesure du temps qui passait.

Inlassablement, les gendarmes revenaient sur tel ou tel sujet, harcelant Dubois de questions sur son niveau de vie, le cambriolage de la villa et la séquestration de Paul Duquesne et Barbara Bruni. Qu'étaient devenus les tableaux, les bronzes volés ? Quel rôle avait-il joué dans cette affaire. Les 48 heures de garde à vue allaient bientôt être atteintes et ils le sentaient

à deux doigts de craquer.

« Vous savez, Dubois, si vous ne collaborez pas, il nous sera très facile de vous faire passer pour la tête pensante... Car de toute façon, nous pensons que vous l'êtes, que vos petits copains ne sont que des exécutants. Même si vous n'étiez pas là lors de la séquestration, vous en étiez l'initiateur, le donneur d'ordres. Cela va chercher loin... »

« Madame Bruni, Monsieur Duquesne et toi Montana, je vous ferai grâce de tout ce qui s'est dit lors de cet interrogatoire, dit soudain le responsable de la brigade. Cela serait bien trop long. Toi, Montana, tu sais ce qu'est ce genre de situation. Les questions fusent... »

« Oui, il ne faut pas laisser trop de temps au suspect pour réfléchir. C'est vraiment jeter un filet et le resserrer jusqu'à ce qu'il craque », dit Montana à son ex-collègue.

« Alors, qu'est-ce qui a fait craquer Bertrand ? » Demanda Paul

« Quand nous lui avons dit que nous allions interroger à nouveau sa femme et l'inculper de complicité... Il me semble. Là, d'un coup, il a craché le morceau, comme l'on dit. Tout, tout. »

« Que voulez-vous dire exactement par « tout » ? demandèrent Barbara et Paul en même temps.

« Eh bien, de la façon dont il falsifiait les comptes des franchises dans lesquelles il travaillait pour vous, Monsieur Duquesne. Il nous a donné les noms de ses complices sans lesquels il n'aurait pas pu monter toute cette fraude, c'est-à-dire Conti, Boudin, mais aussi, celui de ses compères et de la façon dont était monté le trafic des vols sur les camions stationnés sur les autoroutes. Il se serait bien arrêté là, je pense, mais après encore quelques questions « bien dirigées » que nous lui avons posées, il ne pouvait pas passer sous silence l'organisation et l'exécution du vol. »

« Vous a-t-il dit ce que sont devenus les tableaux, les bronzes et tout ce qui avait disparu ? Ai-je une chance de retrouver quelque chose ? » se permit d'interrompre Paul

« D'après lui, tout a été vendu. Eh bien sûr, ce n'est pas lui qui s'est occupé de cette phase de l'opération. Là, il a renommé ses complices des autoroutes. Bon, nous ne pouvons quand même pas être sûrs que tout a été vendu, nous retrouverons peut-être quelques pièces. Vous savez certains tableaux sont plus difficiles que d'autres à écouler, trop connus ou trop rares. Ils peuvent être à l'abri et Dubois et ses compères attendent patiemment pour les mettre dans un circuit de vente.

« Oui, c'est vrai, dit Montana, on entend parler de pièces rares qui réapparaissent ou des receleurs qui se font prendre sur UNE pièce recherchée des années plus tard. »

« Je suis persuadé qu'ils n'ont pas pu tout vendre, dit Paul et je ne désespère pas de retrouver un ou plusieurs objets... Tout du moins je l'espère. »

« Bon, il a avoué pour le vol... Et la séquestration ? Reconnait-il y avoir participé d'une façon ou d'une autre. » Demanda Barbara

À cette question, Paul se tourna vers Barbara. Il savait combien elle était encore très perturbée par cette épreuve.

« Oui, mais d'après ses dires, ce n'est pas lui qui en a eu l'idée. Elle viendrait du Polonais, comme il l'appelle. Il est vrai que dans le milieu, les séquestrations, les rapt sont fréquents et reconnus comme un moyen de pression énorme. Donc, je veux bien croire que l'idée initiale vienne de cette personne, mais en creusant un peu plus les déclarations de Dubois, il a été facile de voir que toute l'élaboration et les ordres venaient de lui. Il connaissait parfaitement les lieux et avait donc donné toutes les indications à vos deux agresseurs pour se déplacer dans la villa. Même en nous donnant les noms de ses complices, il est loin d'être tout blanc dans cet épisode. »

« Oh, le monstre, s'exclama Barbara. »

« Je pense, en effet, Madame Bruni, que nous avons affaire à quelqu'un de particulièrement pervers et d'une très grande malhonnêteté » répondit le Responsable de la brigade, touché par la réaction de Barbara.

« Sois rassurée, Barbara, maintenant, c'est fini. » Dit Paul, soulagé, lui aussi.

« Bon, nous allons vous laisser, maintenant, dit le responsable de la brigade. Notre travail n'est pas encore terminé et nous allons devoir interroger tous les acolytes de Bertrand Dubois. Je suis certain que nous allons réussir à les faire avouer ou à trouver quelque chose pour les mettre, eux aussi, à l'ombre pendant un petit moment. Même si Dubois est à la tête de toute cette affaire, ses complices ont leur part de responsabilité. Je ne manquerai pas de vous tenir informés des événements, en fonction de mes possibilités, bien entendu. Vous connaissez notre façon de travailler maintenant et vous savez que nous n'avons pas le droit de dévoiler des éléments pendant le cours d'une enquête. »

« Oui, bien sûr, nous comprenons, répondirent Barbara et Paul, dans un parfait accord. Au revoir, Messieurs »

« Oh, Paul, enfin ! Nous voici débarrassés de cet escroc. Mais en fait, je suis prise entre deux feux, comme l'on dit. D'un côté, j'ai envie de hurler de joie, car il me semble sortir d'un long tunnel dont je ne voyais pas le bout. Mais de l'autre, je suis triste. Je pense à ma sœur Marianne. Quel malheur pour elle, sa vie va s'écrouler. Elle ne vivait que pour et à travers Bertrand. Que va-t-elle devenir maintenant ? »

Paul se tourna vers Barbara, interpellé par sa voix remplie d'émotions.

« Je comprends ce que tu ressens, crois-moi, répondit-il. Je ne peux pas te faire de promesses pour le moment, mais j'essaierai d'aider dans la mesure de mes possibilités ta sœur... Mais plus tard. Pour le moment, je ne m'en sens pas vraiment capable. Je suis, comme toi, encore sous le choc de cette nouvelle. Oui, la joie de savoir Bertrand sous les verrous est

là, mais j'ai, au fond de moi, tellement de rancœur contre lui. Celle-ci va devoir disparaître avant que je ne puisse vraiment compatir avec Marianne. Combien de fois l'avons-nous prévenue ? Combien de fois nous a-t-elle rejetés ? Elle avait choisi son camp et donc même si elle n'est coupable de rien – ce dont je suis certain – j'ai besoin d'un peu de temps. Comprends-tu ? Et surtout me pardonnes-tu cette réaction ? »

« Mais bien sûr, Paul. Comme je te le disais, je suis moi-même partagée. Tu as été le centre des agissements crapuleux de Bertrand et ta réaction est tout à faire normale. Il va nous falloir un moment à tous les deux pour « digérer » toute cette histoire. Nous n'allons pas pouvoir tout effacer d'un coup de baguette magique. Laissons le temps au temps... Regarde, il fait beau, sortons. J'ai envie d'aller me promener. »

« Bonjour Monsieur Montana, comment allez-vous ? demanda Paul

« Très bien, merci. Et vous ? Remis de vos émotions suite à la visite de mon ex-collègue le mois dernier ? Je ne vous ai pas rappelé depuis, car je n'ai eu aucun nouvel élément concret de sa part. »

« Je pense que cela va prendre encore un peu de temps, mais je voulais juste que vous m'expliquiez un peu le déroulement des actions faites par la gendarmerie » demanda Paul

« Ce qui se fait en général est de reprendre les recherches afin de trouver des éléments nouveaux sur toutes les personnes soupçonnées de complicité. Donc, le cas Conti, le cas Boudin, etc. vont être réétudiés afin de faire ressortir le ou les liens entre chacun d'entre eux et Bertrand. Ensuite, ils seront interpellés, interrogés, mis en garde à vue. »

« Hum, hum, je vois, dit Paul. Mais ils ont déjà tous été interrogés, et plusieurs fois. Et aucun fait lié à mon affaire n'avait été retenu contre eux... »

« Oui, mais maintenant, la situation est différente. Bertrand a été arrêté et il a dénoncé ses complices. Donc la gendarmerie sait ce qu'elle cherche... juste un élément prouvant les dires de Dubois. Et ça, soyez certain, ils le trouveront ! »

« Merci pour ces informations, Monsieur Montana », dit Paul en raccrochant.

« Barbara, j'ai parlé à Monsieur Montana et il est très confiant. Bien sûr, il ne peut pas donner de délai quant à l'arrestation de toute l'équipe, mais il n'a aucun doute sur celle-ci. »

« Je ne veux pas non plus douter un instant de la réussite des recherches de la gendarmerie, Paul. Il ne peut en être autrement » répondit Barbara d'une voix très ferme qui fit sourire Paul. Depuis la nouvelle de l'arrestation de Bertrand, il sentait Barbara plus sereine, plus calme. Bien sûr, jamais elle n'oublierait les dures épreuves qu'il leur avait fait subir, mais ce sentiment de crainte de nouvelles attaques contre eux avait disparu. Ils n'avaient plus cette épée de Damoclès au-dessus de leur tête. D'ailleurs, lui aussi, malgré toute l'impatience qui le rongeaient, commençait à sentir un relâchement se faire, il dormait mieux...

« Bonjour Monsieur Duquesne, comment allez-vous ? » Paul reconnut immédiatement la

voix du responsable de la brigade de recherches.

« Très bien, merci. Quelles sont les nouvelles ? » demanda Paul se souvenant que son interlocuteur ne pouvait vraiment révéler des informations qu'une fois l'enquête totalement bouclée.

« J'ai de très bonnes nouvelles pour vous, Monsieur Duquesne. Tous les complices de Bertrand sont sous les verrous. Oh, je savais que cela ne serait pas aisé car ils sont coriaces, mais c'est fait. Vous souvenez-vous des enregistrements de leurs conversations téléphoniques ? Eh bien, c'est grâce à celles-ci que nous avons pu faire un lien entre eux. Vous vous souvenez que tous leurs appels étaient codés et à l'époque nous n'avions rien pu comprendre. Mais avec tout ce que nous a dit Bertrand, cette fois-ci, nous avons réussi. »

« Avez-vous trouvé l'endroit où ils cachent ce qu'ils m'ont volé ? »

« Non, toujours pas, mais le décryptage nous a donné accès à toutes les personnes de l'organisation et nous avons pu ainsi les mettre en garde à vue. Et là, dans un délai plus ou moins long, ils ont tous avoué leur participation soit au cambriolage soit à la séquestration et/ou aux menaces exercées contre vous et Madame Bruni. Ils ont ensuite été présentés au juge d'instruction qui, au vu du dossier, les a mis en examen et inculpés pour vol, effraction, escroquerie ou agression à main armée selon les cas. Voilà, Monsieur Duquesne, je pense que cette fois-ci, je peux vous dire que tout est fini. Tout ce petit monde est en prison, il nous reste à attendre le procès maintenant. »

« Barbara, ça y est, les complices de Bertrand sont en prison. Il y a assez de charges contre eux pour aller jusqu'à un procès. C'EST FINI ! » s'exclama Paul

« Ouf, enfin... Car malgré toute l'assurance dont j'ai voulu faire preuve, j'attendais avec impatience d'entendre cela. Le procès est une autre étape, mais les arrestations de tous étaient un point primordial pour que nous puissions tourner la page, Paul. ».

L'amour que Barbara et Paul se portaient les avait aidés à supporter ces nombreuses années de soucis, de peur, de trahisons. Maintenant, ils allaient pouvoir laisser Bertrand derrière eux. Il ne les aura pas détruits... abimés, oui certainement... Mais une nouvelle tranche de vie s'ouvrait devant eux et ils allaient pouvoir panser leurs blessures, ensemble, main dans la main.

EPILOGUE

« Depuis l'arrestation de Bertrand, je me sens comme libéré, Paul. Et toi, quelles sont tes impressions ? » demanda Barbara.

« Libéré, je le suis aussi, mais j'ai quand même un sentiment étrange d'inachevé. Je ne sais pas pourquoi ni à quel moment, Bertrand a choisi de prendre le mauvais chemin... Je ne le saurai certainement jamais, mais je peux dire qu'avec lui, je suis allé de désillusion en désillusion. » Répondit Paul, le regard dans le vague.

« Pourquoi d'inachevé ? Que t'étais-tu fixé comme but ? Il est vrai que lorsque la juge t'avait téléphoné pour te demander de t'occuper de lui, tu en avais la responsabilité. Mais le temps passant, plus personne ne t'avait obligé à faire quoi que ce soit pour lui. Et pourtant, on peut dire que tu l'as aidé, et bien plus que tu n'aurais dû le faire. Je ne comprends pas ce que tu veux dire. » Dit Barbara, soudain soucieuse.

« Eh bien, c'est vrai, au début, je me suis senti responsable de lui... Un peu comme si j'étais le prolongement de mes parents. Là où ils avaient échoué dans l'éducation donnée à Bertrand, je pouvais essayer de faire mieux. Je reprenais le flambeau. Tu sais très bien que j'ai toujours eu l'impression d'être un étranger pour eux, je vivais, mais j'étais plutôt comme un fantôme, j'étais là sans être là, surtout pour ma mère. Je vivais un peu en parallèle de leur vie. Comprends-tu ce que je veux dire ? »

« Oui, je crois, Paul. En effet, vos relations étaient étranges, sans affection, sans amour. Tu ne t'es jamais senti « inclus » dans ta propre famille, mais pourquoi dis-tu « en parallèle » ? »

« Il y avait toujours eu une distance entre nous... Je me sentais épié, jugé. Ma mère dévalorisait tout ce que je faisais. L'important était de se montrer « elle » et le reste du monde n'avait aucune valeur. Je t'ai raconté les diners mondains où elle paradait et où nous, ses enfants, n'étions que des « faire-valoir ». Alors, comment veux-tu ne pas avoir l'impression de ne pas exister ou d'être toujours en parallèle de l'autre ? »

« Oui, je comprends. Toujours à attendre quelque chose, un signe... »

« Oui, c'est cela. Et mon père avec qui, étant jeune, je pensais avoir un minimum de relations m'a montré une jalousie féroce lors de mes réussites professionnelles. Il n'admettait pas que j'ai du succès là où lui avait échoué auparavant. J'aurais voulu créer une équipe avec lui, mais il a toujours tout gâché. »

« C'est aussi pour cela que tu as voulu aider, soutenir ton fils, David, mais tu lui as aussi laissé toute l'autonomie dont il pouvait avoir besoin pour s'épanouir. »

« Tout à fait, Barbara. Je ne voulais pas reproduire le rapport de force que mon père exerçait sur moi. David devait réussir par lui-même, et surtout de la façon dont il le désirait. Quand je l'ai rejoint dans son activité de pneu, cela n'était pas dans un but de prise de

contrôle ou de subordination. Je voulais créer avec lui ! Tout ce que je n'avais pas pu faire avec mon propre père. »

« Je suis certaine que David l'a toujours su. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle votre collaboration s'est parfaitement bien passée. Et puis, vous avez su prendre chacun votre route en respectant le choix de l'autre. Lorsque tu es parti au Luxembourg, vous aviez des rôles bien définis et quand vos routes se sont séparées, cela s'est fait tout naturellement. »

« En fait, je me dis que David avait moins besoin de moi que je n'avais eu besoin de mon père... »

« Mais c'est normal, Paul. Même si tu n'étais pas toujours présent au foyer lors de son adolescence, je suis sûre que David savait pouvoir compter sur toi. Tu as su le lui montrer, le lui faire sentir. Je pense que tu n'as jamais eu ce sentiment de sécurité avec aucun de tes parents. »

« J'ai essayé de ne mettre aucune barrière entre mes enfants et moi et d'être le plus proche d'eux, même si notre vie commune n'a pas toujours été évidente. Je voulais établir entre nous tous les sentiments, sauf l'indifférence. Je voulais vivre avec eux, partager, mais surtout ne pas être en parallèle de leur vie... »

« Mais tu as réussi, l'interrompt Barbara. Tes enfants sont épanouis et tu as su ne pas les étouffer par opposition à ce que tu as vécu. C'est très bien et pas toujours facile. Dans la vie, on reproduit ce que l'on a vécu ou au contraire on fait l'opposé, par rejet, par compensation. L'un n'est pas meilleur que l'autre. Toi, tu as su trouver l'équilibre. »

« J'aimerais en être persuadé. Parfois, j'ai des doutes. »

« Mais voyons, Paul, qui ne doute jamais ? Par contre, le positionnement que tu avais pris vis-à-vis de Bertrand est peut-être aussi dû à tes relations avec tes parents, mais certainement aussi avec ton fils. »

« Oui, je n'ai jamais voulu écarter David de ma vie, mais à un moment, il n'a plus eu besoin de moi. Il volait de ses propres ailes et j'en étais content pour lui. Ai-je reporté sur Bertrand ce dont David n'avait plus besoin ? Je me refuse à penser que j'ai essayé de modeler Bertrand à mon image ou à celle que je me faisais de l'homme d'affaires qu'il semblait être ou que je voulais qu'il devînt. »

« Non, Paul, je pense que tu as su faire la part des choses entre toi, c'est-à-dire ce que tu voulais faire vraiment de ta vie, et les autres. C'est ainsi que tu as parfaitement accepté le choix de David quant à sa carrière professionnelle. Par contre, avec Bertrand, les dés étaient pipés dès le départ si tu me permets cette expression. Il a réussi à te tromper, se faisant passer pour une personne qu'il n'était pas. »

« Oui, tu as raison. Il a su me donner envie de l'accompagner dans ses débuts professionnels. À une période, je lui voyais un bel avenir, je croyais en lui. Penses-tu qu'il ait joué avec moi ou mes sentiments dès le renouement de nos relations ? Je me sens réellement trahi quand j'y pense. » Paul devient songeur. Sa colère contre Bertrand n'est toujours pas

retombée. La voix de Barbara le sort de sa torpeur.

« Je ne peux vraiment pas te dire, Paul. Le méchant garçon enfoui au fond de lui dormait-il ? À quel moment et quelle raison l'a éveillé ? Je ne sais pas. Mais il est certain qu'il a su te montrer l'attention, peut-être même l'affection dont tu as manqué. Et là encore, ne voulant pas vivre en parallèle de quelqu'un, tu t'es complètement investi dans cette nouvelle relation. »

« C'est vrai, je m'y suis investi à 150 %, mais comme dans tout ce que je fais. Et puis c'est la même chose avec toutes les personnes que je rencontre. Méfiant au départ – je ne donne pas ma confiance comme cela – je ne sais pas doser mes actions, mon amour, ou comme certains diraient « donner au compte-goutte ». Je n'aime pas les fausses relations, le semblant. J'en ai trop souffert. Alors je préfère me lancer à corps perdu dans une amitié, une relation plutôt que de la vivre à moitié. »

« Oui et heureusement, toutes ne se terminent pas par une escroquerie ! » Dit Barbara en souriant

Paul regarda Barbara et sourit à son tour. Il était heureux. Ils avaient réussi à se protéger mutuellement et leur amour avait résisté à tous ces événements. Leur relation n'était pas l'image d'une parallèle, mais de lacets tendrement emmêlés.